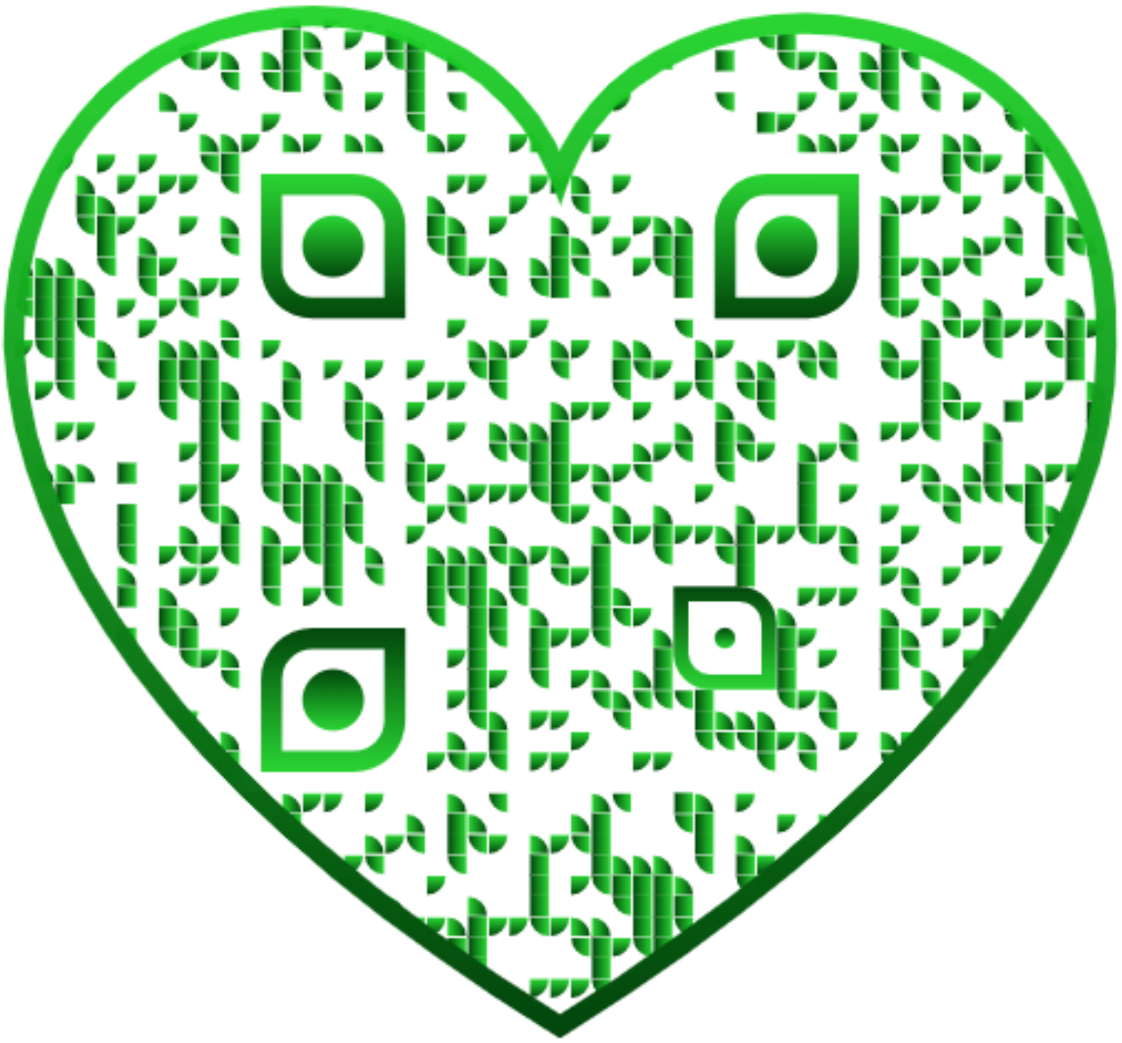
MICHELLE RICHMOND

PIÈGE CONJUGAL

PRESSES DE LA CITÉ



Michelle Richmond

PIÈGE CONJUGAL

Roman

Traduit de l'anglais par Karine Lalechère

PRESSES DE LA CITÉ

À Kevin

1

Je me réveille à bord d'un Cessna au vol cahoteux. J'ai la tête qui me lance et la chemise tachée de sang. J'ignore combien de temps s'est écoulé. Je regarde mes mains, m'attendant à les trouver menottées, mais non. Je n'ai qu'une ceinture de sécurité classique autour de la taille. Qui m'a attaché ? Je ne me rappelle même pas être monté dans l'avion.

J'aperçois la tête du pilote par la porte ouverte du cockpit. Il n'y a personne d'autre à bord. Nous survolons des pics enneigés. De violentes rafales secouent l'appareil. Les épaules tendues, l'homme semble totalement concentré sur les commandes.

Je porte la main à mon crâne. Le sang a séché, laissant un magma poisseux. Mon estomac gargouille. La dernière fois que j'ai mangé, c'est au petit déjeuner. Mais combien de temps s'est-il écoulé depuis ? Sur le siège à côté de moi, il y a une bouteille d'eau et un sandwich enveloppé dans du papier. Je bois à grandes goulées.

Je déballe le sandwich – jambon-gruyère – et je mords dedans. Aïe. J'ai trop mal pour mastiquer. Quelqu'un a dû me frapper au visage lorsque j'étais à terre.

J'interpelle le pilote.

— Est-ce qu'on rentre à la maison ?

— Ça dépend de ce que vous appelez la maison. On va à Half Moon Bay.

— On ne vous a rien dit à mon sujet ?

— Prénom, destination, c'est à peu près tout. Je ne suis que le taxi, Jake.

— Mais vous êtes membre, non ?

— Bien sûr, répond-il d'une voix neutre. Fidèle au conjoint, loyal au Pacte. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Il se retourne et me jette un regard éloquent : j'ai assez posé de questions.

L'avion est happé par un trou d'air. Le choc est si brutal que mon sandwich s'envole. Un bip menaçant retentit. Le pilote jure et appuie frénétiquement sur des boutons. Il crie quelque chose au contrôle aérien. Nous perdons rapidement de l'altitude et je m'agrippe aux accoudoirs, songeant à Alice, à notre dernière conversation, à tout ce que je ne lui ai pas dit.

Soudain, l'avion se redresse. Je ramasse les morceaux épars de mon sandwich, remets le tout dans l'emballage et le pose sur le fauteuil voisin.

— Désolé pour les turbulences.

— Ce n'est pas votre faute. Vous avez assuré.

Au-dessus de Sacramento, le ciel est dégagé. Le pilote s'autorise enfin à se détendre. Nous parlons des Golden State Warriors, l'équipe de basket d'Oakland qui a remporté une incroyable série de victoires cette saison.

— Quel jour on est ?

— Mardi.

Je regarde la côte familière avec soulagement et j'éprouve une gratitude disproportionnée à la vue du petit aérodrome de Half Moon Bay. L'avion atterrit en douceur. Le pilote se tourne vers moi.

— Faites en sorte que ça ne devienne pas une habitude, OK ?

— Je n'en ai pas l'intention.

J'attrape mon sac et je descends. Sans couper le moteur, l'homme referme la porte, fait demi-tour et décolle.

Au café de l'aérodrome, je commande un chocolat chaud et envoie un SMS. Il est 14 heures, en pleine semaine. Elle a sans doute dix mille rendez-vous importants, mais j'ai besoin de la voir.

Sa réponse arrive presque aussitôt : *Où es-tu ?*

HMB.

Je pars dans 5 min.

Il y a plus de trente kilomètres entre son bureau et Half Moon Bay. Peu après, elle m'écrit qu'elle est coincée dans les embouteillages, alors je commande du pain perdu et du bacon. La salle est vide. Une serveuse enjouée en uniforme impeccable tourne autour de ma table. Quand je paie l'addition, elle me lance : « Bonne journée, mon Ami. »

Dehors, j'attends Alice sur un banc. Il fait froid et le brouillard arrive par vagues. Lorsque sa vieille Jaguar apparaît enfin, je suis frigorifié. Je me lève et, tandis que je m'assure n'avoir rien oublié, Alice me rejoint. Elle porte un tailleur, mais a troqué ses chaussures à talons contre des baskets pour conduire. Le brouillard dépose un voile humide sur ses cheveux noirs. Ses lèvres sont rouge sombre et je me demande si c'est pour moi qu'elle s'est maquillée. Je l'espère.

Elle se hisse sur la pointe des pieds afin de m'embrasser. Je réalise tout à coup à quel point elle m'a manqué. Elle recule pour me regarder, puis me caresse la joue.

— Au moins, tu es entier. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me le demande encore, réponds-je en l'enlaçant.

— Pourquoi est-ce qu'on t'a convoqué, alors ?

Il y a tant de choses que je voudrais lui dire, mais j'ai peur. Plus elle en saura, plus ce sera dangereux pour elle. Et puis, inutile de se voiler la face, la vérité risque de ne pas lui plaire.

Je donnerais n’importe quoi pour revenir en arrière, avant le mariage, avant Finnegan, avant que le Pacte ne bouleverse notre vie.

2

Je ne vais pas mentir : le mariage, c'était mon idée. Peut-être pas le choix du lieu, le buffet, la musique, toutes choses pour lesquelles Alice est plus douée que moi, mais c'était moi qui voulais me marier. Nous nous fréquentions depuis trois ans et demi et vivions ensemble depuis un peu plus de deux. Je l'aimais et j'avais peur de la perdre.

Alice n'était pas un modèle de constance. Plus jeune, elle s'était révélée impulsive, peut-être un peu trop attirée par le chatoiement de l'éphémère. Je craignais qu'elle ne m'échappe si j'attendais trop. En résumé, je l'ai épousée pour lui passer un fil à la patte.

J'ai fait ma demande un mardi soir. Son père venait de mourir et nous étions dans son Alabama natal. Il était le dernier membre de sa famille encore en vie et cette mort soudaine avait bouleversé Alice. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Nous avons passé les jours suivant l'enterrement à vider la maison de son enfance, dans la banlieue de Birmingham. Tous les matins, nous triions les cartons au grenier, dans le bureau et au garage. La maison était remplie de souvenirs : la carrière militaire de son père, les exploits au base-ball de son frère, les livres de cuisine de sa mère, des clichés jaunis de ses grands-parents. J'avais l'impression d'être tombé sur une cache archéologique, les vestiges d'une petite tribu ayant appartenu à une civilisation disparue.

— Je suis la dernière.

Pas de ton misérabiliste. C'était un simple constat. Sa mère était morte d'un cancer, son frère s'était suicidé. Elle avait survécu, mais elle y avait laissé des plumes. Rétrospectivement, je me rends compte qu'elle était dans un état d'esprit particulier. Elle était plus sentimentale que d'habitude, et peut-être plus désespérée. Si elle n'avait pas été seule au monde, je ne suis pas certain qu'elle aurait dit oui.

J'avais commandé sa bague quelques semaines plus tôt et quand le petit paquet est arrivé par UPS, Alice venait juste d'apprendre la mort de son père. Sans réfléchir, j'ai glissé la boîte dans mon sac avant de partir pour l'aérodrome.

Quinze jours après, nous appelions un agent immobilier afin d'estimer la maison. Pendant que nous faisions le tour du propriétaire, il prenait des notes fiévreusement, comme s'il s'apprêtait à passer un examen. Ensuite, nous sommes sortis sur la galerie pour entendre son verdict.

— Vous êtes sûre que vous voulez vendre ?

— Oui.

— C'est juste que…

Il a fait un geste vers nous avec sa tablette à pince.

— Pourquoi ne pas vous installer ici ? Vous pourriez vous marier, avoir des enfants. Faire votre vie dans cette ville. On manque de familles. Mes enfants s'ennuient. Mon fils doit jouer au foot parce qu'il n'y a pas assez de gosses pour remplir un terrain de base-ball.

— Eh bien… parce que, a répondu laconiquement Alice, le regard ailleurs.

Il n'y avait rien à ajouter : « Parce que. » Le type a immédiatement rendossé son habit d'agent immobilier. Il a proposé une somme et, à sa plus grande surprise, Alice en a proposé une autre, un peu plus basse.

— C'est en dessous du prix du marché.

— C’est le but. Je ne veux pas que ça traîne.

Il a encore griffonné quelques mots.

— Je ne vais pas me plaindre, ça me facilite le travail.

Quelques heures plus tard, un camion se garait et des hommes en descendaient pour vider la maison de son mobilier usé et de son électroménager vétuste. Il ne restait que deux chaises longues à côté de la piscine en ciment qui datait de 1974 et n’avait jamais été refaite.

Le lendemain matin, un autre camion se présentait avec une équipe de décorateurs engagés par l’agence. Ils ont mis de nouveaux meubles. Ils connaissaient leur métier et travaillaient vite, accrochant de grands tableaux abstraits aux murs et arrangeant des bibelots chatoyants sur les étagères. À la fin, c’était toujours la même maison, mais plus propre, plus sobre, dépouillée de tous ces petits riens encombrants qui donnent son âme à un lieu.

Le lendemain, nous avons assisté à un défilé d’acheteurs potentiels, escortés par les employés de l’agence. Tout le monde murmurait, ouvrait les placards et les armoires, étudiait les caractéristiques du bien. L’après-midi, l’agent nous a rappelés avec quatre offres et Alice a accepté la plus élevée. Nous avons fait nos bagages dans la foulée et j’ai réservé nos billets de retour pour San Francisco.

Le soir, Alice est sortie contempler les étoiles et faire ses adieux à l’Alabama. La nuit était douce, l’odeur des grillades nous parvenait des maisons voisines. La piscine scintillait, éclairée par les lampes du jardin, et les chaises longues avaient l’air aussi confortables qu’elles devaient l’être le jour où son père les avait sorties sur la terrasse pour la première fois, du temps où son épouse était rayonnante et bronzée, et ses enfants des gamins turbulents. J’avais l’impression que l’Alabama déployait tout son charme pour nous. Pourtant, Alice semblait inconsolable, imperméable à cette beauté qui s’offrait à nous sans préavis.

Plus tard, je dirais à nos amis que l'idée m'était venue sur un coup de tête. Je voulais la réconforter. Je voulais lui montrer que la vie continuait, lui apporter un peu de joie en ce jour de deuil.

Alors, je me suis approché de la piscine et, à genoux, j'ai présenté la bague à Alice au creux de ma paume moite. Je n'ai pas dit un mot. Elle m'a regardé, elle a regardé la bague et elle a souri.

— OK.

C'est tout ce qu'elle a dit.

3

Nous avons célébré notre mariage dans un champ, au bord de la Russian River, à deux heures au nord de San Francisco. Nous avions visité le site quelques mois plus tôt. Ce jour-là, nous étions passés deux fois devant sans le voir, car il n'était pas signalé. Quand, enfin, nous avions poussé le portail et suivi le sentier qui descendait au fleuve, Alice m'avait enlacé. « J'adore », s'était-elle écriée. Dans un premier temps, j'avais cru qu'elle plaisantait. Par endroits, l'herbe faisait un mètre cinquante de haut.

C'était immense, une vaste exploitation laitière avec des vaches qui paissaient çà et là. Les lieux appartenaient à la guitariste rythmique de son premier groupe. Eh oui, Alice a joué dans un groupe. Il est même possible que vous l'ayez entendue, mais on aura sans doute l'occasion d'en reparler.

La veille du mariage, j'étais encore passé devant le terrain sans le voir. Cette fois, néanmoins, c'était parce qu'il était méconnaissable. La guitariste, Jane, s'était démenée : elle avait fauché, taillé et semé du gazon. Des semaines de travail, sans aucun doute. On se serait cru sur le fairway d'un golf de rêve. La pelouse épousait la butte qui redescendait en pente douce vers le fleuve. Ça tombait bien, nous avait assuré Jane : elle et son épouse avaient envie de s'investir dans un projet commun.

Il y avait une grande tente, une terrasse, une piscine et un pool house moderne. Une scène avait été montée sur la rive et un belvédère construit en hauteur. Les vaches étaient toujours là, lentes et méditatives.

On avait fait venir des chaises, des tables, des haut-parleurs et des parasols. Si Alice n'était pas très portée sur les mariages, les fêtes, en revanche, c'était son rayon. Nous n'en avions organisé aucune depuis que nous étions ensemble, mais j'avais entendu parler de bringues mémorables. Des méga teufs dans des salles de réception, sur la plage et dans son ancien appartement : c'était l'un de ses talents. Je lui avais donc volontiers laissé la main. Des mois de préparatifs pour que tout soit parfait, au millimètre près.

On avait prévu deux cents invités. Cent chacun, même si à la fin la balance penchait plutôt de son côté. C'était un drôle de mélange, comme le sont souvent les mariages. Mes parents, ma grand-mère, des collègues d'Alice, des confrères du centre médical où j'avais travaillé, d'anciens patients, des copains de fac, de vieux potes musiciens d'Alice et une ribambelle hétéroclite de gens rencontrés ici et là.

Enfin, il y avait Liam Finnegan et sa femme.

Des invités de dernière minute, les numéros 201 et 202 sur la liste. Alice avait vu Finnegan pour la première fois quelques jours avant le mariage, au cabinet d'avocats où elle s'échinait jour et nuit depuis un an. Je sais, c'est bizarre que ma femme soit avocate. Si vous la connaissiez, vous comprendriez ce que je veux dire. Ça aussi, on en reparlera sûrement. Pour l'instant, ce qui est important, c'est Finnegan. Finnegan et son épouse, Liam et Fiona, les invités 201 et 202.

Au cabinet, Alice n'était qu'une jeune collaboratrice, l'une des petites mains appelées en renfort sur son dossier. Une histoire de propriété intellectuelle. Il est dans les affaires, à présent, mais dans le temps il était musicien. Chanteur d'un groupe de folk rock irlandais. Il

y a peu de chance que vous connaissiez ses chansons. En revanche, si vous lisez la presse spécialisée, vous avez peut-être vu passer son nom. Un tas de magazines anglais le citent régulièrement : *Q*, *Uncut*, *Mojo*. Une influence majeure pour des dizaines de musiciens.

Nous avons écouté ses disques en boucle à la maison pendant toute la période où Alice a travaillé sur le dossier. Les affaires de plagiat ne sont jamais simples et celle-là ne dérogeait pas à la règle. Un jeune groupe avait emprunté un bout de l'une de ses chansons et c'était devenu un tube planétaire. Si vous êtes comme moi et que l'aspect technique de la musique vous passe complètement au-dessus de la tête, vous ne verriez pas les points communs, mais, selon ma femme, pour un musicien, c'était évident.

Tout était parti d'un commentaire que Finnegan avait fait quelques années plus tôt. Il avait dit à un journaliste que le tube en question ressemblait étrangement à un morceau de son deuxième album. Les choses auraient pu en rester là, si le manager du groupe ne lui avait pas envoyé une lettre, exigeant qu'il fasse des excuses et déclare publiquement que la chanson n'avait pas été plagiée. De fil en aiguille, le ton était monté, et voilà comment ma femme s'était retrouvée à faire des heures sup sur sa première grosse affaire.

Comme je le disais, elle n'était que collaboratrice au cabinet, si bien que les associés s'étaient attribué tout le mérite de la victoire lorsque Finnegan avait obtenu gain de cause. Un mois plus tard, quelques jours avant notre mariage, celui-ci était passé au cabinet. Il avait obtenu un joli magot, beaucoup plus que ce qu'il avait réclamé et certainement plus que ce dont il avait besoin, et il voulait féliciter toute l'équipe. À son arrivée, les avocats l'avaient conduit à une salle de conférences, où ils s'étaient gargarisés de leur formidable stratégie. À la fin, il les avait encore remerciés, puis il avait demandé à rencontrer les gens qui avaient réellement travaillé sur l'affaire. Il avait cité des mémoires et

des requêtes, surprenant tout le monde par l'attention qu'il avait portée à ces détails.

Il avait particulièrement apprécié un mémoire rédigé par Alice. Il était drôle et inventif, ce qui n'était pas un mince exploit pour une argumentation juridique. Les associés l'avaient donc invitée à se joindre à eux. À un moment donné, quelqu'un avait mentionné qu'elle se mariait le week-end suivant. Finnegan avait dit qu'il adorait les mariages. Sur le ton de la plaisanterie, Alice lui avait demandé s'il souhaitait venir au sien. « J'en serais honoré », avait-il répondu à l'étonnement général. Un peu plus tard, en partant, il s'était arrêté à la hauteur du bureau d'Alice et elle lui avait donné une invitation.

Deux jours après, un livreur déposait chez nous un colis. Au cours de la semaine, nous avions reçu plusieurs cadeaux de mariage, cela n'avait donc rien de surprenant. M. et Mme Finnegan, lisait-on dans la partie expéditeur. L'enveloppe contenait une carte blanche pliée en deux, illustrée d'une photo de gâteau. Sobre et élégante.

> *Chers Alice et Jack, tous mes vœux de bonheur. Respectez le mariage et vous recevrez beaucoup en retour. Liam.*

Les présents qu'on nous avait faits jusque-là étaient plus ou moins attendus. J'avais mis au point une équation qui me permettait de prédire le contenu de chaque paquet avant de l'ouvrir. Le coût du cadeau est égal au revenu net de l'expéditeur multiplié par le nombre d'années depuis lequel nous le connaissons, divisé par pi. Quelque chose dans ce goût-là. Ma grand-mère nous avait acheté un service complet en porcelaine. Mon cousin, un grille-pain.

Dans le cas de Finnegan, cependant, je manquais d'éléments. C'était un homme d'affaires qui avait réussi et il venait de gagner un procès avec une somme rondelette à la clé. À côté de ça, son catalogue de

chansons ne devait pas lui rapporter gros et nous ne le connaissions pas depuis longtemps. Enfin, il serait plus juste de dire que nous ne le connaissions pas du tout.

Ma curiosité piquée, j'ai déchiré le papier aussi sec. C'était une lourde boîte en bois recyclé, avec une inscription pyrogravée sur le couvercle. J'ai d'abord cru à un whisky irlandais d'exception, une cuvée spéciale réservée à quelques initiés. Un cadeau parfaitement logique vu la situation. D'ailleurs, c'est certainement le résultat auquel aurait abouti ma formule de calcul.

J'ai fait la grimace. Alice et moi n'avions jamais d'alcools forts à la maison. C'est sans doute le moment de préciser que nous nous étions rencontrés dans un centre de désintoxication au nord de Sonoma. J'exerçais comme psychothérapeute depuis quelques années et, toujours curieux d'apprendre, j'avais accepté de remplacer un ami. Pour moi, c'était l'occasion d'acquérir une nouvelle expérience professionnelle. Le deuxième jour, j'avais une séance de groupe. Alice en faisait partie. Elle buvait trop et voulait arrêter. Pas définitivement, juste le temps d'opérer les changements nécessaires et de retrouver une certaine stabilité. Elle n'avait pas un passé d'alcoolique, mais elle avait commencé à mener une vie déréglée à la suite d'une série de tragédies familiales, et elle voulait se reprendre. J'avais été frappé par sa motivation et sa lucidité.

Quelques semaines plus tard, de retour à San Francisco, j'avais décidé de l'appeler. J'encadrais un groupe d'adolescents présentant des problèmes d'addiction et j'espérais qu'elle accepterait de s'exprimer devant eux. Au centre, elle avait parlé de ses démons sans détour, de manière franche et captivante. J'avais envie de toucher ces jeunes et je savais qu'ils l'écouteraient. Sans compter qu'elle était musicienne, un atout non négligeable. Avec son blouson de motard râpé, ses cheveux noirs en pétard et ses anecdotes de tournées, elle avait l'air cool.

En bref, elle avait accepté, tout s'était bien passé, je l'avais invitée à déjeuner, nous nous étions revus et quelques mois plus tard nous sortions ensemble. Puis nous avons acheté une maison et vous connaissez la suite.

Voilà pourquoi cette boîte m'inspirait des sentiments partagés. Au moment de notre rencontre, Alice ne buvait pas une goutte d'alcool. Après un certain temps, elle avait repris avec modération, s'autorisant une bière de temps à autre ou un verre de vin au dîner. Ce n'est pas l'attitude la plus courante chez les gens qui ont tendance à abuser de l'alcool, mais ça semblait lui convenir. Que de la bière et du vin, toutefois. Avec les alcools forts, il y a toujours quelqu'un qui se retrouve en prison, plaisantait-elle. Ce qui m'étonnait un peu, car elle était à mes yeux la maîtrise de soi incarnée.

J'ai placé le cadeau sur la table. Une boîte à la fois massive et élégante.

L'inscription gravée, cependant, ne cadrait pas avec ma théorie.

LE PACTE.

Pas vraiment un nom de whisky irlandais.

Je l'ai ouverte. À l'intérieur se trouvait un second coffret posé sur une doublure de velours bleu, encadré de deux stylos coûteux nichés dans les replis du tissu : de l'argent, de l'or blanc, voire du platine. J'en ai soupesé un, admiratif. Un présent comme on en offre à ceux qui ont déjà tout, ce qui était un peu bizarre. Nous travaillions dur, Alice et moi, et nous nous débrouillions pas mal, mais nous étions loin d'avoir tout ! Lorsqu'elle avait obtenu son diplôme, en fait, je lui avais offert un stylo. Un bel objet que j'avais acheté à un artisan en Suisse, après des mois de recherches dans le secteur étonnamment florissant du stylo de luxe. C'était comme si j'avais poussé une porte, m'attendant à trouver un petit placard, et que je découvrais tout un univers. J'avais dû déployer des ruses de Sioux pour le payer sans qu'elle se doute de

son prix exorbitant. Si elle devait le perdre un jour, je ne voulais pas que la valeur de l'objet ajoute à ses regrets.

J'ai tracé quelques cercles sur le papier cadeau avant d'écrire : *Merci, Liam Finnegan !* Le débit d'encre était régulier et la pointe glissait toute seule sur le papier.

C'est alors que j'ai remarqué l'inscription gravée sur le stylo.

Les caractères étaient si petits qu'ils étaient illisibles, mais je me suis souvenu d'une loupe qui faisait partie d'un jeu de société qu'Alice m'avait offert à Noël. J'ai fouillé dans le placard du couloir. Derrière le Risk, le Monopoly et le Boggle, j'ai trouvé la boîte que je cherchais, la loupe toujours dans sa Cellophane. J'ai levé le stylo à la lumière pour l'examiner.

ALICE & JACK, suivi de la date du mariage, et simplement DUNCAN MILLS, CALIFORNIE. Je l'avoue, j'étais un peu déçu. J'attendais mieux de l'un des plus grands chanteurs de folk vivants. Si l'inscription avait recelé le sens de la vie, je n'aurais pas été autrement surpris.

J'ai pris le second stylo et je l'ai posé sur la table. Puis j'ai soulevé le coffret. Même bois recyclé, même style, même nom que la grande boîte : LE PACTE. Il était étonnamment lourd.

Lorsque j'ai tenté de l'ouvrir, j'ai constaté qu'il était verrouillé. J'ai cherché une clé dans la boîte, mais je n'ai trouvé qu'un billet manuscrit.

Alice et Jack, sachez-le : Le Pacte ne vous abandonnera jamais.

Je suis resté interloqué. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Alice avait prévu de rentrer tard. Des dossiers à boucler avant le mariage et le voyage de noces. Lorsqu'elle est enfin arrivée à la maison,

il s’était passé un million de choses et je n’ai pas pensé à mentionner le cadeau de Finnegan.

4

Généralement, à un mariage, on sait très vite si la mayonnaise va prendre ou non. Quand les invités arrivent au compte-gouttes, sans se presser, ça s'annonce mal. Mais tout le monde était étonnamment en avance au nôtre. Au point que mon témoin Angelo Foti et sa femme Tami, qui venaient en voiture de San Francisco, s'étaient arrêtés dans un café à Guerneville pour tuer le temps. Là, ils avaient remarqué quatre autres couples dont la tenue laissait supposer qu'ils se rendaient aussi à un mariage. Ils s'étaient présentés et la fête avait commencé séance tenante.

Entre le défilé des amis et de la famille, le stress et le reste, je n'ai remarqué la présence de Finnegan qu'après le début de la cérémonie. Je regardais Alice qui avançait vers moi dans la travée, lorsque j'ai aperçu l'ancien chanteur par-dessus son épaule, debout au dernier rang, costume impeccable et cravate rose. La femme en robe verte à ses côtés avait peut-être cinq ans de moins que lui. Ils souriaient, l'air sincèrement heureux d'être là, ce qui m'a un peu surpris. J'imaginais qu'ils arriveraient tard et partiraient tôt, surtout pour faire acte de présence : une obligation mondaine, un engagement à respecter, rien de plus. Ce n'était manifestement pas le cas.

J'ai appris depuis une chose que j'ignorais alors : à un mariage, on reconnaît tout de suite les gens heureux en ménage. Peut-être ont-ils

l'impression que c'est une validation de leur propre choix ou alors c'est qu'ils croient profondément dans l'institution matrimoniale, en tout cas, il y a chez eux un air particulier, facile à repérer et plus difficile à expliquer. Et les Finnegan possédaient cette petite chose indéfinissable. Avant que je ne consacre toute mon attention à Alice – ravissante dans sa robe blanche sans manches et sa toque à la Jackie Kennedy –, nos regards se sont croisés et il a levé un verre invisible à notre santé.

Après, tout est allé très vite. L'échange des alliances, le baiser. Quelques minutes plus tard, nous étions mari et femme, et déjà la fête battait son plein. Je me suis retrouvé pris dans un tourbillon de conversations avec des amis, des parents, des collègues et copains de lycée, qui se disputaient pour raconter leur version de ma vie, souvent dans le désordre et toujours en l'enjolivant. Ce n'est qu'à la tombée du jour que j'ai revu Finnegan. Près de la scène, il observait les amis musiciens d'Alice interpréter une compilation éclectique. Il se tenait derrière sa femme, les bras autour de sa taille. L'air était frais et elle portait la veste de son mari. Ils affichaient toujours ce même air satisfait. Alice, en revanche, avait disparu. Je la cherchais des yeux parmi la foule lorsque je me suis rendu compte qu'elle était sur scène. Elle n'avait pas rejoué en public depuis que nous nous connaissions. Comme si elle avait tourné la page, laissé derrière elle un pan entier de son existence. Les lumières s'étaient éteintes, mais je la distinguais qui faisait signe à des amis parmi la foule, leur demandant de la rejoindre. Jane, un ancien batteur, un confrère avocat bassiste, et d'autres, des gens que je ne connaissais que de vue ou que je n'avais jamais rencontrés. Toute une vie avant moi, une part importante de sa personnalité à laquelle je n'avais pas accès. Je me sentais à la fois triste et heureux : triste parce que je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir exclu et superflu, et heureux parce que… parce que ainsi elle conservait une part de son mystère et que c'était excitant. Alice a tendu

la main vers Finnegan. J'ai soudain remarqué un halo bleuté émanant de la foule. Les gens avaient discrètement sorti leurs téléphones pour filmer.

Ma femme est longtemps restée immobile. Peu à peu, les voix se sont tues. Enfin, elle s'est approchée du micro. « Chers amis, a-t-elle dit. Merci d'être ici ce soir. » Puis elle m'a désigné et une note d'orgue électronique s'est élevée derrière elle. Finnegan était au clavier. C'était un son envoûtant et insaisissable, l'orgue guidant les autres instruments. Alice me regardait, se balançant lentement au rythme de la musique. Alors que les lumières augmentaient progressivement, Finnegan a joué quelques mesures, tournant autour de la mélodie sans se lancer vraiment. Mais je l'ai aussitôt reconnue. Une vieille chanson de Led Zeppelin, subtile et fascinante, un magnifique hymne à l'amour : « All My Love ». La voix d'Alice s'est élevée, d'abord douce et hésitante, avant de prendre de l'assurance. Finnegan et elle semblaient sur la même longueur d'onde.

Entre deux couplets, elle s'est avancée au centre d'un cercle de lumière, elle a fermé les yeux et chanté le refrain, si beau et si pur. Alors, pour la première fois, j'ai pris conscience que oui, elle m'aimait, et j'ai regardé autour de moi nos amis qui oscillaient dans la pénombre, portés par la musique.

Puis Alice a prononcé une phrase que j'avais oubliée, une question toute simple – *Est-ce la fin ou le début ?* –, qui jetait un nouvel éclairage sur le reste de la chanson. Déstabilisé, je me suis accroché au dossier d'une chaise. La foule, les champs, les vaches assoupies, le fleuve : le paysage luisait doucement au clair de lune. À côté de la scène, je voyais la femme de Finnegan onduler dans sa robe verte, les yeux clos, s'abandonnant à la musique.

La fête a duré jusqu'aux petites heures du jour. À l'aube, nous n'étions plus que quelques-uns autour de la piscine, à contempler le

lever de soleil sur le fleuve. Alice et moi partagions une chaise longue, les Finnegan une autre à côté de nous.

Enfin, ils sont allés chercher leurs manteaux et leurs chaussures pour partir.

— Nous allons vous raccompagner, a décrété Alice.

Nous nous sommes dirigés vers leur voiture. J'avais l'impression de les connaître depuis des années. Lorsqu'ils ont grimpé dans leur Lamborghini – empruntée à un ami, a précisé Finnegan avec un clin d'œil –, je me suis souvenu de la boîte.

— Oh, j'oubliais de vous remercier. Nous étions censés vous interroger au sujet de votre intrigant cadeau.

— Bien sûr. Chaque chose en son temps, a répondu Finnegan, tandis que sa femme souriait. Demain, nous rentrons en Irlande, mais je vous enverrai un e-mail à votre retour de voyage de noces.

Et voilà. Deux semaines dans un hôtel désert qui avait connu des jours plus glorieux au bord de l'Adriatique, et nous étions de retour à notre point de départ : hormis le fait que nous étions mariés, rien n'avait changé. Était-ce la fin, ou seulement le début ?

5

Après cette fête fabuleuse et quinze jours idylliques sur une plage paisible et ensoleillée, nous étions tous deux conscients que le retour au quotidien risquait d'être rude. Le premier soir, lorsque nous avons réintégré notre maisonnette à quelques centaines de mètres du bout du continent et de la plage la moins ensoleillée du monde, j'ai sorti le service de ma grand-mère, préparé un repas de banquet, et mis sur la table des serviettes en tissu et des bougies. Nous habitions ensemble depuis plus de deux ans et je voulais marquer le coup.

Je me suis lancé dans une recette de rôti aux pommes de terre trouvée en ligne. C'était horrible : un étouffe-chrétien marronnasse. Malgré tout, Alice a terminé son assiette et clamé que c'était délicieux. En dépit de sa petite taille – elle ne fait guère plus d'un mètre cinquante talons compris –, elle a un bon coup de fourchette. Cela m'avait tout de suite plu chez elle. Par bonheur, le gâteau recouvert d'un glaçage au chocolat a sauvé le repas du fiasco. Le lendemain soir, j'ai retenté ma chance avec plus de bonheur.

— J'en fais trop ? ai-je demandé à Alice.

— Disons qu'à ce train-là, je serai bientôt trop large pour franchir la porte, a-t-elle répondu, trempant son pilon de poulet dans sa purée.

Après ça, nous avons retrouvé nos vieilles habitudes. Nous commandions une pizza ou achetions des plats à emporter que nous mangions devant une série télé. Un soir que nous avions enchaîné

plusieurs épisodes de *La Vie après la maternelle*, le téléphone d'Alice a émis le *ping* caractéristique annonçant qu'elle avait reçu un nouvel e-mail.

Elle a consulté sa boîte aux lettres.

— C'est Finnegan.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Elle m'a lu le message à haute voix.

Merci encore de nous avoir si bien accueillis, Fiona et moi. Un mariage émouvant et une fête à tout casser : que demander de plus ? Nous sommes honorés d'avoir partagé avec vous le plus beau jour de votre vie.

— Sympa.

— Quand elle vous regarde, Fiona affirme qu'elle a l'impression de nous revoir il y a vingt ans. Elle serait très heureuse si vous veniez passer quelque temps avec nous dans notre maison de vacances dans le Nord l'été prochain.

— Eh ben, on dirait qu'ils veulent vraiment qu'on devienne potes !

— Enfin, le cadeau. Le Pacte est quelque chose que Fiona et moi avons reçu à l'occasion de notre propre mariage. Quelqu'un avait laissé un paquet sur le pas de notre porte, par un lundi matin pluvieux. Ce n'est que deux semaines plus tard que nous avons appris qu'il s'agissait d'un présent de mon ancien prof de guitare, un vénérable musicien de Belfast qui me donnait des cours quand j'étais enfant.

— Attends, tu veux dire qu'on s'est fait refourguer un vieux cadeau ?

— Je ne pense pas, non.

Alice a repris sa lecture.

— Il s'est avéré que c'est le plus beau cadeau que nous avons reçu. En fait, le seul dont je me souvienne encore aujourd'hui. Au fil des ans, nous avons offert le Pacte à quelques jeunes couples. Cela ne convient pas à tout le monde, je préfère vous le dire tout de suite, mais, bien que je ne vous

connaisse que depuis peu de temps, Jake et vous, j'ai le sentiment que cela pourrait vous aller. Me permettez-vous de vous poser quelques questions ?

Oui, a écrit Alice.

La réponse ne s'est pas fait attendre.

– Je m'excuse si je suis trop direct, mais souhaitez-vous que votre mariage dure toujours : oui ou non ? Cela ne marche que si vous êtes sincère.

Alice m'a regardé, décontenancée. Elle a hésité peut-être une seconde de trop avant de taper *Oui*.

Ping.

Elle avait l'air intriguée, comme si Finnegan l'entraînait dans une ruelle de plus en plus sombre.

— Croyez-vous qu'un long mariage traverse des périodes de joie ET de peine, de lumière ET d'ombre ? a-t-elle lu.

Bien sûr.

Ping.

— Êtes-vous tous les deux disposés à faire les efforts nécessaires pour que votre mariage dure toujours ?

— Ça va sans dire, ai-je répondu, tandis qu'Alice écrivait.

Ping.

— Est-ce que vous êtes du genre à renoncer facilement ?

Non.

— Êtes-vous tous les deux ouverts à la nouveauté ? Êtes-vous prêts à accepter l'aide d'amis s'ils ne désirent que votre réussite et votre bonheur ?

De plus en plus étrange.

— Qu'est-ce que tu en penses ? m'a demandé Alice.

— Oui. En ce qui me concerne, en tout cas.

— Moi aussi, a-t-elle décrété avant de répondre à Finnegan.

— Magnifique. Êtes-vous disponibles samedi matin ?

Elle m'a regardé.

— On est dispos ?

— Oui.

Oui, a-t-elle tapé. *Vous êtes à San Francisco ?*

— Malheureusement, je suis en studio à Dublin. Mais mon amie Vivian passera chez vous pour tout vous expliquer. Si cela vous intéresse, nous serons enchantés de vous accueillir au sein de notre petit groupe. 10 heures du matin, ça vous irait ?

Alice a consulté son agenda avant de répondre : *Oui*.

Ping.

— Génial. Je suis certain que vous vous entendrez bien avec Vivian.

Après, nous avons attendu l'arrivée d'un autre message, les yeux rivés sur le téléphone, en vain.

— Tout ça ne te semble pas un peu… tiré par les cheveux ? ai-je enfin demandé.

Alice a souri.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

6

Quelques mots sur moi. Je suis psychothérapeute. Bien que j'aie eu des parents aimants et une enfance en apparence idyllique, les choses n'étaient pas si simples. Rétrospectivement, je dirais que c'est ma carrière qui m'a choisi plus que l'inverse.

Après mes études secondaires, je me suis inscrit en biologie à UCLA, l'université de Californie à Los Angeles. En deuxième année, j'ai pris un petit boulot à Berkeley, au College of Letters and Science. J'étais conseiller auprès des autres étudiants. La formation m'a plu, et le travail aussi. J'aimais parler aux gens, écouter leurs problèmes, les aider à trouver une solution. Mon diplôme en poche, je me suis rendu compte que je ne voulais pas mettre un terme à ma « carrière » de conseiller. J'ai donc changé d'orientation pour faire un troisième cycle en psychologie à Santa Barbara. Après mon doctorat, mon stage m'a ramené à San Francisco, où j'ai commencé à travailler avec des ados présentant des comportements à risque.

Aujourd'hui, je partage un petit cabinet de psychothérapie avec deux amis rencontrés au cours de mon stage. Il y a dix-huit mois, lorsque nous avons démarré dans les locaux vétustes d'un ancien atelier de réparation d'aspirateurs du quartier d'Outer Richmond, nous n'étions pas sûrs de nous en sortir. À un moment donné, nous avons même envisagé de vendre des cafés et mes cookies au chocolat –

célèbres dans un cercle certes restreint mais enthousiaste – afin de payer le loyer.

Finalement, nous n'avons pas eu besoin de recourir à de tels expédients et, pour l'instant, nous survivons. Mes deux associés, Evelyn (trente-huit ans, célibataire, super-intelligente, fille unique originaire de l'Oregon) et Ian (britannique, quarante et un ans, également célibataire, gay, l'aîné de trois enfants), sont tous les deux intéressants, sympas et plutôt doués pour le bonheur. Je pense d'ailleurs que cette joie de vivre nous a beaucoup aidés à tenir le coup.

Chacun a sa zone d'expertise. Evelyn s'occupe des cas d'addiction, Ian est spécialisé dans les TOC et la gestion de la colère chez les adultes, et je travaille avec les enfants et les jeunes. Les patients relevant sans équivoque de l'une de ces catégories sont dirigés vers le thérapeute adéquat, et les autres sont équitablement répartis entre nous. Récemment, cependant, nous avons décidé de nous diversifier. Ou plutôt, Evelyn a décidé que nous allions nous diversifier. À mon retour de voyage de noces, j'ai découvert qu'elle avait tout organisé pour que je sois le fer de lance de notre expansion dans le domaine du conseil conjugal.

— À cause de ma grande expérience du mariage ?

— Précisément.

Evelyn, la reine du marketing, m'avait déjà trouvé trois couples. Comme je protestais, elle m'a montré les e-mails où elle avait clairement expliqué aux patients que j'avais plusieurs années d'expérience professionnelle en tant que psychothérapeute et exactement deux semaines d'expérience personnelle dans le domaine de la vie conjugale.

J'ai toujours peur de ne pas être assez préparé. Aussi, quand Evelyn m'a mis devant le fait accompli, j'ai paniqué et j'ai décidé de potasser le sujet. J'ai fait des recherches sur l'histoire de l'institution matrimoniale

et c'est ainsi que j'ai découvert que le mariage monogame dans les sociétés occidentales n'avait guère plus de huit siècles.

J'ai aussi appris que les gens mariés vivaient plus longtemps que les célibataires. J'avais déjà entendu ce genre d'affirmations, mais pour moi elles relevaient de la légende urbaine. En fait, il existe des études et elles sont assez convaincantes.

À l'opposé, Samuel Butler a dit : « Le mariage n'existe pas au paradis. Sans doute pour ne pas troubler la félicité des lieux. »

J'ai compilé quelques citations et des aphorismes, glanés sur Internet et dans des livres achetés à la libraire à côté du cabinet.

Pour un mariage réussi, il faut tomber amoureux plusieurs fois, toujours de la même personne.

Le mariage doit incessamment combattre un monstre qui dévore tout : l'habitude.

Les citations sont peut-être réductrices, le dernier refuge du dilettante, mais j'aime en avoir quelques-unes sous la main lors des séances. Il arrive qu'on me dise quelque chose et que je sois pris au dépourvu. Rien de tel qu'un peu d'humour pour briser la glace, partir dans une direction inattendue, ou simplement gagner du temps.

7

Le samedi matin, nous nous sommes levés tôt pour accueillir Vivian. À 9 h 45, Alice rangeait l'aspirateur et je sortais les *cinnamon rolls*[1] du four. Sans nous concerter, nous nous étions tous les deux habillés de manière un peu trop conventionnelle pour l'occasion. Lorsque j'ai émergé de la chambre, arborant une chemise boutonnée et un pantalon en toile kaki que je n'avais pas portés depuis des mois, Alice a éclaté de rire.

— Si je veux acheter une télé à écran plat dans un grand magasin d'électroménager, tu es mon homme.

Bien sûr, nous nous efforcions seulement de présenter une version améliorée de nous-mêmes et de notre maison avec sa mini-vue sur le Pacifique. J'ignore pourquoi, mais nous éprouvions le besoin d'impressionner Vivian, ce dont nous étions conscients, même si aucun de nous deux ne l'aurait admis.

À 9 h 52, Alice s'était changée pour la troisième fois. Elle est entrée dans le salon et a virevolté dans sa robe bleue à fleurs.

— C'est trop ?

— Tu es parfaite.

— Et les chaussures ?

Elle avait mis les escarpins qu'elle portait généralement au travail.

— Trop sérieux.

— OK.

Elle est revenue un instant plus tard avec une paire de Fluevog[2] rouges aux pieds.

— Ne change rien.

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre, mais il n'y avait personne. J'étais nerveux, comme si j'allais passer un entretien d'embauche. C'était d'autant plus ridicule que nous n'avions postulé à rien. Pourtant, nous voulions être choisis quand même. Entre la boîte, les stylos et ses e-mails énigmatiques, Finnegan était parvenu à rendre le Pacte désirable et prestigieux. Sans compter qu'Alice avait l'esprit de compétition poussé à l'extrême. Quand elle entreprenait quelque chose, elle voulait aller jusqu'au bout et quand elle allait jusqu'au bout, elle voulait gagner, quelles que soient les conséquences.

À 9 h 59, je me suis approché de la fenêtre pour la énième fois. La rue disparaissait dans le brouillard et je ne voyais de voiture ni dans un sens ni dans l'autre.

Quand soudain des talons ont claqué sur les marches du perron. De vrais talons. Alice a regardé ses chaussures puis s'est tournée vers moi et a murmuré :

— Mauvais choix !

Je suis allé ouvrir, mal à l'aise.

— Vivian, ai-je dit d'un ton un peu trop cérémonieux.

Elle portait une robe bien coupée, mais jaune, très, très jaune. Jaune tour de France. Elle avait l'air jeune ; je m'attendais à quelqu'un de plus âgé.

— Vous devez être Jake. Et vous Alice. Vous êtes encore plus ravissante que sur la photo.

Alice n'a pas rougi. Ce n'était pas son genre. Elle a simplement penché la tête sur le côté et examiné notre invitée. La connaissant, elle devait se demander ce que dissimulait ce compliment, mais je voyais bien que Vivian était sincère. Alice faisait cet effet aux gens. Même si je

savais qu'elle aurait volontiers échangé tout cela – ses pommettes hautes, ses grands yeux verts et son épaisse chevelure noire – contre une famille normale, vivante et aimante, avec une mère qui n'avait pas empoisonné son foie, un père qui n'avait pas flingué ses poumons et un frère qui n'avait pas choisi ce que les gens qualifiaient trop souvent de « solution de facilité ».

Vivian était séduisante, elle aussi. Elle avait le charme que procurent l'assurance, une bonne éducation et le goût. Un look 80 % business et 20 % « brunch du samedi matin entre amis ». Elle portait une sacoche en beau cuir et un rang de perles nacrées. En pleine lumière, je me suis rendu compte qu'elle devait avoir en fait largement passé le cap des quarante-cinq ans. Ses cheveux étaient brillants et sa peau rayonnait, le résultat, présumai-je, d'une alimentation bio, d'une pratique régulière du sport, et d'une vie placée sous le signe de la modération. Je l'imaginais avec un bon poste dans les nouvelles technologies, des actions en Bourse et une confortable prime annuelle.

En consultation, lorsque je rencontre pour la première fois des patients potentiels, je peux généralement évaluer l'étendue de leurs problèmes en les examinant avec un peu d'attention. L'anxiété, le stress et le doute s'inscrivent sur le visage. Ils tracent peu à peu un motif qui finit par être visible à l'œil nu.

Lorsque le soleil a percé à travers le brouillard et s'est déversé dans le salon, illuminant les traits de Vivian, j'ai eu l'impression que cette femme ne connaissait ni le stress, ni le doute, ni l'anxiété.

— Café ? ai-je proposé.

— Volontiers.

Vivian s'est assise dans le grand fauteuil bleu qui nous avait coûté la moitié du premier mois de salaire d'Alice. Elle a ouvert sa sacoche dont elle a sorti un ordinateur portable et un minuscule projecteur.

À contrecœur, je suis allé à la cuisine. En y repensant, je me rends compte que j'étais nerveux à l'idée de laisser Alice seule avec Vivian. Lorsque je suis revenu, elles discutaient de notre voyage de noces et de la beauté de la côte Adriatique. Vivian a mentionné le nom de notre hôtel. Comment le connaissait-elle ?

Je me suis installé à côté d'Alice et j'ai servi les viennoiseries sur des assiettes à dessert.

— Merci, j'adore les *cinnamon rolls*.

Elle a branché son projecteur à son ordinateur, puis elle s'est levée.

— Cela vous embête si je décroche ce cadre ?

Elle a joint le geste à la parole, sans nous laisser le temps de répondre. C'était un cadeau d'anniversaire d'Alice, une photographie de Martin Parr que j'admirais depuis longtemps sans jamais avoir eu les moyens de me l'offrir. De loin, sous un ciel d'orage, on distinguait un homme solitaire qui faisait des longueurs dans la piscine publique d'une ville écossaise délabrée, avec une mer glauque houleuse à l'arrière-plan. Lorsque j'avais demandé à Alice où elle l'avait achetée, elle avait ri. « Achetée ? Si seulement c'était aussi simple. »

— Alors, qu'est-ce que Liam vous a dit ?

— Rien, a répondu Alice.

— On peut ouvrir le coffret ? Nous n'aurons pas besoin de la grande boîte, la petite suffira. Et les stylos.

Je suis allé le chercher dans la chambre d'amis où nous avions entreposé les cadeaux de mariage pour lesquels nous n'avions encore remercié personne. Le manuel du savoir-vivre stipule que dans ce genre de circonstances, on dispose d'un an jour pour jour pour écrire un mot de remerciement, mais à l'ère des e-mails et des SMS, cela semble une éternité. Chaque fois que je tombais sur les cadeaux, je culpabilisais à l'idée de toutes les cartes qui n'étaient pas envoyées.

J'ai tout placé sur la table, devant Vivian. Elle a souri.

— Encore fermé. Vous avez réussi le premier examen.

Alice a bu nerveusement une gorgée de café. Elle n'avait vu le coffret qu'à notre retour de voyage. Et aussitôt, elle avait tenté de le forcer avec une pince à épiler.

Vivian a pris un jeu de clés dorées dans sa sacoche, en a inséré une dans la serrure sans la tourner.

— J'ai besoin que vous me confirmiez que vous êtes prêts à continuer.

Rétrospectivement, je me rends compte que tout ce cérémonial aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Nous aurions dû demander à Vivian de partir et cesser de répondre à Finnegan. Nous aurions dû tout arrêter pendant qu'il était temps. Mais nous étions curieux, et notre mariage était encore tout frais. Le cadeau de Finnegan était tellement inattendu, la messagère tellement enthousiaste, qu'il semblait impossible de refuser.

— Nous sommes prêts, a affirmé Alice.

---

1. Viennoiserie à la cannelle, souvent en spirale comme les pains aux raisins. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Marque de chaussures canadiennes réputées pour leur style original.

8

Vivian a allumé le projecteur. Une image est apparue sur le mur, à l'endroit où ma photo de Martin Parr se trouvait un instant plus tôt.

LE PACTE, lisait-on.

Rien de plus, rien de moins. En gros caractères Courrier noirs sur un fond blanc.

Vivian s'est essuyé les doigts avec une serviette en papier, vestige de notre mariage. Ça me faisait toujours un choc – un choc agréable – de voir nos deux noms imprimés dessus : *Alice & Jake*.

— J'ai besoin de vous poser quelques questions.

Elle a sorti une pochette de cuir noir, à l'intérieur de laquelle se trouvait un bloc-notes jaune. LE PACTE était toujours affiché sur notre mur. Je m'efforçais de ne pas regarder ces mots écrasants qui semblaient menacer notre mariage si neuf et si fragile.

— Aucun de vous deux n'a été marié avant ?

— Non, avons-nous répondu à l'unisson.

— Combien de temps a duré votre relation la plus longue avant cela ?

— Deux ans, a dit Alice.

— Sept.

— Ans ?

J'ai hoché la tête.

— Intéressant.

Elle a noté quelques mots.

— Et le mariage de vos parents ?

— Dix-neuf ans, a déclaré Alice.

— Quarante et quelques, ai-je dit à mon tour, éprouvant une fierté ridicule. Ils sont toujours ensemble.

— Parfait. Et vous, Alice, vos parents ont-ils divorcé ?

— Non.

La mort de son père était encore trop récente et je voyais qu'elle ne tenait pas à entrer dans les détails. Alice a un côté très secret. Pour le psy comme pour le mari en moi, c'est un trait de son caractère parfois difficile à accepter.

Vivian s'est penchée en avant, les coudes sur son bloc-notes.

— À votre avis, quelle est la principale cause de divorce en Occident ?

— Toi d'abord, a fait Alice en me tapant sur le genou.

Cela ne m'a pas demandé un gros effort de réflexion.

— L'infidélité.

Vivian et moi avons regardé ma femme.

— La claustrophobie ?

Ce n'était pas la réponse que j'avais envie d'entendre.

Vivian notait chaque mot.

— Pensez-vous que les gens devraient assumer leurs actes ?

— Oui.

— Oui.

— Pensez-vous que la thérapie conjugale puisse être utile ?

— J'espère bien, ai-je répliqué en riant.

Elle griffonnait toujours. Je me suis dévissé le cou pour essayer de voir, mais elle écrivait tout petit. Elle a refermé sa pochette et nommé un couple d'acteurs célèbres qui s'étaient séparés récemment. Depuis

quelques mois, les détails sordides de leur divorce étaient étalés partout dans la presse.

— D'après vous, lequel des deux est responsable ?

Alice a froncé les sourcils, se demandant ce que Vivian attendait. Comme je le disais, ma femme a un esprit de compétition particulièrement développé. Elle ne veut pas seulement réussir l'examen, elle veut obtenir la meilleure note.

— Je suppose que les torts sont partagés, a-t-elle enfin répondu. Ce qu'elle a fait avec Tyler Doyle, c'était immature, mais son mari aurait pu gérer les choses différemment. Déjà, il aurait pu se dispenser de ces tweets.

Vivian a hoché la tête et Alice s'est redressée sur son siège, satisfaite. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle devait se conduire ainsi à l'école : la bonne élève qui a toujours la main en l'air, prête à répondre. Soudain, elle m'a paru vulnérable. Son attitude avait quelque chose d'à la fois ridicule et attachant : voilà une avocate qui travaillait sur des dossiers à plusieurs millions de dollars et portait des tailleurs, et elle était là, avide d'obtenir l'approbation de la maîtresse, comme une petite fille.

— Comme toujours, je suis d'accord avec ma femme.

— Bonne réponse, a dit Vivian avec un petit sourire. Encore quelques questions. Quelle est votre boisson préférée ?

— Un lait chocolaté. Ou un chocolat chaud quand il fait froid.

Alice a réfléchi un instant.

— Autrefois, une vodka-cranberry avec des glaçons. Maintenant, un Perrier-cranberry. Et vous ?

Légèrement déstabilisée, Vivian a néanmoins répondu :

— Sans doute un whisky. Du Green Spot. Douze ans d'âge, sec. Et à présent, la grande question : voulez-vous que votre mariage dure toujours ?

Je n’ai pas eu besoin de réfléchir.

— Oui, bien sûr.

— Oui, a renchéri Alice.

Elle semblait sincère, mais, encore une fois, peut-être voulait-elle simplement réussir l’examen.

— Très bien, a déclaré Vivian en rangeant son porte-documents. On passe aux photos ?

9

— Le Pacte rassemble des individus qui partagent une même vision et un même but, récitait Vivian. Créé en 1992 sur une petite île au large de l'Irlande du Nord par Orla Scott, le Pacte n'a cessé de se développer depuis, tant par la taille que par l'engagement de ses membres. Au fil des ans, nos lois et nos règles se sont modifiées, le nombre d'adhérents a augmenté et nous avons essaimé à travers le monde, cependant, le Pacte est demeuré fidèle à l'esprit et à la mission du concept imaginé par Orla.

Vivian s'est avancée au bord de son siège, ses genoux à quelques centimètres des miens. LE PACTE était toujours projeté sur le mur.

— C'est donc un club ? a demandé Alice.

— Oui et non.

L'image suivante montrait une femme grande et mince se tenant devant une maison blanche, l'océan à l'arrière-plan.

— Orla Scott était magistrate. Procureure, plus exactement. Elle était extrêmement ambitieuse, et même carriériste, elle est la première à le reconnaître. Elle était mariée et sans enfants. Elle voulait pouvoir se consacrer à son travail et s'élever au sein de l'administration judiciaire. Rien ne devait se mettre en travers de sa route. Puis, à l'approche de la quarantaine, en l'espace d'un an, ses parents sont morts, son mari l'a quittée et elle s'est retrouvée sans emploi.

Alice avait les yeux rivés sur la photo au mur. Je supposais qu'elle éprouvait de l'empathie pour Orla. Elle avait beaucoup perdu, elle aussi.

— Orla avait plaidé plus de trois mille affaires. On raconte qu'elle les avait toutes gagnées. Elle était un rouage de la machine Thatcher et, du jour où celle-ci a démissionné, Orla a été remerciée.

« Elle s'est retirée à Rathlin, l'île où elle avait grandi. Elle a loué une maison, prévoyant d'y rester une semaine ou deux, le temps de faire une mise au point et de rebondir. Au cours des jours suivants, cependant, elle s'est laissé séduire par le rythme de la vie sur l'île et s'est rendu compte que l'existence paisible qu'elle avait connue enfant lui manquait. Elle a pris conscience de la fragilité des choses auxquelles elle accordait tant d'importance jusque-là. Elle était venue là pour surmonter le stress et l'anxiété causés par la brutale interruption de sa carrière, et elle a réalisé que la catastrophe n'était pas si grande. Ce qui l'affectait réellement, en revanche, c'était l'échec de son mariage.

« Elle avait passionnément aimé son époux qu'elle avait rencontré à l'université. Ils s'étaient mariés très jeunes, puis s'étaient peu à peu éloignés. Lorsqu'il a demandé le divorce, elle a d'abord été soulagée : c'était une source de complications en moins. Si elle était honnête avec elle-même, elle devait reconnaître que le mariage était devenu un fardeau, une obligation qui la faisait se sentir coupable quand elle devait travailler tard.

« Elle s'était engagée dans cette profession par idéalisme, parce qu'elle voulait aider les victimes. Au cours des mois qui ont suivi son divorce, elle a dû regarder la vérité en face. Elle était dopée à l'adrénaline, passait rapidement d'une affaire à une autre et n'avait jamais le temps de prendre du recul. Elle se rendait compte à présent qu'elle était insidieusement devenue un élément d'un paysage politique

qui ne correspondait plus à ses valeurs. Mais elle avait constamment le nez dans le guidon et n'avait rien voulu voir.

« Alors, elle a analysé la trajectoire de son mariage. Hélas, quand elle a tenté de se rapprocher de son mari, il était trop tard.

Vivian parlait plus vite à présent, portée par un récit qu'elle avait sans doute relaté des dizaines de fois.

— Un an après, alors qu'Orla faisait son tour de l'île quotidien, elle a rencontré quelqu'un. Richard était un touriste américain qui visitait les îles d'Irlande du Nord en solo, pour renouer avec les racines de ses ancêtres. Richard a annulé son vol de retour, démissionné de son poste aux États-Unis, prolongé sa réservation à l'unique auberge de l'île et fini par demander Orla en mariage.

Je voyais que quelque chose gênait Alice.

— Dans cette histoire, tout le monde quitte son boulot. Ça fait partie des exigences du Pacte ? Parce que Jake et moi, nous sommes tous les deux très investis dans notre travail.

— Je vous assure que beaucoup de nos membres mènent une vie professionnelle gratifiante, comme votre parrain. Le Pacte ne vous demande pas d'essayer d'être quelqu'un d'autre, il veut seulement vous aider à devenir une meilleure version de vous-même.

J'étais certain d'avoir déjà entendu ce slogan en colonie de vacances.

— Orla n'était pas sûre d'être prête à se remarier, a poursuivi Vivian. Elle était consciente de sa responsabilité dans l'échec de son premier mariage et elle redoutait de répéter les mêmes erreurs. Orla pense que nous sommes des êtres d'habitude. Une fois le sillon creusé, il est difficile d'en sortir.

— Mais on peut changer, ai-je protesté. C'est là-dessus que repose mon approche de la thérapie, et la psychothérapie en général.

— Bien sûr ! Et Orla serait d'accord avec vous. Voilà pourquoi elle a décidé que, si elle acceptait de se remarier, elle devait mettre en place une stratégie claire pour éviter un nouveau fiasco. Des jours durant, elle a arpenté la côte, méditant sur le mariage : ce qui le menait à l'échec et ce qui favorisait son épanouissement. Le soir, elle couchait sur le papier le fruit de ses réflexions, utilisant la vieille machine à écrire de sa mère, qui rêvait de devenir romancière. Pendant dix-sept jours, les feuilles se sont empilées sur le bureau, le manuel s'est étoffé et c'est ainsi qu'est né son système. Ne vous y trompez pas : c'est bien un système, un système d'une efficacité redoutable qui repose sur des fondements scientifiques et qui a fait ses preuves maintes et maintes fois. Car Orla a acquis la conviction que le mariage ne devait pas être laissé au hasard. Le Pacte s'appuie sur les idées mûries au cours de ses promenades.

— Est-ce que Orla et Richard ont fini par convoler, au bout du compte ? ai-je demandé.

— Oui.

— Et ils sont toujours mariés ? s'est enquise Alice.

Vivian a vigoureusement hoché la tête.

— Bien sûr que oui. Nous le sommes tous. Le Pacte marche. Il marche pour Orla, il marche pour moi et il marchera pour vous. En bref, le Pacte est double. C'est un accord que vous passez avec votre conjoint et c'est une appartenance à un groupe.

Elle a fait défiler quelques photos. Surtout des gens aisés prenant du bon temps sur des pelouses de vastes domaines et dans de luxueux salons. Elle s'est arrêtée sur un portrait d'Orla : d'un balcon, elle s'adressait à une foule fascinée, un immense désert de sable derrière elle.

— Orla n'a pas choisi la carrière juridique sur un coup de tête. Elle aime la loi, car elle offre un ensemble de règles claires et efficaces qu'il

suffit d'appliquer. Et quand elles font défaut, il y a la jurisprudence pour indiquer le chemin. C'est rassurant de savoir que toutes les réponses sont là, si on se donne la peine de chercher. Ainsi, Orla en est arrivée à la conclusion que le mariage, comme la société, avait besoin d'être encadré par des lois.

« Elle estimait que la société britannique fonctionnait plutôt bien depuis des siècles grâce à ces lois. Tout le monde sait à quoi s'attendre. Cela n'empêchera jamais certaines personnes de tricher, de voler, ni même de tuer, cependant, la plupart des citoyens n'enfreignent pas la loi, parce qu'ils connaissent les conséquences. Or, après l'échec de son premier mariage, il est apparu à Orla que ni les devoirs des époux ni les conséquences en cas de manquement n'étaient clairement définis.

Je suis intervenu.

— Si je comprends bien, le Pacte est une tentative pour appliquer les principes de la loi anglaise à l'institution du mariage ?

— C'est plus qu'une tentative, a répliqué Vivian, éteignant le projecteur. C'est une réalité. Je n'exagère pas : le Pacte apporte au mariage le soutien et la structure dont il a besoin.

— Vous avez mentionné les conséquences, a dit Alice. Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Je suis moi-même passée par une première union. J'avais vingt-deux ans, il en avait vingt-trois. Nous nous étions connus au lycée et nous sortions ensemble depuis une éternité. Au début, c'était excitant. C'était nous deux contre le monde entier. Puis, je ne sais ni quand ni comment, les choses ont changé. Et je me suis rendu compte que j'étais seule. Nous avions des problèmes et je n'avais personne vers qui me tourner. Il me trompait. J'ignorais pourquoi et je craignais que ce soit ma faute. Je ne savais pas comment réagir. Le divorce s'est finalement imposé. Il fallait que je me sorte de là.

Une larme était apparue au coin de son œil. Elle s'est redressée sur son siège et l'a chassée du bout du doigt.

— Lorsque j'ai rencontré Jeremy, j'étais échaudée, comme Orla avant moi. Il a fait sa demande et j'ai dit oui, mais je n'arrêtais pas de repousser la date. J'étais terrifiée à l'idée de commettre les mêmes erreurs. Je n'associais le mariage qu'à des choses négatives.

— Et finalement, comment avez-vous connu le Pacte ? a demandé Alice.

— J'étais à court d'excuses pour reporter la cérémonie. Jeremy était déterminé à fixer une date et je l'ai laissé faire. Tout est allé très vite. Deux semaines avant le mariage, j'étais en voyage d'affaires. Je me trouvais à l'aéroport de Glasgow, dans le salon VIP, et je buvais un gin. Un de trop, sans doute. J'étais seule et je pleurais. Je sanglotais, en fait. Assez fort pour faire fuir mes voisins. C'était embarrassant. Et puis, un monsieur d'un certain âge, bien mis, est venu s'asseoir à côté de moi. Il allait rendre visite à son fils qui étudiait à Palo Alto. Nous avons discuté. Je lui ai parlé de mes craintes et ça m'a fait du bien de m'épancher, de confier mes peurs à un inconnu, à quelqu'un qui n'avait rien à voir avec tout ça. Il y avait eu une éruption volcanique en Islande, si bien que nous avons dû attendre notre correspondance huit heures au lieu de deux. Mais mon compagnon était si aimable, si intéressant que je n'ai pas vu le temps passer. Quelques jours plus tard, je recevais un cadeau de mariage par la poste. Et voilà : cela fait maintenant six ans que je suis la plus heureuse des épouses.

Elle a pris le coffret et a tourné la clé. À l'intérieur se trouvait une liasse de documents imprimés à l'encre bleu marine. Elle les a sortis, révélant deux petits livres à la couverture de cuir doré.

Alice a passé les doigts dessus, intriguée.

Vivian nous en a donné un chacun. Non sans surprise, j'ai constaté qu'ils étaient gravés à notre nom, avec la date de notre mariage et en

capitales : LE PACTE.

— C'est le manuel. Vous devrez l'apprendre par cœur.

Je l'ai feuilleté. C'était écrit en tout petit.

Le téléphone de Vivian a vibré. Elle l'a sorti et a ajouté en passant le doigt sur l'écran.

— Page 43 : lorsque votre conjoint appelle, toujours répondre.

Comme je lui adressais un regard interloqué, elle a indiqué le livre, puis s'est esquivée dehors, refermant la porte derrière elle. Alice a brandi le manuel, écarquillant les yeux et formant les mots : « Je m'excuse » avec les lèvres.

« Pas de souci », ai-je répondu sur le même mode.

Elle s'est penchée et m'a embrassé.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le mariage était d'abord pour moi un moyen de retenir Alice. Mais depuis notre retour de voyage, je craignais qu'elle soit déçue. Le train-train avait très vite repris ses droits et j'étais inquiet. Alice a besoin d'un minimum d'excitation. Elle s'ennuie facilement.

Dans la mesure où nous vivions déjà ensemble avant, en apparence, le mariage n'avait pas changé grand-chose à notre vie. Dans la tête, en revanche, c'était une autre histoire. Je ne saurais pas vraiment l'expliquer, mais, quand le pasteur avait dit : « Je vous déclare mari et femme », je m'étais réellement senti marié. Est-ce qu'il en allait de même pour elle ? Je n'en avais pas la moindre idée. Certes, elle paraissait plus heureuse, mais le bonheur n'est pas éternel.

Pour toutes ces raisons, je dois admettre que cette drôle d'aventure dans laquelle Finnegan nous avait entraînés ne me déplaisait pas. Peut-être ajouterait-elle un peu de piment à cette nouvelle étape de notre relation. Peut-être rendrait-elle le lien entre nous plus fort, différent.

Vivian était de retour.

— Le temps passe trop vite. Je dois y aller. Alors, on signe ?

Elle a poussé les documents vers nous. C'était vraiment écrit en caractères minuscules et, à la fin, il y avait une série de signatures. Vivian a signé à gauche, au-dessus de « Hôte ». Plus bas, Orla Scott avait déjà signé à l'encre bleue au-dessus de « Fondatrice » et Finnegan à droite au-dessus de « Parrain ». Mon nom apparaissait au-dessus de « Époux ». Vivian nous a tendu les stylos gravés qui étaient arrivés avec la boîte.

— Est-ce qu'on peut vous rendre les contrats dans deux ou trois jours, le temps de les lire ? a demandé Alice.

Vivian s'est rembrunie.

— Bien sûr, si vous le jugez nécessaire. Mais je pars cet après-midi et j'aurais bien aimé régler la paperasse au plus vite. Je m'en voudrais si vous manquiez notre prochaine petite fête.

— Une fête ? a fait Alice, le regard brillant.

Ai-je mentionné qu'Alice adorait les fêtes ?

— Et elle promet d'être exceptionnelle. Mais je ne veux pas vous pousser.

Vivian a indiqué les papiers d'un geste nonchalant.

— Prenez tout votre temps.

— Très bien, a répondu Alice, tournant la première page.

L'avocate en elle avait peut-être fini par réellement supplanter la musicienne. De mon côté, j'ai survolé le document, m'efforçant de décrypter la langue de bois et le jargon juridique. Je n'ai pas tardé à renoncer, préférant étudier le visage d'Alice qui lisait toujours. Elle a souri une ou deux fois, froncé les sourcils une ou deux autres fois. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle pensait. Enfin, elle est arrivée à la dernière page, elle a pris son stylo et elle a signé. Remarquant mon étonnement, elle m'a serré le bras.

— Ce sera bien pour nous, Jake. En plus, on ne va pas rater une fête pareille !

Vivian avait déjà remballé son projecteur. J'aurais dû lire plus attentivement les clauses. Mais Alice était partante et je lui faisais confiance. Alors, j'ai signé, conscient du poids du stylo dans ma main.

10

Il y a un écart entre celui que nous sommes et celui que nous pensons être. C'est le cas pour tout le monde. Même si, en ce qui me concerne, j'aime à croire que cet écart est faible, je suis prêt à admettre qu'il existe. Un indice ? Je me vois comme un mec sympa, quelqu'un que les autres apprécient, avec un nombre d'amis légèrement supérieur à la moyenne. Pourtant, on ne m'invite presque jamais à des mariages. Je ne sais pas pourquoi. Il y a des gens, Alice par exemple, qui sont toujours invités.

Le bon côté, c'est que je me souviens de toutes les noces auxquelles j'ai assisté, y compris de la première.

J'avais treize ans et ma tante préférée se mariait à San Francisco. Elle avait rencontré quelqu'un, la relation avait rapidement pris un tour sérieux et une date avait été arrêtée dans la foulée. C'était un samedi de juillet, au United Irish Cultural Center, une vraie caverne, un lieu sinistre. Le sol était poisseux et il s'échappait de toutes les fissures une odeur de mauvaise bière, souvenir des nombreux mariages passés. Un groupe de mariachis s'est installé sur la scène, et on a apporté de la cuisine des enchiladas et des tortillas. Un bar bien fourni occupait tout le mur du fond et des barmen irlandais s'affairaient parmi les bouteilles. La salle était pleine à craquer. Un type m'a tendu une bière. Personne n'a tiqué. En fait, je pense que j'aurais créé un incident diplomatique si j'avais refusé.

Ma tante était présidente d'un syndicat, du lourd. Son mari était un leader syndicaliste tout aussi influent, mais dans une autre région. Il y avait un monde fou et l'ambiance était à la fête. Tout gamin que j'étais, je sentais qu'il se passait quelque chose d'important. Les invités s'engouffraient par les portes, bruyants et joyeux, confiaient manteaux, sacs et clés de voiture au vestiaire, prévoyant manifestement de rester un moment. Dire qu'on a bu, dansé, fait des discours, chanté, et encore bu et dansé serait en dessous de la vérité. Je ne crois pas avoir jamais connu de fête aussi délirante. Et aussi longue : je ne me rappelle pas la fin et je ne sais pas comment je suis rentré à la maison. Aujourd'hui, j'en garde un souvenir brumeux, comme un rêve étrange et bruyant au bord d'un précipice, entre l'enfance et l'âge adulte.

Je ne me rappelle pas non plus avoir entendu quelqu'un me dire qu'ils s'étaient séparés. La relation s'est lentement distendue. Mon oncle était là, puis un jour il n'y était plus. Les années ont passé. Ils ont tous les deux connu le succès et la notoriété dans leurs carrières respectives. Et un matin j'ai lu dans le *Los Angeles Times* qu'il était mort.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai rêvé de ce mariage – la musique, le buffet, l'alcool, la folie joyeuse dans la salle bondée et puante – et je me suis demandé si c'était réellement arrivé. C'était mon premier mariage, ou du moins le premier qui m'a appris que le mariage avait, au moins en théorie, à faire avec la joie et le bonheur.

11

Il est tard, le soir après la visite de Vivian, et nous sommes au lit lorsque Alice me tend mon exemplaire du manuel.

— Tu as intérêt à réviser. Je n'ai pas envie que tu sois condamné à la prison conjugale.

— Ce n'est pas juste. Tu as fait du droit. Tu es avantagée !

Le manuel est composé de cinq grands chapitres : Notre Mission, Règlement, Lois du Pacte, Conséquences, Arbitration. Le plus long est indiscutablement celui consacré aux lois. Chaque chapitre est divisé en sections, les sections en sous-sections, les sous-sections en paragraphes et les paragraphes en listes à puces, le tout en petits caractères. Un parfait cale-porte. Je peux dire rien qu'en le regardant que je me contenterai de le feuilleter. Alice, en revanche, les arguties et le jargon juridique, c'est son dada.

— Oh, oh, je suis mal barrée.

— Pourquoi ?

— Sous-section 3.6 : Jalousie et Soupçons.

Alice ne sait pas gérer sa jalousie, ce n'est pas nouveau. Un nœud compliqué lié à la confiance en soi que je m'efforce de dénouer depuis que nous sommes ensemble.

— Qui c'est qui va se retrouver en prison ?

— Pas si vite, jeune homme. Écoute ça. Sous-section 3.12 : Forme et Santé.

J’essaie d’attraper le livre, mais elle le reprend, hilare.
— Assez lu pour ce soir.
Elle pose le manuel sur la table de chevet et se serre contre moi.

12

Mon bureau est envahi de livres et d'articles consacrés au mariage. Une étude de l'université Rutgers a établi que le mari était beaucoup plus heureux si sa femme était satisfaite de sa vie de couple ; en revanche, la satisfaction du mari ne semble pas influer sur le bonheur de la femme.

Les hommes de petite taille restent mariés plus longtemps que les grands.

Quel est le principal facteur de réussite d'un mariage ? La solvabilité du ménage.

La loi de Babylone condamnait l'épouse adultère à être précipitée dans le fleuve.

Une étude sérieuse avec une conclusion fiable doit s'appuyer sur une énorme masse de données. Plus elles sont nombreuses, plus les cas particuliers s'estompent au profit de la vérité générale. Cependant, une trop grande quantité de données peut aussi avoir un effet pervers. On se retrouve noyé sous les informations et on perd de vue la vérité. En ce qui concerne le mariage, je n'en sais rien. On doit pouvoir tirer un enseignement des succès et des échecs des autres. Mais chaque couple n'est-il pas unique ?

Liza et John sont mes premiers patients. J'épluche tout ce que je trouve sur le sujet avant de les accueillir dans mon cabinet. Parce que je suis comme ça, j'ai tendance à être perfectionniste. C'est une journée

pluvieuse, encore plus maussade que d'ordinaire à Outer Richmond. Il est entrepreneur, elle travaille dans le marketing. Ils se sont mariés en grande pompe il y a cinq ans, dans un golf à Millbrae.

Ils me plaisent immédiatement. Elle porte un bonnet multicolore qu'elle a tricoté elle-même, ce qui me semble à l'opposé de la vanité ; lui me rappelle un vieux copain de lycée, en plus intelligent. Ces séances fourniront peut-être un bon contrepoint à mon travail habituel auprès des ados. Cela ne me fera pas de mal de passer un peu de temps avec des adultes, d'avoir des conversations qui ne tournent pas autour de Nietzsche, du dernier chanteur à la mode ou des bienfaits scientifiquement prouvés de la marijuana. Attention, j'adore les ados. Mais ce qui les rend si vulnérables – l'éblouissement de la découverte mêlé au désespoir, cette conviction naïve que leurs pensées sont originales – les rend également un peu répétitifs. Parfois, j'ai envie de mettre une pancarte sur ma porte : OUI, J'AI LU *FRANNY ET ZOOEY*, ET NON, L'ANARCHISME N'EST PAS UNE FORME DE SOCIÉTÉ VIABLE. Liza et John représentent donc pour moi un nouveau territoire plein de promesses. En outre, je me réjouis de pouvoir aider des gens à régler des problèmes plus proches des miens. Nous pourrions presque être amis, dans d'autres circonstances.

John a une start-up et des horaires impossibles. Il développe une application qui fait quelque chose de révolutionnaire, mais qu'il a du mal à expliquer. Liza est censée vanter les mérites d'un hôpital qui lui évoque une usine à malades.

— J'ai l'impression d'être une imposture, avoue-t-elle, rajustant son bonnet. Mes amis me manquent. J'ai envie de retourner à Washington…

— Il y a surtout un ami qui te manque, l'interrompt John. Soyons clairs. Il y a un ami qui lui manque, répète-t-il en me regardant.

Elle l'ignore.

— L'effervescence de la capitale me manque.

— L'effervescence ? ricane John. Personne ne met le nez dehors à D.C., même quand il fait beau. Neuf restaurants sur dix sont des brasseries. Pas moyen de se faire servir une salade correcte. Ne me dis pas que tu rêves de retrouver les beignets d'oignon et les laitues iceberg.

Je comprends que son attitude négative puisse irriter Liza.

Elle explique qu'il y a six mois de cela, elle a été contactée par un ancien petit ami du lycée qui l'a retrouvée sur Facebook.

— Il est dans la politique. Au moins, il fait quelque chose.

— Je ne sais pas ce qui est pire. Que ma femme ait une liaison ou que ma femme ait une liaison avec un politicard prétentieux.

— Liza, interviens-je. John pense que vous avez une liaison. Est-ce ainsi que vous décririez votre relation avec votre ex-petit ami ?

Parfois, il vaut mieux être direct. Mais pas toujours. Je ne sais pas si j'ai fait le bon choix ici.

Liza lui lance un regard noir et poursuit, sans répondre à ma question.

— On a pris un café un jour qu'il était de passage pour le travail. Et la fois d'après, on a dîné ensemble.

Elle cite un restaurant qui pratique des tarifs exorbitants, décrit la soirée avec un émerveillement et une surprise qui semblent excessifs étant donné la situation. J'ai envie de lui dire que quitter son conjoint pour un ancien amoureux retrouvé sur Facebook est très banal. J'ai envie de lui dire qu'elle et son ex n'ont pas inventé la poudre, ils ne font qu'emprunter un sentier cent fois rebattu qui mène rarement à une nouvelle relation stable. Mais je me tais. Ce n'est pas mon rôle. J'ai quand même dans l'idée que John serait mieux loti sans elle. Si elle le quitte, il rencontrera probablement une fille sympa d'ici quelques mois et ils pédaleront de concert vers le soleil couchant. Liza mentionne une

« compatibilité sexuelle et mentale » comme si elle avait lu ça dans un manuel. Elle utilise le mot « épanouissement ». A priori, c'est une bonne chose, sauf que c'est devenu un terme qui signifie : « Je veux me faire du bien, et tant pis si je piétine les autres au passage. » Plus ça va, plus elle est horripilante et plus John se ratatine. Il semble évident que je ne suis pour eux qu'une brève halte sur l'autoroute du divorce. Deux jeudis plus tard, lorsque John appelle pour annuler leurs rendez-vous, je suis peiné et m'en veux de ne pas avoir pu faire mieux, mais je ne suis pas surpris.

13

Trois jours après la visite de Vivian, nous sommes invités à la fête annuelle du cabinet d'Alice. Invités n'est peut-être pas le mot : convoqués serait plus juste. La sauterie se tient au Mark Hopkins Hotel, au sommet de Nob Hill. C'est la première année que je figure sur la liste. C'est un cabinet vieux jeu, très conservateur. Les concubins ne sont pas les bienvenus. La présence des conjoints, en revanche, est obligatoire.

Je sors mon plus beau costume Ted Baker, mon costume de mariage. Je tente une touche de fantaisie avec une chemise écossaise verte et une cravate rouge, mais Alice fait la moue et pose une boîte du grand magasin Nordstrom sur le lit.

— Celle-ci. Je l'ai achetée hier.

La chemise est bleue, bien coupée.

— Et ça.

Une boîte plus étroite, qui vient aussi de Nordstrom. C'est une cravate en soie, bleue également, mais un ton plus foncé, avec de discrètes rayures violettes. Le col m'irrite le cou et la cravate me donne du fil à retordre. Je ne maîtrise l'art du nœud de cravate que depuis l'âge de trente et un ans, et je ne sais toujours pas si je dois en être fier ou honteux.

J'aimerais qu'Alice vienne m'aider, comme les épouses à la télé. Mais, bien sûr, elle n'est pas cette épouse-là. Ce n'est pas le genre de

femme qui repasse et noue la cravate de son mari, debout derrière lui, lui lançant des regards aguicheurs dans le miroir, les bras autour de son cou. Elle est sexy, mais pas le genre fée du logis sexy. Ce qui me va bien. Ce qui me va même très bien.

Alice est sur son trente et un, vêtue d'une robe noire chic et d'escarpins en peau de serpent. Des perles aux oreilles, un jonc en or, et rien d'autre. J'ai vu des photos d'elle où elle a les bras couverts de bracelets, plusieurs boucles d'oreilles, et une flopée de colliers. C'était avant. Désormais, en matière de bijoux, elle est plutôt du genre Jackie O : deux, c'est l'idéal ; trois, c'est limite ; plus, on n'y pense même pas. Quand sa garde-robe est-elle passée du steampunk des années 1990 au business chic ? Peu importe, elle est toujours éblouissante.

Nous confions la jeep au voiturier. Nous avons quelques minutes devant nous. Alice déteste être en avance, alors nous faisons le tour du pâté de maisons d'un pas vif. Elle est peu maquillée. Juste une touche de rouge à lèvres écarlate. Quand nous nous présentons à la soirée, elle est adorable avec ses joues rosies par la marche.

Elle me prend la main, consciente que je déteste ce genre de mondanités.

— Prêt ?

— S'il te plaît, ne m'entraîne pas dans une conversation sur les actes délictuels.

— Je ne te promets rien. Rappelle-toi, je suis en service commandé.

Un serveur nous accueille avec du champagne. Je me penche vers Alice.

— Je suppose que ce n'est pas le bon moment pour demander un Baileys on the rocks ?

— Ce n'est jamais bon le moment de demander un Baileys à ton âge.

Alice fait les présentations. Je souris, je hoche la tête et je serre des mains, me réfugiant derrière un « très heureux », afin d'éviter de dire « enchanté de faire votre connaissance » à quelqu'un que j'ai déjà rencontré. J'ai droit aux sempiternelles blagues sur les psys : « Que dirait Freud de ce cocktail ? » ou : « Est-ce que vous pouvez découvrir mes plus noirs secrets rien qu'en me regardant ? »

— En fait, oui, réponds-je d'un ton maussade à un type imbuvable prénommé Jason, qui a réussi à caser Harvard trois fois au cours de la première minute de conversation.

Après une dizaine de rencontres de ce genre, je me sépare d'Alice – la navette spatiale qui se détache du vaisseau mère – pour mettre le cap sur le buffet des desserts. Il est copieux, avec des petits-fours raffinés, des parfaits miniatures et des montagnes de truffes au chocolat. J'aime beaucoup les desserts, mais le véritable intérêt de ce coin de la salle, c'est qu'il n'y a personne pour l'instant. Je déteste les bavardages mondains et les échanges de platitudes, cette manière superficielle de faire connaissance qui garantit qu'on en saura encore moins sur les gens à l'issue de la conversation.

Les clients importants arrivent, et je regarde de loin les avocats se mettre en ordre de bataille. Dans ce genre de soirées, c'est le moment où la fête cède le pas au travail. Alice va de groupe en groupe. Elle est douée. Manifestement, elle est appréciée de ses supérieurs et de ses collègues. Et elle plaît aux clients. C'est la formule gagnante : le cabinet veut donner l'image d'une équipe soudée, composée d'associés expérimentés et de jeunes collaborateurs ambitieux. Alice joue son rôle à merveille et on l'accueille toujours avec le sourire lorsqu'elle se mêle à une conversation.

Pourtant, alors que j'observe Alice, qui depuis le début tient la même flûte de champagne toujours à moitié pleine, je me rends compte que tout cela sonne faux. « Elle maîtrise », se plaît à dire son

patron ; malgré tout, la voir ainsi me rend un peu triste. Bien sûr, elle touche un bon salaire, et sans sa paye nous n'aurions jamais pu acheter la maison. Cependant, je ne peux pas m'empêcher de penser à Michael Jordan, à l'époque où il a renoncé au basket pour tenter sa chance au base-ball. Je songe à David Bowie et à tout ce temps perdu à jouer dans des films, de bons films certes, mais au bout du compte, ce qui reste, c'est un trou dans sa discographie.

Un jeune homme, Vadim, me rejoint au buffet des desserts. Moins pour le plaisir de ma compagnie que pour fuir le jeu qui se joue dans la salle. Il porte une chemise verte et une cravate rouge. Manifestement, il n'a pas d'épouse pour corriger ses fautes de goût. Il me récite son CV avec nervosité. Il est l'enquêteur du cabinet. Lorsqu'il me parle de son doctorat en informatique et de ses quatre ans chez Google Ventures, je comprends pourquoi on l'a embauché. En même temps, j'ai l'impression qu'il ne sera jamais à sa place dans ce genre de boîte. Notre conversation forcée prend vite un tour bizarre. Il me fait un exposé interminable sur sa phobie des araignées et me narre les détails d'une liaison malavisée avec une ressortissante chinoise qui a fini par être accusée d'espionnage industriel.

On dit que Vadim est l'avenir de la Silicon Valley, que ses pareils et leurs copines codeuses informatiques sont en train de donner naissance à une nouvelle génération super-intelligente dont les manières décalées ne seront bientôt plus un handicap, mais une nouvelle branche de l'évolution, nécessaire pour assurer la survie de la race humaine dans le meilleur des mondes. Même si en théorie j'y crois, je suis un gars modérément intello, et j'avoue que les Vadim me prennent vite la tête.

Pourtant, après le CV, les araignées et la longue histoire d'espionnage qu'il me narre avec une certaine ferveur, nous finissons par nous découvrir un point commun. Parce que le sujet qui l'intéresse vraiment, c'est Alice. Ne se doutant pas de mon identité (encore que

cela ne ferait pas nécessairement une différence), il annonce : « Je trouve Alice très attirante, du point de vue physique et mental », avant d'analyser la concurrence.

— Le mari, bien sûr, mais aussi Derek Snow.

Il désigne un homme séduisant aux cheveux bouclés, portant au poignet un bracelet Lance Armstrong jaune, qui colle Alice d'un peu trop près et effleure son épaule. Vadim n'est clairement pas le seul à faire les yeux doux à ma femme au cabinet. Une ancienne rockeuse un peu connue, ça les change des bonnes élèves des universités prestigieuses de la côte Est.

— Il y a eu un pari au sujet de son mariage avec le psy.

— Ah oui ?

— Pas mal de gens pensaient qu'elle n'irait pas jusqu'au bout. Personnellement, je n'ai pas participé. Parier sur les relations amoureuses, c'est irrationnel. Trop de facteurs imprévisibles.

— Combien de personnes ont parié ?

— Sept. Derek a perdu mille dollars.

Je prends un petit gâteau étiqueté BISCUIT À LA FIGUE ET ZESTE D'ORANGE, BIOLOGIQUE – SANS GLUTEN, que j'avale en une bouchée.

— Pour ne rien vous cacher, le psy, c'est moi.

— Vous m'avez bien eu ! s'écrie Vadim, qui n'a pas l'air plus contrarié que cela.

Il me jauge froidement.

— Oui, physiquement, vous êtes relativement bien assortis, si l'on considère que les femmes sont souvent en couple avec des hommes un peu moins séduisants qu'elles, la séduction étant définie par une combinaison de critères comme la taille, le poids et la symétrie. Vous êtes plus grand que la moyenne, vous avez une morphologie de

coureur et vos traits sont réguliers même s'ils ne sont pas parfaits. La fossette au menton compense le front.

Quoi, mon front ? Qu'est-ce qu'il a, mon front ?

— Il ne semble pas gêner Alice.

— Statistiquement, la fossette au menton chez l'homme rattrape pas mal de défauts mineurs. Et, c'est authentique, les femmes avec des fossettes au creux des joues se voient attribuer des points séduction supplémentaires, en revanche, la fossette au menton leur en fait perdre, car elle est associée à la virilité. Quoi qu'il en soit, si la séduction était un accord musical, vous formeriez un son proche de l'harmonie parfaite.

— Merci. Si c'est un compliment.

— En revanche, je ne peux pas dire si vous êtes assortis intellectuellement.

— Croyez-le ou non, mais je suis un vrai génie. En tout cas, merci de ne pas avoir participé au pari.

— Pas de quoi.

Il m'interroge sur le mariage, le voyage de noces, l'hôtel, les vols, réclamant toujours plus de détails. J'ai le sentiment qu'il recueille des données qu'il va entrer dans un logiciel pour calculer nos chances de réussite matrimoniale et, par la même occasion, ses propres chances de prendre ma place. Sans trop savoir pourquoi, à un moment donné, je fais référence au Pacte.

— Nous formons un couple solide. Après tout, nous avons le Pacte.

— Jamais entendu parler.

— C'est un club. Pour aider les couples à rester mariés.

Il est déjà en train de pianoter sur son téléphone.

— Il a un site, ce club ?

Heureusement, avant que j'aie le temps de m'étendre davantage, ma femme arrive à la rescousse.

— Salut, Alice. Tu es très séduisante, ce soir.

— Merci, Vadim, répond-elle avec un sourire. Je suis obligée de rester, mais tu as fait ton devoir, ajoute-t-elle en se tournant vers moi. J'ai demandé la voiture.

Je l'aime pour ça, et pour le long baiser qu'elle me donne devant Derek Snow et le bouillant Vadim, devant son patron et tout le monde dans la salle, un baiser qui signifie : « Je suis prise. »

14

Le lendemain, mon téléphone sonne alors que je prends mon petit déjeuner à la cuisine. Le numéro ne me dit rien.

— Bonjour, Jake. C'est Vivian. Comment ça va ?

— Bien. Et vous ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis dans une pâtisserie. Il faut que j'achète un gâteau pour Jeremy.

— Souhaitez-lui un joyeux anniversaire de ma part.

— Ce n'est pas son anniversaire. Je lui prends un gâteau parce qu'il aime ça.

— C'est très attentionné de votre part.

— Je vois que vous n'avez pas lu le manuel.

— J'ai commencé, mais je ne suis pas allé très loin. Quel rapport entre votre gâteau et le manuel ?

— Lisez-le et vous comprendrez. Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai appelé. Deux petites choses : un, vous êtes invités à votre première soirée en tant que membres du Pacte. Vous avez de quoi écrire ?

Je prends un stylo et un calepin sur le plan de travail.

— Oui.

— 14 décembre, 19 heures.

— Je suis libre, mais l'emploi du temps d'Alice est plus compliqué. Il faudra que je voie avec elle.

— Mauvaise réponse, rétorque Vivian, changeant brutalement de ton. Vous êtes libres tous les deux. Je vous donne l'adresse ?

— Allez-y.

— 4, Green Hill Court, Hillsborough. Répétez.

— 4, Green Hill Court, Hillsborough. 14 décembre, 19 heures.

— Bien. Deux : ne mentionnez jamais le Pacte.

— Ça va de soi, réponds-je, repensant à ma conversation avec Vadim avec un soupçon de culpabilité.

— À personne, insiste-t-elle. Ce n'est pas votre faute.

Pas ma faute ? Comment peut-elle savoir que j'en ai parlé ?

— Il y a des instructions à ce sujet dans le manuel, mais je n'ai sans doute pas assez insisté : il faut absolument le lire. En entier. L'apprendre par cœur. Orla préconise la clarté de la communication et la clarté des objectifs. Manifestement, j'ai failli à ma mission du point de vue de la communication.

J'imagine Vivian mise à l'amende pour « manque de clarté ». C'est ridicule. Mais surtout, comment a-t-elle pu l'apprendre ? Alice a dû laisser échapper une remarque par mégarde.

— Vivian, vous n'avez pas failli…

Elle m'interrompt.

— On se voit le 14 décembre. Transmettez mon affection et mon soutien à Alice.

15

Alice est obsédée par son travail, en ce moment. Ces derniers temps, vers 5 heures du matin, si je tends le bras, il n'y a plus personne à côté de moi dans le lit. Quelques minutes plus tard, j'entends la douche couler, puis je me rendors. Lorsque je m'aventure hors de la chambre, à 7 heures, elle est partie. Dans la cuisine, je trouve des verres sales et des emballages vides à droite et à gauche, des feuilles de papier jaune froissées. C'est comme si un raton laveur féru de droit et fan de yaourts islandais hors de prix s'introduisait par effraction chez nous tous les soirs et s'enfuyait aux premières lueurs du jour. Plus rarement, je trouve d'autres objets : sa guitare sur le canapé, Pro Tools ouvert sur son MacBook, des paroles de chansons griffonnées dans un calepin.

Un matin, je tombe sur son manuel, posé sur l'accoudoir du fauteuil bleu. Je m'y suis mis, moi aussi – puisque tel était l'ordre de Vivian –, mais je le garde pour mes pauses au travail. Enfin, disons que je le survole. À ma décharge, les termes deviennent à chaque page plus spécifiques et plus jargonneux, jusqu'à l'apothéose du chapitre qui recense les lois et les règles dans des paragraphes numérotés, avec un souci du détail à vous rendre fou.

Je suis partagé entre fascination et répulsion. Dans une certaine mesure, cela me rappelle mes cours de biologie à la fac. Notamment la dissection d'un cœur de mouton le premier jour du semestre. Le

manuel prend quelque chose de vivant – le mariage, en l'occurrence – et le décortique jusqu'au niveau de la cellule afin de voir comment il fonctionne.

Personnellement, je pense qu'il est facile de se perdre dans les détails (ce n'est sans doute pas un hasard si j'étais toujours bon dernier en cours de statistiques). J'ai besoin d'avoir une vision d'ensemble. Je me suis donc surtout intéressé aux chapitres plus généraux. La première partie est la plus courte : Notre Mission.

En résumé, le Pacte a été créé pour trois raisons : un, établir une série de définitions claires permettant de comprendre et de discuter le contrat de mariage ; deux, élaborer des lois et des règles dans le but de consolider le mariage et d'assurer son succès (« Connaître les règles fournit une feuille de route lisible qui mène au bonheur ») ; et trois, fonder une communauté d'individus partageant les mêmes valeurs et désireux de s'entraider pour atteindre leur objectif personnel – un mariage réussi –, succès qui en retour renforce le groupe. Le reste est censé découler logiquement de ces principes fondamentaux.

Selon le manuel, le Pacte n'a pas d'autre but que celui qui est défini dans cette déclaration d'intention. Il n'a pas de message politique. Il refuse toute discrimination fondée sur l'appartenance ethnique, la nationalité, le genre ou l'orientation sexuelle.

La première partie explique également comment les nouveaux couples sont sélectionnés et approuvés. Ils doivent apporter quelque chose d'« unique et personnel, être une source d'inspiration pour l'ensemble de la communauté ». Chaque membre ayant au moins cinq ans d'ancienneté peut soumettre un couple à l'approbation des autres tous les deux ans. Un enquêteur impartial est alors nommé. Sa tâche consiste à fournir un dossier exhaustif sur les candidats. La commission d'admission fonde sa décision sur ce dossier. Ne sont informés que

ceux qui sont retenus. Les couples rejetés ne sauront jamais rien du Pacte ni de leur échec.

Je prends le manuel qu'Alice a laissé sur le fauteuil. Sans grande surprise, je constate qu'elle s'intéresse plus particulièrement aux chapitres concernant les règles et les lois. Il est ouvert à Règle 3.5 : Les Cadeaux.

Une fois par mois, vous offrirez un cadeau à votre conjoint. Un cadeau est un objet ou un geste singulier et inattendu qui dénote un effort de choix ou d'exécution. Il s'agit avant tout de rappeler à l'autre la place centrale, respectée et chérie qu'il occupe dans votre vie. Le cadeau devra également montrer que vous comprenez votre conjoint, et que vous connaissez mieux que personne ses intérêts et ses désirs. Un cadeau n'a pas besoin d'être coûteux ou rare ; il doit simplement avoir un sens.

Chaque règle est accompagnée d'une clause intitulée Sanction.

3.5a : Sanction.

Si un membre laisse passer un mois civil sans offrir de cadeau à son conjoint, l'infraction correspond à un délit de niveau 3. En cas de manquement deux mois civils consécutifs, il s'agit d'un délit de niveau 2. Si un membre n'observe pas la règle trois fois au cours d'une année civile, de manière consécutive ou non, l'infraction correspond à un crime de niveau 3.

Ce soir-là, en rentrant du cabinet, Alice se débarrasse de ses chaussures, de son collant et de sa jupe, laissant une traînée de vêtements derrière elle dans le couloir, puis elle enfile un jogging, avant de se réfugier dans la chambre pour lire le manuel. Elle lit souvent après le travail. C'est son rituel, une manière de décompresser.

Comme tous les soirs, une demi-heure plus tard, elle me rejoint dans la cuisine pour m'aider à préparer le dîner. J'attends qu'elle fasse référence au manuel, en vain. J'ai l'impression que nous hésitons tous les deux à parler du Pacte, de l'étrange entretien avec Vivian, de toute cette histoire, parce que nous ne savons toujours pas quoi en penser. Au début, j'avais envie d'en rire et de l'oublier, mais nous avons tous les deux conscience que ce n'est pas si simple. Aussi bizarre soit-il, le Pacte a une ambition – construire un mariage solide et heureux, avec le soutien d'autres individus qui partagent les mêmes aspirations – qui me semble à la fois admirable et désirable.

Le lendemain matin, Alice est partie à mon réveil, et je trouve le chaos habituel dans la cuisine : des feuilles froissées, une tasse de café vide, un bol de lait et de céréales avec de l'Ovomaltine qui flotte à la surface. Au centre de la table, cependant, il y a un petit paquet. Des pingouins dansent sur le papier cadeau. Elle a écrit mon nom à l'encre dorée sur une carte blanche. Il contient une spatule. Le manche est orange, ma couleur préférée, la partie inférieure jaune. MADE IN FINLAND, lit-on sur l'étiquette. Un cadeau simple, mais parfait, et sans doute pas si facile à trouver. Je retourne la carte. *Tu fais les meilleurs cookies au chocolat du monde*, a-t-elle écrit. *Et je t'aime*.

Aussitôt, je me prends en photo, habillé à peu près décemment, brandissant la spatule avec un grand sourire. Je l'envoie par e-mail à Alice avec simplement les mots : *Je t'aime aussi*. Lorsque je fais des cookies le soir même à l'aide de la spatule, nous ne mentionnons ni le Pacte ni son règlement.

J'ignore dans quoi nous nous sommes embarqués, cependant, je suis heureux qu'Alice s'investisse ainsi dans le Pacte. Car pour moi, cela signifie qu'elle s'investit pleinement dans notre mariage.

Au cours des jours qui suivent, je tiens à lui montrer que je suis également décidé à adopter le Pacte et, plus important, que je suis prêt

à faire ce qu'il faut pour que notre mariage marche. Je me plonge donc dans le manuel. La section 3.8 s'intitule Voyages :

Le foyer est certes le sanctuaire du mariage, néanmoins, le voyage représente une coupure essentielle. Il offre à la relation le soleil et l'espace qui favorisent son épanouissement. Voyager permet en outre aux époux de révéler des facettes de leur personnalité qui n'ont pas toujours l'occasion de s'exprimer au quotidien. Si voyager est régénérant pour l'individu, voyager à deux est un bain de jouvence pour le mariage.

3.8a : Chaque membre prévoira un séjour par trimestre avec son conjoint. Par séjour, on entend un voyage ou une excursion d'au moins trente-six heures hors du domicile. Le couple ne pourra pas être accompagné d'amis, de parents ou de collègues. Cependant, voyager de manière occasionnelle avec d'autres membres du Pacte est acceptable et même encouragé. Le but n'est pas de dépenser beaucoup d'argent ni de partir loin ou longtemps.

3.8 b (1) : Sanction.

Le conjoint qui n'organise pas au moins un séjour sur une période de neuf mois se rend coupable d'un délit de niveau 2. En cas de manquement sur une période de douze mois, il s'agit d'un crime de niveau 5.

Je ne peux m'empêcher de glousser en lisant les termes employés. Un délit ? Il ne faut pas grand-chose pour se retrouver en infraction avec le Pacte. Néanmoins, cette règle me plaît. Voyager est un bon moyen pour lutter contre la routine. J'entreprends donc d'organiser mon premier séjour en respectant les termes du Pacte.

Un soir, quatre jours après avoir reçu ma spatule, alors qu'Alice se prépare à aller se coucher, je me glisse dans la cuisine et place une enveloppe à son intention sur la table. Elle contient toutes les informations concernant notre prochain voyage : un week-end à Twain Harte dans la Sierra Nevada. Le chalet que j'ai choisi n'a pas d'adresse, juste un nom : la Montagne rubis. Agrafée au contrat de location, une photo de la vue depuis la fenêtre du chalet : un lac bleu immense s'étendant au pied de pics enneigés.

16

Entre le travail et les courses de Noël, nous ne voyons pas le temps passer. Soudain c'est le 14 décembre.

Alice est accaparée par une nouvelle affaire : un écrivain vivant en ermite a engagé son cabinet. Il accuse une chaîne de télévision d'avoir plagié trois de ses nouvelles pour créer sa dernière série. Le client disposant d'un budget limité, c'est à Alice qu'on a confié le dossier. Elle fait beaucoup d'heures supplémentaires, finit tard le soir et commence à l'aube ; quelle que soit l'issue du procès, son nom y sera étroitement associé.

Je quitte mon cabinet un peu plus tôt que d'ordinaire pour me rendre à la School of the Arts, un lycée d'enseignement artistique. Un ancien patient de dix-huit ans que j'ai suivi durant ses deux premières années m'a invité à une représentation d'*Un chant de Noël* où il tient le rôle principal. C'est un garçon adorable, mais qui a du mal à se lier. Il s'est beaucoup investi dans cette pièce et j'ai hâte de le voir sur scène.

Alice et moi n'avons pas discuté de la réception qui se tient ce soir à Hillsborough. Lorsque Vivian a appelé, j'ai consciencieusement noté la date sur notre calendrier partagé iCloud, puis je me suis empressé de l'oublier. Autrefois, Alice et moi passions des heures à bavarder, mais ces derniers temps, son travail a vampirisé sa vie et nous n'avons plus guère l'occasion de papoter. Je ne commence pas avant 9 heures du matin et j'ai du mal à me lever à 5 heures pour lui souhaiter une bonne

journée. Le soir, elle rentre fréquemment après 23 heures, avec un plat à emporter acheté dans un restaurant chinois médiocre du quartier. Je n'en suis pas fier, mais nous avons pris l'habitude d'engloutir notre repas tardif devant la télé.

Nous regardons la série que le client d'Alice, Jiri Kajanë, a dans le collimateur. Les nouvelles dont les créateurs se seraient inspirés font partie d'un recueil intitulé *Un agréable rêve éveillé*. La série raconte l'histoire de deux amis, un vieux, un jeune, qui habitent une petite ville d'un pays jamais nommé. Elle s'appelle *Mr Slogan*, ce qui se trouve également être le titre de l'une des nouvelles de Kajanë. Elle est diffusée sur une chaîne câblée payante. Trop originale pour une grande chaîne nationale, elle est juste assez décalée pour réunir un public d'inconditionnels qui la suit depuis cinq saisons. Dans le cadre de la procédure visant à établir les faits, le cabinet d'Alice a reçu tous les DVD de la série et chaque soir, nous en regardons un ou deux épisodes.

Dit comme ça, on pourrait croire que nous sommes enlisés dans notre train-train, pourtant, je ne le vois pas ainsi. *Mr Slogan* nous plaît vraiment et c'est idéal pour se vider la tête après une journée psychologiquement éprouvante. En outre, je trouve ce côté vieux couple apaisant. Si au début le mariage est un tas de ciment mouillé informe dont l'apparence finale reste à définir, ce rituel quotidien, la dînette devant la télé, lui donne la possibilité de prendre et de se consolider.

Pendant l'entracte de la pièce, j'envoie un SMS à Alice pour lui demander si elle a vu la fête sur le calendrier.

Je viens de la remarquer, répond-elle. *Qu'est-ce qu'on fait ?*
On devrait y aller. Ça pourrait être intéressant. Tu peux te libérer ?

Oui. Mais qu'est-ce qu'on met pour aller à une réunion de secte ?
Une robe avec un capuchon ?
Toutes les miennes sont chez le teinturier.
Faut que j'y aille. Déposition dans 5 min.
Départ à 18 h 15.
OK. Jtm.

Selon une étude citée par un article universitaire que j'ai lu récemment, les couples qui échangent des SMS régulièrement ont une vie sexuelle plus active et se déclarent plus satisfaits de leur conjoint que les autres. J'ai pris cette étude très à cœur et je ne laisse pas passer une journée sans envoyer un message à ma femme, aussi court soit-il.

17

Hillsborough a été fondé dans les années 1890 par des magnats du chemin de fer et de la banque désireux de fuir la racaille qui envahissait San Francisco. C'est un labyrinthe de petites routes étroites serpentant à travers les canyons. Il y a peu de trottoirs, aucun commerce, rien que de vastes demeures dissimulées derrière des murs tapissés de lierre. Sans la vigilance de la police de proximité toujours disposée à indiquer la sortie aux intrus, on pourrait tournicoter dans ce dédale pendant des jours pour se retrouver finalement en panne d'essence, forcé de se nourrir de rogatons de caviar et de souris d'agneau biologique à la truffe, repêchés dans les bacs à compost placés à l'extérieur des enceintes.

Lorsque nous atteignons la sortie de l'autoroute, il est 19 h 15. Après être rentrée du travail plus tard que prévu, Alice a essayé à la hâte sept tenues différentes avant que nous franchissions la porte. Nerveux et anxieux, je pianote fiévreusement sur le GPS qui s'entête à indiquer : PAS DE RÉSEAU.

— Calme-toi. Tu connais beaucoup de soirées qui commencent à l'heure ?

Une Jaguar XKE de 1971 nous dépasse à vive allure. Un petit bijou : une décapotable vert forêt à toit rigide. La voiture dont rêve mon associé Ian. J'accélère, espérant la rattraper.

— Prends une photo pour Ian !

Mais avant qu'Alice ait trouvé l'icône de l'appareil photo sur son téléphone, la Jaguar s'engouffre dans une longue allée et disparaît.

— 4, Green Hill Court, lance-t-elle, indiquant la boîte aux lettres à l'endroit où a tourné la Jaguar.

Je freine devant l'entrée.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

La maison a un nom, Villa Carina, gravé sur une plaque de pierre fixée au portail en fer forgé. À l'origine, Hillsborough était constitué de neuf domaines – avec pavillons pour les invités, écuries et logements pour les domestiques – entourés d'hectares de bois et de jardins. Manifestement, nous nous trouvons devant l'entrée de l'une de ces anciennes résidences.

La longue allée est bordée d'arbres impeccablement taillés. Nous débouchons sur une large esplanade pavée où s'aligne une rangée de véhicules, dominée par une majestueuse demeure de trois étages. Alice en compte quatorze, dont un certain nombre de voitures électriques Tesla. Il y a également une vieille Maserati, une 2CV restaurée, une Bentley bleue, une Avanti orange et la Jaguar.

— Regarde, dit Alice, indiquant une Audi noire rassurante – peut-être celle de Vivian – et une Lexus gris foncé. Des voitures du peuple, pour ainsi dire. Nous qui avions peur de ne pas être à notre place !

— Il est peut-être encore temps de faire demi-tour, dis-je, ne plaisantant qu'à demi.

— Laisse tomber. Ça doit être truffé de caméras. Je suis sûre qu'on est déjà filmés.

Je gare ma Jeep Cherokee tout au fond, à côté d'une Mini Countryman.

Alice baisse le miroir de courtoisie pour retoucher son rouge à lèvres et mettre un peu de poudre, tandis que je rajuste ma cravate dans le rétroviseur.

Je fais le tour de la voiture et j'ouvre la portière d'Alice. Elle prend mon bras. Devant nous, les lumières brillent aux fenêtres des étages supérieurs. Alors que nous longeons les véhicules, j'entraperçois notre reflet dans la vitre de la Jaguar, moi vêtu de mon éternel costume Ted Baker et de ma nouvelle cravate, Alice dans la robe rouge sombre qu'elle a achetée à l'occasion de notre voyage de noces. « La maturité sexy », selon ses propres termes. Ses cheveux attachés lui donnent un look sévère, mais qui lui va bien. Je murmure à son oreille :

— Depuis quand est-ce qu'on est devenus adultes ?

— C'est sans doute le sommet avant la chute. On aurait dû prendre une photo.

Chaque fois que je me sens vieux – ce qui est de plus en plus fréquent ces derniers temps –, Alice me conseille de me prendre en photo, puis de m'imaginer devant ce portrait dans vingt ans, songeant que j'avais l'air incroyablement jeune et espérant que j'en ai profité, ou au moins que j'étais conscient d'être jeune. En général, cela fonctionne.

Alors que nous nous approchons de la maison, j'entends des voix et, au détour de la haie, Vivian apparaît, postée en bas des marches.

Elle ne m'a dit ni à quel genre de soirée nous devions nous attendre, ni comment nous étions supposés nous habiller, ni ce que nous étions censés apporter. Il me vient tout à coup à l'esprit que c'était sans doute un autre test et je me félicite d'avoir fait un saut au magasin cet après-midi pour acheter une bonne bouteille de vin. Vivian porte encore une robe de couleur vive, fuchsia cette fois. Elle a un verre dans une main, un breuvage transparent avec des glaçons, et un bouquet de tulipes jaunes dans l'autre.

— Chers amis, dit-elle, nous étreignant sans renverser une goutte.

Elle tend les fleurs à Alice et recule pour l'examiner.

— Les tulipes jaunes sont une tradition, mais je ne saurais vous dire ni pourquoi ni quand elle est née. Suivez-moi. J'ai hâte de vous

présenter à notre petit groupe.

Tandis que nous gravissons les degrés de pierre, Alice me lance un regard pour me signifier : « Trop tard pour faire demi-tour. »

Les grandes portes donnent sur un hall immense. Toutefois, ce n'est pas ce à quoi je m'attendais : ni marbre ni meubles français raffinés, pas de portrait d'un ancien magnat du chemin de fer au-dessus d'une cheminée. Au lieu de quoi, de l'espace, un parquet en bois naturel et une table en acier brossé sur laquelle est posé un pot rond en béton contenant des plantes grasses. Après le hall, il y a une salle gigantesque avec des portes-fenêtres qui vont du sol au plafond. Dehors, on voit des gens sur la terrasse.

— Tout le monde est impatient de faire votre connaissance, dit Vivian tandis que nous traversons le salon.

Dans le miroir au-dessus de la cheminée, je saisis au passage le reflet du visage d'Alice. C'est difficile de décrypter son expression. Les tulipes jaunes adoucissent ses traits. Elle est plus tranchante depuis qu'elle est employée au cabinet, et les longues journées de travail intense l'ont rendue quelque peu impatiente, ce qui est parfaitement compréhensible.

Une femme séduisante d'une cinquantaine d'années se hâte vers une porte à notre gauche, chargée d'un plateau vide. Elle semble exténuée, mais sous l'énergie nerveuse on devine que c'est quelqu'un qui a l'habitude de commander.

— Ah, Kate, tu tombes à point nommé, déclare Vivian. Mes Amis, permettez-moi de vous présenter notre hôtesse. Kate, voici Alice et Jake.

— Bien sûr ! s'écrie celle-ci, poussant la porte de l'épaule.

Derrière se cache une cuisine géante. Elle pose le plateau sur un plan de travail et nous fait face. Je lui tends la main, mais elle m'étreint longuement.

— Mon Ami, bienvenue.

De près, elle dégage une légère odeur de pâte d'amande. Je remarque une cicatrice à gauche sur son menton. Bien qu'elle l'ait masquée avec du fond de teint, on voit que la coupure devait être profonde. Je me demande comment elle s'est blessée.

— Mon Amie, dit-elle en enlaçant Alice à son tour. Vous êtes exactement telle que Vivian vous a décrite.

Elle se tourne alors vers celle-ci.

— Tu veux bien les présenter aux autres ? Je suis débordée. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu à organiser sans aide une soirée pour trente-six personnes.

— Le règlement stipule que seuls les membres peuvent être présents lors de la soirée trimestrielle, nous explique Vivian tandis que les portes battantes se referment sur Kate. Ni traiteurs, ni serveurs, ni cuisiniers, ni domestique. Pour des raisons de sécurité, bien entendu. Attention : votre tour viendra.

Alice me regarde en haussant les sourcils, prête à relever le défi. Je suis sûr qu'elle est déjà en train d'organiser la fête dans sa tête.

La vue est impressionnante. Une piscine rectangulaire bleu vif, un brasero, une pelouse luxuriante bordée d'ormes : on dirait une photographie dans un magazine de décoration de luxe. Les invités discutent en petits groupes à la lueur de torches qui donnent à la scène un éclat doux et chaud.

Vivian nous offre à chacun une coupe de champagne et nous conduit au milieu de la terrasse.

— Chers Amis ! dit-elle d'une voix forte, frappant deux fois dans ses mains.

Tout le monde s'interrompt et se tourne vers nous. Je ne suis pas timide, mais je n'aime guère me retrouver au centre de l'attention et je sens mon visage s'empourprer.

— Mes Amis, j'ai l'honneur de vous présenter Alice et Jake.

Un quinquagénaire en veste de sport bleue et jean foncé s'avance vers nous. Remarquant soudain que la plupart des hommes sont habillés ainsi – plus entrepreneur de la Silicon Valley que financier de Wall Street –, je regrette mon costume. Il lève son verre.

— Aux nouveaux Amis, lance-t-il.

— Aux nouveaux Amis, reprennent les autres en chœur.

Après nous avoir adressé des hochements de tête et des sourires, chacun retourne à sa conversation, mais l'homme s'approche pour se présenter.

— Roger. Je suis ravi de vous accueillir chez moi à l'occasion de votre première soirée parmi nous.

— C'est nous qui vous remercions, répond Alice.

Vivian me prend par le bras.

— Laissons-les bavarder. Il y a plein de gens qui veulent vous rencontrer.

En dépit de mes craintes, je dois admettre que c'est un groupe plutôt agréable : détendu, heureux, ni arrogance manifeste ni prétention. Deux investisseurs en capital risque, un neurologue et son épouse dentiste, un ancien joueur de tennis professionnel, plusieurs personnes travaillant dans les nouvelles technologies, un présentateur de journal, un couple dans le marketing, et le mari de Vivian, Jeremy, patron de presse.

Nous rejoignons le dernier groupe. Tandis que Vivian fait les présentations, je me rends compte que j'ai connu l'une des femmes autrefois. JoAnne Webb, désormais JoAnne Charles, à en croire Vivian. Nous étions à la fac ensemble. En fait, nous étions dans la même classe, nous logions dans des chambres voisines en deuxième année et nous étions tous deux les assistants d'éducation de notre étage. Tous

les mardis, je la retrouvais à la réunion hebdomadaire des assistants qui se tenait au Fireside Lounge.

Bien que nous nous soyons perdus de vue depuis des années, j'ai souvent pensé à elle. C'est un peu grâce à JoAnne que je suis devenu psychothérapeute. Au milieu de l'année, par une chaude soirée d'été, alors que je dînais à la cafétéria, un étudiant de mon étage s'est précipité sur moi, le visage blême.

— Il y a un mec qui veut sauter du toit, côté Sproul Street, a-t-il murmuré. On a besoin de toi.

Je suis sorti en courant, j'ai traversé la rue et j'ai grimpé jusqu'au toit de la résidence universitaire voisine. Là, un garçon que je ne connaissais que de vue était assis au bord du vide, ses jambes se balançant sept étages au-dessus du sol. JoAnne Webb était la seule autre personne présente. Je l'entendais qui lui parlait doucement et lentement, tout en se rapprochant peu à peu de lui. L'étudiant avait l'air à vif, prêt à sauter à tout instant. Du téléphone qui se trouvait dans l'escalier, j'ai appelé la police du campus.

JoAnne s'est assise à côté de lui, balançant aussi ses jambes dans le vide. J'ai fait quelques pas vers eux, mais d'un geste discret, elle m'a fait signe de leur laisser un peu de temps en tête à tête. Plus le garçon s'énervait, plus la voix de JoAnne se faisait calme et douce. Il avait une longue liste de doléances : notes, parents, argent. La série classique. Cependant, il semblait que c'était l'échec d'une brève relation amoureuse qui avait été l'élément déclencheur. Deux étudiants s'étaient déjà jetés de ce même toit depuis le début du semestre et, à sa voix, je craignais qu'il soit bientôt le troisième.

JoAnne a passé près de deux heures avec lui, tandis qu'une foule de jeunes et de policiers du campus attendaient, massés en dessous, rapidement rejoints par un camion de pompiers. Chaque fois que quelqu'un montait sur le toit et faisait mine de s'approcher, JoAnne

levait la main comme pour dire : « Laissez-moi encore un peu de temps. » À un moment donné, elle m'a fait signe : « Jake, j'ai mal à la gorge. Tu peux aller me chercher un soda au distributeur ? Un Dr Pepper. » Puis elle s'est adressée au garçon : « John, un Dr Pepper, ça te dit ? »

Pris au dépourvu, il a hésité, l'a regardée et a finalement déclaré : « Bonne idée. »

J'ignore pourquoi, mais pour moi ce fut une évidence : en l'espace de dix secondes, simplement en lui offrant ce Dr Pepper, elle avait réussi à retourner la situation. J'avais l'impression de bien faire mon boulot, pourtant, à cet instant, j'ai réalisé que j'étais loin de posséder la compréhension des autres dont JoAnne avait fait preuve avec ce jeune homme. Quelques mois plus tard, je changeais de cursus pour étudier la psychologie comportementale. Depuis, chaque fois que je vois un Dr Pepper dans un distributeur, j'entends toujours JoAnne : « Un Dr Pepper, ça te dit ? »

À la fac, JoAnne avait un physique assez banal, de longs cheveux châtains avec des reflets dorés. Ce soir, en face de moi, éclairée par les torches, elle est différente. Chacun de ses cheveux semble obéir aux ordres impérieux d'un styliste branché new-yorkais. Ce n'est pas que cela ne lui va pas, c'est juste étonnant. Le maquillage aussi est nouveau.

— Je suis contente de te revoir, Jake.

— Comme ça, vous vous connaissez, tous les deux ? s'enquiert Vivian d'une voix faussement joyeuse. Quel incroyable hasard ! Je suis surprise qu'on ne m'ait pas prévenue.

— Nous avons travaillé ensemble à la fac. Il y a un siècle, explique JoAnne.

— Ah. Cela ne rentre pas dans le cadre de nos vérifications d'antécédents actuelles.

JoAnne m'étreint chaleureusement, me glissant à l'oreille :

— Salut, mon vieux copain.

Un homme s'approche – bronzé, sec, de taille moyenne, vêtu d'un costume très coûteux – et me broie la main.

— Neil. Je suis le mari de JoAnne.

— J'espère que JoAnne ne m'en voudra pas de dire ça, mais je l'ai vue sauver la vie d'un étudiant, un soir.

Neil se penche en arrière. Il nous examine tour à tour. Je connais ce genre de regard. Il me jauge, jauge la réaction de son épouse, cherchant à savoir si je suis une menace.

— C'est une femme de nombreux talents, déclare-t-il enfin.

— Oh, ça ne s'est pas passé comme ça, proteste-t-elle avec douceur.

Avant que nous ayons le temps de poursuivre, Vivian me prend par le bras.

— Vous avez encore une foule de gens à rencontrer, décrète-t-elle, m'entraînant vers l'endroit où se trouve notre hôtesse, Kate.

À côté d'elle, une bâche couvre un carré de gazon, maintenue par des pieux. Kate donne des petits coups de pied dans le plastique du bout de sa chaussure, manifestement perturbée.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Non, non, me répond-elle. Ce sont ces idiots de champignons. La pelouse était parfaite et il a fallu qu'ils sortent précisément aujourd'hui. Ils ont tout gâché.

— Ne dis pas de bêtises. Tout est merveilleux, rétorque Vivian.

Kate fronce toujours les sourcils.

— Je m'apprêtais à les ramasser pour les mettre au compost cet après-midi quand Roger a déboulé comme un fou. Apparemment, il s'agit d'une espèce vénéneuse très rare. Ils auraient pu me tuer. Roger sait de quoi il parle : il était botaniste avant d'être banquier. Quoi qu'il

en soit, nous nous sommes contentés de les recouvrir. Quelqu'un vient jeudi.

— Quand j'étais petite, dans notre ferme du Wisconsin, nous avons trouvé un champignon de quatre cents kilos, une fois. Il avait poussé sous terre et était devenu aussi gros qu'un camion le temps qu'on se rende compte de sa présence.

J'ai du mal à imaginer Vivian en paysanne du Wisconsin. C'est l'effet magique de la Silicon Valley : aucun angle, aucune aspérité n'y résiste. Chacun perd les caractéristiques de son État natal pour arborer la bonne mine propre à la Californie du Nord. « Saine, avec une touche d'actions en Bourse », dixit Alice.

Kate s'excuse : elle doit finir de préparer le repas. Vivian me présente à un autre groupe. Roger nous rejoint, une bouteille de vin et un verre à la main.

— Vous avez soif ?

— Merci.

Il remplit mon verre à moitié et se rend compte que la bouteille est vide.

— Un instant.

Il en prend une identique sur la table de jardin qui fait office de bar. De la poche arrière de son pantalon, il sort un objet ovale en inox et, d'un rapide mouvement de poignet, transforme une étrange œuvre d'art contemporain en tire-bouchon.

— Je l'ai depuis près de vingt ans, commente-t-il. Kate et moi l'avons rapporté de notre voyage de noces en Hongrie.

— Aventureux, intervient Vivian. Jeremy et moi nous sommes contentés d'Hawaii.

— Nous étions les seuls touristes à des kilomètres à la ronde. J'avais pris un mois de congé et nous avions loué une voiture pour visiter le pays. Nous vivions à New York, à l'époque, et la Hongrie nous

semblait le comble de l'exotisme. Quoi qu'il en soit, nous avions une Lancia et, en quittant une ville qui s'appelait Eger, nous avons coulé une bielle. Il a fallu pousser la voiture sur le bas-côté et continuer à pied. Nous sommes tombés sur une petite maison avec de la lumière un peu plus loin. Nous avons frappé à la porte. Le propriétaire nous a invités à rentrer. Pour faire court, nous avons passé les quelques jours suivants dans sa chambre d'amis. Il fabriquait des tire-bouchons pour arrondir ses fins de mois et il nous a offert celui-ci en souvenir.

« C'est un objet tout simple, mais j'y suis très attaché. Il me rappelle un des plus beaux moments de ma vie. »

Je n'ai jamais entendu un homme parler avec une telle nostalgie de son voyage de noces. Et je me dis que le Pacte en vaut peut-être vraiment la peine.

Je n'ai qu'un souvenir vague du reste de la réception. Le repas est délicieux, en particulier le dessert, une montagne de profiteroles. J'ignore comment Kate s'en est sortie toute seule. Malheureusement, je suis trop nerveux pour réellement l'apprécier. Toute la soirée, je ne peux m'empêcher de penser que je suis à l'un de ces entretiens d'embauche anticonformistes de la Silicon Valley : des questions sans fin qui, sous couvert d'un aimable bavardage, dissimulent un habile interrogatoire destiné à percer les secrets de mon âme.

Pendant le trajet du retour, Alice et moi comparons nos impressions. J'ai peur de ne pas avoir assez parlé et je suis sûr que tout le monde m'a trouvé ennuyeux. Alice, elle, craint d'avoir été trop bavarde. Elle réagit ainsi quand elle est nerveuse. Une habitude dangereuse qui lui a déjà valu quelques déboires. Roulant sur les petites routes sinueuses en direction de l'autoroute, nous sommes tous les deux de véritables piles électriques. Alice est optimiste, et même exaltée.

— Vivement la prochaine fête.

Je décide de ne pas lui raconter ma seconde rencontre avec JoAnne. C'était plus tard dans la soirée, alors que tout le monde s'était réuni autour du brasero. J'avais l'impression d'un moment de partage organisé, où les couples évoquent les cadeaux qu'ils se sont offerts et les voyages qu'ils ont faits depuis la dernière réception trimestrielle. Mal à l'aise et m'ennuyant un peu, je me suis éclipsé pour aller aux toilettes. Après m'être lavé les mains, m'accordant quelques minutes pour m'éclaircir l'esprit et goûter le silence, j'ai ouvert la porte. De l'autre côté attendait JoAnne. D'abord, j'ai cru qu'elle souhaitait elle aussi aller aux toilettes, puis j'ai compris qu'elle m'avait suivi.

— Ça va ?

Elle a regardé nerveusement à droite et à gauche avant de murmurer :

— Pardon.

— Pourquoi ?

— Tu n'as rien à faire ici. Je n'ai pas vu ton nom sur la liste. L'e-mail a dû être envoyé pendant que nous étions en vacances. J'aurais pu faire quelque chose, Jake. J'aurais pu te sauver. Maintenant, il est trop tard. Je m'excuse. Vraiment, je suis désolée, a-t-elle soupiré, levant vers moi ses grands yeux marron dont je me souviens si bien.

— C'est un groupe sympathique, ai-je répondu, décontenancé. Tu n'as pas à t'excuser.

Elle a posé la main sur mon épaule comme si elle voulait ajouter quelque chose, puis elle a soupiré.

— Tu ferais mieux de rejoindre les autres.

Le lendemain, en rentrant du travail, je trouve un lourd paquet sur la galerie. À l'intérieur, il y a une caisse de vin hongrois et une carte blanche avec en cursive dorée : *Bienvenue, chers Amis, et au plaisir de vous revoir.*

18

Bien qu'on approche des fêtes de fin d'année, Alice est toujours débordée. Impressionnés par la manière dont elle s'est investie dans l'affaire de propriété intellectuelle, ses patrons lui ont confié des responsabilités supplémentaires.

Alors, je m'immerge dans mon travail. Grâce à quelqu'un de sa congrégation, Ian m'envoie de plus en plus de couples. La plupart se débattent avec les problèmes habituels : la naissance des enfants, une liaison, une baisse importante de revenus.

Soixante-dix pour cent d'entre eux finissent par divorcer, mais je suis déterminé à inverser les taux. J'en suis arrivé au point où je peux prédire les chances de survie d'un couple au cours des dix premières minutes d'entretien. Sans vouloir me vanter, je pense être assez bon juge en matière de personnalités. Un don aiguisé par la pratique. Parfois, je peux le dire dès la salle d'attente. En général, ceux qui s'installent côte à côte sur le canapé s'efforcent encore de trouver une solution. Ceux qui prennent chacun un fauteuil ont déjà, au moins inconsciemment, accepté l'idée d'un divorce ou d'une séparation. Bien sûr, il y a tout un faisceau d'indices dont il faut tenir compte : la manière de s'asseoir, les pieds tournés vers l'autre ou non, les bras ouverts ou croisés, le fait d'enlever son manteau ou pas. Chaque couple envoie une multitude de petits signaux sur la direction que prend son mariage.

Winston et Bella – asiatiques, la trentaine – sont mes préférés. Il est dans l'industrie biopharmaceutique et elle est informaticienne. Ils parlent avec humour de leurs problèmes et, en général, sont assez adultes pour éviter les échanges de piques mesquins qui peuvent être assez irritants chez certains. Cela dit, la rupture précédente de Bella a un peu trop débordé sur les débuts de leur relation. Ils sont ensemble depuis dix ans, mais c'est un problème récurrent qui pèse sur leur couple. Sans la jalousie et les inquiétudes de Winston, Bella n'aurait sans doute pas pensé une fois à Anders au cours de toutes ces années. Malheureusement, Winston semble incapable de surmonter cette trahison initiale.

Jeudi dernier, alors que Bella était aux toilettes, Winston m'a demandé si je croyais qu'une relation pouvait survivre à un mauvais départ.

— Bien entendu.

— Pourtant, n'est-ce pas vous qui disiez lors de notre première séance qu'on trouve toujours les germes de l'échec d'une relation dans ses débuts ?

— C'est exact.

— Ce qui me fait peur, c'est qu'une graine a été plantée au cours de notre premier mois ensemble, quand elle voyait toujours Anders en cachette, et que maintenant l'arbre est trop gros pour être abattu.

— Le simple fait que vous soyez là est encourageant.

J'aimerais que ce soit vrai, cependant, je sais aussi que Winston, qu'il en soit conscient ou non, continue de nourrir cette graine, de l'arroser, de laisser cet arbre se développer en dépit de ses bonnes intentions. Ce que je lui ai dit.

— Mais comment faire pour dépasser ça ?

Je voyais bien qu'il était désespéré.

— Il lui arrive encore de déjeuner avec Anders, vous savez. Elle ne m'en parle jamais. Mais je l'apprends toujours par un tiers, par un ami d'ami, et si je l'interroge, elle est tout de suite sur la défensive. Comment puis-je lui faire confiance, si, chaque fois qu'elle le rencontre en secret, elle me montre que son passé avec lui est si important qu'elle est prête à mettre en danger notre avenir ensemble ?

Quand Bella est revenue dans la pièce, j'ai décidé de prendre le taureau par les cornes.

— Bella, à votre avis, pourquoi continuez-vous d'entretenir une amitié avec Anders ?

— Parce que je ne devrais pas avoir à renoncer à mes amis.

— D'accord. Mais, sachant que cette relation a un effet pernicieux sur votre mariage, seriez-vous prête à envisager d'être plus franche avec Winston à ce sujet ? Par exemple, pourriez-vous lui dire quand vous déjeunez avec Anders ? Peut-être pourriez-vous même l'inviter à l'occasion ?

— Ce n'est pas si simple. Si je le lui disais, ça se finirait en dispute.

— Mais quand vous n'en dites rien, vous vous disputez aussi, non ?

— Je suppose que oui.

— Souvent, si l'un des époux se sent obligé de cacher quelque chose à l'autre, il y a une raison sous-jacente qui va au-delà de la réaction probable de ce dernier. Avez-vous une idée de ce que cette raison pourrait être ?

— C'est juste qu'il y a une longue histoire. Beaucoup de casseroles. C'est pour ça que je préfère me taire.

Les épaules de Winston se sont affaissées. Les pieds de Bella se sont tournés pour pointer vers le mur. Puis elle a croisé les bras sur sa poitrine. Finalement, ce sera peut-être plus compliqué que prévu.

19

— Est-ce que Vivian t'a appelé ? me demande Alice au téléphone le matin du 24 décembre.

— Non, réponds-je distraitement.

Je suis au travail, en train d'étudier le dossier d'un patient avant une séance qui s'annonce difficile. Dylan est un ado de quatorze ans, intelligent, souvent drôle, et affligé de tendances dépressives. Sa tristesse et mon incapacité à l'aider me pèsent.

— Elle veut que nous déjeunions ensemble. Je lui ai dit que j'étais débordée, mais elle a insisté et je n'ai pas su dire non. Elle a été tellement aimable à la soirée et nous ne lui avons même pas envoyé un mot de remerciement.

Je referme le dossier, marquant la page avec mon index.

— Qu'est-ce qu'elle veut, à ton avis ?

— Aucune idée. Elle a réservé à Fog City pour midi.

— J'espérais que tu pourrais rentrer tôt.

— J'en doute. Mais je ferai le maximum.

À mon arrivée, la maison est froide. J'allume du feu et j'entreprends d'emballer les cadeaux d'Alice. Je veux le faire bien, même si ce ne sont que des bricoles. Principalement des livres et des albums qu'elle a mentionnés au cours des mois passés, ainsi que deux tee-shirts venant de sa boutique préférée. Et surtout un pendentif en argent avec une très belle perle noire.

Pour nous, comme pour nombre de couples, les fêtes sont aussi synonymes de compromis. Quand j'étais enfant, ma famille avait une manière bien à elle de célébrer Noël. Lorsque mon père rentrait du travail, le 24, mes parents nous faisaient monter en voiture, puis il retournait un instant à l'intérieur, sous prétexte qu'il avait oublié son portefeuille. Pendant ce temps, ma mère mettait des chants de Noël à la radio et nous les reprenions en chœur. Puis mon père prenait le volant et nous partions en quête d'une pizza, un soir où les trois quarts des pizzerias étaient fermées. Lorsque nous rentrions à la maison, le père Noël était passé en notre absence. Les cadeaux, jamais emballés, étaient éparpillés sous le sapin, et très vite c'était le bazar.

Chez Alice, c'était plus traditionnel. On mettait les enfants au lit tôt, après avoir sorti des biscuits pour le père Noël. Au réveil, ils trouvaient des paquets sous l'arbre, puis ils se rendaient à l'église baptiste où ils assistaient à une interminable cérémonie.

Dès notre premier Noël ensemble, nous avons décidé de couper la poire en deux. Les années impaires, nous le fêterions à ma façon, et les années paires, nous honorerions les traditions familiales d'Alice. Mais en ce qui concerne le repas du réveillon, elle me laisse toujours la préséance : elle a comme moi un faible pour les pizzas. C'est une année paire, je m'applique donc à faire des paquets cadeaux.

Après, je tourne en rond pendant le restant de l'après-midi en l'attendant. Je range, puis je regarde *A Christmas Story* à la télé. À 19 heures, elle n'est toujours pas là.

Alors que je commence à m'impatienter, songeant qu'il sera bientôt trop tard pour trouver une pizza, j'entends la porte du garage s'ouvrir, puis le claquement de ses chaussures dans l'escalier. Avant de la voir, je sens l'odeur de pizza. Une grande pizza au pepperoni. Elle a même quelques cadeaux pour moi empilés sur la boîte.

— Voilà qui est prometteur, dis-je, remarquant le papier écossais brillant, le nœud vert élaboré et l'étiquette du MOMA de San Francisco.

J'en déduis qu'elle a complètement oublié que c'était Noël jusqu'à ce matin et qu'elle s'est arrêtée à la boutique du musée en allant déjeuner.

Alors qu'elle ouvre le carton de la pizza et fait glisser une part sur mon assiette, je remarque à son poignet un large bracelet que je ne lui ai jamais vu. Il est moderne, argenté. On dirait un genre de plastique moulé dur, ou peut-être de l'alu ou de la fibre de verre. Il fait cinq centimètres de large et il est très ajusté. Je ne distingue ni fermoir ni attache. C'est un beau bijou, mais je me demande quand elle a trouvé une minute pour l'acheter étant donné son emploi du temps.

— Sympa, ton bracelet. Il vient du MOMA ?

— Non, répond-elle en pliant sa part de pizza en deux dans le sens de la longueur. Cadeau.

— De qui ?

Je pense aussitôt à ce Derek Snow qui la collait à la soirée de son cabinet, le type aux cheveux bouclés.

— De notre chère Vivian.

— Ah. C'est gentil de sa part, dis-je, soulagé.

— Pas vraiment, en fait.

— Pardon ?

Elle prend le temps de terminer son morceau de pizza.

— Ce déjeuner était bizarre. Plus que bizarre. Je ne suis pas censée en parler. Je ne voudrais pas te causer de problème.

J'éclate de rire.

— Ce n'est quand même pas la Gestapo. Ne t'inquiète pas pour moi. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

Alice plisse le front, tripotant son bracelet.

— Manifestement, j'ai trop parlé à la fête.

— Comment ça ?

— Selon Vivian, quelqu'un a émis des doutes à mon sujet. Comme quoi je n'accordais pas assez d'importance à mon mariage. Et cette personne m'a signalée au Pacte.

J'en reste bouche bée.

— On t'a signalée ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— En gros, on m'a balancée : quelqu'un a rédigé une plainte et l'a envoyée.

— Mais où ?

— Au siège. Va savoir ce qu'ils entendent par là.

— Quoi ? C'est une blague.

Alice secoue la tête.

— C'est ce que j'ai cru au début, que Vivian se payait ma tête. Mais c'est très sérieux. Le Pacte dispose d'un tribunal qui prend des décisions concernant les membres et délivre même des amendes et des sanctions.

— Des sanctions ? Sans rire ? Je pensais que ce chapitre était purement symbolique.

— Apparemment, non. Et ils utilisent le jargon et les méthodes du système judiciaire traditionnel.

— Qui a pu te faire un coup pareil ?

— Je n'en sais rien. C'est anonyme. Vivian a en a profité pour glisser que si j'avais lu le manuel, je comprendrais. Chaque membre est censé signaler tout comportement inquiétant dont pourraient pâtir un autre membre et son mariage. Elle n'arrêtait pas de répéter que cette personne avait témoigné parce qu'elle était notre amie.

— Qui est-ce que ça peut être, à ton avis ?

— Je n'en sais trop rien. Il y a bien ce gus avec qui j'ai discuté. Sa femme était française.

— Gus ?

— Oui, je ne me souviens pas de son prénom.

— Non, c'est son prénom. Gus. Sa femme s'appelle Élodie. Il est avocat. Droit international. Élodie est vice quelque chose au consulat de France.

— C'est ça ! Il n'arrêtait pas de me poser des questions au sujet du cabinet, les affaires dont je m'occupais, la quantité de travail. Je me souviens que j'ai pas mal insisté sur le nombre d'heures supplémentaires et le manque de sommeil. Il m'a jeté un regard noir quand j'ai mentionné qu'on dînait souvent à point d'heure. Il m'a prise au dépourvu. Mais il est avocat, il doit bien connaître ce genre d'horaires.

Alice est pâle. Elle est épuisée. Elle travaille trop et ne dort pas assez. Je pose une autre part de pizza sur son assiette et je la pousse vers elle.

— C'est juste dément, cette histoire.

— Le requérant disait qu'il nous appréciait tous les deux, que nous semblions tous les deux investis dans notre mariage, mais qu'il craignait que je consacre trop d'énergie et de temps à mon travail. À en croire Vivian, c'est un problème courant.

— J'espère que tu lui as dit que le temps que tu passais à ton travail ne les regardait pas.

À son expression, je vois bien qu'elle n'a rien dit de tel.

— Vivian avait apporté son manuel et elle avait marqué la page. Apparemment, je pourrais être accusée de violation de la sous-section 3.7.65 : Priorités. Pour l'instant, on ne me reproche rien, mais l'informateur redoutait que, sans intervention, j'enfreigne la règle un de ces jours.

— L'informateur ? C'est quoi, ce délire ? OK, je retire ce que j'ai dit au sujet de la Gestapo.

Soudain, je me rends compte que quelque chose d'autre me gêne : le calme d'Alice, cette manière nonchalante et résignée de me raconter ce qui s'est passé.

— Tu n'as pas l'air en colère. Je ne comprends pas que ça ne te rende pas complètement dingue.

Alice touche le bracelet.

— À vrai dire, je crois que je suis plus intriguée qu'autre chose. Ce manuel, Jake, ils le prennent super au sérieux. Il faut que je le relise.

— Et alors, c'est quoi, la punition ? Un déjeuner avec Vivian ? Je suppose qu'il y a pire.

Alice lève le bras.

— La voilà.

— Hein ?

— Apparemment, le siège a décidé que je devais être soumise à un examen approfondi.

Je commence à comprendre. Je prends la main d'Alice pour étudier le bracelet. Il est chaud et lisse au toucher. En le regardant de plus près, je remarque un cercle de minuscules lumières vertes comme incrustées dans le plastique qui fait le tour du poignet. Sur le dessus, à l'endroit où on attendrait le cadran d'une montre, il y a des tout petits trous dessinant la lettre P.

— Ça fait mal ?

— Non.

Elle a l'air paisible, presque satisfaite. Je réalise d'un coup qu'elle n'a pas mentionné son travail une seule fois depuis qu'elle est rentrée, hormis pour dire que le Pacte s'inquiète qu'elle lui consacre trop de temps.

— Tu l'enlèves comment ?

— Je ne l'enlève pas. Je dois revoir Vivian dans quinze jours. Normalement, il devrait être retiré à ce moment-là.

— Mais il sert à quoi ?

— Je n'en sais rien. Il me surveille, a priori. Vivian dit que j'aurai ainsi l'occasion de prouver que ma priorité est mon mariage.

— C'est un GPS ? Un magnétophone ? Une caméra ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire au juste par surveillance ?

— Il ne s'agit pas d'une caméra, Vivian a été très claire. Mais un GPS, oui, et peut-être un magnétophone. Vivian n'a jamais eu à en porter et elle ne savait ce qu'on en faisait une fois qu'il était retiré. Elle a reçu pour instructions de me mettre le bracelet, de m'expliquer pourquoi, puis deux semaines plus tard de l'ôter et de le renvoyer au siège, point barre.

Je le tâte. Je ne vois pas du tout comment il peut se détacher.

— Ne te fatigue pas. Il faut un badge. C'est Vivian qui l'a.

— Appelle-la. Ce soir. Peu importe si c'est le réveillon. Dis-lui qu'elle doit l'enlever. C'est absurde.

Alice frotte le bracelet du bout des doigts, puis à ma grande surprise, elle me demande :

— Tu crois que je m'investis trop dans mon travail ?

— Tout le monde s'investit dans son travail. Tu ne serais pas une bonne avocate, sinon. Tout comme je ne serais pas un bon psychologue si je ne m'investissais pas.

Tout en parlant, je calcule le nombre d'heures que nous avons fait l'un et l'autre cette semaine. C'est sans commune mesure. Puis je songe au nombre de fois où je ne suis pas rentré à l'heure du dîner depuis que nous sommes mariés – exactement zéro – et à celles où elle n'est pas rentrée : j'ai perdu le compte. Je pense aux petits matins dans la cuisine, où elle prépare ses dossiers et passe des appels sur la côte Est pendant que je suis encore au lit. Je songe à tous ces moments de plus en plus rares où nous sommes seuls tous les deux, et où elle consulte

fiévreusement son téléphone, l'air ailleurs. L'informateur n'avait pas totalement tort.

— Écoute, ce que j'essaie de dire, c'est que j'ai envie de tenter le coup. Je veux que notre mariage marche et je veux essayer le Pacte. Alors, s'il faut en passer par là, eh bien, je suis prête. Et toi ? ajoute-t-elle en me serrant le poignet.

Je scrute son regard, cherchant un signe qu'elle joue la comédie à l'intention du bracelet. Rien. Ce n'est peut-être pas si étonnant après tout. Alice est avide de nouveauté, elle ne manque jamais de s'enthousiasmer pour la dernière grande avancée médicale, scientifique ou sociale. Parce qu'elle a survécu à une famille dysfonctionnelle, elle croit pouvoir tout surmonter. Elle a même postulé pour aller sur Mars, quand Elon Musk a lancé un appel aux civils désireux de voyager à bord du premier vaisseau spatial habité. Elle a fait sa vidéo de candidature, rempli les formulaires et déposé sa demande, prête à se faire expédier dans l'espace intersidéral sans savoir si elle en reviendrait vivante. Par chance, elle n'a pas été sélectionnée. Mais elle est comme ça. Et j'aime sa curiosité insatiable. Le risque ne l'effraie pas, il l'excite. Le Pacte est bizarre, il n'y a pas à tortiller, cependant, ce n'est rien à côté d'un aller simple pour Mars.

Cette nuit-là, dans notre chambre avec sa vue riquiqui sur le Pacifique, nous faisons l'amour. Elle y met une passion et une intensité que, à vrai dire, nous n'avons pas connues depuis longtemps. Après, nous ne faisons de commentaire ni l'un ni l'autre, mais je suis scotché.

Elle dort à côté de moi, à présent. Je n'arrive pas à mettre mon cerveau en pause. Était-ce un rôle qu'elle jouait pour le bracelet ? Peu importe, je suis heureux : heureux d'être marié, heureux d'être avec Alice et même heureux que nous nous soyons embarqués dans cette drôle d'histoire. On dirait bien que le Pacte est parvenu à faire précisément ce pour quoi il a été conçu : nous rapprocher.

20

Noël et les jours suivants se déroulent comme dans un rêve. Mes associés et moi avons décidé de fermer le cabinet une semaine. C'est une manière de célébrer l'année difficile, mais encourageante, qui vient de s'écouler.

Nous avons renforcé notre visibilité et augmenté notre chiffre d'affaires. En août, nous avons fini de payer notre local, une petite maison victorienne transformée en bâtiment commercial. Nous avons franchi l'écueil du démarrage et il semble que nous soyons désormais à l'abri de la faillite.

Cinq jours après Noël, cependant, un événement vient troubler ce bel équilibre. Je me réveille en sursaut à 5 h 30. Alice se tient debout à côté du lit, mon téléphone à la main. Elle a une serviette nouée au-dessus de la poitrine et une autre plus petite enturbannée autour de la tête. Elle sent les agrumes et la vanille, ce lait pour le corps dont l'odeur me rend fou. Je n'ai qu'une envie, c'est qu'elle me rejoigne sous la couette. À son expression inquiète, cependant, je comprends qu'il se passe quelque chose.

— Ça faisait quatre fois que ton portable sonnait, alors j'ai répondu. Il y a un problème.

Je prends le téléphone, passant en revue mes patients, me préparant au pire.

— Jake ?

C’est la mère d’une jeune fille de mon groupe du mardi : des adolescents dont les parents viennent ou sont en train de divorcer. Elle parle si vite que je n’ai pas le temps de saisir son nom ni celui de sa fille. Elle a fugué. Je réfléchis rapidement. J’ai six adolescents dans ce groupe en ce moment. Trois filles, trois garçons. Je peux éliminer Emily, seize ans, que je suis depuis un an et qui est sur le point d’arrêter, car elle a le sentiment d’avoir fini par accepter la séparation. Il est peu probable que ce soit Mandy, qui se réjouit d’aller passer une semaine à Park City où elle pourra faire du ski et aider son père qui s’occupe d’une association caritative. Reste Isobel, encore secouée par le divorce récent de ses parents. Après Dylan, c’est elle qui m’inquiète le plus.

— Est-ce que vous avez parlé à votre mari ?

— Oui, elle était censée se rendre chez lui hier en métro, mais elle n’est jamais arrivée, répond la femme paniquée. Nous venons seulement de réaliser qu’elle a disparu. Mon mari la croyait avec moi. Vous n’avez pas eu de ses nouvelles ? ajoute-t-elle, la voix tremblante d’espoir.

— Désolé, non.

— Nous lui avons laissé je ne sais combien de messages et de SMS.

— Est-ce que je peux essayer de l’appeler ?

— Oui, je vous en prie.

Elle me donne le numéro de portable d’Isobel, son e-mail, son compte Twitter et son Snapchat. Je suis impressionné qu’elle en sache autant sur la présence de sa fille sur les réseaux sociaux. C’est plutôt rare, même si c’est souvent par ce biais que les jeunes font de mauvaises rencontres. La mère a déjà appelé la police, mais on l’a informée que vu l’âge d’Isobel il fallait attendre vingt-quatre heures avant d’ouvrir une enquête. Alice est toujours à côté du lit, vêtue d’une simple serviette. Après avoir raccroché, je lui explique la situation.

— Tu crois que c'est grave ? demande-t-elle, sortant son tailleur bleu du placard.

— C'est une gamine qui a la tête sur les épaules. Elle a sans doute passé la nuit chez une copine. Elle en veut à ses parents. Elle m'a dit qu'elle trouvait leur attitude immature et qu'elle avait besoin de prendre ses distances.

— Elle a vraiment dit ça ? demande Alice en boutonnant sa jupe.

J'acquiesce.

— Eh ben. Tu en as parlé à ses parents ?

— Bien sûr que non. Secret professionnel. Mais je lui ai fait promettre de ne pas faire de bêtises. Et je lui ai répété que même si ses parents se conduisaient comme des enfants, ils l'aimaient, qu'ils faisaient de leur mieux et qu'ils méritaient de toujours savoir où elle était.

Alice enfile un caraco.

— On dirait que tu n'as pas vraiment réussi à faire passer le message.

— Je te remercie.

— Ce n'est pas un reproche, réplique Alice, en se tortillant pour remonter ses collants bleu marine. Tu devrais lui envoyer un SMS au lieu d'appeler.

Elle a raison. Je lui écris aussitôt : *Isobel, c'est Jake Cassidy. Il y a un coffee-shop à côté de mon bureau, au croisement de 38th Street et de Balboa. Le Z Café. Est-ce qu'on peut s'y retrouver aujourd'hui à midi ? C'est moi qui offre le chocolat chaud. Je viendrai seul, promis. On s'inquiète pour toi.*

C'était à dessein que je n'ai pas mentionné plus explicitement ses parents. Les enfants de divorcés éprouvent souvent à leur égard un mélange de colère, de culpabilité, d'amour et de pitié, un fatras d'émotions et de sentiments difficiles à démêler.

Elle ne répond pas.

21

Un peu avant midi, je me dirige vers le Z Café. Je m'assieds à une table dans un coin. Le café étant médiocre et les pâtisseries trop chères, l'endroit est peu fréquenté. Je pose mon ordinateur devant moi, et un journal à côté. Si Isobel vient, je veux avoir l'air détendu pour ne pas l'alarmer.

Dans mon travail, je trouve qu'il vaut mieux prendre les adultes de front. Avec les jeunes, en revanche, j'ai remarqué qu'il était souvent préférable d'aborder les problèmes de façon indirecte. Ils se préparent toujours à la confrontation. La plupart des ados à qui j'ai affaire ont appris à dresser très vite des murs infranchissables entre eux et le monde dès qu'ils se sentent agressés.

À midi, j'entends la porte s'ouvrir. Je lève la tête, plein d'espoir. Ce n'est qu'un couple de jeunes branchés, habillés de haillons coûteux, soigneusement déchirés de manière à révéler leurs tatouages. Tous deux sont munis du dernier MacBook Air.

À midi trente, je commence à m'inquiéter. Et s'il lui était réellement arrivé quelque chose ? Si je m'étais trompé en pensant qu'elle voulait simplement prendre l'air et oublier ses parents pendant quelques heures ? Je suis sur le point de retourner au cabinet et d'appeler sa mère lorsqu'elle s'assied en face de moi. Ses cheveux bruns sont emmêlés, son jean est sale et elle a des cernes.

— Vous pensiez que je ne viendrais pas, hein ?

J'ai plus ou moins répété mon introduction.

— En fait, je pensais qu'il y avait des chances que tu viennes. Tu ne me fais pas l'impression d'être quelqu'un qui laisse tomber ses amis.

— Pas faux.

Je me lève.

— Hé, où est-ce que vous allez ?

— Je te dois un grand chocolat. Chantilly ?

— Je crois que j'ai besoin d'un café.

Pendant que j'attends au comptoir, j'envoie un SMS à sa mère. *Isobel va bien. Je suis avec elle.*

Quel soulagement, merci ! répond-elle aussitôt. *Où êtes-vous ?*

Près de mon cabinet. Donnez-nous quelques minutes. Je ne veux pas l'effrayer.

Je crains qu'elle panique et exige des informations, mais elle semble avoir compris qu'il ne fallait pas la brusquer. *Merci beaucoup. J'attends de vos nouvelles.*

Je retourne à la table avec la boisson d'Isobel.

— Merci, dit-elle, versant un sachet de sucre dans son café.

J'ai l'impression qu'elle n'a pas dormi.

— Alors, il s'est passé quelque chose de grave à la maison ?

— Oui.

— J'ai dit à ta mère que tu allais bien et que tu étais avec moi.

Elle rougit, refuse de croiser mon regard. Je me rends compte qu'elle oscille entre la colère et le soulagement.

— OK. J'imagine que c'est pas plus mal.

— Tu as envie de manger un truc ? Un burrito ? Chino's est au bout de la rue. Je t'invite.

— Non, merci. Ça va.

— Sérieusement.

Je referme mon ordinateur et le glisse dans la sacoche.

— Je vais m'en vouloir si je ne t'offre pas à manger. Tu as l'air affamée.

Je me lève et me dirige vers la porte. Elle me suit.

Je me félicite intérieurement d'avoir réussi à lui faire quitter le café. Parler en marchant est moins artificiel qu'être assis en cercle avec un groupe dans une pièce et c'est généralement plus efficace. Et en effet, Isobel se détend déjà. Elle a seize ans. Mais, par certains côtés, elle en fait moins. Contrairement aux autres ados du groupe, elle n'a pas vu venir le divorce. En général, ils s'en doutent depuis des mois. Beaucoup sont en fait soulagés quand leurs parents l'annoncent enfin. Pas Isobel. Selon elle, tout allait vraiment bien, ils formaient une famille unie. Elle pensait que ses parents étaient heureux ensemble, jusqu'au jour où sa mère a décrété qu'elle voulait divorcer pour être « en accord avec son moi profond ».

— Je sais que je ne suis pas censée lui reprocher d'être partie avec une femme, soupire Isobel, jetant son gobelet vide dans une poubelle. Mais ça me soûle. C'est injuste pour mon père. Si elle l'avait quitté pour un homme, il y aurait au moins une petite chance qu'ils se remettent ensemble.

— Si elle était partie avec un homme, est-ce que ce serait aussi injuste ?

— J'en sais rien.

Elle est en colère, pas contre moi, me semble-t-il, mais contre le monde, contre la manière dont sa mère a bouleversé leur vie.

— Sérieux, comment est-ce qu'elle pouvait ne pas savoir ? Pourquoi est-ce qu'elle a épousé mon père dans ce cas ? J'ai des amis homos. Ils sont au lycée et ils savent déjà. Je ne comprends pas qu'on puisse se réveiller à quarante-trois ans et décider un beau matin qu'on n'est plus hétéro.

— C'était différent de son temps.

Nous faisons quelques pas en silence. Je vois que quelque chose lui pèse et elle finit par lâcher le morceau.

— Pour mon père, ça aurait tout changé, si elle s'était posé la question plus tôt. Je n'arrête pas d'imaginer la vie qu'il aurait pu avoir, lui qui rêvait de vieillir auprès de la même personne. Il met un peu d'argent de côté chaque semaine depuis qu'ils sont mariés pour acheter une petite maison sur la plage. C'était pour leur retraite. Ma mère adore la mer et il voulait lui faire la surprise. Il se réjouissait à l'avance de lui faire plaisir. Vingt ans qu'il caresse ce rêve idiot, alors que c'était fichu d'avance. Et il n'en savait rien.

— C'est triste.

— Le pire, c'est que mon existence repose sur le malheur de mon père. Mais si ça dépendait de moi, je choisirais quand même mon existence plutôt que son bonheur. Est-ce que ça veut dire que je suis quelqu'un d'horrible ?

— Tu prends les choses à l'envers. Tu es ici parce que tes parents se sont mariés et t'ont conçue. Rien de ce que tu peux penser ou éprouver n'y changera quoi que ce soit. Et tes parents t'aiment, ça aussi, c'est un fait. Ni l'un ni l'autre ne voudraient t'échanger contre une autre vie.

Nous passons devant le Balboa, qui redonne la trilogie *Matrix*. Nous en discutons quelques minutes. En cours de travaux manuels, Isobel a dessiné un long manteau noir, inspiré de celui de Neo. Une fois de plus, je remarque qu'elle a les connaissances, le vocabulaire et les capacités d'une personne deux fois plus âgée, mais que sa perception des autres, du monde réel, des interactions élémentaires entre les êtres est restée très enfantine. Elle n'est pas un cas unique parmi mes patients. Les jeunes apprennent de plus en plus vite dans un tas de domaines, mais leur compréhension d'eux-mêmes et de leurs semblables se développe plus lentement que de mon temps. Mes

collègues ont tendance à accuser les smartphones et les jeux vidéo, mais je ne sais pas si cela explique tout.

— Voilà. Chino's. Les meilleurs burritos de Richmond. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je m'en charge.

Elle s'approche du comptoir et demande sans hésiter un *burrito de carne asada*[1], sans haricots, mais avec du riz et de la *salsa verde*, le tout en espagnol comme une vraie fille de San Francisco. Je commande la même chose, avec des tortillas et du guacamole, et je prends deux Fanta dans le réfrigérateur.

— J'ai cherché votre femme sur YouTube, dit Isobel en dévissant le bouchon de son soda. Je me suis tapé genre quatre concerts, qui doivent dater d'il y a dix ans. Elle assure grave.

— Je sais.

J'aime qu'on me le rappelle. Je ne connaissais pas Alice il y a dix ans, lorsqu'elle jouait presque tous les soirs sur la côte Ouest ; elle n'était pas hyper célèbre, mais elle avait un public, des fans qui attendaient avec impatience son prochain album et annulaient tous leurs rendez-vous pour aller la voir au Bottom of the Hill ou en première partie d'un groupe plus important au Fillmore. Elle avait même des groupies – la plupart de sexe masculin – qui la suivaient en tournée et allaient lui parler après le concert, si intimidés en sa présence qu'ils transpiraient et bégayaient. Elle ne les regrette pas : ce genre de public l'a toujours un peu effrayée. En revanche, d'autres aspects de cette vie lui manquent. La musique surtout. C'est une part importante de sa personne, et j'ai peur qu'elle soit peu à peu étouffée par les dossiers et les procédures juridiques.

— Les paroles sont géniales. Tout est génial, chez elle. Je regardais son maquillage et je me disais : pourquoi est-ce que je suis nulle ? Pourquoi est-ce que je suis incapable de me maquiller comme ça ?

— A : tu es tout sauf nulle. B : je suis sûr que tu en serais capable si tu essayais.

— Si je viens vous préparer le petit déjeuner ce week-end, vous croyez que votre femme acceptera de me montrer ses trucs de maquillage ?

— Certainement, réponds-je, décontenancé.

On nous appelle. Je récupère notre commande et nous nous installons à côté de la vitre.

— Je suis une super cuisinière, affirme Isobel, repliant le papier aluminium du burrito. Je fais un pain perdu mortel.

Je trempe une chips de maïs dans le guacamole.

— Alice adore le pain perdu.

Entre deux bouchées, elle me raconte qu'elle a passé la nuit à Ocean Beach, en compagnie d'un surfeur nommé Goofy et d'un groupe de jeunes de Bakersfield.

— J'étais frigorifiée. J'ai dû me blottir contre un mec qui s'appelait DK. Il puait trop. En plus, il portait des colliers de coquillages. La honte. Mais j'avais trop froid.

— Ça n'avait pas l'air très marrant, dis donc. Et surtout, c'était dangereux.

— Au début, c'était cool, et puis ça a dégénéré. Tout le monde était raide, sauf moi. Ma batterie était morte et je ne pouvais même pas emprunter un phone pour appeler mes parents : ma mère nous a fait changer d'opérateur récemment et on a tous des nouveaux numéros. Je ne les connais pas par cœur. J'ai bien pensé aller à pied jusqu'au supermarché Safeway, mais ça craignait trop. Il y a plein de types chelous qui traînent autour d'Ocean Beach la nuit. Quand j'ai trouvé un coffee-shop où recharger mon téléphone ce matin, j'avais plein de messages et je ne savais pas quoi faire.

J’ai pensé à Isobel blottie sur la plage, incapable d’appeler pour qu’on vienne la chercher, et j’ai senti mon cœur se serrer. Je suppose que c’est pour ça que je dis que les ados font plus jeune de nos jours. Quand j’avais leur âge, on apprenait par cœur le numéro de téléphone de ses parents et son adresse avant le premier jour de maternelle.

— Il faut vraiment que tu rentres chez toi. Tes parents ne communiquent peut-être pas comme ils le devraient, mais tu sais qu’ils t’aiment. Quels que soient tes griefs, eux aussi en bavent, en ce moment. Tu es assez grande pour te rendre compte que tes parents sont des adultes normaux, avec des problèmes d’adultes qui ne concernent pas uniquement leurs enfants.

Isobel se concentre sur la feuille de papier aluminium, qu’elle plie méticuleusement en carrés de plus en plus petits.

— Je me souviens de la première leçon de vie que j’ai apprise.

Les ados ont beau lever les yeux au ciel et accabler les adultes de leur dédain, ils ont besoin que ceux-ci aient plus d’expérience et de sagesse qu’eux. C’est pour cette raison que leur monde s’écroule quand les adultes se conduisent mal, et que leurs défauts et leurs erreurs apparaissent au grand jour.

— Une leçon de vie ?

— Tu sais, quelque chose de réel, quelque chose qui te frappe et que tu n’oublies pas.

— OK, j’écoute.

— J’avais quinze ans et ça n’allait pas fort. Je t’épargnerai les détails, mais j’avais déconné et j’avais juste envie de disparaître. Je me baladais en ville, me demandant ce que j’allais faire, quand je suis tombé sur mon prof d’anglais à la Camera Obscura[2]. Ça m’a fait bizarre de le rencontrer dans un autre contexte. Il était seul, en jean et en tee-shirt, alors que je ne l’avais jamais vu sans son costume et sa cravate. Il n’avait pas l’air d’avoir le moral lui non plus. Aucun rapport avec le

prof calme et toujours égal à lui-même que je connaissais, ou que je croyais connaître.

« Quand je t'ai écrit ce matin, je pensais à lui. Le jour où je l'ai croisé, il a dû voir tout de suite que je n'allais pas bien. Il m'a invité à boire un chocolat chaud.

— Ça me rappelle quelque chose, dit Isobel avec un sourire.

— Je lui ai raconté mes problèmes et il ne m'a pas fait la morale ni rien. Il ne m'a pas reproché les erreurs que j'avais commises. Il m'a simplement dit : « Tu sais, parfois, même quand on a brûlé ses vaisseaux, il ne faut pas avoir peur de revenir en arrière. » Rien de plus. Lorsque je l'ai revu, le lundi suivant, il n'a pas mentionné notre conversation. Il a juste demandé : « Alors, tu y es retourné ? » J'ai répondu oui. Il a hoché la tête et dit : « Moi aussi. » C'est tout, mais je m'en souviens plus que tout ce qu'on m'a enseigné au lycée.

Tandis que nous marchons en direction de mon cabinet, mon téléphone sonne.

— C'est ma mère ?

J'acquiesce.

— OK. Je vous propose un deal. Si votre femme promet de m'apprendre ses trucs de maquillage ce week-end, je rentre à la maison.

— Marché conclu. Mais il faut vraiment que tu laisses une chance à tes parents.

— Je vais essayer.

Je décroche.

— Tout va bien. On sera devant le cabinet.

Tandis que nous attendons la mère d'Isobel, j'écris un SMS à Alice : *Tu as une seconde ?*

Envoie.

Est-ce que tu peux apprendre à Isobel tes vieux trucs de maquillage ?

Bien sûr.

Un break bleu Saab se gare devant nous et j'ouvre la portière.

— Samedi matin, 9 heures, dis-je à Isobel, avant de lui donner notre adresse.

Je me penche pour demander à sa mère si elle est d'accord. Puis celle-ci prend Isobel dans ses bras et la serre longuement. Je constate avec plaisir que l'adolescente lui rend son étreinte.

---

1. Burrito à la viande de bœuf grillée.

2. Chambre noire géante située dans le quartier de Richmond, au nord d'Ocean Beach, à San Francisco.

22

Alice ne mentionne pas le bracelet de la semaine. De temps en temps, cependant, je la vois passer les doigts sur sa surface lisse. Au travail, elle porte toujours des manches longues, mais c'est peut-être simplement parce qu'on est en hiver. À peine à la maison – elle rentre beaucoup plus tôt ces derniers temps –, elle ôte son chemisier pour passer un tee-shirt. Ou bien elle enfile tout de suite une nuisette ou un caraco avec un bas de pyjama soyeux.

Je m'en veux de dire une chose pareille, mais elle se montre beaucoup plus attentionnée depuis son déjeuner avec Vivian. Si le but du bracelet est de l'inciter à consacrer plus de temps à notre vie de couple, c'est efficace. Cependant, je n'oublie pas que nous sommes peut-être enregistrés. Dans le doute, je prends garde à ce que je dis, je refrène mes ardeurs vocales au lit et je tâche de faire abstraction de mes craintes. Cela dit, je profite pleinement de sa présence. J'aime quand nous cuisinons et dînons ensemble, j'aime le plaisir que nous prenons ensemble, j'aime quand nous regardons *Mr Slogan* sur le canapé en mangeant de la glace.

Le samedi matin, Isobel se présente chez nous.

— J'adore votre bracelet ! s'écrie-t-elle aussitôt. Où l'avez-vous trouvé ?

Alice m'adresse un petit sourire.

— C'est un cadeau.

Fidèle à sa promesse, Isobel a apporté tout ce qu'il faut pour préparer son pain perdu et elle s'attelle à la tâche sans tarder. Alice met de la musique et s'allonge sur le canapé pour lire le journal. Je la regarde dans son vieux tee-shirt des Buzzcocks et son jean déchiré, heureux de retrouver ma petite amie détrônée par mon épouse avocate.

Alors que nous prenons notre petit déjeuner tous les trois, j'ai l'impression d'avoir fait un bond dans le futur et d'avoir un aperçu de ce que serait notre vie avec un enfant, mais dans un avenir lointain, après les couches, après les leçons de musique avec maman et le sport avec papa, après le soulagement et le déchirement de la garderie, l'enthousiasme de la première expédition à Disneyland, après les cent visites chez le médecin, les millions de bisous et les milliers de scènes, et tout ce qui vient entre la naissance et l'adolescence. C'est agréable. Je nous imagine très bien ainsi un jour, Alice et moi. Même si je suis conscient que ce sera certainement plus compliqué. Avec Isobel, c'est facile, il n'y a pas de passé commun, pas de casseroles. Nous ne l'avons jamais déçue, elle ne nous a jamais causé de cheveux blancs. Malgré tout, c'est comme j'y étais : un samedi matin en famille.

Après le petit déjeuner, elles s'isolent dans la chambre d'amis. Isobel a apporté son ordinateur portable pour lui montrer une vidéo.

— C'est le maquillage de cette Alice que je veux.

— Celle-là ? Tu es sûre ? En 2003, j'avais la main un peu lourde sur l'eye-liner.

Je les laisse pour lire au salon. Mais je les entends rire et je me sens heureux, comme si nous formions cette parfaite famille imparfaite. J'ai l'impression que c'est exactement ce dont Isobel avait besoin. Et peut-être Alice aussi. À cause de son histoire, qui, bien qu'elle en parle rarement, plane parfois au-dessus d'elle comme un nuage noir, elle a

une vision ambivalente de la famille. Mais, quand je la vois avec Isobel, je suis convaincu qu'elle serait une mère formidable.

23

Le jeudi suivant, je suis invité à intervenir à une conférence à Stanford. Sur le trajet du retour, je m'arrête à Draeger's Market, à San Mateo. Je suis au rayon surgelés, en train de chercher ma glace à la vanille préférée, quand surgit JoAnne. JoAnne de la soirée du Pacte, JoAnne de la fac, JoAnne de mon ancienne vie. Elle est aussi surprise que moi. Ses cheveux lisses tombent sur ses épaules et elle a un foulard couleur or autour du cou.

— Salut, mon Ami, me lance-t-elle avec un sourire malicieux.

Puis elle se retourne, comme pour vérifier qu'il n'y a personne derrière elle.

— Drôle de coïncidence. Je voulais t'appeler après la soirée. J'ai trouvé les coordonnées de ton cabinet en ligne. J'ai dû commencer à composer ton numéro au moins dix fois.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— C'est compliqué, Jake. Je suis inquiète pour Alice et toi.

— Inquiète ?

Elle s'approche, l'air nerveux.

— Neil est ici, murmure-t-elle. Si je te confie quelque chose, tu me jures que tu le garderas pour toi ?

— Bien sûr.

À vrai dire, elle me semble un peu bizarre, elle que j'ai connue si normale et si calme.

— Je suis sérieuse, même pas à Alice.

— Je ne t'ai jamais vue, on ne s'est jamais parlé, lui dis-je en la regardant dans les yeux.

Elle tient un paquet de café en grains dans une main, une baguette dans l'autre.

— Je m'excuse si j'ai l'air parano, mais tu comprendras un jour.

— Je comprendrai quoi ?

— Le Pacte. Ce n'est pas ce que ça semble être. Ou pire, c'est exactement ce que ça semble être…

— Hein ?

Elle regarde encore derrière elle et son foulard glisse de quelques centimètres, dévoilant une marque rouge vif. Elle reste en partie dissimulée mais paraît douloureusement récente.

— JoAnne… ça va ?

Elle remet son foulard en place.

— Neil a des relations haut placées au sein du Pacte. Je l'ai entendu au téléphone. Je sais qu'ils ont parlé d'Alice.

— Oui, fais-je, décontenancé. Elle a ce bracelet…

Elle me coupe la parole.

— C'est sérieux. Il ne faut pas qu'ils se focalisent sur elle, Jake. Il faut détourner leur attention. Alice ne peut pas rester comme ça. Ça ne fera qu'empirer, je peux te le dire. Tenez-vous à carreau. Lis ce fichu manuel. C'est trop facile de faire un écart et, si certains châtiments sont anodins, d'autres peuvent être impitoyables.

Elle porte la main à son cou avec une grimace.

— Débrouille-toi pour qu'ils pensent que tout va bien, quoi qu'il arrive. Si ça ne marche pas, si tu as l'impression qu'ils la surveillent toujours, fais en sorte qu'ils croient que tu es fautif. C'est très important, Jake. Répartir les responsabilités, afin qu'elle ne soit pas seule sous les projecteurs.

Ses joues sont cramoisies. C'est troublant de la voir perdre les pédales ainsi. Je songe au garçon sur le toit, à la manière dont elle a su le rassurer, au Dr Pepper, à sa présence aux réunions hebdomadaires des assistants d'éducation, le stylo à la main, observant chacun d'un air imperturbable.

Elle jette un dernier coup d'œil derrière elle.

— Il faut que j'y aille. On ne s'est pas vus, cette conversation n'a jamais eu lieu.

Elle fait un pas, puis, se ravisant, se retourne.

— Je viens faire mes courses ici deux ou trois fois par semaine.

Sur ces mots, elle s'en va, me laissant abasourdi et, je dois l'avouer, un peu effrayé. Des châtiments ? Impitoyables ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? A-t-elle perdu la tête ? Ce doit être ça. Ou est-ce qu'il s'agit d'une personne équilibrée prisonnière d'un club sadique ? Un club dont Alice et moi sommes désormais membres ?

Je m'attarde au rayon biscuits, encore secoué et guère désireux de tomber sur JoAnne et Neil à la caisse. Au bout de quelques minutes, je me dirige vers l'une des files. Je les aperçois qui se hâtent vers les portes vitrées coulissantes : Neil devant, JoAnne derrière. Lorsqu'elles s'ouvrent, JoAnne hésite et se retourne une dernière fois. J'ai l'impression qu'elle me cherche. Qu'est-ce que ça veut dire ?

24

Je prends la 101, croise la 380, puis me dirige vers le nord sur la 280, sans cesser de penser à ce que JoAnne m'a dit, essayant de me remémorer ses mots précis. Lorsque je m'engage dans notre allée, je constate que j'ai dévoré sans m'en rendre compte tout le paquet de biscuits Stella D'oro que je viens d'acheter et que j'ai mis des miettes partout.

Alice n'est pas là. Je m'attelle à la préparation du dîner. Blancs de poulet, romaine et sauce salade toute prête. Je ne suis pas en état de faire quelque chose de plus élaboré.

Il est un peu plus de 19 heures quand elle pousse notre porte, l'air fatiguée dans son tailleur Chanel vintage. Je la serre fort et je l'embrasse. Je sens le bracelet lisse et tiède contre ma nuque. Mais après la conversation avec JoAnne, ce contact me donne des frissons.

— Je suis content que tu sois rentrée tôt, dis-je, sans doute plus pour le bracelet que pour nous.

Elle me masse la nuque du bout des doigts.

— Et moi, je suis contente d'être rentrée tôt.

J'approche son poignet de ma bouche et je parle au bracelet :

— Merci d'avoir pensé à prendre ma glace préférée. C'est très attentionné de ta part !

Bien sûr, c'est moi qui ai acheté la glace, mais ils ne peuvent pas le savoir, si ?

Elle sourit et se penche à son tour vers le bracelet.

— Je l'ai fait parce que je t'aime. Et parce que je suis heureuse de t'avoir épousé.

J'ai envie de lui parler de ma rencontre avec JoAnne. J'envisage de tout écrire sur le bloc-notes qui est sur la table de la cuisine puis de le lui passer afin que nous puissions en discuter et trouver une solution ensemble. Mais je pense à l'avertissement de JoAnne : n'en parler à personne, pas même à Alice. La part rationnelle de mon cerveau me souffle qu'elle traverse une crise, qu'elle pète les plombs. J'ai déjà vu ça : des gens jusque-là parfaitement équilibrés qui ont soudain une bouffée délirante, qui manifestent des symptômes de schizophrénie ou de paranoïa. Une réaction imprévue à un médicament. Un événement déclencheur qui fait remonter un traumatisme de l'enfance et du jour au lendemain modifie la personnalité d'un individu. Des quadragénaires bien établis qui ont abusé des acides à la fac et découvrent soudain que dans leur cerveau une porte s'est ouverte sur la folie. Je veux croire que JoAnne est aux prises avec un démon intime, ce qui explique sa panique et sa sordide histoire de châtiment. Je regrette de ne pas avoir passé plus de temps à bavarder avec son mari à la soirée pour me faire une opinion sur lui. Mais l'idée qu'on puisse prendre des mesures contre Alice me terrifie. Neil et les autres peuvent-ils réellement discuter des prétendues fautes de ma femme et décider des sanctions appropriées ? Comment savoir ce qui est vrai et ce qui est le produit de l'imagination enfiévrée de JoAnne ?

Alors que nous mettons la table, Alice mentionne qu'elle doit déjeuner avec Vivian.

— Ça va faire quinze jours. Demain, on m'enlève le bracelet.

Alice sacrifie sa demi-heure de lecture ce soir. Un long dîner, pas de télé, une promenade dans le quartier, une conversation tendre, et des ébats lents et particulièrement bruyants. Nous jouons si bien au couple

heureux qu'à côté, Charles et Caroline Ingalls de *La Petite Maison dans la prairie* sembleraient au bord du divorce. Le plus étrange, c'est que rien dans notre attitude ne laisse entendre que nous jouons la comédie pour le bracelet, ni même que nous jouons tout court, si bien que, plus la soirée avance, plus cela me semble authentique. Mais le lendemain matin, à mon réveil, la femme idéale de la nuit passée s'est envolée. Je manque de trébucher sur ses escarpins abandonnés au milieu du couloir ; des lotions, des crèmes et son mascara traînent à côté du lavabo, son pot de yaourt vide et sa tasse de café maculée de rouge à lèvres sont encore sur la table. Je m'attends presque à trouver un message : *Merci pour cette nuit fantastique, je t'aime plus que les mots ne peuvent l'exprimer.* Mais lorsque 5 heures ont sonné, l'épouse dévouée est redevenue une avocate super-ambitieuse. Pour elle, cette soirée était sans doute bel et bien une mise en scène à l'intention du bracelet.

Alors que je m'habille, je me rappelle notre première nuit ensemble. C'était chez elle, dans le quartier de Haight Ashbury. Nous avions veillé tard. Nous avions préparé à dîner puis nous avions regardé un film. Pour finir, nous nous étions endormis l'un à côté de l'autre, mais nous n'avions pas fait l'amour. Alice ne voulait pas précipiter les choses et cela me convenait. J'aimais être allongé près d'elle, tous deux enlacés, écoutant les bruits de la rue. Le lendemain matin, nous avions lu le journal au lit. Il y avait de la musique, une superbe pièce pour piano de Lesley Spencer. Une chaude lumière dorée baignait l'appartement inondé de soleil. C'était un moment magique. Et je savais que je n'étais pas près de l'oublier.

Cela m'étonne toujours de voir à quel point nos souvenirs les plus indélébiles sont souvent très prosaïques. Je serais incapable de vous dire l'âge de ma mère, ni pendant combien d'années elle a continué à exercer le métier d'infirmière après avoir eu ses enfants, ni ce qu'elle a fait pour le goûter de mon dixième anniversaire. En revanche, je me

souviens d'un vendredi soir d'été particulièrement chaud, dans les années 1970. Elle m'avait emmené à la supérette Lucky de Millbrae et là, elle m'avait annoncé que je pouvais choisir toutes les friandises que je voulais.

Je ne me rappelle aucune des dates marquantes de ma vie, tous ces événements censés être significatifs : communion, confirmation, remise des diplômes, premier jour de mon premier emploi. J'ai oublié jusqu'à mon premier rendez-vous amoureux. Mais je pourrais vous décrire avec précision comment ma mère était habillée ce soir-là à Millbrae : sa robe jaune, ses sandales à semelles compensées en liège avec des brides à fleurs, le parfum du lait hydratant Jergens sur ses mains qui se mêlait à l'odeur propre et métallique des congélateurs, et aussi le grand caddie argenté, les lumières vives du magasin, les Flaky Flix et les Chocodiles[1] entassés sur le siège à l'avant du chariot, le vendeur adolescent qui m'a dit que j'étais un petit veinard, et ce sentiment de bonheur, cette chaleur en moi, l'amour intense que j'éprouvais pour ma mère. Les souvenirs, comme la joie, semblent toujours me prendre par surprise.

---

1. Friandises industrielles des années 1970, respectivement barre à base de gaufrette et de chocolat roulée dans des Corn Flakes et génoise fourrée à la crème et enrobée de chocolat.

25

À 17 heures, je suis à la maison. Je veux qu'Alice trouve le dîner prêt en rentrant. Je me sens nerveux et curieusement impatient de connaître les détails de son déjeuner avec Vivian. Je n'arrive pas à décider si le repas doit être festif ou sobre. Finalement, j'opte pour une paella, j'ouvre une bouteille de vin et je sors les bougies.

À 18 h 15, j'entends la porte du garage s'ouvrir et la voiture d'Alice se garer. Elle met du temps et je commence à m'inquiéter. Toutefois, je ne veux pas en rajouter au cas où le rendez-vous se serait mal passé. Enfin, ses pas résonnent dans l'escalier et elle entre. Elle a son ordinateur portable et une boîte à archives pleine, comme d'habitude. Je regarde aussitôt son poignet mais il disparaît sous la manche de son trench-coat.

Elle hume l'air.

— Miam ! De la paella !

— Oui. Nouvelle cuisine, trois étoiles au Michelin.

Je la débarrasse de la boîte que je porte au salon. Lorsque je reviens, ses chaussures, ses collants et sa jupe sont par terre et elle a détaché ses cheveux. Elle se tient devant moi vêtue de son chemisier, de son trench et de son slip. Elle semble libérée. Elle a un petit défaut sur la face interne de la cuisse gauche, une veinule qui a éclaté il y a quelques mois. Elle me l'a montrée le jour où la marque est apparue, affichant une émotion qui me semblait disproportionnée. « Qu'est-ce

que c'est que ce truc ? s'était-elle emportée. C'est le début de la fin. Bientôt, je ne pourrai plus porter de jupe. » Je m'étais agenouillé et j'avais embrassé sa cuisse, remontant lentement : « Non, c'est attendrissant », lui avais-je assuré. C'est devenu une sorte de code entre nous. Chaque fois qu'elle a envie de ce genre de faveur, elle indique la veinule : « Chéri, ça ne va pas du tout. » Tant et si bien qu'à présent, la simple vue de cette petite imperfection provoque chez moi un frisson érotique.

D'un coup de pied, j'envoie valser les escarpins sous la table pour ne pas trébucher dessus. J'ai toujours pensé que, si un cambrioleur se risquait à pénétrer chez nous, il aurait un accident mortel à cause des chaussures d'Alice avant de pouvoir voler quoi que ce soit.

— Alors, comment ça s'est passé, avec Vivian ?

Elle entame un lent strip-tease, ôtant son trench, déboutonnant son chemisier de soie, dévoilant ses épaules et retirant enfin la seconde manche pour révéler son bras nu.

Je prends sa main et j'embrasse avec douceur son poignet qui me semble d'une incroyable fragilité.

— Tu m'as manqué.

J'ai l'impression qu'on m'a ôté un poids des épaules.

— Toi aussi, dit-elle, dansant dans la cuisine en sous-vêtements, les mains en l'air.

— Est-ce que ça signifie qu'on a réussi le test ?

— Pas exactement. D'après Vivian, l'autorisation d'enlever le bracelet n'indique pas nécessairement qu'on a été blanchi de l'accusation d'actes subversifs contre le mariage.

— Actes subversifs ? Rien que ça ?

— Parfois, la surveillance continue après le retrait du bracelet.

Dans la salle à manger, je lui offre une chaise et elle s'assied, ses jambes pâles étendues devant elle.

— Commence par le commencement.

— Eh bien, je suis arrivée à Fog City la première pour choisir la table.

— Bien joué.

— Vivian a pris la salade de thon, comme la dernière fois, et moi un hamburger. Une fois nos plats terminés, et pas avant, elle a dit : « Bonne nouvelle, on m'a donné le badge. » Elle a demandé mon poignet, je l'ai posé sur la table et elle a sorti une boîte métallique de son sac. Il y avait des petites lumières bleues sur le couvercle et à l'intérieur, un badge attaché par un fil. Elle l'a placé au centre du bracelet, sur la lettre P. Puis elle a appuyé sur un bouton dans la boîte et il s'est ouvert. Et elle m'a annoncé : « Vous êtes libre. »

— C'est dingue, ce truc.

Je pose le plat sur la table et je m'assieds en face d'elle.

— Alors, Vivian a rangé le bracelet et le badge dans la boîte et l'a remise dans son sac. J'aime autant te dire que j'étais contente de ne plus le voir. Sauf qu'il y a un mais. Ma libération est soumise à des conditions.

— Non !

Je repense à ma conversation avec JoAnne. Les châtiments. J'ai la désagréable impression qu'il y a du vrai dans ce qu'elle m'a raconté.

Alice attaque sa paella et la déclare délicieuse.

— Tu te souviens quand elle nous a dit qu'Orla avait fondé le Pacte sur le système judiciaire britannique ? On pensait que c'était une façon de parler, qu'il ne fallait pas le prendre au pied de la lettre ? Eh bien si.

Alice m'explique alors quelles sont ces conditions. C'est bel et bien comme si elle était passée devant un juge. Elle a dû signer des papiers, payer une amende de cinquante dollars et accepter de voir un conseiller une fois par semaine pendant un mois.

— Je suis littéralement en liberté conditionnelle.

— Il y a quelque chose dont je devrais te parler.

Je lui rapporte ma rencontre avec JoAnne, avouant que je n'arrête pas d'y penser depuis deux jours.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit avant ? demande-t-elle, blessée.

— Je n'en sais rien. Le Pacte me rend parano. Je préférais ne pas mentionner quoi que ce soit tant que tu avais le bracelet. Après tout ce que JoAnne m'a raconté, je ne voulais surtout pas que ça retombe sur toi. Ni sur elle. Elle avait l'air vraiment nerveuse.

Alice se rembrunit. Je comprends tout de suite ce qui se passe dans sa tête et je sais ce qu'elle va dire avant qu'elle n'ouvre la bouche.

— Tu m'as dit que vous aviez travaillé ensemble à la fac. Mais tu ne m'as jamais dit si vous aviez couché ensemble. Est-ce que tu as couché avec elle, Jake ?

— Non, dis-je, catégorique. Et est-ce qu'on doit vraiment mettre le sujet sur le tapis ? Je te parle de quelque chose d'important.

— OK, concède Alice, toujours un peu soupçonneuse.

— Après ce qui s'est passé aujourd'hui, je ne peux plus négliger l'avertissement de JoAnne. Il faut peut-être prendre au sérieux tout ce qu'elle m'a dit.

Alice repousse son assiette.

— Maintenant, c'est moi qui vais devenir parano.

Ce n'est qu'après avoir débarrassé la table, alors que nous lavons la vaisselle, qu'Alice m'annonce l'autre grande nouvelle du jour : le cabinet a fait connaître le montant des primes annuelles. La somme qu'Alice va toucher va lui permettre de rembourser la moitié de l'emprunt qu'elle a souscrit pour payer ses études.

— Champagne !

Nous sortons les coupes et trinquons à sa prime et à notre victoire contre – ou est-ce avec ? – le Pacte. Puis nous trinquons au bonheur.

Ensuite, nous allons nous coucher et nous faisons l'amour, silencieusement, heureux de nous retrouver rien que nous deux.

Après, Alice m'enlace et murmure :

— Est-ce que tu crois que j'étais une meilleure épouse avec le bracelet ?

— Tu es l'épouse idéale de toute manière. Est-ce que le Pacte fait de moi un meilleur mari ?

— J'imagine qu'on le saura bientôt.

Rétrospectivement, en repensant à cette nuit, je me rendrais compte que nous étions tous les deux un peu effrayés, mais loin d'être aussi prudents que nous l'aurions dû. Le Pacte avait le charme vénéneux de ce qui est à la fois attirant et effrayant. Un bruit dans le garage en pleine nuit, les avances de quelqu'un dont on devrait se tenir à distance, comme une lumière mystérieuse que l'on suit jusqu'au plus sombre de la forêt, sans savoir où elle conduit ni quel danger se tapit dans l'ombre. Nous étions tous les deux fascinés, sourds à la raison. Le Pacte exerçait sur nous une attirance inexplicable à laquelle nous ne pouvions ou ne voulions pas résister.

26

Il y a beaucoup de données concernant les facteurs propices au mariage. Bien sûr, les statistiques peuvent donner lieu à des interprétations très diverses, mais tous les chercheurs s'accordent sur un point : plus votre revenu est élevé, plus vous êtes susceptibles de vous marier. Et surtout, plus votre revenu est élevé, plus vous êtes susceptibles de le rester. Pour la petite histoire, alors qu'on pourrait imaginer que la somme qu'un couple dépense pour son mariage est directement proportionnelle à ses chances de réussite, on constate l'inverse : les divorces sont moins fréquents chez ceux qui y consacrent moins de cinq mille dollars que chez ceux qui en dépensent plus de cinquante mille.

Lorsque je fais part du résultat de mes recherches à mes associés, Evelyn émet l'hypothèse que c'est peut-être une question d'attentes : quelqu'un qui est prêt à claquer cinquante mille dollars veut que tout soit parfait, et quand il se rend compte que son mariage ne l'est pas, la déception est d'autant plus grande.

— Ça peut également indiquer qu'on privilégie la satisfaction immédiate et le désir d'impressionner les autres au détriment de la stabilité et du long terme.

Ian est d'accord.

— Disons que tu mets ces quarante-cinq mille dollars supplémentaires dans l'achat d'une maison plutôt que dans ton

mariage. Tu prends une longueur d'avance. Tu investis dans ton avenir. Je ne voudrais pas avoir l'air sexiste, mais ce sont souvent les femmes qui décident de l'organisation d'un mariage. Et une femme qui pense avoir besoin de dépenser cinquante mille dollars pour avoir un coiffeur, un wedding-planner, un banquet avec un menu long comme le bras et tout le bazar, elle ne doit pas être facile à satisfaire au quotidien.

Je songe à notre propre mariage. Le buffet n'était peut-être pas exceptionnel, mais tout le monde a bien bu et bien ri. Alice avait une robe ravissante qu'elle avait dénichée dans une friperie, car il n'était pas question pour elle de dépenser quatre cents dollars pour un bout de chiffon qu'elle ne porterait qu'une fois. « Ce n'est pas demain la veille que je vais remettre des souliers de satin blanc », a-t-elle décrété lorsqu'elle a acheté ses chaussures à moitié prix chez Macy's. Mon costume était cher, mais Alice m'a poussé à investir, sachant qu'il me durerait des années.

Autres chiffres intéressants : ceux qui vivent en couple depuis plus d'un an ou deux avant le mariage divorcent moins. Plus on est âgé quand on se marie, plus on a de chances de rester ensemble. Et voilà une donnée qui semble particulièrement contre-intuitive : les individus qui commencent à fréquenter leur futur conjoint alors qu'ils n'ont pas encore rompu avec le précédent n'ont pas plus de risques de divorcer que les autres. En fait, ce serait même le contraire. « Parce qu'ils ont fait un vrai choix, suggère Evelyn. Ils avaient une relation et ils ont trouvé mieux, donc ils sont peut-être heureux d'avoir fait une rencontre qui leur a montré qu'ils étaient dans l'erreur. Et le nouveau conjoint se sent réellement désiré. Il sait que l'autre a dû faire un sacrifice pour être avec lui. » Cette logique me plaît et je me fais la réflexion qu'elle me sera bien utile lorsque je reverrai Bella et Winston. « C'est *vous* que Bella a choisi », lui dirai-je. En espérant que cela pourra les aider.

Toutes ces recherches me remplissent d'optimisme concernant ma propre situation. Entre le prix de notre mariage, le fait qu'Alice et moi vivions déjà ensemble avant de nous passer la bague au doigt et notre âge – elle a trente-quatre ans et j'approche des quarante –, sans parler de la relation qu'elle entretenait avec un membre de son groupe, d'après les statistiques, nous avons toutes les chances de notre côté. Mais j'ai beau consulter ces chiffres compulsivement, je suis conscient que chaque mariage est unique. Un couple est un monde en soi, avec des règles qui lui sont propres.

27

Au cours des semaines suivantes, nous ne parlons pas beaucoup du Pacte, hormis le jeudi, lorsqu'elle voit son agent de probation. Dave est ingénieur des ponts et chaussées et son bureau se trouve dans le Mission District. Alice lui donne environ quarante-cinq ans. Modérément intelligent, modérément séduisant. Elle soutient que nous les avons rencontrés, lui et sa femme, à la soirée de Hillsborough, bien que je n'en aie aucun souvenir. D'après Alice, cette dernière a des velléités artistiques, mais comme quelqu'un qui est assez riche pour ne pas avoir à se soucier de sa carrière. Quoiqu'elle possède un studio à Marin et qu'elle ait participé à quelques expositions locales, elle semble n'éprouver ni le besoin ni l'envie de vendre ses œuvres.

Le jeudi, Alice s'éclipse tôt du bureau, prend le BART[1] jusqu'au croisement de Mission et 24th Street, puis fait le reste du trajet à pied. En dépit de son emploi du temps, elle essaie toujours de prévoir large pour ne pas être en retard. Elle préfère être trop prudente que pas assez, depuis que je lui ai répété ma conversation avec JoAnne. Souvent, elle arrive en avance devant le bâtiment moderne où se trouve le bureau de Dave, juste à côté d'un petit bar à tacos.

Ces rendez-vous ne durent qu'une demi-heure. Elle ne me les raconte pas en détail, car Dave prétend que c'est « strictement interdit ». Cependant, je sais qu'en général ils s'assoient tous les deux à sa table à dessin, avec un café de chez Philz apporté par sa secrétaire,

et parlent de leurs semaines respectives. Dave émaille la conversation de quelques questions directes sur moi et sur notre relation. Parfois, il utilise le jargon du manuel, des mots qu'on n'emploierait pas dans une discussion normale, si bien qu'Alice n'oublie jamais qu'elle marche sur des œufs. Ces entretiens sont agréables, insiste-t-elle, mais les questions sont si abruptes qu'elle ne se sent jamais totalement à l'aise. Ce qui n'est pas plus mal, car cela signifie aussi qu'elle n'est jamais assez détendue pour révéler par inadvertance un détail qui pourrait être utilisé contre nous.

Lors de leur dernière rencontre, Dave l'a interrogée au sujet de nos voyages. À présent au fait de toutes les règles du manuel, Alice a longuement parlé du week-end à Twain Harte que j'ai organisé et des quatre jours à Big Sur qu'elle a prévu pour dans trois mois. Nous ne sommes encore allés nulle part mais le fait que ces séjours soient dans nos agendas autorise certainement à juger que nous sommes en règle avec le manuel pour ce trimestre et le suivant. Alice profite de ces entretiens pour cocher autant de cases que possible et montrer qu'elle est une bonne épouse selon le Pacte, afin qu'on cesse de s'intéresser à elle, ainsi que JoAnne me l'a conseillé.

Dave lui parle de ses propres voyages et lui a même refilé quelques adresses d'hôtels. Elle a beau savoir qu'il est censé rapporter ses propos de façon exhaustive à quelqu'un, elle a le sentiment que c'est un brave homme qui ne nous veut que du bien. Il ne fait jamais de remarque déplacée, n'essaie jamais de la draguer même de manière détournée, ce qu'elle apprécie. Après la première semaine, elle s'est rapidement habituée à ces rendez-vous. S'échapper du travail en plein après-midi lui complique singulièrement la vie, mais cela lui permet aussi de se vider la tête. « Comme la thérapie », dit Alice, qui n'en a jamais fait, sauf à voir comme telles les séances de groupe où nous nous sommes connus lorsqu'elle était en cure de désintoxication.

Le quatrième et dernier jeudi, je reçois un appel d'Alice. Quand je décroche, elle dit seulement :

— Merde ! Merde ! Merde !

— Alice ?

— Ce putain de juge nous a gardés plus longtemps que prévu.

Elle est hors d'haleine et j'entends les bruits de la rue autour d'elle.

— Je n'ai que neuf minutes. Je n'y serai jamais à l'heure ! Uber ou BART ?

— Euh…

— Uber ou BART ?

— BART, c'est ta seule chance.

Je pense à JoAnne, et j'ajoute :

— Dis que c'est ma faute. Dis que c'est à cause de moi que tu es en retard. Dis que…

— Non ! Je ne suis pas une balance.

— Écoute…

Elle a raccroché. Je la rappelle, mais ne parviens pas à l'avoir.

---

1. Bay Area Rapid Transit : métro qui dessert la baie de San Francisco.

28

Si je me dépêche, je serai à Draeger's exactement à la même heure que le jour où j'ai croisé JoAnne. Je crains qu'Alice se retrouve de nouveau dans la ligne de mire du Pacte si elle est en retard, et je voudrais savoir ce que cela implique vraiment.

Pour finir, j'arrive en avance. Je me gare, prends un chariot et me promène dans les rayons. Aucun signe de JoAnne. Je garde mon téléphone à la main, priant pour qu'il sonne. Alice va m'appeler pour me dire que tout va bien. Que toute cette histoire est ridicule. Après tout, dix minutes de retard en Californie, c'est comme dix minutes d'avance n'importe où ailleurs.

J'achète des céréales, de l'Ovomaltine, du sucre complet pour mes cookies, des fleurs pour Alice. Une demi-heure plus tard, JoAnne n'ayant pas paru, je repars avec mon sac de courses hors de prix.

Le temps de regagner San Francisco, je n'ai toujours pas de nouvelles. À la maison, sa voiture n'est pas là. Je rentre la mienne au garage et je vais à mon cabinet à pied. J'ai plusieurs patients le lendemain et je n'ai rien préparé. Les e-mails s'entassent dans ma messagerie. Des documents, des revues et des factures encombrent mon bureau. Je reçois enfin un SMS d'Alice : *Ça s'est mal passé. Il faut que je retourne au travail. Je vais être en retard. On en parle ce soir.*

OK. Préviens-moi quand tu pars. Je prendrai quelque chose au resto birman. Je t'aime.

Elle répond simplement : *Je t'aime moi aussi,* avec une émoticône triste.

Il est 22 heures quand nous nous mettons enfin à table. Alice s'est débarrassée de ses chaussures à l'entrée, et son manteau, son tailleur et ses collants forment une piste qui conduit à la commode de notre chambre où elle garde son pyjama en flanelle. Un pyjama ridicule, trois fois trop grand et imprimé de têtes de singe, que je lui ai offert à un Noël. Elle a des traînées de mascara sous les yeux et un petit bouton est apparu à côté de la pommette sur sa joue gauche, comme chaque fois qu'elle est stressée. Je songe soudain que je connais cette femme, que je la connais vraiment, mieux que quiconque et sans doute mieux que je ne me connais moi-même. Bien qu'elle soit très secrète, je suis devenu un expert dans ma discipline : l'observation d'Alice. Elle peut me dissimuler des choses, mais il y en a aussi beaucoup qu'elle ne peut pas me cacher.

— Alors ?

Elle sort deux bières du réfrigérateur, puis entreprend de me raconter son entretien avec Dave.

— J'ai couru presque deux kilomètres en escarpins et je suis arrivée avec quatorze minutes de retard. Si je n'avais pas raté le premier train en direction de Daly City, ça aurait pu le faire. J'ai galopé comme une malade tout le long de 24th Street, dans la ruelle et dans l'escalier qui menait à son bureau. Mon chemisier était trempé de sueur et mes chaussures bonnes à jeter.

Elle a les jambes croisées et elle balance celle du dessus en parlant. Je l'ai rarement vue aussi agitée.

— Dave s'est rendu compte que j'avais couru. Il m'a donné un verre d'eau et m'a fait entrer dans son bureau.

— Tant mieux. Ça veut dire qu'il a compris la situation.

— C'est ce que j'ai cru. Je pensais qu'une fois que je me serais excusée, il me dirait de ne pas m'en faire et passerait à la suite. J'imaginais même qu'il serait impressionné de voir que j'avais traversé la ville aussi vite que possible et que j'avais fait une bonne partie du trajet en courant. Tu me connais. La course et moi, ça fait deux. Donc, je m'attendais presque à ce que Dave me donne une petite tape dans le dos et me félicite de mes efforts. Au lieu de quoi, à peine la porte refermée, alors que je suis encore en train de reprendre mon souffle, il va s'asseoir à son grand bureau dans son grand fauteuil et il me sort : « Alice, honnêtement, je suis un peu surpris que vous soyez en retard. Quatorze minutes. »

— L'enfoiré.

— Je ne te le fais pas dire. Quoi qu'il en soit, je lui explique que j'étais à la cour fédérale. Je mentionne l'affaire, les clients exigeants, le juge difficile. Pendant tout ce temps, Dave écoute sans un mot. Il est assis là, à tripoter un presse-papiers, comme un méchant dans un film de James Bond. Aucune empathie. Pour finir, il dit seulement : « Alice… » Il n'arrête pas d'employer mon prénom, je ne sais plus si je te l'ai dit.

— Je ne supporte pas les gens qui font ça.

Alice prend une bouchée de bœuf au sésame et pousse l'assiette vers moi pour partager.

— Donc il dit : « Alice, dans nos vies, nous sommes obligés de hiérarchiser nos priorités chaque jour, de décider ce qui est plus ou moins important, à long terme ou à court terme. » J'avais l'impression d'être la mauvaise élève dans le bureau du proviseur. C'était un autre homme. Le gentil Dave s'était transformé en chefaillon tyrannique. Quoi qu'il en soit, selon lui, la plupart de nos priorités – la famille, le travail, manger, boire de l'eau, faire de l'exercice, les loisirs – sont tellement enracinées en nous que nous n'avons même pas besoin de

penser à les faire passer avant les petits problèmes matériels qui se mettent constamment en travers de notre route. Plus une priorité est ancienne, plus cela devient une seconde nature, inscrite dans notre esprit et dans nos actes.

Alice a terminé sa bière. Elle se lève et prend un verre dans le placard.

— Et l'un des objectifs du Pacte est de nous aider à établir ces priorités.

— Vivian a parlé uniquement de rendre notre mariage plus fort. Il n'a jamais été question de priorités.

Alice remplit son verre au robinet et poursuit.

— Il faut apprendre à rester concentré sur ses objectifs. Chaque jour, la vie nous tiraille dans un sens et dans l'autre. Parfois, notre regard est attiré par un objet chatoyant et on a l'impression qu'il nous le faut à tout prix. C'est quand ces choses superficielles prennent le pas sur le mariage que ça se gâte.

Elle se laisse retomber sur sa chaise.

— D'après Dave, le travail est particulièrement insidieux. On y consacre tellement d'énergie et de pensées, on passe tellement de temps avec nos collègues, qu'on oublie facilement que notre métier ne devrait pas être notre principale priorité.

— Je ne peux pas dire qu'il ait totalement tort.

Je songe à toutes les fois où Alice est rentrée à des heures indues, avant le bracelet, mais aussi aux nuits blanches qu'il m'arrive encore de passer, quand je ressasse les problèmes de mes patients.

Elle poursuit, imitant la voix grave de Dave :

— « Ne vous méprenez pas, Alice. Le travail est important pour tout le monde. Regardez autour de vous. Vous avez vu les maquettes dans ma salle de conférences, vous avez vu les photos des projets que j'ai

réalisés dans l'entrée. » Alors, il s'est vanté de la résidence hôtelière qu'il a construite pour les Jenkins à Point Arena, Pin sur Mer…

— Tu rigoles ? Il fait beaucoup de name-dropping ?

Les Jenkins possèdent un important pourcentage des bâtiments à usage commercial de la péninsule, et toute la presse – notamment *Architectural Digest* – a abondamment parlé de Pin sur Mer. Ce Dave commence à me taper sur les nerfs.

— Je sais, c'est lourd. Bref, il a bossé je ne sais combien d'heures là-dessus et il a passé trois mois à se prendre la tête avec l'archi.

— Pin sur Mer. C'est super prétentieux, en plus.

Alice plante sa fourchette dans la salade de mangue.

— En gros, ce projet a bouffé sa vie et il a perdu de vue ses priorités. Il m'a dit : « Vous n'avez peut-être pas envie d'entendre ça maintenant, Alice, mais je suis heureux que le Pacte m'ait aidé à prendre du recul pour voir ce qui était réellement important. C'était dur. Je ne vais pas vous mentir. Néanmoins, je suis reconnaissant au groupe. Mon seul regret, c'est qu'il ne soit pas intervenu plus tôt. » Ensuite, il a énuméré les prix que Pin sur Mer avait récoltés, avant de conclure sur une ode au mariage : « Pas un seul projet, pas un seul détail, pas un seul boulon ne peut rivaliser avec ma femme. Pin sur Mer n'est pas là pour me réconforter dans les moments difficiles. Kerri, si. Sans elle, je serais perdu. »

— Tu es sûre qu'on a rencontré cette Kerri à la soirée ? Je ne me rappelle vraiment pas à quoi elle ressemble.

— Mais si, tu sais, la sculptrice-peintre-écrivain qui portait des pompes Jimmy Choo. Personnellement, si je devais choisir entre Kerri et Pin sur Mer, je serais peut-être tentée par la maison. Quoi qu'il en soit, il était intarissable : « Le Pacte est unique. Je suis conscient que c'est nouveau pour vous et que vous cherchez sans doute encore vos marques. Mais faites-moi confiance, le Pacte connaît son affaire. »

— Oh, pitié.

— À l'en croire, dans vingt ans, nous serons assis côte à côte à l'une des soirées trimestrielles du Pacte et nous rirons de ce petit malentendu.

— Dans vingt ans ? Il rêve !

— Qu'est-ce qu'il m'a dit encore ? Ah oui : « Vous me remercierez, et vous serez tous les deux reconnaissants à Finnegan de vous avoir fait découvrir le Pacte. Ce n'est peut-être pas le cas en ce moment, mais c'est un cap à franchir. Et c'est mon job de vous aider à redéfinir vos priorités. C'est mon devoir de corriger vos idées fausses. »

Cela me rappelle un séminaire sur la propagande que j'ai suivi à la fac.

— Les idées fausses, c'est pas un truc que Mao disait pendant la Révolution culturelle chinoise ?

— Sans doute, soupire Alice. Son laïus était très dictatorial. Et il n'en finissait pas : « Je vous apprécie, Alice. Et Jake est quelqu'un de bien, ça se voit. Ce n'est jamais simple de trouver le juste équilibre entre sa carrière et son foyer. C'est pour cette raison qu'il va falloir procéder à un réalignement psychique et vous aider à vous recentrer. »

— Un réalignement psychique ? Ça sort d'où, ce truc ?

— Aucune idée. Quelqu'un l'attendait dans la salle de conférences et notre entretien était terminé. Il a quand même tenu à me préciser que, depuis la création du Pacte, pas un seul couple n'avait divorcé. Ni séparation à l'essai, ni vie à part, ni rien du tout. Et il a ajouté : « Le Pacte est exigeant, mais il donne beaucoup en retour. Comme le mariage. »

Je bois une longue gorgée de bière.

— Il faut qu'on quitte cette secte. La plaisanterie a assez duré.

Alice picore sa salade, triant le concombre de la mangue.

— Jake… j'ai peur que ce ne soit pas si simple.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Nous mettre en prison ? Ils ne peuvent pas nous obliger à rester.

Elle se mord la lèvre. Puis elle pousse les assiettes et prend mes mains dans les siennes.

— Je ne t'ai pas tout dit. Comme je me levais pour partir, je lui ai balancé : « Je ne sais pas à quoi vous jouez, mais je n'aime pas ça. On frise la persécution. »

— Bravo. Comment a-t-il réagi ?

— Il a souri et il a répondu : « Alice, vous devez faire la paix avec le Pacte. Je suis passé par là avant vous et ce sera pareil pour Jake et vous. Vous n'avez pas le choix. On ne quitte pas le Pacte et le Pacte ne vous quitte pas. » Et c'est là que ça devient vraiment flippant. Il s'est penché sur moi et m'a attrapé le bras. Il me faisait mal tellement il serrait, ce con ! Et il a chuchoté : « En tout cas, personne ne le quitte vivant. » Je me suis dégagée. J'étais super mal. Mais déjà il était redevenu le type jovial avec qui on avait bavardé à la soirée, et il a ajouté en riant : « Je plaisantais. » Pourtant, je te promets qu'il avait l'air très sérieux.

J'imagine ce salopard poser la main sur Alice, la menacer, et je vois rouge.

— Cette fois, c'est trop ! Je vais lui rendre visite demain.

Alice secoue la tête.

— Ça ne ferait qu'empirer les choses. La bonne nouvelle, c'est que c'est fini. Il m'a raccompagnée à la porte et devant son bureau il m'a dit que c'était notre dernier rendez-vous : « Pensez à vos priorités, Alice, vos priorités. Ne vous égarez pas. Et saluez mon ami Jake de ma part. » Et il m'a plantée là. C'était trop bizarre.

— Dans quelle galère est-ce qu'on s'est embarqués ? Il faut qu'on se tire de là.

Alice me regarde d’un air perplexe, comme si elle avait affaire à un demeuré.

— Bien sûr, Jake. Mais je te dis que je ne crois pas que ce soit possible.

Elle serre mes mains plus fort et je vois quelque chose d’inhabituel dans ses yeux, quelque chose qui ne lui ressemble pas.

— Jake, j’ai la trouille.

29

Depuis une semaine, je vais à Draeger's tous les jours et je n'en ai toujours pas parlé à Alice. Ce n'est pas que je veuille lui cacher quoi que ce soit, mais je ne tiens pas à l'alarmer outre mesure. Quand nous sommes ensemble, j'essaie de donner le change, de faire comme si je n'étais pas plus inquiet que cela. Lorsqu'elle mentionne le Pacte, en général pour dire qu'elle n'a toujours pas de nouvelles de Vivian ou de Dave, je réponds d'un air dégagé : « On s'est peut-être affolés pour rien », mais je n'y crois qu'à moitié et Alice n'est sans doute pas plus convaincue que moi.

Cela dit, j'ai l'impression que ce que je vis en ce moment m'aide à mieux comprendre l'état d'esprit de mes patients adolescents, lorsqu'ils attendent des semaines que leurs parents lâchent enfin le morceau et leur annoncent qu'ils divorcent. Chaque jour, je dois combattre l'inquiétude qui me ronge. Je cherche JoAnne dans les rayons de Draeger's et je me prépare au pire. J'imagine que Vivian va nous téléphoner, une invitation à déjeuner, un ordre à peine voilé, et qu'elle va nous sortir de son chapeau une règle que nous avons violée sans le savoir ou une requête du siège.

L'appel ne venant pas, je commence à me dire que notre peur ne repose sur rien. Pourquoi craindre un club qui nous a simplement invités à une réception et a offert à ma femme un bijou temporaire et quatre semaines d'entretiens, qui, hormis le dernier, étaient plutôt

raisonnables et constructifs ? Mais il y a les fois où je cède à la panique. Je rentre à pied du cabinet et quand je débouche dans notre rue, à l'angle de Balboa Street, je regarde à droite et à gauche pour m'assurer qu'il n'y a rien d'inhabituel. Un soir, je vois un type assis au volant d'un Chevrolet Suburban noir, garé en face de chez nous. Au lieu de gravir le perron, je fais le tour du pâté de maisons pour revenir par l'autre côté et je note le numéro de sa plaque d'immatriculation, tâchant de distinguer le conducteur à travers les vitres teintées. Quand la porte de l'une des maisons s'ouvre sur une vieille dame chinoise qui grimpe dans le Chevrolet, j'ai l'impression d'être le dernier des idiots.

De son côté, au bout de quelques jours, Alice finit par se détendre un peu, même si elle est toujours sur ses gardes. Elle se débrouille pour être rentrée à l'heure du dîner, mais elle est préoccupée et jamais d'humeur à faire l'amour. Le bouton de stress à côté de sa fossette gauche disparaît et réapparaît. Elle a les yeux cernés et elle s'agite et se retourne la nuit. Le matin, elle se lève de plus en plus tôt pour travailler avant de partir au cabinet.

— Je perds mes cheveux, déclare-t-elle un jour, d'un ton plus résigné qu'inquiet.

— N'importe quoi !

Mais j'en vois des preuves dans la douche et dans le lavabo, et même sur ses vêtements. Je continue d'aller à Draeger's, en vain. Des pensées macabres me viennent. Pourquoi JoAnne n'est-elle pas reparue ? A-t-elle des problèmes ? Je n'aime pas l'effet que le Pacte a sur moi et encore moins celui qu'il a sur Alice. Elle semble vivre en permanence sous une chape de plomb.

Le mardi, j'appelle Vivian et lui demande si elle veut bien prendre un café. Elle me propose aussitôt de la retrouver au Java Beach, dans le Sunset District.

— J'y serai d'ici une demi-heure, ajoute-t-elle.

Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'elle décroche et encore moins à ce qu'elle me donne rendez-vous aussi vite. C'est d'autant plus embêtant que je n'ai pas réfléchi à ce que je vais lui raconter.

Certes, je veux quitter le Pacte, mais comment aborder le sujet ? Dans le cadre de mon travail, j'ai remarqué que les gens réagissaient souvent moins à ce que l'on disait qu'à la manière dont on le disait. Tout le monde est conscient qu'on ne peut pas recevoir que des bonnes nouvelles. C'est la vie, après tout. Il y a des hauts et des bas. Toutefois, si on n'a aucune prise sur l'information elle-même, la manière de la transmettre, les gestes, les mots employés, l'empathie peuvent faire la différence. La marge de manœuvre est étroite mais le messager a néanmoins la possibilité de faciliter les choses, ou de les empirer.

Alors que je roule en direction du Java Beach, je ne cesse de répéter et de modifier ce que je compte dire à Vivian. Je n'ai pas droit à l'erreur. Je veux rester ferme sans être agressif, décontracté mais respectueux. Je veux à la fois que cela ressemble à une question – pour atténuer son éventuelle colère –, et ne laisser aucun doute quant à notre décision. Alice et moi devons quitter le Pacte, lui expliquerai-je. C'est une source de stress et d'anxiété qui pèse sur notre mariage, un comble quand on pense que la raison d'être du Pacte est de le protéger. Il vaut mieux, pour nous et pour tous les membres extraordinaires du groupe, que nous en restions là. Je remercierai Vivian pour sa gentillesse et m'excuserai de ce revirement soudain. Je serai concis et résolu. Et ce sera fini. Alice sera délivrée de cette étrange fatalité qui s'acharne contre elle.

Je trouve une place à une centaine de mètres du Java Beach. Je constate en m'approchant que Vivian est déjà là. Elle a deux tasses devant elle. Comment a-t-elle fait si vite ? Sa robe violette n'a l'air de rien mais ce n'est qu'une impression. Son sac à main, lui, ne fait pas semblant. Il a manifestement coûté les yeux de la tête. Elle porte de

larges lunettes de soleil en dépit du brouillard et sirote son café les yeux tournés vers l'océan. Elle est exactement telle qu'Alice me l'a décrite : ordinaire au premier abord, et tout sauf ordinaire dès qu'on l'examine un peu plus attentivement.

Alors que les gens autour d'elle ne cessent de s'agiter, elle est détendue, le visage serein, ni téléphone ni ordinateur devant elle. En fait, elle semble parfaitement bien dans sa peau.

— Mon Ami, dit-elle en se levant.

Son étreinte dure une seconde de trop. Elle sent bon, un frais parfum de brise océane.

— Chocolat chaud ?

Elle m'indique la tasse qui m'attend sur la table et ôte ses lunettes de soleil.

— Gagné.

Je prends une gorgée, répétant une dernière fois mon discours dans ma tête.

— Jake, je vais nous épargner un moment embarrassant. Je sais pourquoi vous êtes là. Je comprends.

— Ah ?

Elle pose sa main sur la mienne. Ses doigts sont chauds, ses ongles manucurés.

— Le Pacte peut paraître effrayant. Il me fait encore peur de temps en temps. Mais la peur, utilisée à bon escient et dans un but noble, a des aspects positifs. C'est un moteur efficace.

— Il faudrait plutôt parler de tactiques d'intimidation, dis-je en retirant ma main lentement.

Je regrette aussitôt ces mots. Ce n'est pas le ton adéquat. Trop agressif. Je réessaie.

— J'ai appelé pour deux raisons. D'abord, je souhaite vous remercier pour votre gentillesse, dis-je d'une voix aussi légère que

possible. Alice s'en veut beaucoup de ne pas vous avoir envoyé de petit mot.

— Oh, mais si !

— Pardon ?

— Après notre dernier déjeuner. Dites-lui que les tulipes jaunes étaient magnifiques.

Étrange. Alice ne l'a pas mentionné.

— Je n'y manquerai pas.

Je prends mon courage à deux mains, déterminé à poursuivre, mais une fois encore Vivian pose sa main sur la mienne.

— Jake, mon Ami, s'il vous plaît. Je sais. Alice et vous souhaitez quitter le Pacte.

Je hoche la tête, surpris que ce soit si facile.

— Nous apprécions énormément tous les gens que nous avons rencontrés dans le groupe. Ce n'est pas personnel. C'est juste que ça ne nous correspond pas.

Vivian sourit et je me détends un peu.

— Jake, je vous entends. Mais parfois, mon Ami, ce que nous voulons et ce qui est bien pour nous sont deux choses différentes.

— Il arrive aussi que ce soit la même chose.

— Je vais être honnête.

Elle lâche ma main et la chaleur de son regard s'éteint.

— Je ne vous laisserai pas abandonner le Pacte. Et le Pacte, c'est certain, ne vous abandonnera pas. Pour le meilleur et pour le pire. Beaucoup d'entre nous sont passés par là. Beaucoup d'entre nous ont éprouvé ce qu'Alice et vous éprouvez en ce moment. La peur, l'anxiété, les interrogations au sujet de l'avenir. Mais tous, nous avons surmonté l'obstacle. Et, finalement, nous nous en sommes tous félicités.

Elle sourit avec un calme olympien. Il m'apparaît tout à coup évident que je ne suis pas le premier à qui elle tient ce discours.

— Jake, écoutez-moi bien, vous devez faire la paix avec le Pacte. C'est mieux pour vous et c'est mieux pour votre mariage. Le Pacte est un fleuve violent et puissant si on lui résiste, mais calme et serein si on se laisse porter par le courant. Si vous cessez de lutter, il vous conduira, Alice et vous, vers un lieu de perfection, un lieu de beauté.

Je me force à garder mon sang-froid. Comme avec mes patients, lorsqu'une séance devient particulièrement intense, ma voix se fait plus douce.

— Vivian, ne vous inquiétez pas pour nous. Alice et moi devons trouver notre propre chemin. Et nous le trouverons. Le Pacte effraie Alice. Il m'effraie. À vrai dire, on dirait une secte. Les menaces voilées, les faux contrats…

— Faux ? répète-t-elle en haussant les sourcils. Je vous assure, Jake, ils sont on ne peut plus authentiques.

Je songe à ce premier jour où Alice et moi avons signé, pensant qu'il s'agissait d'un jeu sans conséquence. Fichus stylos. Les photos. Orla et sa maison en Irlande.

— Vous ne représentez pas la loi, Vivian. Vous, Dave, Finnegan et les autres. Le Pacte n'a aucune espèce d'autorité. Vous en êtes quand même consciente, non ?

Elle ne sourcille pas.

— Je suis certaine que vous vous rappelez qui vous a invités à rejoindre le Pacte. Finnegan est le plus gros client du cabinet de votre femme, n'est-ce pas ? Un homme qui jouit d'une stature internationale, quelqu'un qui a le bras long. Je ne pense pas m'avancer beaucoup en disant qu'il doit peser lourd dans le chiffre d'affaires du cabinet. C'est grâce à sa recommandation qu'on a confié si vite un dossier important à Alice. Jake, vous avez dû vous rendre compte que le Pacte, ce n'est pas seulement moi, Orla et Finnegan. Le Pacte, c'est un millier de Finnegan, qui tous excellent dans leur spécialité et sont influents dans

leur domaine. Des avocats, des médecins, des ingénieurs, des juges, des généraux, des stars, des politiciens : des gens dont les noms vous donneraient le vertige. Vous avez l'esprit étriqué, Jake, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Prenez du recul, regardez la route devant vous.

J'ai la tête qui tourne. Je tends la main vers mon chocolat chaud, mais j'estime mal la distance. La tasse s'écrase sur le béton, éclaboussant de taches brunes le sac de Vivian. Elle l'essuie délicatement avec une serviette en papier, sans se démonter. Je me baisse pour ramasser les morceaux.

Une serveuse accourt.

— Laissez. Anton va s'en occuper.

Elle a des piercings au nez et aux lèvres, ainsi que des tatouages sur les bras et le cou. Je devine qu'elle doit vivre entourée d'animaux, car elle dégage une légère odeur de chien mouillé. J'ai soudain envie de m'accrocher à elle comme à un radeau. J'éprouve une jalousie intense. Je suis jaloux de sa vie normale.

— Je veux seulement votre bien, reprend Vivian froidement après le départ de la serveuse. Je suis là pour vous aider à atteindre votre but.

— Puisque je vous dis que vous ne nous aidez pas, Vivian !

— Faites-moi confiance, insiste-t-elle, manifestant un refus d'entendre mes arguments presque robotisé. Faites confiance au Pacte. Ce que je veux que vous compreniez, c'est que vous devez vous émanciper de cette vision étroite, de ces idées fausses. Il faut voir plus loin. Alice et vous devez accepter le message que vous a communiqué Dave.

Elle remet ses lunettes de soleil qui lui mangent le visage.

— Vous devez accepter la force que le Pacte peut apporter à votre mariage, à vos carrières, à vos vies. Pas plus qu'un séisme, un raz-de-

marée ou un tsunami, vous ne pouvez arrêter le Pacte. La seule chose qui dépend de vous, c'est la manière dont vous réagirez.

— J'ai l'impression que vous ne m'avez pas entendu. Alice et moi, nous ne faisons plus partie de votre club.

— C'est vous qui refusez d'entendre, répondit Vivian se levant et prenant son sac. Rentrez chez vous. Allez retrouver votre charmante épouse. Vous êtes mon Ami, Jake. À jamais.

Et elle me plante sur ces mots.

30

Alice est étendue sur le canapé, des livres et des articles de droit éparpillés autour d'elle. Son ordinateur portable est ouvert sur la table, mais elle joue de la guitare, un titre de Jolie Holland que j'adore, une très belle chanson acoustique qu'elle a interprétée à notre mariage. Son jeu est subtil, sa voix légère. Il n'y a pas un bruit, comme si la maison elle-même se taisait pour mieux l'entendre. Elle redresse la tête et me sourit, puis chante : « J'ai toujours mes habits de la veille, mes bas de soie et mon vieux manteau parisien. Et je me sens comme une reine à l'arrêt de bus. Regarde ce que tu m'as fait. »

La pureté de sa voix a quelque chose de déchirant et je m'en veux d'avoir échoué auprès de Vivian.

Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue jouer de la musique. La douceur de la chanson semble avoir mis Alice à nu, fait tomber toutes les barrières habituelles. Combien de fois me suis-je interrogé au sujet de l'autre Alice, celle qui se cache sous le vernis de l'avocate, sous les tailleurs bleu marine stricts ? Petite fille, elle rêvait déjà d'être musicienne. Sa mère enseignait le piano et la guitare aux enfants du voisinage et, chez elle, on écoutait toujours de la musique. Je ne peux pas imaginer la petite Alice rêvant de devenir un jour avocate. Lorsque je l'ai rencontrée, elle était en deuxième année de droit. Elle enregistrait encore des chansons, mettait à jour son site, répondait aux e-mails et produisait même à l'occasion d'autres artistes, mais je voyais

bien qu'elle était passée à autre chose. Elle s'était inscrite en fac de droit l'année de ses trente ans. Les passions de sa jeunesse l'avaient « détournée de son objectif », prétendait-elle. Elle comptait parmi les plus âgés de sa promotion et avait le sentiment qu'elle devait mettre les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu. Mais comment pouvait-elle penser que ces années passées à faire ce qu'elle désirait vraiment étaient du temps perdu ? C'était tout le contraire, à mon avis.

« Je n'étais pas satisfaite, m'a-t-elle avoué, alors que nous nous fréquentions depuis quelques mois. Je n'étais pas satisfaite de… de mes relations. » J'avais lu en ligne qu'elle sortait avec le bassiste Eric Wilson et que leurs problèmes de couple avaient rejailli sur le groupe. La rupture avait été moche et leur musique s'en était ressentie. Tout lui semblait souillé. Elle avait décidé qu'il était temps de devenir adulte. Voilà comment elle avait atterri en fac de droit.

La mélodie est envoûtante et je suis heureux d'entendre sa voix. Lorsqu'elle a terminé, elle ne dit pas bonjour, ne me parle pas de sa journée. Elle prend le clavier qui se trouve sur le canapé et joue les premières mesures de « Dance Me to the End of Love » de Leonard Cohen. Pendant toute la chanson – un hymne à l'amour et à la perte écrit alors que Cohen avait cinquante ans et qu'il était au sommet de son art poétique –, elle me regarde avec un petit sourire narquois.

Je pose mon sac sur la table, enlève mon manteau et m'assieds à l'autre bout du canapé. Lorsque je la vois ainsi – tellement dans son élément –, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce à quoi elle a renoncé. L'a-t-elle fait pour elle ? L'a-t-elle fait pour moi ? Enfin, elle repose le clavier et vient se pelotonner contre moi.

— Tu es un vrai petit radiateur, lui dis-je.

Je répugne à lui répéter ma conversation avec Vivian. Ce moment est parfait et je ne veux pas le gâcher. J'aimerais tellement revenir en arrière, à l'époque où le Pacte ne faisait pas partie de notre vie.

Nous restons ainsi quelques instants, puis elle glisse la main dans la poche de sa veste à capuche. Elle en sort un papier froissé.

— C'est quoi ?

Cela ressemble à un télégramme. Devant, il y a le nom d'Alice, mais pas d'adresse.

— On me l'a remis aujourd'hui.

Je le prends et le lis à haute voix :

Chère Amie, vous êtes par la présente convoquée à l'aérodrome de Half Moon Bay ce vendredi à 9 heures. Un de nos agents vous y retrouvera et vous fournira de nouvelles instructions. Il n'est pas nécessaire de vous munir de vêtements ni d'articles de toilette. Merci de ne prendre ni objets de valeur, ni effets personnels, ni appareils électroniques. Ceci est une injonction, et non une invitation. En cas de refus d'obéir, les conséquences sont décrites, comme vous devez le savoir, à la section 8.9, paragraphes 12-14. Au plaisir de vous voir. Bien cordialement, un Ami.

J'ai l'impression qu'un gouffre s'ouvre sous mes pieds.

— Je commençais à croire que je m'étais trompée au sujet de Dave. J'en étais presque arrivée à me persuader qu'il ne s'était rien passé de spécial, que mon imagination avait transformé une conversation ordinaire en quelque chose de beaucoup plus sinistre.

— Ce n'est pas rien, dis-je, avant de lui raconter mon entrevue avec Vivian.

Ses yeux s'emplissent de larmes. Je la prends dans mes bras.

— Pardon, ma chérie. Je n'aurais jamais dû accepter qu'on se laisse entraîner là-dedans.

— Non, c'est à moi de m'excuser. C'est moi qui ai eu l'idée idiote d'inviter Finnegan à notre mariage.

— Tu ne peux pas aller à Half Moon Bay. Que veux-tu qu'ils fassent ?

— Beaucoup de choses. Ils peuvent me faire renvoyer du cabinet s'ils…

Je me rends compte qu'elle panique, que son cerveau s'emballe.

— Nous avons un tas d'emprunts, je n'aurais pas de références, pas de nouvel emploi, notre crédit immobilier… Vivian a raison. Finnegan a le bras long. Et pas seulement lui, tous les autres membres du Pacte que nous ne connaissons pas.

Une idée me vient.

— Et après ? Tu avais l'air d'être tellement heureuse, il y a un instant, quand tu jouais de la musique. Est-ce que ce serait si grave si tu empochais ta prime et que tu claquais la porte ?

— Les primes n'ont pas encore été versées. Je n'ai pas reçu de chèque. Nous avons vraiment besoin de cet argent.

— Nous pouvons très bien nous en passer.

En dépit de mon assurance, je me rends compte qu'elle a raison : entre les investissements pour mon cabinet, l'emprunt pour le local, celui de la maison, et le simple coût de la vie dans l'une des villes les plus chères du monde, nous sommes coincés.

— Je n'ai plus envie de galérer financièrement. Ce n'est pas une vie.

— Est-ce que tu es en train de me dire que tu veux aller à Half Moon Bay ?

— Je n'ai pas le choix. Mais il y a un problème. Ce vendredi, je suis attendue au tribunal. Nous devons présenter ma demande de référé. Je bûche sur ce dossier depuis des mois. On peut gagner une bonne fois pour toutes. Si on n'obtient pas gain de cause vendredi, c'est la catastrophe : des milliers d'heures de travail perdues et aucune chance de se rattraper. Ce n'est pas possible. C'est moi qui ai rédigé la demande, personne ne peut plaider à ma place.

— Le télégramme mentionne des conséquences. Quel genre de conséquences ?

Alice va chercher son manuel sur l'étagère et l'ouvre à la section 8.9.12-14 : « *Les sanctions sont établies en fonction de la gravité du délit, et calculées à l'aide d'un système de points décrit ci-dessous. En cas de récidive, il convient de multiplier le nombre de points par deux. La coopération et les aveux volontaires sont pris en compte dans la décision*. »

— On est bien avancés !

— On pourrait s'enfuir, propose Alice. S'installer à Budapest, changer de nom. Trouver du travail aux halles centrales, près du pont, manger du goulasch, engraisser.

— Pourquoi pas. J'adore le goulasch.

Nous essayons de plaisanter, mais le cœur n'y est pas. Cette fois, nous sommes vraiment dans la merde.

— Il y a toujours la police.

— Ah oui, et qu'est-ce qu'on leur dit ? Qu'une femme avec un sac à main de luxe m'a offert un bracelet ? Que j'ai peur de perdre mon emploi ? Ils vont bien rire, au poste.

— Tu oublies que Dave t'a menacée.

— Tu t'imagines raconter ça aux flics ? Jamais ils ne nous prendront au sérieux. *On ne quitte pas le Pacte*. Allez… Et même s'ils décidaient d'interroger Dave, ce qui n'arrivera pas de toute manière, il leur dirait que c'était une plaisanterie. Et il leur proposerait de visiter Pin sur Mer.

Nous nous taisons, cherchant une solution. J'ai l'impression que nous sommes deux petits rats qui tournons en rond dans une cage, convaincus qu'il doit exister une sortie.

— Putain de Finnegan, dit-elle enfin.

Elle prend son clavier et joue une autre chanson, un morceau mélancolique tiré de l'ultime album de son groupe, celui qu'elle et son ex ont écrit ensemble alors qu'ils étaient en train de rompre.

— Budapest n'est pas une mauvaise idée, dis-je lorsqu'elle a fini.

Alice semble y réfléchir sérieusement. C'était une blague, mais après tout, pourquoi pas ? Je me rends compte que je ferai ce qu'elle voudra. Je l'aime. Je veux qu'elle soit heureuse. Je ne veux pas qu'elle ait peur.

Mon cœur se brise lorsqu'elle murmure :

— Ils nous retrouveraient, non ?

31

Le lendemain, j'accomplis les mêmes gestes que tous les matins – je me lève, je vais au travail, je reçois mes patients –, mais j'ai l'esprit ailleurs. Si Alice est censée se présenter à l'aérodrome vendredi, il faut que nous ayons un plan.

Hier soir, elle avait besoin de se changer les idées, alors nous avons regardé *Mr Slogan*. C'était un épisode plutôt marrant, sur le ministre des Slogans qui achète une voiture qui sent horriblement mauvais et dont l'odeur lui colle à la peau. C'était agréable d'être blottis l'un contre l'autre et de penser à autre chose. Ce matin, la cuisine était encombrée de papiers et d'ouvrages juridiques, comme d'habitude. Le manuel était posé sur l'accoudoir du grand fauteuil bleu. Alice avait laissé un marque-page au début de la section 9 : Procédures, injonctions et recommandations.

Entre deux patients, je continue de chercher une solution. Alors que certaines personnes deviennent paranoïaques à force de ressasser un problème, chez moi, c'est l'inverse. Je parviens presque à me convaincre que la situation n'est pas aussi grave que je le pensais hier. C'est alors qu'Evelyn entre dans mon bureau, une enveloppe blanche à la main. Pas de timbre, mon nom écrit à l'encre dorée, pas d'adresse. Je commence à avoir des sueurs froides.

— Un coursier à vélo vient de le déposer, dit-elle.

À l’intérieur, une carte avec un message manuscrit, également à l’encre dorée :

Nous serions honorés de votre présence à la réception trimestrielle des Amis, à 18 heures, le 10 mars, au 980 Bear Gulch Road, à Woodside. Le code du portail est 665544. Vous êtes prié de ne communiquer le code et l’adresse à personne.

Il n’y a ni signature ni adresse d’expéditeur.

32

Le jeudi matin, je m'assieds sur le lit en tee-shirt et caleçon, et je regarde Alice s'habiller.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je vais aller au travail et toi aussi, répond-elle. Quelles que soient les conséquences, nous les affronterons en temps et en heure. Vivian a sous-entendu que Finnegan pouvait me nuire au cabinet, mais si je ne me présente pas au tribunal, je serai sur la sellette de toute manière.

— Et ce qu'elle a dit à propos de l'influence plus large du Pacte ?

— Je ne sais pas, réplique Alice d'une voix ferme.

Sa confiance est-elle réelle ? Ou joue-t-elle la comédie pour me rassurer ? Quoi qu'il en soit, la voir aussi combative me met du baume au cœur. Si Alice la musicienne est un être éthéré et inspiré qui se fait trop rare à mon goût, Alice l'avocate est une femme intelligente et compétente que je suis heureux d'avoir à mes côtés.

— Je penserai à toi toute la journée, promets-je en la regardant se brosser les cheveux.

Elle met un rouge à lèvres prune et des petits anneaux en or à ses oreilles.

— Je te tiens au courant.

Elle m'embrasse. Un baiser tendre, mais précautionneux, à cause du rouge à lèvres.

En raison de travaux sur la route et de problèmes de parking, un collègue doit passer la prendre. Une Mercedes grise se gare le long du trottoir à 6 heures et emporte Alice.

À 8 h 45, je suis au travail, retournant dans ma tête les paramètres de notre problème insoluble. Toute la journée, j'ai l'estomac noué, tandis que j'enchaîne les rendez-vous, me demandant quand le ciel va nous tomber sur la tête. Evelyn vient me voir.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu couves quelque chose ?

— Je n'en sais rien.

J'envisage un instant de tout lui raconter, mais à quoi bon ? Je l'imagine hésitant entre le rire et l'incrédulité. Elle ne comprendrait pas tout de suite ce que signifie le Pacte et la menace qu'il représente. De plus, impliquer quelqu'un d'autre ne ferait que compliquer notre situation.

À 14 heures, je reçois un SMS d'Alice. C'est un message parfaitement ordinaire : *Je ne serai pas rentrée avant minuit.*

Je peux venir te chercher. Je serai en bas de l'immeuble à 23 h 30. Descends quand tu as fini. Je veux la tenir dans mes bras et la voir de mes propres yeux pour être sûr qu'elle va bien.

J'arrive en avance. Le quartier est calme, la nuit fraîche. J'ai apporté deux sandwichs, un soda pour Alice et deux mini-cakes. Je laisse le chauffage et j'essaie de lire *Entertainment Weekly*. Bien que l'article à la une traite du succès viral de *Mr Slogan*, je suis incapable de me concentrer. Je n'arrête pas de jeter des coups d'œil aux fenêtres éclairées du cabinet, cherchant impatiemment la silhouette d'Alice.

À minuit, elle sort de l'immeuble avec le type qui la draguait à la fête du cabinet, le grand dadais aux cheveux bouclés, Derek Snow. J'entrouvre la vitre et je l'entends lui proposer un verre pour la route.

— Non, merci, répond-elle. Mon adorable mari m'attend.

Je suis bêtement heureux de la voir. Je me penche vers le siège passager pour lui ouvrir la portière. Elle se glisse à côté de moi et jette sa mallette et son sac à main sur la banquette arrière. Elle me donne un baiser passionné et je m'en veux du doute qui s'est brièvement insinué en moi. Ce type n'est pas son genre ; c'est moi qu'elle a choisi.

Elle voit le sac sur le tableau de bord.

— Des sandwichs !

— À votre service.

— Tu es le meilleur mari du monde.

Je fais demi-tour dans California Street tandis qu'Alice attaque son sandwich et me raconte sa journée entre deux bouchées. Son équipe a trouvé de nouveaux éléments et l'affaire se présente bien. Nous sommes presque arrivés lorsque j'évoque enfin le sujet que nous avons soigneusement évité jusque-là.

— Tu vas faire quoi demain ?

— J'ai appelé Dave. Ça ne s'est pas très bien passé. Il a été catégorique : une injonction est une injonction. Apparemment, ta conversation avec Vivian n'a rien arrangé. Et il n'arrêtait pas de répéter que nous devions faire la paix avec le Pacte.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire, selon toi ?

Elle ne répond pas.

— Tu n'aurais pas dû mentionner ta convocation au tribunal. On devrait s'en tenir aux recommandations de JoAnne. Rejette la faute sur moi, il faut qu'on partage les torts.

— Après l'épisode avec Vivian, de toute manière, j'ai l'impression que tu ne vas pas y couper, me dit-elle alors que nous pénétrons dans le garage.

33

Le vendredi, je me réveille à l'aube. Sans un mot, je file à la cuisine préparer le petit déjeuner. Bacon et gaufres, jus d'orange, café. Je veux qu'Alice soit remontée à bloc et qu'elle soit en pleine forme au tribunal. Plus important encore, je veux qu'elle sache que je l'aime. Quoi que nous réserve la journée, je veux qu'elle sache que je suis avec elle.

Je prends le plateau et le porte à Alice. Elle est assise dans le fauteuil bleu, en collant et soutien-gorge, concentrée sur son travail. Elle lève les yeux à mon entrée et sourit.

— Je t'aime.

À 6 heures, elle est partie. Je lave la vaisselle et me douche. Ce n'est qu'au moment où j'appelle Huang que je prends conscience de ce que je vais faire. Je lui dis que je ne me sens pas bien et que je ne suis pas en état de travailler aujourd'hui.

— Intoxication alimentaire. Tu peux annuler mes rendez-vous ?

— Bien sûr. Mais les Bolton ne vont pas être contents.

— C'est vrai. Je suis désolé. Tu penses que je devrais les appeler moi-même ?

— Non, je m'en occupe.

Je laisse un message au cas où je ne serais pas là au retour d'Alice. *Je suis allé à l'aérodrome de Half Moon Bay. C'est la moindre des choses. Je t'embrasse. J.* Puis j'ajoute un post-scriptum qui semble très

mélodramatique, mais qui reflète exactement ce que je ressens. *Merci de m'avoir épousé.*

Sur la route côtière, je me dis que j'ai pris la bonne décision. L'aérodrome de Half Moon Bay se résume à une longue piste perdue entre des hectares de plants d'artichauts. À travers l'épais brouillard, je ne distingue que quelques Cessna couverts et le petit bâtiment qui abrite le 3-Zero Café. Je me gare sur le parking presque vide. À l'intérieur, je prends une table d'où je peux surveiller les avions. Il n'y a pas de contrôle de sécurité, pas de guichet, pas de retrait des bagages, juste une porte vitrée même pas verrouillée qui sépare la piste du restaurant. Une femme mince portant un uniforme de serveuse rétro s'approche de moi.

— Café ?

— Un chocolat chaud, si vous en avez.

— Ça marche.

Je scrute l'aérodrome à la recherche d'un détail inhabituel. Il n'y a que trois voitures sur le parking : la mienne, une Ford Taurus vide, et un camion Chevrolet avec un homme au volant. Il a l'air d'attendre quelqu'un. Je me surprends à pianoter sur la table, un vieux tic nerveux. L'inconnu m'a toujours paru beaucoup plus effrayant que le danger lui-même. Un émissaire du Pacte doit-il retrouver Alice ici pour la sermonner ? Lui mettre un autre bracelet ? Veut-on l'emmener quelque part ? Ni Vivian ni Dave n'ont parlé de voyage en avion. J'aurais dû être plus attentif le jour où Vivian a retiré la photo de Martin Parr pour projeter son PowerPoint sur le mur de notre salon.

Un avion apparaît au-dessus des collines. Il prend un large virage et se prépare à atterrir. Des rubans de brouillard s'enroulent autour de la carlingue. C'est un petit engin privé, bien qu'il soit plus grand et plus luxueux que les Cessna près du hangar. Je consulte ma montre : 8 h 54. Plus que six minutes avant le rendez-vous. Est-ce lui ?

L’appareil avance jusqu’au tuyau de carburant. Un employé arrive en courant. Le pilote et lui échangent quelques mots, puis le pilote se dirige vers le restaurant. Je le vois frissonner et jeter un coup d’œil vers le parking. Manifestement, il cherche quelqu’un ou quelque chose. Il entre et parcourt la salle du regard, sans me prêter attention. Il consulte son téléphone portable, fronce les sourcils et va aux toilettes.

Il n’y a que nous et pas d’autre avion en vue : seulement moi, la serveuse, l’employé, le conducteur du camion et le pilote. Il est 9 heures pile. Je pose un billet de cinq dollars sur la table et me lève. L’homme sort des toilettes et fouille encore une fois la salle du regard avant de se diriger vers le parking. Il est très grand, la petite quarantaine, roux, séduisant, vêtu d’une chemise en jean et d’un pantalon kaki.

Je le rejoins dehors.

— Bonjour.

— Salut.

Il a un léger accent que je ne parviens pas à placer.

— Vous ne chercheriez pas Alice, à tout hasard.

Il se tourne et m’examine d’un air curieux.

— Jake, dis-je en tendant la main.

Il hésite avant de la serrer.

— Kieran.

L’accent est irlandais. Aussitôt, je songe à l’histoire que Vivian nous a racontée au sujet d’Orla et de l’île irlandaise.

— Vous connaissez Alice ? Elle était censée être ici.

Il a l’air un peu irrité.

— Je suis son mari.

— Enchanté. Où est Alice ?

— Elle a eu un empêchement.

Il a un sourire suffisant, comme s’il croyait à une plaisanterie.

— Mais elle va arriver ?

— Non. Elle est avocate. Elle doit être au tribunal. Une affaire très importante.

— Celle-là, on me l'avait jamais faite. Elle est culottée, votre dame.

Il sort un chewing-gum de sa poche, en déplie l'emballage et le glisse dans sa bouche.

— Pas très maligne, mais culottée.

— Je suis venu à sa place.

Il secoue la tête.

— Vous deux, vous êtes impayables.

J'essaie de contrôler les émotions qui se bousculent en moi, mais j'ai l'impression d'être transparent.

— Elle a eu un empêchement et je ne voulais pas vous laisser attendre pour rien, alors je suis venu à sa place. Par politesse.

— Par politesse ? Sérieusement ? Je ne sais pas comment je vais expliquer ça à M. Finnegan.

— C'est lui qui vous envoie ?

Kieran plisse les yeux, de toute évidence surpris par ma bêtise. Ou ma naïveté.

— Toute cette histoire est ma faute.

Et c'est vrai, c'est moi qui ai entraîné Alice dans cette galère. Bien sûr, c'est elle qui a rencontré Finnegan et qui l'a invité à notre mariage. Malgré tout, c'est moi qui voulais à tout prix me marier. Alice ne demandait pas mieux que de continuer à vivre comme avant, confiante dans notre relation. Ainsi que je l'ai déjà dit, je l'aime, mais ce n'est pas pour cette raison que je voulais l'épouser.

— Écoutez, merci d'être venu, c'est admirable et même assez couillu, malheureusement, c'est pas comme ça que ça marche.

— Elle serait là si elle pouvait.

Il regarde sa montre, vérifie ses e-mails sur son portable, manifestement déconcerté.

— Que ce soit clair. Elle ne va vraiment pas venir ?

— Non.

— Bien. Ravi d'avoir fait votre connaissance, Jake. Et bonne chance à votre dame. Elle va en avoir besoin.

Il fait demi-tour pour regagner son avion. Je regarde le petit engin argenté décoller et disparaître dans le brouillard avec une angoisse sourde.

34

Sur le trajet du retour, je reçois un appel de Huang. Il a tenté d'annuler mon rendez-vous de 11 heures, mais Mme Bolton n'a rien voulu savoir.

— Cette femme me fiche la trouille, dit-il.

Les Bolton, Jean et Bob, sont mariés depuis plus de quarante ans. Ce sont les premiers patients qui se sont présentés quand Evelyn a décidé que nous ferions du conseil conjugal. Je n'ai pas tardé à comprendre pourquoi : les Bolton ont déjà écumé tous les psychothérapeutes de la ville.

Chaque semaine, je redoute l'heure que je vais passer avec eux. Ce sont deux êtres malheureux, que leur union rend encore plus malheureux. Le temps s'écoule si lentement que je soupçonne toujours l'horloge murale d'être cassée. Ils seraient divorcés depuis des décennies, si leur pasteur n'insistait pas pour qu'ils se fassent aider. En général, au bout de six mois de consultations, je procède à une évaluation. Si j'ai le sentiment que nous tournons en rond, je recommande mes patients à un confrère. Ce n'est peut-être pas très rentable, mais j'estime que c'est plus honnête.

Avec les Bolton, au bout d'environ trois semaines, je leur ai demandé s'ils avaient envisagé le divorce. « Il n'y a pas un jour où je n'y ai pas pensé au cours des quarante dernières années ! » s'est exclamé Bob.

C’est la seule fois où j’ai vu sa femme sourire.

— D’accord, promets-je à Huang. Dis-leur de venir. Je serai au cabinet à 10 h 30.

— Ça va mieux ?

— Ça dépend de ce qu’on entend par mieux.

Les Bolton sont là à 11 heures tapantes. Je n’écoute pas vraiment ce qu’ils disent, ou plutôt ce que Jean dit, car elle parle sans discontinuer, mais ni l’un ni l’autre ne semble remarquer que je suis ailleurs. En fait, je soupçonne Bob de dormir lui aussi, les yeux ouverts, comme un cheval. Je crois même l’entendre ronfler. À midi, je leur annonce que notre temps est écoulé. Ils sortent en traînant des pieds. Bob se plaint du brouillard. La semaine dernière, c’était le soleil qui le gênait. Après leur départ, Huang se glisse dans le cabinet pour vaporiser du désodorisant et aérer, mais le parfum de Jean est tenace.

À 13 h 47, je reçois un appel d’Alice.

— On a gagné ! s’écrie-t-elle, au comble de la joie.

— C’est génial ! Bravo !

— J’invite l’équipe à déjeuner. Tu nous rejoins ?

— Savourez la victoire entre vous. On fêtera ça tous les deux ce soir. Vous déjeunez où ?

— Ils veulent aller à Fog City.

— J’espère que vous n’allez pas tomber sur Vivian.

— Si je disparais, ma voiture est garée à l’angle de Battery Street et d’Embarcadero. Je te la lègue.

À l’entendre, on pourrait presque croire que tout est normal. Je ne mentionne pas que je suis allé à l’aérodrome. Je veux la laisser profiter pleinement de sa victoire avant de lui annoncer la nouvelle.

Après avoir raccroché, je m’assieds à mon bureau et consulte sans conviction ma boîte aux lettres électronique, réfléchissant à ma rencontre avec Kieran. Que serait-il arrivé si Alice s’était présentée ?

Kieran l'aurait-il fait monter à bord de son avion ? Où l'aurait-il emmenée ? Quand l'aurait-on ramenée ? Se serait-elle révoltée ou aurait-elle accepté de le suivre ? Je me souviens d'une photo surréaliste que j'ai vue il y a des années dans le magazine *Life*. Un groupe d'hommes à l'intérieur d'une zone grillagée en Arabie Saoudite. D'après la légende, ils avaient tous été reconnus coupables de vol et condamnés à avoir une main coupée. Le plus perturbant, c'était leur calme et leur passivité, alors qu'ils attendaient l'horreur inéluctable.

Je rentre à pied à la maison et prends la voiture pour me rendre à Draeger's. L'une des caissières, une petite femme potelée appelée Eliza, m'adresse un signe lorsque je franchis la porte. Je suis devenu un habitué. « J'aime les hommes qui font les courses », me lance systématiquement Eliza quand je passe à sa caisse.

Pas plus aujourd'hui que les fois précédentes je ne vois JoAnne. Je prends des fleurs pour Alice et une bouteille de Veuve Clicquot pour célébrer sa victoire. Et je m'achète des biscuits.

Après avoir attendu un moment, je me résous à partir et je vais régler mes achats.

— J'aime les hommes qui font les courses, dit Eliza. Vous devriez mettre des protéines dans votre panier, mon ami, ajoute-t-elle en scannant les biscuits.

— Pardon ?

— Des protéines, répète-t-elle. Vous savez, du bœuf, du porc, quelque chose qui ne contient pas d'huiles hydrogénées.

Je n'arrive pas à déterminer si son sourire est sincère ou menaçant. J'essaie de me raisonner. C'est Eliza. Cordiale, chaleureuse, comme d'habitude. Elle a dit ça innocemment. Les membres du Pacte n'ont pas l'exclusivité du mot « Ami ».

— Vous allez vous tuer à force, ajoute-t-elle sans se départir de son sourire.

Je prends mon sac et me hâte vers la sortie. Je scrute le parking à la recherche d'un signe inquiétant. Mais comment saurais-je si je dois m'inquiéter ? Je ne vois rien d'anormal, seulement le mélange habituel de Tesla et de Land Rover, avec de temps en temps une Prius à côté d'une BMW série 3. Je tente de me ressaisir. Arrête d'être parano, me dis-je. Ou ne le suis-je pas assez ?

Alice rentre un peu avant 18 heures. J'ai jeté le message où je lui disais que j'allais à l'aérodrome. Ça peut attendre demain. Elle est transportée par sa victoire, et éméchée par le long déjeuner festif. Son ivresse est contagieuse et, pour une fois, je parviens à oublier le sentiment de malaise qui me taraude depuis des mois. Il est toujours là, mais je le repousse dans un coin de mon esprit, pour Alice. Je dispose du fromage et des crackers sur une assiette, tandis qu'elle fait sauter le bouchon du champagne. Nous sortons sur le balcon microscopique de notre chambre. Le soleil ne va pas tarder à se coucher et, en dépit du brouillard, notre petit bout d'océan reste visible. C'est cette vue, minuscule mais parfaite, qui nous a décidés lorsque nous avons acheté cette maison qui n'était pas vraiment dans nos moyens. Ce n'est pas seulement l'océan qui fait son charme, mais les rangées de maisons trapues des années 1950, les jardins pittoresques, les beaux arbres qui bordent Fulton Street, le long de Golden Gate Park. Une fois la bouteille vide, nous nous attardons encore un peu dehors. Alice me rejoue sa matinée au tribunal, avec en prime des imitations désopilantes des avocats du camp adverse et du juge bourru. Elle est en forme et on s'y croirait. Elle a bossé comme une folle sur cette affaire et je suis fier d'elle.

La drôle de rencontre avec le pilote, la séance déprimante avec les Bolton et l'expédition ratée à Draeger's s'estompent. Je me rends compte que je dois faire un effort pour vivre l'instant. Pour être dans un état de « pleine conscience », selon l'expression à la mode. Ce

moment de détente intime avec Alice, où nous fêtons son succès, simplement heureux d'être ensemble, me semble l'essence même du mariage. J'aimerais pouvoir le retenir ; j'aimerais pouvoir le reproduire chaque jour. Le garder en réserve dans un coin de mon esprit, pour le ressortir dans les moments difficiles. J'ai envie d'inciter Alice à en faire autant, mais ce serait paradoxal, non ? Si je lui disais que ce moment est précieux et qu'elle ne doit pas l'oublier, ne serait-ce pas lui rappeler que le bonheur est éphémère et que tout peut basculer en un instant ?

La sonnerie de son portable m'arrache à ma rêverie. Avant que j'aie le temps de lui dire de ne pas répondre, elle décroche.

Elle sourit et je pousse un soupir de soulagement. C'est son client, Jiri Kajanë, qui l'appelle de sa villa sur la côte albanaise. Il vient d'apprendre qu'ils ont gagné. Alice rit et met la main devant le téléphone pour m'expliquer qu'il a écrit une suite à sa nouvelle et qu'il a donné son nom à un de ses personnages.

— Je suis Alice, la secrétaire qui résout la mystérieuse affaire de la page disparue dans le très important dossier U'Ren. Kajanë dit que tu peux être le gardien du terrain de pétanque de l'hôtel Dajti. Il a un petit rôle, mais essentiel.

Elle me sourit.

— Alice la secrétaire et Jake le gardien trouveront-ils l'amour et le bonheur ? demande-t-elle à Kajanë.

S'ensuit un long silence. Manifestement, la réponse est compliquée. Enfin, elle se tourne vers moi :

— Le véritable amour est insaisissable, mais ils feront de leur mieux.

35

Je me réveille en sursaut au milieu de la nuit, persuadé qu'on cogne avec insistance à la porte. Je fais le tour de la maison, regarde par toutes les fenêtres, consulte la caméra connectée au réseau wifi, mais je ne remarque rien de particulier. À cette heure, notre quartier est totalement silencieux ; le vent et l'épais brouillard étouffent tous les sons. Je braque une lampe de poche sur le jardin. Rien non plus. Alors que j'examine la clôture du fond, je vois les yeux rouges de quatre ratons laveurs luire d'un éclat sinistre dans le faisceau lumineux.

Le lendemain matin, à mon réveil, Alice dort comme une souche. Elle n'a pas bougé d'un centimètre de l'endroit où elle s'est écroulée hier soir. Je lance le café et prépare des gaufres et du bacon.

Une heure plus tard, Alice me rejoint à la cuisine.

— Du bacon !

Elle m'embrasse, puis remarque que j'ai lavé et plié le linge.

— Est-ce que j'ai dormi pendant plusieurs semaines ? Quel jour on est ?

— Mange.

— Je pense qu'on s'est affolés un peu vite, dit-elle en attaquant son petit déjeuner. Je ne suis pas allée à l'aérodrome et ça n'a pas provoqué de catastrophe planétaire.

Je me décide enfin à lui raconter ma rencontre avec le pilote. Je n'ai rien dit jusque-là pour ne pas gâcher sa victoire, mais elle doit

savoir. J'ai peur que Vivian ou Dave appelle – ou pire, Finnegan – et je ne veux pas qu'elle soit prise au dépourvu. Je décris l'accent du pilote, son impatience, son incrédulité lorsqu'il a compris qu'elle ne viendrait pas. Elle fronce les sourcils.

— Il a vraiment mentionné Finnegan ?

J'acquiesce. Elle passe sa main sur ma nuque et m'ébouriffe les cheveux.

— C'est adorable d'y être allé à ma place.

— Ça me concerne autant que toi.

— Est-ce que tu as eu l'impression qu'il était là pour me transmettre un message ? Pour livrer un paquet ou je ne sais quoi ?

— Il n'avait rien qui ressemblait à un paquet.

— Tu crois qu'il était censé m'emmener quelque part ?

— Oui.

Alice prend une inspiration. Les plis qui barrent son front s'accentuent.

— Je vois.

— Allons faire un tour.

Je veux qu'on discute, mais après le bracelet, après ce qui s'est passé hier, je ne suis pas certain que nous pouvons parler librement dans notre propre maison.

Elle va dans la chambre pour enfiler un jean, un pull et sa doudoune. Dehors, elle fouille la rue du regard. Moi aussi. Nous tournons à gauche, notre trajet habituel quand nous allons à Ocean Beach. Alice marche d'un pas vif et déterminé. Nous nous taisons tous les deux. Lorsque nous sommes sur le sable, elle se détend un peu. Nous avançons jusqu'au bord de l'eau.

— Tu sais, Jake, dit-elle enfin, je suis heureuse de t'avoir épousé, et je ne voudrais changer ça pour rien au monde. Ça va te sembler bizarre, mais j'ai repensé à ce moment dans la salle de conférences,

après la victoire de Finnegan. Les associés m'ont appelée. La pièce était pleine et je me suis retrouvée juste à côté de lui. Quand Frankel a mentionné que j'allais me marier, il a passé son bras amicalement autour de mes épaules en disant : « J'adore les mariages. » Et moi j'ai répliqué : « Voulez-vous venir au mien ? » J'ignorais que j'allais l'inviter avant de prononcer ces mots. Je n'étais pas vraiment sérieuse. Tout le monde a ri. Et quand il a répondu : « Je serais honoré », il y a eu un flottement. On s'était tous défoncés pour attirer son attention, pour être remarqués par le Fabuleux Finnegan, cette légende vivante qui a plutôt la réputation de tenir les autres à distance, et la générosité de sa réponse a scotché tout le monde, même si, bien entendu, personne ne pensait qu'il viendrait pour de bon. En tout cas, moi, je n'y croyais pas. Juste avant de partir, il s'est arrêté devant mon poste de travail. Il restait des invitations sur mon bureau et, quand il a demandé : « Alors, où allons-nous célébrer cette noce ? », je lui en ai tendu une. Ça semblait parfaitement naturel. Un jeu que nous poussions jusqu'au bout, car nous ne voulions ni l'un ni l'autre reconnaître qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Du moins, c'était ce que je croyais. Ce n'est qu'après son départ que je me suis rendu compte qu'il était sérieux. Et c'est là que ça devient bizarre, Jake : c'était comme s'il savait à l'avance ce qui allait se passer. Comme s'il avait tout orchestré.

— Impossible.

— Tu en es sûr ?

Nous nous tenons au bord de l'océan. Alice ôte ses chaussures et les lance dans le sable derrière nous. Je l'imite. Je prends sa main et nous avançons ensemble. L'eau est glacée.

— Tout ça pour dire que notre mariage était un jour magique et que je ne regrette rien. Je ne regrette pas d'avoir rencontré Finnegan et, crois-le ou non, je ne regrette pas le Pacte.

Sur le moment, je suis décontenancé, puis je pense comprendre. C'est comme Isobel quand elle dit que son existence repose sur le malheur de son père. Il y a des choses qu'on ne peut pas séparer. Elles sont tellement enchevêtrées qu'elles ne peuvent aller l'une sans l'autre. Revenir en arrière signifierait renoncer au bon comme au mauvais.

— Tu me rends heureuse et je veux être digne de toi.

— Tu plaisantes, tu l'es dix mille fois.

Quelques mètres plus loin, un surfeur remonte la fermeture de sa combinaison et attache une sangle à sa cheville. Son chien se tient à côté de lui, haletant. Nous le regardons lui tapoter la tête avant de s'avancer dans l'eau. Le chien suit un peu son maître, puis le surfeur indique la plage :

— Va-t'en, Marianne !

L'animal obéit et nage jusqu'à la rive. Marianne, drôle de nom pour un chien.

— Quand j'étais petite, j'étais tellement indépendante et têtue que ma mère répétait constamment qu'elle plaignait l'homme qui m'épouserait. Plus tard, elle a commencé à dire que je ne me marierais jamais. Une fois, elle m'a même dit qu'elle était heureuse avec mon père, mais qu'elle n'était pas sûre que je sois faite pour le mariage. Que je devrais trouver ma voie. Créer mon propre bonheur. Sauf que, derrière ses mots, j'entendais autre chose. Je pensais qu'elle voulait dire que je décevrais obligatoirement celui qui m'épouserait. Même quand on a commencé à sortir ensemble, et ça a duré un bon moment – sans doute plus longtemps que tu n'aimerais l'entendre –, au fond de moi, j'étais convaincue que je ne me marierais jamais.

Cet aveu me laisse sans voix. Le surfeur s'éloigne du bord en pagayant vigoureusement avec les mains contre le courant. La chienne aboie sur la plage tandis que le brouillard avale peu à peu son maître.

— Pourtant, le plus étrange, continue Alice, c'est que le jour où tu m'as demandée en mariage, je n'ai pas hésité. Je voulais t'épouser, mais j'avais peur de te décevoir.

— Alice, tu ne m'as jamais…, tu ne…

— Laisse-moi terminer, m'interrompt-elle, m'entraînant toujours dans l'eau glacée qui lèche mes chevilles et trempe mon jean. Quand Vivian est venue nous voir, la première fois, et qu'elle nous a donné ces papiers à signer, j'étais heureuse. Ce qu'elle décrivait ressemblait à une secte, ou à une société secrète, quelque chose qui en temps normal m'aurait fichu la pétoche et m'aurait fait prendre mes jambes à mon cou. Mais je ne voulais pas m'enfuir. En écoutant son laïus sur le Pacte, la boîte, les contrats, Orla, j'ai pensé que c'était un signe. Que ça prouvait que c'était écrit. C'était l'outil qui me permettrait de ne pas décevoir mon mari. C'était ce dont j'avais besoin. Même après, quand on a compris de quoi il retournait, une part de moi était satisfaite. Tu aurais sans doute eu du mal à supporter le bracelet et les entretiens avec Dave, mais ils ne me gênaient pas tant que ça. En fait, ils m'apportaient quelque chose. Tu ne peux pas imaginer à quel point ces quinze jours pendant lesquels j'ai porté le bracelet ont été intenses. Tu vas trouver ça tordu, mais je sentais une connexion incroyable entre nous : jamais je n'avais éprouvé un truc pareil avec qui que ce soit. C'est pour ça que, malgré tout, je ne peux pas dire que je regrette le Pacte. Ce que nous vivons en ce moment, j'ai l'impression que c'est un test que nous devons réussir. Pas pour le Pacte ni pour Vivian ou Finnegan, mais pour nous.

Le surfeur a disparu à présent. Marianne a cessé d'aboyer et elle gémit à fendre le cœur. Je pense à quelque chose que j'ai lu au sujet des très jeunes enfants, qui ne sont pas capables de comprendre qu'une personne ou un objet qui n'est pas devant eux existe encore. Quand une mère quitte la pièce et qu'un bébé pleure, c'est parce qu'il ignore

qu'elle va revenir. Tout ce qu'il a vécu avec elle, les centaines de fois où elle a disparu puis reparu ne signifient rien à cet instant. Tout ce qu'il sait, c'est que sa mère n'est plus là. Il est littéralement désespéré, car pour lui il n'existe pas d'avenir où il la retrouvera.

Une vague s'écrase sur la rive. J'ai les mollets trempés et Alice est éclaboussée jusqu'aux cuisses. Nous faisons demi-tour et nous enfuyons en riant. Je l'attire contre moi et je sens son corps mince sous l'épaisse doudoune. Des larmes me piquent les yeux, des larmes de gratitude. En quelques minutes, elle m'a révélé plus sur notre relation et ce qu'elle signifie pour elle qu'au cours des trois dernières années. Je réalise tout à coup que, en dépit de la menace qui pèse sur nous, en dépit de l'incertitude, du gouffre de l'inconnu devant nous, je n'ai jamais ressenti un tel bonheur.

— Ce que je veux dire, Jake, c'est que je suis heureuse d'être sur cette route avec toi.

— Moi aussi. Je t'aime.

De retour à la maison, en bas du perron, Alice m'embrasse. Oublieux de tout, je ferme les yeux juste assez longtemps pour ne pas voir le SUV Lexus noir se garer dans notre allée. Lorsque je les rouvre, il est là. Je colle ma bouche contre l'oreille d'Alice et je murmure :

— S'il te plaît, dis-leur que tout est ma faute.

36

Si on soustrait les périodes de sommeil, le couple américain moyen passe à peine quatre minutes par jour en tête à tête.

Le mot « époux » vient d'un mot latin signifiant « promettre ».

Plus de la moitié des mariages se terminent en divorce avant la septième année.

On célèbre trois cents mariages par jour à Las Vegas.

Le coût moyen d'un mariage est le même que celui d'un divorce : vingt mille dollars.

Les couples mariés se disent moins heureux après l'arrivée des enfants dans 65 % des cas. Paradoxalement, les enfants réduisent les risques de divorce.

Le partage des tâches ménagères est un facteur essentiel de nos jours : si une femme a le sentiment qu'elles sont réparties équitablement, le mariage a beaucoup plus de chances de durer.

Chaque année, on publie une foultitude de faits totalement fantaisistes au sujet du mariage. Une vaste proportion de ces informations erronées sont dues à l'influence de la religion et des Églises. Certains mythes ont la vie dure. Ainsi, vivre ensemble et avoir des relations sexuelles avant le mariage ou épouser quelqu'un d'une autre confession aurait des effets délétères sur le couple.

Un mariage a 57 % de risques supplémentaires de se terminer en divorce si les conjoints vivent ensemble avant le mariage, peut-on lire sur

le site d'un magazine féminin très connu. Dans une note en caractères minuscules, il est précisé que l'enquête a été commanditée par la Coalition américaine pour la protection des valeurs familiales. Les études scientifiques sérieuses indiquent pourtant que c'est totalement faux. Personnellement, parmi les couples que j'ai reçus, ceux qui vivaient ensemble avant le mariage m'ont toujours paru plus solides.

Il y a une donnée cependant que l'on retrouve presque partout : la plupart des couples affirment que la troisième année de leur mariage a été la plus heureuse. Alice et moi sommes mariés depuis seulement quelques mois et je ne peux imaginer être plus heureux. Le revers de la médaille, c'est que je ne peux pas imaginer non plus être moins heureux après la troisième année.

37

Un homme et une femme descendent du SUV. Ils sont tous les deux en costume. Il a un peu moins de quarante ans, les cheveux courts, des taches de rousseur, et il est plus petit que sa compagne. Sa veste le comprime au niveau de la poitrine et des épaules, comme s'il avait commencé à faire de la musculation après être allé chez le tailleur. La femme se tient à côté de la portière passager, les mains derrière le dos.

— Bonjour, je m'appelle Declan, dit l'homme en s'approchant du perron.

Comme Kieran, il a l'accent irlandais. Il me tend la main.

— Jake.

— Et vous devez être Alice ?

— Oui, répond-elle en redressant les épaules.

— Voici mon amie Diane.

Celle-ci nous salue d'un hochement de tête.

— Est-ce qu'on peut entrer ?

— On a le choix ? demande Alice.

Elle sourit, mais je vois la lueur de défi dans son regard.

Diane prend un grand sac de voyage noir sur la banquette arrière du SUV. Declan nous suit au salon, tandis que son acolyte attend dans l'entrée, le sac à ses pieds.

— Je vous sers à boire ?

— Non, merci, répond Declan. Peut-être pourrait-on s'asseoir une minute ?

Alice, toujours vêtue de sa doudoune, prend le fauteuil bleu. Je reste debout derrière elle, les mains sur ses épaules.

Declan sort une pochette de sa sacoche et étale des papiers sur la table basse, devant Alice.

— Si je ne me trompe pas, vous aviez reçu une injonction vous ordonnant de vous présenter à l'aérodrome de Half Moon Bay. Nous sommes d'accord ?

— Oui.

— Elle devait plaider au tribunal fédéral hier matin. Nous avons exprimé notre vœu de quitter le Pacte et notre requête a été refusée, Alice a expliqué qu'elle ne serait pas en mesure…

— Je suis sûr qu'elle avait ses raisons, m'interrompt Declan. Mais ce n'est pas à nous d'en juger.

Il pousse une feuille devant Alice.

— Veuillez dater et signer ce papier. Prenez le temps de le lire si vous le souhaitez. C'est une déclaration qui établit que vous aviez connaissance de l'injonction de vous présenter à la date et au lieu mentionnés.

— Je sais lire, réplique Alice sèchement.

Elle parcourt les quelques paragraphes. Alors qu'elle s'apprête à signer, j'arrête sa main.

— C'est bon, Jake. Laisse-moi gérer ça. Il n'y a vraiment rien de plus dans ce document.

Declan place une seconde feuille devant elle.

— Si vous voulez bien également signer ce formulaire.

— De quoi s'agit-il ?

— Il indique que vous avez été informée de mon identité et que vous reconnaissez que Diane et moi sommes mandatés pour exécuter

les termes du contrat que vous avez signé à la date ci-dessous en présence de Vivian Crandall.

— Et quels sont ces termes ? interviens-je.

— Cela signifie que votre femme doit venir avec nous ce matin.

— Dans ce cas, je l'accompagne.

— Désolé, seulement Alice.

— J'ai le temps de me changer ? demande-t-elle.

— Tu ne comptes pas les suivre, si ?

Elle pose la main sur mon bras.

— Ne t'inquiète pas, Jake. Je veux aller jusqu'au bout. Mais je ne signerai pas ce papier, reprend-elle à l'adresse de Declan.

— C'est obligatoire.

Alice secoue la tête.

— Si vous n'acceptez pas que je vous suive sans signer ce papier, alors vous devrez partir sans moi.

Declan jette un coup d'œil à Diane toujours dans l'entrée. Elle n'a pas dit un mot jusque-là, mais a écouté avec attention.

— C'est la procédure, déclare-t-elle.

— Eh bien, appelez vos supérieurs si nécessaire, répond Alice avec un haussement d'épaules. Mais ne comptez pas sur moi pour signer n'importe quoi. Je suis avocate, ne l'oubliez pas.

Je songe au contrat que nous avons signé et, en dépit de ce qu'elle a dit sur la plage un peu plus tôt, je regrette qu'elle n'ait pas été aussi prudente ce jour-là.

— Très bien, capitule Diane, le visage impénétrable. Il y a encore une série de formalités à accomplir. Mais on verra ça une fois que vous vous serez changée.

— Je suggère que vous passiez une tenue ample et confortable, ajoute son compagnon.

Alice se lève et se rend dans la chambre pour se débarrasser de ses vêtements humides après la promenade. Je veux la suivre, mais je n'ai aucune envie de laisser ces deux-là seuls dans notre salon. Allez savoir ce qu'ils sont capables d'y cacher.

— Combien de temps sera-t-elle absente ?

— Je l'ignore, répond Declan.

— Où l'emmenez-vous ? Est-ce que je pourrai lui rendre visite ?

— Je crains que ce ne soit pas possible, intervient Diane.

— Est-ce qu'elle pourra au moins me téléphoner ?

— Bien sûr, dit Declan avec un grand sourire, comme si tout cela était parfaitement normal et sensé. Elle aura droit à deux appels par jour.

— Sérieusement, combien de temps sera-t-elle absente ? Et que va-t-on lui faire ?

Declan tire sur les épaules de sa veste étriquée. Je me rends compte que je pose des questions auxquelles il n'est pas censé répondre.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Diane tire un téléphone portable de sa poche.

— Je reviens.

Elle sort et referme la porte derrière elle.

— Entre nous, si je devais faire une estimation : première fois, jeunes mariés, nouveaux au club, je dirais soixante-douze heures maximum. Il s'agit de rééducation.

— C'est quoi ? Un genre de stage ?

— Plutôt un cours privé.

J'imagine des entretiens comme ceux qu'elle a eus avec Dave, mais en plus intense.

— De toute façon, je n'en sais rien, reprend Declan. Je ne peux rien vous dire et cette conversation n'a pas eu lieu.

J’entends Alice qui ouvre et ferme frénétiquement des tiroirs dans la chambre.

— Et si elle refuse de vous suivre ?

— N’y songez même pas. Voici ce qui va se passer : votre femme va finir de s’habiller, nous allons nous occuper des formalités, puis nous allons monter dans le SUV et partir. Tout dépend de l’attitude d’Alice. Un long trajet nous attend et il n’y a aucune raison de le rendre plus déplaisant que nécessaire. Compris ?

— Non, je ne comprends pas, réponds-je, la voix frémissante de colère.

Declan soupire.

— Vous me semblez tous les deux des gens sympathiques et intelligents. J’ai peu de marge de manœuvre, mais laissez-moi la mettre à profit pour que tout se passe aussi bien que possible.

Comme si elles obéissaient à un signal, Diane réapparaît et Alice sort de la chambre. Elle porte un grand pull, un legging et des baskets noires. Elle a le sac qu’elle prend généralement pour partir en week-end, un simple fourre-tout en toile avec ses initiales sur le devant. Je vois des chaussettes et un jean qui dépassent, ainsi que sa trousse de maquillage. Elle semble étrangement résolue et à peine nerveuse.

— Est-ce que je peux prendre mon téléphone et mon portefeuille ?

Declan hoche la tête et Diane s’approche avec un sachet en plastique transparent, une étiquette et un marqueur. Elle l’ouvre afin qu’Alice y laisse tomber son téléphone et son portefeuille. Diane le referme, le scelle à l’aide de l’étiquette et le paraphe, avant de le tendre à Declan qui en fait autant.

— Pas de bijoux, précise Diane.

Alice ôte le collier que je lui ai offert à Noël, celui avec la perle noire. Elle ne l’a pas quitté depuis. Je lui tiens la main, refusant de la

lâcher. Je suis sûr que je suis plus anxieux qu'elle. Elle m'embrasse et murmure :

— Ça va aller. Ne t'inquiète pas, s'il te plaît.

Puis elle plante ses yeux dans ceux de Declan.

— On y va ?

Il la regarde d'un air presque contrit.

— J'aimerais que ce soit aussi simple que ça.

Diane pose son sac de voyage sur la table.

— Il faut que je vous fouille rapidement pour m'assurer que vous n'avez rien sur vous.

— Vous êtes sérieux ? dis-je.

— Madame, veuillez vous mettre là, les mains contre le mur.

Alice m'adresse un sourire ironique, comme si tout ça n'était qu'un jeu et qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

— Oui, mon capitaine, répond-elle avec légèreté.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— C'est la procédure, réplique Declan, évitant mon regard. Nous ne voulons pas que quelqu'un se blesse alors qu'il se trouvait sous notre responsabilité.

Tandis que Diane effectue une fouille au corps, Declan ajoute :

— À vrai dire, ça ne se passe pas toujours aussi calmement. Lorsque quelqu'un a refusé d'obéir à une injonction, il n'est parfois pas disposé à nous suivre. La procédure a donc été établie pour parer à ce genre d'éventualité.

Alice me tourne le dos, les mains contre le mur. La situation est de plus en plus surréaliste. Diane sort de son sac des fers qu'elle lui passe aux chevilles. Celle-ci ne bouge pas.

Je fais un pas vers elle.

— Là, ça va trop loin !

Declan me repousse.

— C’est pour ça que les gens y regardent à deux fois avant d’ignorer une injonction. C’est un moyen de dissuasion efficace.

— Madame, poursuit Diane, pouvez-vous vous retourner et tendre les bras devant vous ?

Alice s’exécute. Diane sort alors quelque chose que je ne reconnais pas tout de suite. Un épais tissu avec des boucles et des chaînes. Alice, qui semble l’avoir identifié avant moi, blêmit.

Diane lui met la camisole de force.

— Vous n’avez pas le droit !

Je me jette sur Declan. Il me frappe à la gorge du tranchant de son avant-bras, sa jambe gauche pivote et je me retrouve à terre. Je tâche de reprendre mon souffle ; tout s’est passé si vite que je suis encore abasourdi.

— Laissez-le ! hurle Alice, immobilisée.

— On va rester cool, OK ? fait Declan.

J’essaie de parler mais aucun son ne sort. Je hoche la tête. C’est seulement lorsqu’il m’aide à me relever que je prends conscience qu’il fait au moins quinze kilos de plus que moi.

Diane le regarde.

— Cagoule et bâillon ?

— Quoi ? s’écrie Alice.

La terreur dans sa voix est déchirante.

— Pouvez-vous me promettre que vous ne crierez pas ? Je n’aime pas qu’on me crie dans les oreilles quand je conduis.

— Oui, oui, bien sûr.

Il réfléchit un instant et hoche la tête.

Tandis que Diane lui passe entre les jambes une sangle qu’elle lui attache dans le dos, Alice demande :

— Est-ce qu’on est obligés de sortir par la porte principale ? Je ne tiens pas à ce que nos voisins me voient comme ça. On peut passer par

le garage ?

Declan jette un coup d'œil à sa comparse.

— Pas de problème.

Ils me suivent à la cuisine et nous descendons les quelques marches qui conduisent au garage. Declan déverrouille le SUV. Je me répète que c'est un mauvais rêve et que je vais me réveiller.

Diane pousse Alice, qui hésite et se retourne vers moi. Pendant une fraction de seconde, j'ai peur qu'elle tente de s'enfuir. Elle m'embrasse.

— Je t'aime, dit-elle en me regardant dans les yeux. N'appelle pas la police, Jake. Promets-le-moi.

Je la serre contre moi, paniqué.

— Allez, on y va, décrète Declan.

Comme je ne bouge pas, il m'attrape l'avant-bras. Sans avoir le temps de comprendre ce qui se passe, je me retrouve à genoux, et une vive douleur me transperce l'épaule.

Avec l'aide de Diane, Alice s'installe maladroitement à l'arrière. Lorsqu'elle est assise, Diane lui attache sa ceinture de sécurité. Je me relève tant bien que mal. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Declan me tend une carte. Il y a un numéro de téléphone dessus, rien d'autre. Il me regarde dans les yeux.

— Uniquement en cas d'urgence. Compris ? Gardez votre portable près de vous, elle vous appellera. Ce n'est pas aussi terrible que ça en a l'air.

Le SUV démarre. J'agite le bras en direction de la vitre arrière teintée, même si je ne suis pas sûr qu'Alice puisse me voir.

38

La maison est vide et silencieuse. Je ne sais pas quoi faire de moi. Je regarde la télévision, arpente le couloir, lis le journal et me sers un bol de céréales que je suis trop désemparé pour manger. Je ne quitte pas mon téléphone des yeux, priant pour qu'il sonne. Je devrais alerter la police. Pourquoi m'a-t-elle fait promettre de ne pas l'appeler ? Je réfléchis et je pense comprendre : un enlèvement qui ferait la une, avec les caméras de télé, toutes les spéculations sordides au sujet de notre vie privée, ce serait dévastateur pour elle.

Je veille tard. Le téléphone ne sonne pas. Je me demande où elle est, s'ils sont loin. Avant que le SUV ne disparaisse, j'ai remarqué qu'il n'était pas immatriculé ici. Je n'ai pas pu distinguer le nom de l'État, mais je me souviens des couleurs et du motif. Sur Internet, je cherche les plaques des cinquante États. J'en conclus que la voiture vient du Nevada.

À minuit, toujours rien. Je vais me coucher, le téléphone posé à côté de mon oreiller. Je vérifie à plusieurs reprises qu'il n'est pas sur silencieux. Je m'efforce de dormir, en vain. Je me relève pour aller chercher mon ordinateur. Quand je tape « le Pacte » dans le navigateur, je ne trouve que des pages consacrées à un film et à sa suite. J'avais déjà essayé, avec les mêmes résultats. Si je pousse un peu plus loin, il y a aussi un roman qui porte ce titre. Je cherche « secte mariage », sans succès. Je tente plusieurs combinaisons de mots avec

Nevada. Rien. Je trouve Vivian Crandall sur LinkedIn mais, pour voir son profil, il faut s'identifier. Et je ne tiens pas à ce qu'elle sache que je suis allé sur sa page. Il y a quelques références sur d'autres sites, signes d'un certain succès professionnel, mais rien de personnel, rien à propos de son appartenance à un club d'un genre un peu particulier. Je lance une recherche sur JoAnne et c'est encore plus étrange. Il y a une photo de classe de son année de licence à UCLA sur Classmates.com et c'est tout. Comment est-ce possible ? Comment peut-on n'avoir aucune existence en ligne ? Je tape l'adresse de la maison de Hillsborough où s'est déroulée notre première soirée organisée par le Pacte, ainsi que celle de Woodside qui accueillera la prochaine. À en croire Zillow, les deux résidences valent des millions de dollars. J'aurais deviné tout seul.

Ensuite, je passe à Orla, revenant sur plusieurs pages enregistrées par Alice après notre première rencontre avec Vivian. Il y a des centaines d'articles à son sujet et quelques dizaines de photos, tous concernant son travail. Manifestement, c'était une magistrate respectée. Il y a des papiers du *Guardian*, des éditoriaux l'encensant ou la critiquant durant son passage au Crown Prosecution Service. Puis plus rien. Je vais sur Google Maps et zoome sur Rathlin, l'île irlandaise mentionnée par Vivian. La photo satellite est granuleuse, en basse définition. Une manière de dire que l'île n'a pas grande importance. J'examine la côte, cherchant des maisons et des villages, mais elle est en partie noyée dans le brouillard. Selon Wikipedia, il y pleut plus de trois cents jours par an.

Je consulte ma boîte mail à tout bout de champ pour voir si Alice m'a écrit. Combien de temps vais-je devoir attendre avant d'avoir de ses nouvelles ? Et après, que suis-je censé faire ? Appeler le numéro que Declan m'a donné en me précisant que c'était uniquement en cas

d'urgence serait imprudent. La phrase d'Alice résonne dans ma tête : « Je veux aller jusqu'au bout. »

Je lui envoie plusieurs textos, mais ils restent non lus. J'imagine son téléphone dans le sac plastique, lui-même dans une petite boîte, elle-même dans un grand entrepôt rempli d'autres petites boîtes, contenant toutes des téléphones, qui sonnent et bipent jusqu'à ce que meurent les batteries.

À 5 h 45, mon portable me réveille en sursaut. C'est une erreur.

Je me lève et me douche. Tandis que je m'habille, le téléphone sonne de nouveau. Numéro inconnu. Les mains tremblantes, je décroche.

— Alice ?

— Vous avez un appel en PCV d'un établissement correctionnel de l'État du Nevada, récite une voix enregistrée. Pour accepter, dites « J'accepte » après la tonalité.

Un établissement correctionnel ? La tonalité retentit.

— J'accepte.

Il y a un bip, puis un autre disque.

— Cette conversation téléphonique peut être enregistrée. Les appels sont limités à trois minutes.

Encore un bip, puis une voix.

— Jake ?

— Alice ? Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux de t'entendre ! Ça va ?

— Oui, tout va bien.

— Où es-tu ?

— Au Nevada.

— Oui, mais où exactement ?

— Au milieu de nulle part. On a pris la 80, puis une sortie en plein désert, et nous avons roulé sur un chemin de terre jusqu'à cet endroit.

J’ai essayé de faire attention aux bornes, mais j’ai vite perdu le compte. C’est vraiment au bout du monde, loin de toute civilisation, à part une station-service à quelques kilomètres d’ici. Il n’y a que du béton et des barbelés. Deux immenses clôtures. Declan dit que c’est une prison que le Pacte a achetée à l’État.

— Putain, mais qui sont ces gens ?

— Je te promets que ça va. Ne t’inquiète pas.

Si elle paniquait, je suis certain que je l’entendrais à sa voix. Mais elle semble seulement fatiguée, et incroyablement loin. Si elle n’a pas son assurance habituelle, elle n’est pas effrayée non plus. Ou elle le cache bien.

— On m’a enfermée dans une cellule. C’est immense, mais il n’y a pas grand monde. En tout cas, je n’ai pas vu grand monde. Il y a quarante cellules dans ma section, je les ai comptées en arrivant, mais j’ai l’impression que je suis seule. Il n’y a pas un bruit. Le matelas est correct, même si le lit est étroit. J’ai dû dormir dix heures. Ce matin, je me suis réveillée quand on a passé un plateau métallique par le guichet : chorizo et omelette. Délicieux. Et le café était également excellent, servi avec du lait.

Un bip aigu retentit et le message signalant que l’appel peut être enregistré se répète.

— Est-ce que tu as rencontré d’autres…

Je cherche le mot adéquat et je suis choqué par celui qui sort.

— … d’autres détenus ?

— Plus ou moins. Sur la route, on s’est arrêtés pour prendre quelqu’un à Reno. Il était en piteux état. Heureusement qu’on n’a pas fait trop d’histoires. Il suait comme une vache sous sa cagoule et il ne pouvait pas protester car il était bâillonné.

— Hé, ce sont vraiment des sadiques !

— D'un autre côté, il a accepté de les suivre, non ? Ils ne l'ont pas traîné hors de la maison ni rien. Je l'ai vu marcher jusqu'à la voiture.

Un autre enregistrement nous avertit qu'il ne reste qu'une minute.

— Quand est-ce que tu rentres ?

— Bientôt, j'espère. J'ai rendez-vous avec mon avocat dans une heure. Tout le monde a droit un avocat. C'est vraiment bizarre : hormis la qualité de la nourriture et la faible population, on se croirait dans un véritable établissement pénitentiaire. J'ai même la tenue de rigueur. Une combinaison rouge, avec écrit prisonnier en gros devant et derrière. Joli tissu, cela dit. Très doux.

Je m'efforce de l'imaginer en tenue de prisonnier, mais j'ai du mal.

— Jake, je peux te demander un service ?

— Bien sûr.

Je ne veux pas que cet appel se termine. Je veux la serrer entre mes bras.

— Tu peux envoyer un e-mail à Eric, au travail ? Je lui avais promis que je resterais demain soir pour faire de la paperasse. Invente quelque chose. Son adresse est dans mon iPad.

— Pas de souci. Tu pourras me rappeler dans la journée ?

— J'essaierai.

Un autre bip.

— Je t'aime.

— Je…

La ligne est coupée.

39

Je ne peux pas chasser l'image d'Alice, assise dans sa petite cellule, vêtue de sa combinaison rouge confortable. Je suis hors de moi. Et j'ai peur. Que va-t-on lui faire et quand va-t-elle rentrer ? Est-ce qu'elle va réellement bien ? Tout au fond de moi, pourtant, dans un recoin de mon esprit, il y a comme une petite étincelle de joie. C'est compliqué. Est-ce mal d'être heureux de voir qu'elle est prête à faire un tel sacrifice pour moi, pour notre mariage ?

Je mets mon téléphone à charger et cherche son iPad. Je ne le trouve nulle part. Je fouille chaque pièce, ses sacs, sa commode. Puis je descends au garage. Elle a une vieille Jaguar bleue X-Type. Elle l'a achetée avec l'avance qu'elle a reçue d'une maison de disques pour le premier et le seul de ses albums ayant bénéficié d'une large diffusion. Avec ses instruments et des vêtements relégués au fond de l'armoire dans notre chambre, c'est tout ce qu'elle a gardé de sa vie d'avant. Un jour, elle m'a dit en plaisantant à moitié que, si je déconnais, elle filerait au volant de sa Jaguar et reprendrait son existence de musicienne.

Dans la voiture, il y a des papiers et des chaussures qui traînent. Alice estime être parfaitement organisée. Elle clame qu'elle a un système, qu'elle trouve toujours ce qu'elle cherche. Elle garde une paire de baskets sur la banquette arrière, au cas où il lui prendrait l'envie de s'arrêter et d'aller marcher sur la plage ou au Golden Gate Park en

rentrant du travail, et aussi des bottes noires, car elle aimerait mieux mourir qu'être vue en ville chaussée de Nike. Elle a des ballerines noires pour se changer quand ses escarpins la font trop souffrir au travail. Il y a également un sac plastique qui contient un jean de marque, un pull en cachemire noir, un tee-shirt blanc et des sous-vêtements de rechange « au cas où ». Plus un anorak pour la plage et un trench pour la ville. En un sens, ce n'est pas idiot d'être prêt à tout quand on habite à San Francisco ; on peut quitter la maison en manches courtes et avoir besoin d'un manteau dix minutes plus tard, si le brouillard tombe. Mais elle ne connaît pas la demi-mesure. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en voyant ce fouillis indescriptible, mais tellement Alice.

Je finis par dénicher l'iPad dans la boîte à gants. Il est déchargé, bien sûr, comme tous ses appareils électroniques. C'est récurrent chez elle. Elle ne prend pas la peine de les recharger. Et quand elle les trouve à plat, elle décrète qu'ils ont un problème de batterie. Si on me rendait toutes les heures que j'ai passées à chercher ses téléphones, ses ordinateurs et ses chargeurs, puis à tenter de savoir quel câble correspondait à quoi pour pouvoir les recharger à la cuisine, je rajeunirais de plusieurs années d'un coup.

Quand l'iPad revient à la vie, j'ouvre sa boîte aux lettres et tape Eric dans le champ Rechercher. Je ne me souviens pas de son nom de famille. Eric est un jeune collaborateur, pas très grand et sympa. Je me demande comment il a tenu jusque-là au cabinet. C'est un bassin rempli de requins à qui l'on jette en pâture des bébés avocats à l'heure des repas. Eric et Alice ont forgé une relation de travail assez étroite et ont l'habitude de s'entraider en fonction des affaires et des tâches qui leur sont confiées. « En temps de guerre, il faut avoir des alliés », m'a-t-elle dit la première fois que nous avons dîné avec Eric et sa femme dans un restaurant de Mill Valley. Ils m'ont plu tous les deux. En fait,

ce sont les seules personnes de sa boîte dont la compagnie ne m'est pas pénible.

Pourtant, je suis incapable de retrouver son nom. Une de mes tantes a souffert de troubles de la mémoire à un âge assez précoce et, de temps en temps, quand j'oublie quelque chose d'évident, je me demande si j'ai atteint le point de non-retour à partir duquel tout va aller de mal en pis.

Par chance, il n'y a que deux Eric parmi ses e-mails. Levine et Wilson. À peine ai-je cliqué sur le premier, Wilson, que je me rends compte que ce nom m'est familier. Eric Wilson était le bassiste et le choriste de Ladder, le groupe dont Alice était la chanteuse avant notre rencontre. Le groupe n'a pas vécu longtemps, mais il a fait suffisamment de bruit pour ne pas passer totalement inaperçu. Un jour que je lisais l'un des nombreux magazines musicaux britanniques que nous recevons par la poste, je suis tombé sur une référence à Ladder. Un jeune guitariste d'un groupe de dance de Manchester était interviewé et mentionnait leur principal album parmi ses influences. Lorsque je l'ai répété à Alice, elle a plaisanté et elle a changé de sujet. Pourtant, quelques jours plus tard, j'ai trouvé le numéro ouvert à la page de l'interview sur sa table de chevet.

Alice, quand est-ce que tu vas quitter ce loser et revenir avec moi ?

L'e-mail date de la semaine précédant notre mariage. Je fais défiler les messages jusqu'en bas : des échanges amicaux, principalement au sujet de la musique et du bon vieux temps. Il y a des e-mails plus récents d'Eric Wilson, mais pas beaucoup. Je résiste à la tentation de les ouvrir. Ce serait indiscret. En outre, si j'ai bonne mémoire, fouiller dans les affaires de son conjoint n'est pas très bien vu du Pacte. Le manuel contient même un article à ce sujet. Je retourne au salon et cherche « e-mail » dans l'index de mon exemplaire, puis je vais directement à la sous-section 4.2.15.

Lire les e-mails de son conjoint et l'espionner est inacceptable. Une relation forte se bâtit sur la confiance et ce genre d'attitude la mine. Lire les e-mails de son conjoint est un délit de niveau 2. La récidive recevra une sanction de niveau similaire, avec une majoration de quatre points.

Je retourne à l'index et je vais à la lettre M pour trouver « Majoration ». À la page indiquée, il est seulement précisé qu'il s'agit d'une « application démultipliée de la sanction correspondant à un délit. La démultiplication peut être qualitative, quantitative, ou les deux ».

Qui écrit ce genre de conneries ?

Je clique sur Eric Levine. Je lui envoie un e-mail pour lui dire qu'Alice a une intoxication alimentaire et ne pourra venir demain comme prévu. Je pose l'iPad et j'emporte mon ordinateur dans la chambre pour essayer de travailler un peu. Je ne suis pas très efficace et je finis par m'endormir. Quand je me réveille, le soleil se couche et une sonnerie retentit dans la maison. Je n'ai pas vu la journée passer. Je me précipite à la cuisine et débranche le téléphone du chargeur.

— Allô ?

— Ah, je pensais que tu n'allais jamais décrocher, dit Alice.

J'essaie d'évaluer son état au ton de sa voix.

— Où es-tu ?

— Dans le couloir, devant le bureau de mon avocat. J'y ai passé une bonne partie de la journée, avec une pause pour déjeuner dans une immense cafétéria. Nous étions au moins quarante, mais nous n'avions pas le droit de communiquer. Par la fenêtre, on ne voit que le désert et des cactus à perte de vue. Deux hautes clôtures. Des projecteurs. Un parking pour les visiteurs, mais pas de voitures. Un bus de la prison. Une cour, une route de terre…

— Tu vois quelqu'un ?

— Non. Il y a aussi un jardin. Et tout l'appareillage pour soulever des poids en plein soleil. On dirait qu'ils ont acheté la prison et l'ont laissée en l'état.

— Et l'avocat ?

— Asiatique. Des pompes classe. Le sens de l'humour. J'ai l'impression qu'il est comme nous. Peut-être qu'il a commis une erreur et que c'est sa punition. Peut-être qu'il est ici pour un jour, une semaine, un mois… Difficile de savoir. Je ne pense pas qu'il ait le droit de parler de lui. Je ne connais pas son nom de famille, juste son prénom, Victor. La plupart des gens ne s'appellent même pas par leur prénom. Seulement « mon Ami ».

— On t'a dit comment ça allait se passer ?

— Je comparais demain matin. Victor pense pouvoir conclure un accord avant, si je le souhaite. Lorsqu'il s'agit d'un premier délit, c'est toujours plus facile. Et il connaît bien le procureur.

— De quoi est-ce qu'on t'accuse, au fait ?

— Manque de focalisation. Crime de niveau 6.

— Et ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que, selon le Pacte, je ne suis pas assez concentrée sur notre mariage. La mise en examen recense trois actes volontaires, dont mon retard à mon dernier entretien avec Dave. Mais le plus grave, c'est que je ne suis pas allée à Half Moon Bay alors que j'avais reçu une injonction.

C'est totalement absurde.

— Manque de focalisation ? C'est du foutage de gueule !

— Tu peux te permettre de dire ça parce que tu ne portes pas une combinaison de prisonnier rouge.

— Quand est-ce que tu pourras rentrer à la maison ?

— Je n'en sais rien. Victor est en train de parlementer avec le procureur. Jake, je dois y aller, ajoute-t-elle.

Soudain, la conversation est coupée.

J'ai encore des dossiers à lire d'ici demain, mais je suis incapable de me concentrer, alors je fais le ménage et la lessive. Puis j'enchaîne sur toutes les petites corvées que je repousse au lendemain depuis des semaines : les ampoules à changer, le joint du tuyau du lave-vaisselle à resserrer. Si le ménage ne me pose pas de problème – j'ai grandi avec une mère et une sœur toutes les deux maniaques de la propreté –, je ne suis pas un bricoleur-né. D'habitude, c'est Alice qui change les poignées de porte et monte les meubles, mais dernièrement elle avait trop de travail. J'ai lu quelque part que les hommes qui accomplissent les tâches traditionnellement masculines dans le foyer font plus l'amour avec leurs femmes que ceux qui s'occupent des corvées ménagères. Je n'ai pas l'impression que ce soit vrai dans notre cas. Quand la maison est propre, Alice peut se détendre et quand Alice est détendue, elle est toujours partante. Je la revois dans ce drôle d'accoutrement lorsqu'ils l'ont emmenée et j'ai honte d'avouer que cette image me procure un frisson érotique. Cela me rappelle une boîte SM où nous nous étions rendus une fois, au tout début de notre relation, dans un ancien entrepôt de SoMa, avec musique forte et lumière tamisée. À l'étage, il y avait un couloir bordé de chambres consacrées à différents thèmes, dont la sévérité allait crescendo.

Pour finir, j'accroche le cadeau qu'Alice m'a offert ce mois-ci, cadeau que paradoxalement je dois au Pacte. Une lithographie colorée représentant un grand ours brun qui tient notre État entre les pattes, avec en dessous les mots : I LOVE YOU, CALIFORNIA !

L'iPad émet quelques brefs sons aigus. Des e-mails. Je pense à celui que lui a envoyé Eric Wilson. Je pense à ceux que je n'ai pas ouverts et je dois encore une fois lutter contre la tentation de les lire. Fébrile, je sors faire quelques pas, mon téléphone à la main.

La plage est ventée, glacée et quasiment déserte, hormis les campements habituels de sans-abri et des adolescents qui s'efforcent tant bien que mal d'entretenir un feu. Curieusement, je songe au bref et magnifique texte de l'anthropologue Loren Eiseley, « The Star Thrower ». C'est l'histoire d'un universitaire qui marche sur une longue plage abandonnée. Au loin, il distingue une silhouette floue qui répète constamment le même geste. De plus près, il constate qu'il s'agit d'un petit garçon. Tout autour de lui, sur des kilomètres, gisent des étoiles de mer à l'agonie, rejetées sur la rive par la marée.

L'enfant ramasse les étoiles de mer et les lance à l'eau. L'homme s'approche et l'interroge. Le garçon lui répond que la marée descend et que les étoiles de mer vont mourir. Étonné, l'universitaire rétorque : « Mais elles sont si nombreuses, il y en a des millions, quelle différence est-ce que ça fait ? » L'enfant en ramasse une autre, la lance aussi loin que possible dans l'océan et répond en souriant : « Ça fait une différence pour celle-ci. »

Je dépasse Cliff House et m'arrête au Lookout Café de Lands End. Il est ouvert plus tard que d'habitude ce soir en raison d'une collecte caritative. Je prends un chocolat chaud et fais le tour de la boutique de cadeaux, feuilletant les livres avec des vieilles photos de San Francisco. J'en trouve un qui raconte l'histoire de notre quartier. Il émane une atmosphère mystérieuse et inquiétante de la couverture : une maison édouardienne solitaire, entourée de dunes à perte de vue. Une route déserte traverse le champ de dunes, avec au bout un tramway. J'achète le livre et le fais emballer. Un petit quelque chose pour Alice.

Rentré chez moi, je me remets devant mon ordinateur et m'efforce de relire mes comptes rendus des séances de la semaine passée. J'entends l'iPad tinter trois ou quatre fois, signalant l'arrivée de nouveaux e-mails. Je pense au message d'Eric Wilson et tâche de me remémorer son visage. La première image qui me vient est une photo

d'Alice et lui, devant le Fillmore, avec au fronton : THE WATERBOYS ET LADDER, OUVERTURE DES PORTES 21 H. La photo doit avoir dix ans. Si je n'avais pas vu des centaines d'autres portraits d'Alice, je ne l'aurais peut-être pas reconnue sur celle-ci. Une crête bleue, un épais trait d'eye-liner, des Doc Martens, un tee-shirt des Germs, un groupe punk de la fin des années 1970. Elle assure grave. Wilson aussi : lunettes de soleil, barbe de plusieurs jours, basse à la main. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où je suis resté sans me raser pendant une semaine.

L'iPad sonne encore. Je le prends, conscient que je ne devrais pas, mais c'est plus fort que moi. Chaque alerte me secoue jusqu'au tréfonds. Je tape le mot de passe, 3399, la première adresse d'Alice : 3399 Sunshine Drive.

Aucun des messages n'est de son ex. Bien sûr que non. Une newsletter juridique, une sollicitation de son association d'anciens élèves, un mailing du chanteur Josh Rouse et une réponse de son collègue Eric Levine. *J'espère que tu vas vite te rétablir. Et arrête d'aller au resto dans les quartiers mal famés*.

Je devrais m'en tenir là, reposer l'iPad et retourner à mon travail. Mais j'en suis incapable. Je fais défiler la liste interminable des messages et j'en trouve dix-sept d'Eric Wilson. Trois d'entre eux contiennent des fichiers audio : des nouvelles chansons qu'il a écrites, et une reprise de cette chanson géniale de Tom Waits, intitulée « Alice ». J'adore ce morceau et la version d'Eric tient la route. Elle me donne des frissons, mais pas dans le bon sens du terme.

Je parcours rapidement les autres e-mails. Des envois groupés pour la plupart, au sujet d'un musicien qu'ils connaissaient tous autrefois. Eric souhaite la voir, mais elle n'a pas l'air plus intéressée que ça. Je m'en veux d'avoir lu son courrier et je m'en veux encore plus d'avoir écouté la chanson. Pourquoi ai-je fait cela ? Il ne ressort rien de bon de

ce genre d'attitude. L'anxiété et le manque de confiance en soi ne sont jamais bonnes conseillères. Une pensée effrayante me traverse l'esprit et je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Pour je ne sais quelle raison tordue, je m'attends à voir Vivian me regardant avec désapprobation. J'éteins l'iPad.

Je dors d'un sommeil agité. Le lendemain matin, je me réveille plus fatigué que quand je me suis couché. J'appelle Huang au cabinet et lui demande d'annuler mes rendez-vous de la journée. Je ne serai d'aucune aide à qui que ce soit aujourd'hui. Après m'être douché, je décide de faire des cookies. Aux pépites de chocolat, les préférés d'Alice. Elle aura sans doute besoin de réconfort à son retour.

Alors que la première fournée est en train de cuire, mon téléphone sonne. Numéro inconnu.

— Alice ?

— Salut.

Dès que j'entends sa voix, le sentiment de culpabilité revient. Je n'aurais pas dû lire ses e-mails. Elle est loin, en train de faire ce sacrifice bizarre pour notre mariage et moi je suis là, à violer la sous-section 4.2.15 du manuel.

— Comment ça s'est passé au tribunal, ce matin ?

— J'ai plaidé coupable. Mon avocat a réussi à faire requalifier le crime de niveau 6 en délit de niveau 1.

— Et la sanction ?

Le cœur battant, je pense au paragraphe Majoration dans le manuel, qui ouvre la voie à toutes les interprétations.

— Deux cent cinquante dollars d'amende. Huit semaines supplémentaires de séances avec Dave.

Je me détends. Bon, c'est étrange d'être condamné pour manque de focalisation, mais je m'attendais à pire.

— C'est gérable, non ?

— Après le verdict, j'ai eu droit à un long sermon sur le mariage. Le juge m'a dit qu'il fallait se fixer des objectifs et ne pas les perdre de vue. Il a parlé d'honnêteté, de franchise, de fiabilité. Que des choses parfaitement raisonnables, je n'avais rien à y redire, sauf que ça semblait très menaçant venant d'un magistrat.

— Je compatis.

Alice est manifestement secouée et je donnerais n'importe quoi pour être à ses côtés.

— En conclusion, il m'a dit d'aller retrouver mon mari.

— Là, j'approuve à cent pour cent.

— Il a ajouté que j'avais l'air d'être quelqu'un de bien et qu'il ne voulait pas me revoir. C'était vraiment comme au tribunal, quand on sermonne les petits délinquants qui ont commis un premier délit mineur, vol ou consommation de drogue. Sauf que là, c'était à moi qu'on faisait la morale. En fait, en me retrouvant dans cette position pour la première fois de ma vie, je crois que j'ai compris ce qu'éprouvaient certains de mes clients quand je travaillais à l'aide juridictionnelle.

— Donc ça y est, c'est réglé ?

— Oui et non. Le juge a ordonné qu'on m'équipe d'un dispositif d'aide à la focalisation.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce délire ?

— Je n'en sais pas plus que toi.

Elle a l'air effrayée et ça me brise le cœur.

— Jake, je dois te laisser. Mais Victor m'a promis que je serai libérée cet après-midi. Il a dit que tu pouvais venir me chercher à l'aérodrome de Half Moon Bay à 21 heures.

— Ouf ! Tu me manques…

— Il faut que j'y aille, m'interrompt-elle. Je t'aime.

40

Je prends la direction du sud, traverse Daly City, descends vers Pacifica, une ville côtière endormie, puis pars à l'ascension de la colline et emprunte le nouveau tunnel. Lorsque j'émerge de l'autre côté, il n'y a plus que des falaises, des virages en épingle à cheveux et des plages qui scintillent au clair de lune. J'ai l'impression d'avoir pénétré dans un autre monde et, comme chaque fois que je sors du tunnel, je me dis : pourquoi est-ce que nous ne nous installons pas ici ? Le calme est total, la vue spectaculaire, et l'immobilier plus abordable qu'à San Francisco. On cultive principalement des artichauts et des potirons dans cette région, et l'odeur des champs se mêle agréablement à l'air salin du Pacifique.

Quelques minutes plus tard, j'arrive à l'aérodrome. Je comptais attendre Alice au café, mais il est fermé. Il n'y a aucune lumière nulle part.

Je me gare près de la clôture, en bout de piste. J'ai une demi-heure d'avance. Je ne voulais surtout pas qu'Alice ne trouve personne à son arrivée et l'obliger à patienter seule en pleine nuit. J'éteins les phares, allume la radio et abaisse mon dossier. J'ouvre la vitre pour guetter l'avion et profiter de la brise. Il n'y a pas de contrôle aérien ici, pas de lumière sur la piste et je me demande comment font les pilotes pour trouver cette étroite bande d'asphalte au bord de l'eau. Les coucous me terrifient. Ils sont tellement frêles qu'on a l'impression qu'ils peuvent

dégringoler à la moindre secousse. Chaque semaine, me semble-t-il, on signale un nouvel accident, de nouvelles victimes : une star du sport, un musicien, un homme politique ou le P-DG d'une société informatique, un type qui voulait emmener sa famille en vacances à bord de son avion privé. Je trouve ça fou de confier sa vie à une mécanique aussi aléatoire.

La radio est réglée sur KMOO. Je tombe sur la fin de *Tout est possible*, une émission géniale. Le présentateur, Tom, interviewe le créateur de *Mr Slogan*. Le *showrunner* annonce la ligne directrice de la série pour la prochaine saison. Il écarte rapidement la défaite face au client d'Alice, comme si ce n'était qu'un petit malentendu et qu'il n'y avait jamais eu la moindre chicane entre eux. « Un livre magnifique, affirme-t-il. À présent, nous travaillons avec l'auteur et je pense que la série n'en sera que meilleure. » L'émission se conclut et cède la place aux informations. J'éteins la radio. Je crois entendre les vagues au loin, mais peut-être est-ce le vent dans les champs d'artichauts.

Je lis un peu, l'un des magazines musicaux d'Alice, avec un long article sur Noel et Liam Gallagher. Je le repose et reste assis dans l'obscurité, vérifiant sans cesse l'heure sur le tableau de bord : 20 h 43. 20 h 48. 20 h 56. Je commence à craindre qu'il y ait un problème. Toujours pas de lumière dans l'aérodrome, hormis une faible lueur dans une pièce à l'arrière du café. Ai-je mal compris ? Ont-ils changé d'avis et décidé de garder Alice ? Est-il arrivé quelque chose ?

Il est 20 h 58. L'avion n'a peut-être jamais décollé. Elle ne va pas rentrer tout de suite. Ou pire, ils sont pris dans un orage au-dessus des montagnes.

Soudain, l'horloge affiche 21 heures et l'aérodrome se réveille. Des lumières jaune vif s'allument de chaque côté de la piste. J'entends le lointain bourdonnement d'un moteur. Je lève les yeux, mais je ne vois rien. Puis, au loin, au-delà des arbres, apparaît la silhouette d'un petit

avion. Il descend lentement et se pose en douceur, roule jusqu'au bout de la piste, ralentissant avant de s'arrêter à une cinquantaine de mètres de l'endroit où je suis garé. Le moteur se tait et le silence revient. Je fais un appel de phares pour signaler ma présence. Il n'y a aucun mouvement autour de l'appareil.

Où est Alice ? Je fais un nouvel appel de phares et sors de la voiture. Alors, une porte s'ouvre, révélant un rectangle de lumière, et la passerelle se déplie. Je reconnais la cheville d'Alice quand elle pose le pied sur la première marche. Mon cœur se dilate. Ses jambes et sa taille apparaissent, sa poitrine, son visage et bientôt elle avance sur la piste. Elle porte les mêmes vêtements que le jour où Declan l'a emmenée dans le SUV. Elle marche avec précaution, très droite. Ce n'est pas normal. A-t-elle mal quelque part ? Que lui ont-ils fait ? Derrière elle, l'escalier s'escamote. Lorsque Alice franchit la clôture, je comprends la raison de son étrange maintien. Elle a quelque chose autour du cou.

Elle se retourne et adresse un signe au pilote qui allume ses phares et fait vrombir son moteur. Elle me rejoint, m'enlace. Je l'étreins, tandis que l'appareil décolle. Sous sa chevelure soyeuse, je sens quelque chose de rigide. Les lumières de l'avion clignotent une dernière fois alors qu'il s'élève au-dessus des arbres et se dirige vers l'océan.

Je sens son corps se détendre entre mes bras, mais son maintien est toujours très raide. Alors que je me penche en arrière pour la regarder, je vois des larmes rouler sur ses joues, bien qu'elle sourie.

— Voilà le dispositif de focalisation, dit-elle, reculant afin de me montrer le large collier qui lui enserre le cou.

Il lui prend la gorge jusqu'à la naissance de la mâchoire, épousant la ligne du menton et le maintenant fermement en place. Comme le bracelet, sa surface grise est lisse et dure. Un étroit liseré de mousse noire borde le collier, là où il pourrait irriter la peau. Il disparaît sous

son pull et s'arrête juste au-dessus des épaules. À l'arrière, il remonte sur sa nuque jusqu'à la base du crâne. Elle pose sur moi des yeux pleins de tendresse.

— Ça va ?

— Oui. Entre nous, depuis qu'on m'a mis cette monstruosité, je n'ai qu'une idée en tête : toi.

Elle recule et virevolte comme un mannequin.

— Que penses-tu de mon nouveau look ?

— Tu es plus belle que jamais, dis-je avec conviction.

— S'il te plaît, ramène-moi à la maison.

41

Tôt le lendemain matin, l'odeur du café me chatouille les narines. Je sors de la chambre, m'attendant à trouver ma femme à sa place habituelle, pianotant sur son ordinateur portable, rattrapant frénétiquement le travail en retard. Elle n'est pas là. Je me sers du café et je vais jeter un coup d'œil dans la salle de bains. Pas d'Alice non plus.

Un rai de lumière s'échappe de la chambre d'amis. Je pousse la porte et la découvre devant la psyché, nue. Le menton haut, contemplant son reflet. Son cou maintenu en place par le dispositif demeure immobile, mais son regard croise le mien. Il est si direct que je suis déstabilisé. Le collier a indéniablement quelque chose de pur et de sculptural. Tout d'une pièce, il épouse parfaitement les courbes de son corps jusqu'à la naissance des épaules et de la poitrine. Au lieu de la cacher, il rehausse sa beauté. Sous la faible lumière dorée, j'ai soudain l'impression de comprendre non seulement le but du collier, mais également celui du Pacte : je n'ai jamais vu ma femme aussi présente. Elle est là, résolue et concentrée, rien ne semble pouvoir la distraire.

Je ne sais pas quoi dire. Je me place entre elle et le miroir et, instinctivement, je touche le collier, le caressant du bout des doigts, remontant jusqu'à la mousse qui protège son menton. Alice ne me quitte pas des yeux. Les larmes de la nuit ont disparu, remplacées par

autre chose. Une forme de fascination ? J'entends la voix de Vivian : « Vous devez faire la paix avec le Pacte. »

— Bizarrement, ça te rend plus mystérieuse.

Elle s'avance pour m'embrasser, mais parce qu'elle ne peut pas lever la tête, je dois plier les genoux pour poser mes lèvres sur les siennes.

Je m'écarte et m'assieds dans le fauteuil près de la fenêtre. Elle ne bouge pas, n'essaie pas de cacher sa nudité. J'ignore si elle a fait la paix avec le Pacte, en tout cas, elle semble être passée dans une autre dimension. Sur le trajet du retour, hier soir, elle débordait d'énergie, mais c'était peut-être juste la joie des retrouvailles. Lorsque je lui ai demandé de tout me raconter en détail, de ne rien omettre, elle s'est contentée de répondre : « J'ai survécu. » Un peu après, elle a ajouté qu'elle était fière d'avoir surmonté cette épreuve.

— La seule chose qui me fout vraiment la trouille, la seule chose qui me rend folle, c'est l'inconnu. L'inconnu me terrifie. Et là, c'est comme si j'avais réellement fait une plongée dans l'inconnu. C'est pour ça que j'éprouve cet étrange sentiment d'accomplissement, parce que j'ai affronté quelque chose de complètement imprévisible et que je suis allée au bout.

— Je suis fier de toi, moi aussi. J'ai l'impression que tu as fait ça pour nous et je t'en suis reconnaissant.

— C'est vrai, je l'ai fait pour nous.

Après dîner, elle avait seulement envie de regarder un épisode de *Mr Slogan*, de manger de la glace et d'aller se coucher. J'ai empilé trois oreillers sous sa tête afin qu'elle soit plus à l'aise. Je croyais qu'elle allait s'endormir en l'espace de quelques secondes. Mais elle m'a serré contre elle, s'agrippant à moi comme si elle se noyait. Lorsque je lui ai demandé à quoi elle pensait, elle a dit : « À rien. » C'est ce qu'elle me répond systématiquement quand je lui pose cette question. Parfois, je

la crois. D'autres fois, je peux presque voir tourner les rouages de son cerveau, et c'était le cas à cet instant.

Après, nous avons fait l'amour. Je ne suis pas sûr de vouloir m'étendre sur le sujet. Tout ce que je peux dire, c'est que c'était inattendu et assez inhabituel. Je voulais savoir ce qui s'était passé dans le désert, je voulais qu'elle me parle. Mais j'ai cédé à sa passion et à son insistance ; j'ai cédé à cette Alice que je ne reconnaissais pas tout à fait, mon Alice et une autre à la fois.

42

Le lendemain, Alice ne va pas au travail. Même si c'est la Saint-Valentin, je suis un peu surpris. Mais je suppose que c'est logique. Ses priorités ont changé. L'effet Pacte.

Bien sûr, il y a les difficultés d'ordre pratique : elle ne trouve pas de tailleur, ni même de corsage qu'elle puisse enfiler avec le collier. En outre, elle ne sait pas quoi dire pour le justifier. Elle écrit à son assistant que son intoxication alimentaire s'est aggravée, qu'elle risque d'être absente deux ou trois jours. Lorsque j'appelle pour annuler de nouveau mes rendez-vous, Huang me passe Evelyn.

— Ça va ? demande-t-elle.

— Rien de méchant. Un petit souci familial.

Elle n'insiste pas.

Au début, Alice ne tient pas en place. Elle ne sait pas quoi faire. Mais, en milieu de matinée, elle se détend et semble contente d'être libre, une journée entière devant nous.

Nous allons faire un tour sur la plage. Alice a mis sa doudoune et s'est emmitouflée dans une écharpe pour dissimuler le collier. J'ai pris l'appareil photo. Comme je m'apprête à appuyer sur le déclencheur, elle proteste.

— Je ne veux pas de photos de moi avec ce truc !

— Allez !

— Jamais !

— Rien qu'une petite ?

Alice retire l'écharpe et la doudoune, révélant le collier. Elle me regarde dans les yeux et me tire la langue.

Sur le chemin du retour, elle ne prend pas la peine de remettre sa veste ni son écharpe. Je pense qu'elle est surprise de constater que les gens que nous croisons ne lui prêtent aucune attention. Nous nous arrêtons faire quelques courses au Safeway. Notre caissière finit de ranger nos articles dans un sac et lève la tête.

— Ouille ! fait-elle. Vous avez eu un accident de voiture ?

— Oui.

Et voilà, c'est aussi simple que cela. Pendant les trente jours suivants, chaque fois qu'on lui fera une remarque, Alice répondra : « Accident de voiture. » C'est ce qu'elle dit au travail, ce qu'elle dit à nos amis, ce qu'elle dit à Ian, Evelyn et Huang quand elle passe me prendre au cabinet pour aller déjeuner, chose qu'elle n'avait jamais faite jusque-là. Parfois, elle se contente d'imiter le bruit de la collision accompagné d'un grand geste. Personne ne demande de détails. Hormis Huang.

— C'était une Toyota Corolla ou un monospace Honda ? Je parie sur la Corolla. Il n'y a pas pires conducteurs.

C'est étrange. Quand je la vois, très droite, le menton pointé en avant, j'ai l'impression d'avoir sous les yeux un rappel constant de son engagement. Tous les soirs, je l'aide à se laver, glissant un gant tiède et savonneux sous le collier. Le mariage était peut-être mon idée, mais lorsque je la regarde, lorsque je lui prépare à manger, lorsque je lui fais l'amour, lorsque nous nous tenons la main devant la télé, je dois me rendre à l'évidence : aujourd'hui, au bout de quelques mois seulement, elle a accompli beaucoup plus de sacrifices que moi.

43

On estime que plus de 10 % des couples mariés se sont fiancés le jour de la Saint-Valentin. J'ai pris l'habitude de demander à mes patients pourquoi et comment ils avaient décidé d'officialiser leur relation, car j'ai lu que les fiancés de la Saint-Valentin formaient des couples moins solides, moins résolus. J'en déduis qu'un mariage fondé sur des débuts trop romantiques et impétueux se défait plus facilement.

Si les fiançailles se tiennent en février, les divorces ont souvent lieu en janvier. Les études indiquent un nombre de divorces un peu plus important dans les États les plus froids à cette époque-là, bien que janvier ne soit pas non plus un très bon mois pour les mariages à Los Angeles et à Phoenix. Si je devais émettre une théorie, je dirais que les fêtes de fin d'année n'y sont pas étrangères : les attentes déçues, ou l'obligation de passer trop de temps ensemble sous les yeux inquisiteurs de parents désapprobateurs. Si des proches divorcent, la pression est encore plus forte sur le couple. Un divorce provoque souvent une réaction en chaîne dans l'entourage familial. Prenez Al et Tipper Gore : ils se sont séparés au bout de quarante ans de mariage, un an après le divorce de leur fille Kristin. Et ce n'était que le début. Moins d'un an plus tard, une autre de leur fille quittait son mari et à la fin de l'année suivante leur troisième fille était elle aussi divorcée. Il semblerait que, lorsque des gens proches de nous prennent la décision de se séparer, ça devient d'un coup une solution envisageable.

Si le divorce attire le divorce, *a contrario*, il semble logique que, dans un groupe où il n'est pas seulement condamné, mais activement découragé à l'aide d'un véritable arsenal législatif, il soit beaucoup plus rare. Voilà où je veux en venir : en dépit de ses techniques discutables, de son manuel saugrenu, de son jargon juridique et de son culte du secret, le Pacte n'est peut-être pas si idiot que ça.

44

Le 10 mars, Alice rentre tôt pour se préparer à la soirée du Pacte à Woodside. Notre hôte, un certain Gene, a mentionné qu'il aimait le pinot noir lorsque je l'ai rencontré à la précédente fête. J'ai donc fait un détour pour acheter une bouteille haut de gamme. Un vigneron californien de Russian River : une petite production, peu de points de vente, et un prix en conséquence. Alice et moi avons décidé que c'était un investissement non seulement utile, mais indispensable.

Depuis son retour, il n'a plus été question de quitter le Pacte. Son séjour là-bas était si intense et notre relation s'en est trouvée tellement renforcée que tout ce qui nous insupportait nous semble désormais moins pesant. Même le souvenir de Diane et Declan l'emmenant m'apparaît à présent sous un autre jour. C'est nécessaire, avait dit Declan, tandis que Diane enchaînait les chevilles d'Alice, et, bien que je sois toujours dubitatif quant à la méthode, force est de constater que l'expérience l'a changée, nous a changés, tous les deux. Que nous sommes aujourd'hui *plus mariés*, d'une certaine manière. En tout cas, il est indéniable que nous sommes plus proches. Et même que nous sommes plus amoureux. Si nous n'avons pas fait la paix avec le Pacte, nous avons, au moins pour l'instant, cessé de lui résister.

Lorsque je rentre, Alice est prête. Après bientôt trente jours de collier, trente jours de cols roulés, d'écharpes, de chemisiers à nœuds, de manteaux amples, c'est un choc de la découvrir en petite robe

bustier grise, bas et chaussures à talons pailletées. Le collier semble presque faire partie de la robe. Et ses cheveux crêpés vont parfaitement avec sa tenue. Sa coiffure et ses longs ongles bleu marine sont un clin d'œil à son look de 2008, sa robe correspond plutôt à son style actuel et le collier est inclassable.

— Alors ? demande-t-elle en tournoyant, un peu gauche.

— Superbe.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Cela dit, je ne sais pas vraiment ce qu'elle cherche. Est-ce un pied de nez aux autres membres du Pacte ? Une manière de dire qu'on ne peut pas l'humilier, l'emprisonner ? Ou l'inverse ? Veut-elle leur montrer qu'elle a accepté la sanction et que cela l'a rendue plus forte ? Mais j'ai peut-être tendance à surinterpréter. Elle est sans doute soulagée d'aller quelque part où elle n'aura ni à se cacher ni à répondre à des questions gênantes.

Je mets ma veste Ted Baker grise, celle que je portais à la soirée précédente, même si, cette fois, je fais l'impasse sur le pantalon de costume et la cravate. J'opte pour un jean noir et des chaussures moins classiques. En les enfilant, je me fais la réflexion qu'Alice et moi sommes plus à l'aise dans notre rôle de membres du Pacte. Les humains, comme les animaux, ont une incroyable faculté d'adaptation. C'est une question de survie.

Il n'y a pas trop de circulation et nous atteignons la sortie de Woodside Road largement en avance. Je demande à Alice si elle a envie de prendre un verre au Village Pub. Elle hésite, puis secoue la tête. Elle ne voudrait pas être en retard.

— Je boirais bien un coup quand même, ajoute-t-elle.

Je m'arrête donc à Roberts Market pour acheter un pack de six Peroni. Je continue jusqu'à Huddart Park, me gare sous un orme

majestueux et décapsule deux bières. J'en ai bien besoin moi aussi. J'ai fini par cesser d'aller à Draeger's dans l'espoir de croiser JoAnne. Je redoute de la voir ce soir et je redoute de ne pas la voir. Alice choque sa bouteille contre la mienne et lance : « Cul sec ! » Elle a du mal à pencher la tête en arrière pour boire, mais elle y va, n'en perdant que quelques gouttes qui ruissellent le long de son cou et sous le collier.

Nous sommes peut-être un peu nerveux, après tout. Je surprends son regard alors qu'elle avale la dernière gorgée : elle se donne du courage. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur, m'attendant presque à voir arriver la police.

— On a le temps d'en boire une autre ?

— Peut-être.

J'en sors deux autres du sac.

Alice m'arrache quasiment la bouteille des mains et la siffle.

— Faut que j'y aille mollo, me prévient-elle. Ne me laisse pas boire un verre de plus ce soir. Je ne peux pas me permettre de dire quelque chose que je regretterais.

Alice ne sait pas toujours se contrôler quand on sort. Sa timidité de collégienne remonte : elle a du mal à engager la conversation, puis, une fois lancée, plus rien ne l'arrête. À l'inauguration de mon nouveau cabinet, elle a pris le traiteur pour le compagnon d'Ian. Bien sûr, dans ce genre de fête, si on boit une bière de trop et que l'on a des paroles déplacées, au pire, on se ridiculise et on en est quitte pour des excuses. Mais ce soir, un mot malheureux et elle pourrait se retrouver dans un SUV noir filant vers le désert.

— Prête ?

— Non, dit-elle en prenant une grande inspiration.

Nous bifurquons sur Bear Gulch Road et nous arrêtons à la hauteur d'un digicode, devant un portail intimidant. Je tape 665544, comme indiqué sur le carton d'invitation. Les battants s'ouvrent lentement.

— Il n’est pas trop tard, dis-je. On peut encore faire demi-tour et s’envoler pour la Grèce.

— Impossible. On a des accords d’extradition avec la Grèce. Il faudrait que ce soit le Venezuela ou la Corée du Nord.

Nous gravissons à présent une route de montagne entre de vastes domaines et des champs. À chaque tournant, si on est attentif, on distingue une somptueuse demeure à moitié cachée par les bois. Woodside, c’est Hillsborough, les chevaux en plus. La route est interminable. Alice ne prononce pas un mot, même lorsque je repère le numéro et m’engage dans une longue allée. Si la propriété n’est pas aussi luxueuse que celle de la première réception, elle est néanmoins impressionnante. Gene est architecte et cela se voit. Des globes lumineux bordent un chemin qui mène au bâtiment principal, une haute et large maison qui ressemble à une sculpture. L’expression « débauche architecturale » prend soudain tout son sens.

Je trouve une place au fond de l’aire de parking et coupe le moteur. Alice reste un moment immobile, les yeux fermés.

— Je crois que j’ai besoin d’une autre bière.

— Non.

Elle fronce les sourcils.

— Tu me remercieras plus tard.

— Salaud !

Nous descendons de voiture et nous arrêtons un instant pour contempler la maison et le chemin labyrinthique qui y mène, impressionnés. Nous attendons là une bonne minute, main dans la main, sans dire un mot.

45

Avec le recul, je me rends compte que tout est allé très vite : Alice et moi nous connaissions depuis un peu plus d'un an lorsque nous avons décidé d'acheter ensemble. Il faut être maso pour acheter à San Francisco. Mais, en fin de compte, nous avons passé un quart d'heure dans la maison avant de faire une offre. Un million et des poussières, avec un apport de 20 % et sans délai de rétractation. C'était il y a deux ans, quand l'immobilier était encore « abordable ».

Alors que nous avions emménagé depuis plusieurs mois, un jour, j'ai remarqué au garage un câble qui longeait un mur et disparaissait à l'intérieur. Intrigué, j'ai ôté les panneaux de contre-plaqué un par un. Je m'attendais à trouver des fils électriques, quelque chose comme ça. Mais, derrière, il y avait une pièce minuscule, avec une chaise et un bureau encastré. Dessus se trouvait une pochette de photos. Elles semblaient toutes avoir été prises au cours de vacances en famille à Seattle, dans les années 1980. Comment se faisait-il que personne ne nous ait rien dit de cette pièce, au moment de l'achat ?

Alice me fait parfois cette impression. La plupart du temps, elle est fidèle à l'image que je me fais d'elle. Mais, de temps en temps, si je suis attentif, je tombe sur une pièce cachée.

Elle ne parle jamais de sa famille, j'ai donc été surpris, récemment, lorsqu'elle a mentionné un voyage que son père avait fait. On

rediffusait un vieil épisode de *Planète insolite*, à la télé, et les présentateurs se trouvaient aux Pays-Bas.

— J'aime beaucoup Amsterdam, mais j'ai du mal à l'apprécier quand j'y suis.

— Pourquoi ?

Alors, elle m'a raconté que, peu après la mort de leur mère, son frère s'était engagé dans l'armée. Je ne sais pas grand-chose à son sujet, si ce n'est qu'il a souffert de dépression à l'adolescence, qu'il est devenu toxicomane et que ses démons n'ont cessé de le tourmenter jusqu'à son suicide, alors qu'il n'avait guère plus de vingt ans. Selon Alice, sa décision a surpris tout le monde à l'époque, et il semblait insensé que l'armée l'accepte, étant donné son passé dépressif. Le père d'Alice est allé voir le recruteur et lui a expliqué la situation, insistant sur les risques. Mais celui-ci avait des quotas à atteindre et, à présent que Brian avait signé, il n'était pas question de le lâcher.

À la surprise générale, son frère a fait ses classes sans accrocs. Lorsqu'on l'a envoyé en Allemagne, la famille était à la fois fière et inquiète.

— J'ai dit à mon père que c'était peut-être une bonne chose, que ça lui ferait peut-être du bien. Il m'a regardée comme si j'étais débile et il a simplement répondu : « Il n'y a pas de remède magique. » Dix jours plus tard, lorsqu'il a été porté déserteur, personne n'a vraiment été surpris. Nous nous remettions à peine de la mort de ma mère et voilà que Brian avait disparu. Nous étions assommés, mon père et moi. Le lendemain matin, à mon réveil, il n'était plus là. Il m'avait laissé de l'argent, un frigo plein, les clés de la voiture et un message pour m'annoncer qu'il était parti à la recherche de Brian. Le monde me semblait immense, alors, et la pensée que mon père s'imaginait pouvoir le retrouver me paraissait totalement absurde.

Son père l'a appelée le soir même. Et tous les soirs pendant les trois semaines suivantes. Lorsqu'elle lui demandait où il était, il répondait simplement qu'il était sur les traces de son fils.

— Le soir où il n'a pas téléphoné, j'ai pleuré. Jamais je n'avais pleuré comme ça et je n'ai jamais repleuré comme ça. J'avais perdu ma mère et mon frère, et voilà que je pensais avoir également perdu mon père. J'avais dix-sept ans et l'impression d'être seule au monde.

Le lendemain, elle n'est pas allée à l'école. Elle est restée à la maison, inconsolable, et a passé la journée devant la télévision, ne sachant que faire ni qui appeler. Elle s'était fait un gratin de macaronis pour dîner et mangeait debout lorsqu'elle a entendu un taxi. Elle s'est précipitée à la fenêtre.

— C'était dingue. J'ai vu mon père sortir d'un côté et mon frère de l'autre. Ils sont entrés et nous nous sommes attablés tous les trois devant mon gratin.

Alice avait toujours cru que Brian avait réintégré la caserne et que leur père s'était débrouillé pour le faire réformer. Ce n'était que des années plus tard qu'elle avait appris la vérité. Il avait passé trois semaines à arpenter Amsterdam, à des centaines de kilomètres de l'endroit où Brian avait été vu pour la dernière fois, explorant tous les cafés, les auberges, les gares, errant à travers les rues la nuit dans l'espoir de tomber sur lui. D'après Alice, il y avait toujours eu un lien très fort entre eux. Parfois, il semblait qu'il pouvait lire dans les pensées de Brian. Celui-ci n'avait jamais mis les pieds à Amsterdam, pourtant, son père était sûr qu'il était là ; il savait exactement où chercher.

Quand Alice m'a raconté cette histoire, j'ai eu le même sentiment que le jour où j'avais découvert cette pièce dans le garage. Soudain, certaines choses devenaient plus claires et j'avais un nouvel éclairage sur sa personnalité. Brian était obsessionnel, déterminé, mais dans le

mauvais sens du terme. Le monde autour de lui n'existait plus lorsqu'il avait un objectif en tête. Son père, incapable d'accepter la disparition de son fils, était tout aussi monomaniaque. Rien ne pouvait le détourner de sa quête irrationnelle. La maladie de Brian avait sans doute des origines génétiques. Le comportement obsessionnel était une constante que l'on pouvait observer à divers degrés chez tous les membres de la famille. Vu sous ce jour, je comprenais mieux le besoin impérieux qu'avait Alice de réussir à tout prix et d'aller jusqu'au bout d'un projet, quelle qu'en soit l'issue.

46

Je prends Alice par le bras et nous suivons le chemin éclairé. Il serpente à travers un bosquet d'arbres odorants jusqu'à l'impressionnante villa. Verre, bois, poutres d'acier, béton poli, pièces s'ouvrant sur l'extérieur, piscine et vue inattendue sur toute la Silicon Valley.

— Chouette bicoque, lance Alice.

Gene nous accueille en personne à la porte monumentale.

— Mes Amis !

Je lui tends la bouteille.

— Vous n'auriez pas dû.

Il jette un coup d'œil à l'étiquette.

— Oh, vous n'auriez vraiment pas dû. Mais je suis content que vous l'ayez fait.

Il se tourne alors vers Alice.

— Ma chère Amie, vous êtes belle comme un astre.

Il est assez âgé pour faire ce genre de compliments, et il connaît suffisamment le Pacte pour ne pas manifester la moindre surprise à la vue du collier de focalisation.

— Merci, Gene. Vous avez une maison magnifique.

Vivian apparaît derrière lui.

— Ah, mon couple préféré !

Elle étreint chaleureusement Alice. Pas plus que Gene, elle ne réagit à la vue du collier. Puis elle se tourne vers moi et m'embrasse sur les deux joues, comme si notre conversation au Java Beach n'avait jamais eu lieu, comme si je ne lui avais jamais dit que je voulais quitter le Pacte.

— Je suis sincèrement heureuse de vous voir, mon Ami, me murmure-t-elle à l'oreille.

Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que c'est sa manière de me dire que nos différends sont oubliés et que tout est pardonné.

Nous emboîtons le pas à Gene qui s'arrête un instant au bar où attendent deux flûtes de champagne. Une douzaine de bouteilles de Cristal s'alignent sur une étagère. Il lève son verre pour porter un toast.

— Aux Amis.

— Aux Amis, répète Alice.

Gene surprend mon regard fixé sur le tableau au-dessus de la cheminée de béton. À la résidence universitaire, mon cothurne avait mis au mur une reproduction de cette peinture, « pour faire plus adulte », affirmait-il.

Comme autrefois, je suis fasciné par les trois bandes, les couleurs vives, contrastées et complémentaires, chacune évoquant un sentiment spécifique, à la fois distinct et lié aux autres. Je suis transporté en arrière, à la fac, à la différence près qu'aujourd'hui je suis réellement adulte.

Alice lève les yeux à son tour.

— Ne me dites pas que c'est un Rothko !

L'épouse de Gene nous rejoint. Olivia porte un tablier par-dessus sa robe, mais elle se meut avec une telle grâce que je doute qu'elle ait jamais renversé quoi que ce soit sur ses vêtements. Comme Vivian, elle dégage une sérénité quasi surnaturelle.

Olivia me prend par la taille et m'entraîne vers le tableau.

— Rothko conseillait de se placer à quarante centimètres pour le regarder. Il estimait que ses œuvres avaient besoin de compagnie.

Elle laisse sa main sur ma taille assez longtemps pour que je me sente mal à l'aise. Ne sachant que faire de mes bras, je finis par les croiser sur ma poitrine et me tiens aussi immobile que possible.

— Ce tableau est une plaie, soupire-t-elle.

— Pardon ?

— C'était un cadeau de Gene pour notre dixième anniversaire de mariage. Mais notre comptable a exigé qu'on le fasse évaluer, et depuis je me ronge les sangs, évidemment. Allons rejoindre les autres dehors, dit-elle alors, ne me lâchant la taille que pour m'attraper le bras. Tout le monde vous attend.

Dans les soirées normales, il est de bon ton d'arriver en retard. Pas ici. Il est 18 h 10 et il semble que tous les invités sont là et ont déjà eu le temps de boire du champagne et d'attaquer les amuse-gueules. À la différence de la dernière fois, le buffet n'a rien d'époustouflant. Manifestement, ce n'est pas donné à tout le monde de faire apparaître des plateaux de canapés d'un coup de baguette magique. Je suis soulagé de voir les simples assiettes de fromage et de fruits, les crudités et les crevettes entourées de fines tranches de lard. Quand viendra notre tour, Alice et moi devrions être capables d'en faire autant.

Tout le monde nous accueille avec le sourire et une accolade, nous donne du « chers Amis ». Je trouve ça flippant, mais chaleureusement flippant. Ils semblent tous se rappeler parfaitement ce que nous avons pu dire de nous-mêmes la dernière fois, et je me demande si quelqu'un au cabinet d'Alice s'est jamais souvenu de quoi que ce soit me concernant. Ces gens savent écouter. Peut-être un peu trop, néanmoins, c'est flatteur. Des hommes que je reconnais à peine s'approchent pour reprendre notre conversation exactement là où nous l'avions laissée trois mois plus tôt.

Un certain Harlan m'interroge au sujet de mon travail de psychothérapeute, tandis que sa femme pose une question légale à Alice, lorsque je remarque JoAnne en train de bavarder avec un couple au bord de la piscine. J'essaie de croiser son regard, sans succès. À cet instant, Neil surgit à côté de moi.

— JoAnne est très en beauté, ce soir, n'est-ce pas ? dit-il, si bas que je suis le seul à l'entendre.

– Certainement.

Mauvaise réponse, me dis-je lorsqu'il me serre l'épaule trop fort, pas exactement de manière amicale.

Il regarde Alice, ses yeux s'attardant sur son cou.

— Cela vous va à ravir.

Elle touche le collier.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

Je m'apprête à mordre dans un brownie, cherchant quelque chose à dire à Neil, lorsque notre hôtesse de la soirée précédente nous rejoint.

— J'y réfléchirais à deux fois, si j'étais vous, me taquine Kate.

Je regarde mon brownie, décontenancé.

— Bonsoir, mon Ami. Je suis ravie de vous revoir ! enchaîne-t-elle.

— Bonsoir, mon Amie, dis-je à mon tour docilement.

Sous le regard surpris d'Alice, Kate se penche vers moi pour m'embrasser sur la bouche. Je sens son rouge à lèvres terreux et un parfum aux accents vanillés. Son baiser n'a rien de sensuel, mais il me révèle que nous sommes beaucoup plus proches que je ne l'avais imaginé. Il semble que nous sommes très proches de tous les membres, en fait.

— Êtes-vous prêts pour la pesée ?

Alice et moi écarquillons les yeux. Kate éclate de rire.

— Ah, je constate qu'on n'a pas lu tous les documents joints et les appendices du manuel.

— Je ne me souviens pas de documents joints.

— Chaque année, le comité de guidance fait des mises à jour et ajoute de nouvelles règles. Vous devez les avoir reçues avec vos manuels. Sous forme de feuilles volantes à la fin.

— Je suis sûre et certaine qu'il n'y en avait pas, affirme Alice.

— Ah oui ? intervient Neil, surpris. Il faudra que je parle à Vivian.

Je me réjouis tout bas. Vivian a manifestement commis une faute. Je me demande quelle sera la sanction.

— Ma foi, dit Kate. Les oublis sont rares, mais cela arrive. Les nouvelles règles sont passées juste avant votre admission, ceci expliquant sans doute cela. Pour notre groupe, la réunion du premier trimestre est l'occasion de la pesée annuelle. Nous faisons le test de forme physique au troisième trimestre. C'est mieux ainsi, séparément, à mon avis.

Elle regarde Alice. Contrairement aux autres, elle n'ignore pas le collier.

— Ah, vous avez dû trouver ce dispositif éclairant, je n'en doute pas, dit-elle en passant le doigt sur la surface grise et lisse. Entre nous, poursuit-elle, j'en ai porté un, moi aussi, il y a des années. Le nouveau modèle est beaucoup mieux. À présent, on utilise une imprimante 3D, paraît-il, si bien que chaque collier est parfaitement adapté à la morphologie du sujet. Ce n'est pas donné, vous vous en doutez, mais l'équipe d'investissement a fait une excellente année.

— L'équipe d'investissement ? demande Alice.

— Bien sûr ! Les trois membres de la London School of Economics et nos amis de Sand Hill Road [1] ont clairement changé notre vie à tous. Désormais, il y a de quoi financer toutes les innovations que le Pacte estime nécessaires. Mon collier était horriblement lourd. Et les bords étaient un peu rugueux. Il n'y avait pas de mousse.

Elle caresse pensivement la cicatrice sur son menton. Puis elle secoue la tête, comme si elle s'arrachait à une transe.

— Bon, si nous allions dans la chambre pour régler ce détail ? Tout le monde y est passé sauf vous.

Elle nous prend chacun par un bras et nous entraîne d'un pas martial vers la maison. Alice se tourne tant bien que mal pour m'adresser un clin d'œil complice. Elle n'a pas l'air effrayée, juste amusée.

Kate nous emmène dans une chambre palatiale avec d'immenses baies vitrées. Au mur est accrochée une grande toile signée Matt Groening. Un portrait de Gene, à la manière des Simpson. Le personnage est habillé exactement comme Gene ce soir. Il tient également une flûte de champagne. En dessous, quelques mots d'une écriture brouillonne : *Gene, la maison est merveilleuse. Merci.*

— La salle de bains pour se déshabiller est par là, indique Kate. Enlevez tout ce que vous voulez. Ne soyez pas pudiques. Personnellement, j'étais nue comme un ver. Chaque gramme compte. On a droit seulement à une marge de 5 % en plus ou en moins par rapport au poids que l'on faisait le jour de son mariage.

— Et si j'étais gros le jour de mon mariage ? Je ne serais pas autorisé à perdre plus de 5 % de mon poids ?

Je n'ai jamais été gros, mais la question peut se poser.

— Oh, ça ne risque pas d'arriver ! s'écrie-t-elle en souriant. Ainsi que vous le savez, nous faisons une enquête exhaustive sur nos futurs membres avant d'inviter qui que ce soit à se joindre à notre fine équipe. Quoi qu'il en soit, la première infraction est un délit de niveau 6. Après, cela peut devenir plus épineux. Vous devez vraiment faire vos devoirs, vous deux.

— À qui le dites-vous ! réponds-je d'un ton jovial, m'efforçant de jouer le jeu.

— Alors, qui sera ma première victime ?

— Moi, décrète Alice en se dirigeant vers la salle de bains. J'ai intérêt à me défaire de tout ce que je porte. Le collier me désavantage.

— Ne vous inquiétez pas. On soustrait le poids du collier. Il pèse un kilo quatre, nous l'avons dans nos fichiers.

Tandis que nous attendons le retour d'Alice, Kate règle une mince balance posée par terre, puis ouvre un ordinateur portable sur la coiffeuse. Elle se rend sur une page avec un P bleu qui clignote et une fenêtre de connexion. Elle pianote rapidement sur le clavier et aussitôt apparaît une feuille de tableur. À gauche, il y a une colonne de photographies, dont celle d'Alice et la mienne. À côté des portraits se trouvent des chiffres. Je m'approche pour mieux voir, mais Kate referme brutalement l'ordinateur.

Lorsque la porte de la salle de bains s'ouvre, Alice ne porte que le collier, son slip et son soutien-gorge. Elle monte sur la balance. Kate lit le résultat à voix haute et le saisit en même temps.

— À vous, me dit-elle.

Je suis Alice dans la salle de bains. Lorsque la porte se referme, je murmure :

— Ils sont complètement barrés !

— Si j'avais su, je n'aurais pas bu ces deux bières. J'ai pissé tout ce que j'ai pu avant de sortir de la salle de bains.

— Bonne idée, dis-je, m'approchant des WC japonais à lunette chauffante. Tu crois que je me fous à poil ? De toute manière, comment est-ce qu'ils peuvent savoir le poids que je faisais le jour de notre mariage ?

Alice se rhabille, tandis que je retire mes chaussures, mon pantalon et ma ceinture. Je me retrouve en caleçon, chemise et chaussettes.

— Chéri, tu devrais peut-être enlever le reste si tu penses avoir pris un peu de poids.

J’hésite un instant, puis je tombe la chemise et les chaussettes.

— Je garde mon caleçon.

Gloussant, Alice ouvre la porte. Kate lève la tête de son ordinateur et lui adresse un clin d’œil, comme si elles me faisaient une blague.

Je monte sur la balance et, machinalement, je rentre le ventre. Kate lit les chiffres et les reporte dans le tableur. Tandis que je me rhabille dans la salle de bains, je les entends parler de l’autre côté de la cloison. Alice demande à Kate si on ne s’en est pas trop mal sortis.

— Ah, ce n’est pas de mon ressort ; je me contente d’envoyer les chiffres.

— Comment est-ce que vous êtes devenue responsable de la pesée ?

— J’ai reçu une injonction. Un jour, un coursier m’a déposé un paquet. Il contenait des instructions, des codes d’accès, la balance en verre et cet ordinateur. Il y a pire parmi les tâches que le Pacte peut vous assigner.

— Tout le monde en a une ? Je n’en avais jamais entendu parler.

— Oui. Ne vous en faites pas, on ne va pas tarder à vous attribuer la vôtre, en fonction de vos capacités et de vos compétences. C’est le comité de travail qui décide.

Alice s’insurge.

— Et mon vrai travail ?

— Je suis sûre que vous comprendrez vite que ce que vous faites pour le Pacte est un vrai travail. Et je vous assure que le comité ne confie jamais à un membre plus que la charge dont il peut s’acquitter.

Je sors de la salle de bains.

— Et si quelqu’un refuse ?

Kate me lance un regard désapprobateur.

— Mon Ami…, dit-elle seulement.

Nous rejoignons les autres. Le dîner se compose d'une salade et d'une mince tranche de thon avec du riz. Fade, mais mangeable. J'essaierai de convaincre Alice de s'arrêter pour prendre un burger sur le trajet du retour. Lorsque tout le monde a aidé à débarrasser, Gene et Olivia surgissent de la cuisine avec un gâteau d'anniversaire à trois étages et des dizaines de bougies. Tous les membres qui ont fêté leur anniversaire ce mois-ci se lèvent, tandis que nous entonnons « Joyeux anniversaire ».

JoAnne s'approche du gâteau. Elle vient d'avoir trente-neuf ans. Je ne lui ai pas adressé la parole de la soirée. À plusieurs reprises, je l'ai cherchée du regard, mais il y avait toujours plusieurs groupes entre nous. Au dîner, j'étais placé entre Beth, une scientifique, et son mari Steve, qui présente le journal sur je ne sais plus quelle chaîne. JoAnne était assise en face, à l'autre bout de la table. À présent, lorsqu'elle passe à côté de moi, elle m'ignore. Subitement, je me rends compte qu'elle est la seule à ne pas m'avoir salué d'une étreinte enthousiaste et de l'incontournable « Bonsoir, mon Ami ».

Elle porte une robe bleue très classique. Elle me paraît maigre et pâle. À l'arrière de ses mollets, je distingue des marques, peut-être des hématomes.

Un peu plus tard, alors qu'Alice et moi bavardons avec un couple, Chuck et Eve, sur la terrasse, je vois JoAnne disparaître à l'intérieur de la maison. Son mari discute avec Dave, l'agent de probation d'Alice, à l'autre bout du jardin, où on a installé un grand écran qui diffuse le match des Golden State Warriors. Ils sont adossés à un large mur qui ne fait pas plus d'un mètre cinquante de hauteur et semble plus décoratif que fonctionnel. Je m'esquive pour suivre JoAnne à l'intérieur. Je ne pense pas qu'elle m'ait remarqué, mais elle m'attend devant les toilettes.

— Tu ne peux pas faire ça, Jake.

— Faire quoi ?

— Tu dois arrêter d'aller à Draeger's.

— Quoi ?

Je suis désorienté et gêné. Est-ce qu'elle m'a vu et ne s'est pas manifestée ?

— Mais il y a tant de questions…

— Je m'excuse, je n'aurais pas dû te raconter ces choses. C'est ma faute. Oublie tout ça. Fais comme si je ne t'avais rien dit.

— Ce n'est pas possible. Je veux seulement discuter.

— Non.

— S'il te plaît.

— Pas ici. Pas maintenant.

— Quand ?

Elle hésite.

— La zone restaurant du centre commercial de Hillsdale, en face de Panda Express, vendredi prochain, 11 heures du matin. Veille à ne pas être suivi. Je suis sérieuse, Jake. Ne déconne pas.

Elle s'éloigne sans se retourner.

Dehors, Neil regarde le match de basket. Dave a disparu et il est seul, assis sur le mur, les jambes pendantes. En fait, il me rappelle quelqu'un, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Alice discute toujours avec Chuck et Eve. Chuck raconte comment Gene en est venu à dessiner les plans de leur résidence secondaire. Il a un léger accent, australien peut-être.

— C'était il y a un bout de temps, on démarrait à peine dans la vie. Il a proposé de s'en charger et on a raclé les fonds de tiroirs pour pouvoir acheter un terrain. Mon ami Wiggins m'avait parlé de quelque chose à côté de chez lui, à Hopland. Ce n'était pas cher, on a sauté sur l'occasion. La maison est entièrement en verre et béton, une vue

magnifique, quelle que soit la pièce où on se trouve. Gene est un magicien.

— Il faut que vous la voyiez, renchérit Eve. Pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas y passer un week-end avec nous ?

Alors que je me creuse les méninges pour trouver une excuse plausible, j'entends Alice s'exclamer :

— Quelle excellente idée ! Volontiers.

Aussitôt, Chuck propose une date.

— En plus, nous faisons partie de la famille, ajoute-t-il. Ça comptera comme l'un de vos séjours de l'année.

— Génial ! lance Alice.

— Nous avons une piscine, précise Eve. N'oubliez pas vos maillots.

La soirée s'achève un peu avant minuit. En un clin d'œil, la terrasse où une trentaine de personnes buvaient et bavardaient un instant plus tôt se vide. Il ne reste que moi, Alice, Gene, Olivia et un autre couple. Alice n'a pas l'air pressée de prendre congé. Je suis surpris. C'est vrai qu'elle a toujours été plus sociable que moi et que nous ne sommes pas beaucoup sortis dernièrement, hormis pour les soirées en amoureux prescrites par le manuel, mais je croyais que nous étions sur la même longueur d'onde. Je pars du principe que, s'il n'y a pas moyen de quitter le Pacte, et il semble bien que ce soit le cas, il vaut mieux se contenter du minimum syndical. Moins nous voyons les autres membres, moins nous risquons de commettre un faux pas en leur présence. Passer du temps en leur compagnie, c'est jouer avec le feu. Alice l'aurait-elle oublié ?

Nous faisons nos adieux et Gene nous raccompagne à la porte. Nous suivons le long sentier qui nous ramène à la voiture sans prononcer un mot. Je tiens la portière tandis qu'Alice s'assied, une opération toujours un peu délicate avec le collier. Une fois au volant, je

me détends. Nous avons survécu à notre premier trimestre au sein du Pacte.

— C'était sympa, dit Alice, sans la moindre trace de sarcasme dans la voix.

Alors que je manœuvre, je remarque Gene et Neil qui nous observent au bout de l'allée.

---

1. Rue de Menlo Park, en Californie, connue pour son grand nombre de sociétés d'investissement en capital risque.

47

Le mardi, Vivian appelle Alice et lui donne rendez-vous à midi dans un restaurant italien, chez Sam's, une institution du Financial District. Je me fais un sang d'encre toute la journée, me demandant de quoi elles vont parler, quelle nouvelle punition tordue ou quelle injonction Vivian va nous transmettre des hautes autorités. Ou peut-être nous sommes-nous si bien conduits à la soirée qu'elle veut nous annoncer une bonne nouvelle ? Le Pacte est-il jamais porteur de bonnes nouvelles ? Serait-ce la fin du collier ?

Je rentre du travail à 17 h 15 et m'assieds à la fenêtre pour lire en guettant Alice. À 18 h 15, sa voiture s'engage dans l'allée. Le garage s'ouvre et j'entends ses pas dans l'escalier. Quand elle pénètre dans la cuisine, la première chose que je remarque est sa posture : plus détendue, plus naturelle, plus Alice. L'écharpe qu'elle portait ce matin a disparu. Le col échancré de son chemisier révèle sa gorge nue. Elle fait une pirouette avec un grand sourire. Je la prends dans mes bras.

— Quel effet ça fait d'être libre ?

— Génial. Mais étrange. Je ne me suis pas beaucoup servie des muscles de mon cou ces dernières semaines et maintenant j'en paie le prix. Je crois que je vais m'allonger.

Je l'escorte dans la chambre et elle s'étend sur le lit. Je m'assieds à côté d'elle.

— Raconte-moi tout.

— Vivian était déjà là quand je suis arrivée. Elle m'attendait dans l'un des box. Je me suis installée et le serveur a fermé le rideau pour que nous soyons tranquilles. Elle n'a pas perdu de temps en bavardage. Elle n'a même pas mentionné la soirée. Elle m'a dit qu'elle avait reçu l'injonction de me retirer le collier. Mais à 13 heures seulement. J'ai donc dû attendre la fin du déjeuner. J'ai demandé à Vivian si je pouvais le garder, ajoute-t-elle en se redressant afin d'ajuster son oreiller.

— Pour quoi faire ?

Alice hausse les épaules et se rallonge.

— Je ne sais pas trop. Je voulais un souvenir, je suppose. De toute façon, Vivian a dit que ce n'était pas autorisé.

Le lendemain matin, après le départ d'Alice, je suis dans la cuisine en train de faire du café lorsqu'on frappe à la porte. C'est un coursier à vélo, un jeune d'une vingtaine d'années, qui me tend une large enveloppe marquée d'un *P* reconnaissable dans le coin supérieur gauche. Il est essoufflé. Je lui propose un verre d'eau et l'invite à entrer. Il me suit à la cuisine, remplissant la pièce de son énergie nerveuse, répondant à des questions que je ne lui ai pas posées.

— Je m'appelle Jerry. Je viens d'Elko, dans le Nevada. J'ai débarqué à San Francisco il y a trois ans, parce que j'avais décroché un boulot dans une start-up. Ma boîte a coulé quelques semaines après mon arrivée et depuis je suis coursier.

Je lui tends son verre. Il le vide d'un trait.

— Vous vivez au bout du monde. Faut vraiment que je me trouve un nouveau taf. Si ces plis du mercredi ne rapportaient pas autant, je l'aurais fait depuis longtemps.

— Vous en livrez d'autres comme ça ?

— Oui. Seulement le mercredi. Un tarif fixe, payable d'avance, qu'il y ait ou non des courses. Des fois, j'ai deux ou trois paquets, des fois je n'en ai pas.

— Vous les récupérez où ?

— Dans un bureau minuscule du Pier 23. Toujours le même mec. Il prétend que je suis leur seul coursier. Le seul à qui ils font confiance. Le processus de sélection était un truc de malade. Vérification des antécédents, empreintes digitales, la totale. En plus, je n'avais même pas postulé. Un type m'a appelé, comme quoi il avait eu mon nom par mon ancien employeur, ce qui est assez marrant, vu que mon ancien employeur s'était déjà tiré au Costa Rica, où il claquait le fric des investisseurs. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi le test et j'ai débuté immédiatement. Et depuis, c'est tous les mercredis.

— Toujours à San Francisco ?

— Non, je fais l'East Bay, et la péninsule jusqu'à San Jose et Marin. En ville, je fais tout à vélo, sinon je prends la bagnole. Je sais pas qui sont ces mecs, mais ils sont blindés. Je gagne plus le mercredi que pendant tous les autres jours de la semaine réunis. Oups, je suis pas censé vous raconter tout ça. Ça reste entre nous, hein ?

— Bien sûr.

Il pose son verre et consulte le moniteur d'activité à son poignet.

— Faut que j'y aille. J'ai un dernier pli à livrer à San Mateo.

Alors qu'il remet son casque, il demande d'une voix presque trop désinvolte :

— Et vous, vous savez qui ils sont ?

Si c'est un test – et n'est-ce pas toujours le cas avec le Pacte ? –, il n'y a qu'une seule bonne réponse.

— Aucune idée.

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, il a franchi la porte et enfourché son vélo.

La lettre est adressée à Alice. Je lui envoie aussitôt un SMS. *Tu as reçu un courrier du Pacte.*

Sa réponse est brève, mais éloquente : *Merde*.

Je me douche et m'habille. Je contemple l'enveloppe fermée, le grand *P* imprimé à l'encre dorée, *Alice* tracé avec soin. Je la lève à la lumière, mais je ne vois rien. Je la repose sur la table et je pars au travail, décidé à ne plus y accorder une pensée jusqu'au soir. Bien sûr, je ne pense qu'à ça toute la journée.

À mon retour, je trouve Alice assise devant le pli.

— Je suppose qu'il va falloir l'ouvrir, soupire-t-elle.

— J'en ai peur.

Elle décachette l'enveloppe et en extrait un document. Une simple feuille, divisée en quatre parties. Elle les lit à voix haute. Sous le titre Règlement, il y a un paragraphe sur la pesée annuelle. En note de bas de page, il est précisé que c'est un extrait du dernier amendement. Le fameux appendice que Vivian a oublié de glisser dans nos manuels.

La deuxième partie annonce *: Infraction : vous faites un kilogramme cinq cents de trop par rapport à la prise de poids autorisée.*

— C'est à cause des bières, gronde Alice. Celles que j'ai bues avant la soirée. Et c'était deux jours avant mes règles. Les femmes devraient avoir droit à des fluctuations plus importantes que les hommes. Je ne comprends pas qu'Orla ne l'ait pas pris en compte.

La troisième partie s'intitule Circonstances atténuantes : *Il a été porté à notre attention que votre tutrice avait omis l'appendice de votre manuel. Ce regrettable oubli sera traité séparément.*

Alice sourit.

— On dirait que Vivian va se faire taper sur les doigts.

— Qu'est-ce que ça raconte d'autre ?

— *Le règlement doit être appliqué, mais attendu que la documentation nécessaire ne vous avait pas été fournie et qu'il s'agit de votre premier dépassement de poids, vous bénéficierez d'une sanction de substitution*.

Elle se tait et termine sa lecture en silence.

Lorsqu'elle repose le papier, elle est au bord des larmes.

— Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé, ces salauds ?

Je suis inquiet de la voir si pâle.

— Non, ce n'est pas la sanction. C'est juste que… Jake, j'ai l'impression que c'est un examen et que j'ai échoué.

Je lui prends la main.

— Chérie. Aucune de ces règles n'est réelle. Tu t'en rends compte, non ?

— Je sais, répond-elle en se dégageant. Il n'empêche, si j'étais capable de m'y conformer, je serais une meilleure épouse.

Je secoue la tête.

— N'importe quoi. Tu es parfaite. Ne change rien.

Je prends la feuille pour lire le quatrième paragraphe intitulé Sanction : *Vous devrez suivre un programme de remise en forme quotidien. Vous êtes priée de vous présenter à l'angle de Taraval Street et de Great Highway chaque matin à 5 heures, week-end compris. Votre entraîneur vous y attendra.*

48

Je me réveille brutalement d'un profond sommeil. J'étais en train de faire un cauchemar. Je tente de m'en souvenir mais il m'échappe déjà. Alice dort à côté de moi. Je la regarde un moment. Elle a les cheveux en bataille. Avec son tee-shirt des Sex Pistols et son bas de pyjama en flanelle, elle ressemble à la femme que j'ai rencontrée il y a trois ans.

Des bribes du rêve me reviennent : mes battements de jambes désespérés, l'océan qui s'étend à l'infini tout autour. Un rêve d'eau récurrent que je fais depuis des années. Et comme chaque fois, quand il s'interrompt, je dois aller aux toilettes. Avant de me recoucher, je jette un coup d'œil à l'horloge dans la cuisine : 4 h 43. Aïe !

— Alice ! Il est cinq heures moins le quart !

Je l'entends qui se redresse d'un bond, paniquée. Ses pieds heurtent lourdement le sol.

— Putain ! Le réveil n'a pas sonné !

Affolé, je cherche mes clés et mon portefeuille. J'enfile un pantalon, fonce au garage et démarre la voiture. Quand Alice sort en courant de la maison, ses chaussures et son sweat-shirt à la main, je suis prêt à partir. Elle monte et je file le long de 38th Street, puis je prends à gauche sur Great Highway. Je m'arrête au bord du trottoir pile à l'intersection de Taraval Street. Là, un type attend. Environ trente-cinq ans, en parfaite forme physique et tenue de sport dernier cri, kaki et

orange clair. Alice saute de la voiture. Je baisse la vitre pour lui souhaiter bonne chance, mais elle ne se retourne même pas.

— 4 h 59, commente l'homme en jetant un coup d'œil à sa montre. Timing parfait. Je commençais à croire que vous ne seriez pas à l'heure.

— Jamais de la vie. Je suis prête.

Quelques secondes plus tard, il lui fait faire des kicks. Je les laisse. De retour à la maison, je prends mon ordinateur portable, trop sur les nerfs pour me recoucher.

À 6 h 17, Alice franchit la porte, en sueur et épuisée. Je veux lui faire un smoothie mais elle refuse.

— Pas le temps. Je dois filer au travail.

— Comment ça s'est passé ?

— Je suis à la bourre, on en parle ce soir.

Mais le soir, nous sommes tous les deux crevés. Nous avalons un plat tout prêt devant *Mr Slogan*. Je coupe le son au moment de la pub pour un médicament quelconque, dans laquelle une fleuriste insipide accueille d'un grand sourire son mari non moins insipide.

— Alors, il est comment, ce coach ?

— Il s'appelle Ron. Il habite dans le Castro. Très sympa, très à fond la forme. Beaucoup de jump squats.

Elle se masse les mollets avec une grimace. La série reprend et elle me donne un petit coup de coude pour que je remonte le son.

Le lendemain matin, le réveil sonne à 4 h 30. Je me retourne pour secouer Alice, mais elle est déjà debout. Je la trouve sur le canapé, en tenue de sport. Elle me sourit, cependant, à ses yeux bouffis et à son expression, je devine qu'elle a pleuré. Je lui prépare rapidement un café.

— Je t'emmène ?

Nous descendons au garage en silence. Au cours des six minutes de trajet entre chez nous et la plage, elle s'endort. Je la réveille en arrivant. Je vois Ron s'approcher en trottinant. Je le soupçonne d'être venu en courant du Castro.

Le matin suivant, lorsque le réveil me tire du sommeil à 4 h 30, j'ai juste le temps d'entendre la voiture d'Alice sortir du garage.

49

Mes nouveaux patients, un couple de Cole Valley, entrent en souriant et s'assoient côte à côte sur le canapé. Ils n'ont pas un regard pour le gros fauteuil rembourré. Leur mariage survivra, j'en suis sûr. Il va falloir parler. Il va falloir se revoir trois ou quatre fois, mais ils finiront par en arriver à la même conclusion.

Au cours de notre dernière séance, je leur ai demandé de réfléchir à un bon souvenir qu'ils avaient en commun. La femme a apporté des photos de leur mariage.

— Il faut que vous voyiez les robes des demoiselles d'honneur. Je suis surprise qu'elles m'adressent encore la parole.

J'éclate de rire en la découvrant vêtue d'une robe blanche toute simple, flanquée de ses demoiselles d'honneur emmaillotées de taffetas vert.

— Vous ne saviez pas que les demoiselles d'honneur étaient censées être en blanc ?

— Dans ce cas, comment est-ce qu'on les distingue de la mariée ?

— On n'est pas censé les distinguer, c'est le but du jeu. À l'époque tribale, les demoiselles d'honneur servaient de leurres. Au cas où un clan voisin surgirait pour enlever la mariée. On espérait que, dans la confusion, les ravisseurs prendraient l'une d'elles par erreur.

C'est une séance facile. Bien qu'ils se soient peu à peu éloignés, ils ont manifestement de l'affection l'un pour l'autre. Nous discutons de

stratégies qu'ils pourraient mettre en place pour passer plus de temps ensemble et redonner un peu de peps à leurs conversations. Rien de compliqué, les trucs habituels, mais ça marche. Je retiens un gloussement lorsque je me surprends à leur conseiller de se fixer comme objectif de partir quelques jours ensemble une fois par trimestre.

Il arrive qu'un couple vienne me voir et que je me demande pourquoi. C'est le cas de Janice et Ethan. Je me sens un peu coupable de leur prendre de l'argent, car il saute aux yeux qu'ils n'ont pas besoin de moi. Malgré tout, leur implication me réconforte. Et une part de moi envie le flux et le reflux naturel de leur mariage, qui suit son cours paisible loin du Pacte.

Après leur départ, je glisse mon téléphone dans une enveloppe scellée et je vais trouver Huang à son bureau.

— Si tu prenais une longue pause déjeuner ?

— Longue comment ? demande-t-il.

— Tu pourrais aller à ce resto que tu aimes bien, dans le quartier de Dogpatch. C'est moi qui régale.

Je lui tends deux billets de vingt dollars et pose l'enveloppe sur son bureau.

— Et pendant que tu y es, ça t'embêterait de prendre ça ? Tu le fourres dans ta poche et tu l'oublies.

Il ouvre de grands yeux.

— Et est-ce que je peux savoir ce qu'il y a à l'intérieur ?

— C'est compliqué.

— Ça ne risque pas d'exploser ?

— Aucun danger.

Il tâte l'enveloppe et fronce les sourcils.

— Si je devais émettre une hypothèse, je dirais que tu as mis ton portable là-dedans.

— Tu me rendrais un grand service si tu le gardais et si tu le laissais sur mon bureau à ton retour. Et si ce n'est pas abuser, n'en parle pas à Ian et Evelyn.

— Parler de quoi ?

— Merci. Je te revaudrai ça.

Je rentre chez moi pour récupérer ma voiture et je me dirige vers le centre-ville. Je me gare dans 4th Street, vais à pied à la gare du Caltrain et achète un aller-retour pour Hillsdale, à San Mateo.

Je n'ai rien dit à Alice de mon rendez-vous avec JoAnne. Je voulais lui en toucher un mot ce matin, mais je suis parti avant son retour. De toute manière, elle a déjà assez de soucis comme ça. Elle retrouve Ron tous les jours à l'aube et a repris les entretiens avec Dave un après-midi par semaine, sans parler de son travail, toujours plus exigeant. Elle est débordée et je ne veux pas en rajouter. Bon, pour être complètement honnête, je dois admettre que je ne tiens pas à lui en parler. Ce serait une avalanche de questions au sujet de JoAnne et je n'ai pas nécessairement envie d'y répondre. Elle n'aimerait pas savoir que je déjeune avec une femme qui n'est pas une collègue de travail. Je suis conscient que le mensonge par omission est contraire au règlement du Pacte. Mais, alors que je me dirige vers la gare, je parviens à me convaincre que c'est un geste noble. Si je suis découvert, je me retrouverai seul sur la sellette et j'épargnerai à Alice un délit supplémentaire, un délit avec lequel le Pacte ne plaisante pas si j'en crois le manuel : la jalousie. Détourner l'attention de ma femme, m'a conseillé JoAnne le jour où je suis tombé sur elle par hasard à Draeger's.

Je fais tous les wagons mais ne remarque rien de suspect. De nos jours, avec tous les gens qui font la navette entre San Francisco et la Silicon Valley, les trains sont bondés, quelle que soit l'heure. Les gens sont pour la plupart jeunes, minces, et ne doutent de rien. Des

nouveaux venus blancs et asiatiques qui ont fait exploser le marché de l'immobilier et ne comprennent rien au charme unique de la ville : ses librairies géniales, ses disquaires légendaires, ses cinémas historiques. C'est peut-être injuste de les mettre tous dans le même sac, mais ils semblent obnubilés par l'argent. Ils ont un air d'inexpérience fade, comme s'ils n'avaient jamais voyagé, lu pour le plaisir, ou couché avec une fille rencontrée à la laverie. Et en ce moment, ils squattent les places réservées aux handicapés, leur ordinateur portable sur les genoux.

À Hillsdale, nous sommes une vingtaine à descendre : des gens du coin principalement, car les petits génies de l'électronique ne vivent pas ici, pas encore. Je traîne à la gare, le temps que tout le monde soit parti. Il y a une femme en élégant tailleur noir qui s'attarde. Elle n'a pas l'air à sa place et je suis en train de me dire qu'elle m'espionne lorsqu'une Mercedes avec un tout jeune homme au volant s'arrête. Elle tire sur sa jupe d'une manière qui laisse à penser qu'elle dissimule un porte-jarretelles sous son uniforme de femme d'affaires et grimpe dans la voiture qui l'emmène loin d'ici.

Je traverse El Camino Real et me dirige vers le centre commercial, avec le sentiment d'être un peu ridicule, comme un gamin jouant à l'agent secret. Je me dis que je ferais mieux de rentrer, puis je songe au bracelet, au collier, à l'éprouvant séjour d'Alice en plein désert et je me ressaisis : ce n'est pas un jeu.

Je m'arrête au supermarché Trader's Joe pour passer le temps. J'erre entre les rayons, me méfiant de tout le monde, et j'en sors avec en tout et pour tout une bouteille d'eau et trois barres chocolatées. Bien sûr, à présent, je ne peux plus manger de friandises sans avoir la prochaine pesée à l'esprit. Est-ce le gramme de graisse qui va me faire franchir la ligne ? Est-ce la calorie de trop qui va m'expédier dans le désert ? Je déteste cet aspect du Pacte.

Chez Barnes & Nobles, j'achète le dernier numéro de *Q* pour Alice. Paul Heaton et Briana Corrigan sont en couverture : cela lui fera plaisir. Je traverse la rue et je pénètre dans le centre commercial. J'ai encore une demi-heure à tuer, alors je fais les magasins. J'ai envie d'une confortable chemise en flanelle, allez savoir pourquoi – Freud dirait sans doute que je suis nostalgique de ma jeunesse. Je fais donc le tour des boutiques habituelles. Je trouve quelque chose en solde à Lucky Jeans et je ressors avec un sac. Je ressemble maintenant à tous les gens qui arpentent le centre, à ceci près que je suis plus âgé.

Quand j'arrive dans l'espace restauration, j'ai encore sept minutes d'avance. J'attends au fond, suivant des yeux les allées et venues des clients.

Je vois JoAnne entrer par la porte latérale qui donne sur le parking. Ses regards furtifs de biche à découvert me rendent nerveux. Est-ce que ça en vaut vraiment la peine ? Je l'observe sans bouger. J'aurais préféré qu'elle choisisse un endroit plus discret. Elle sort un téléphone de son sac. Pourquoi l'a-t-elle apporté ? Les mots qu'elle m'a murmurés à la soirée tournoient dans ma tête : Ne déconne pas. Jusque-là, je n'avais pas pensé que c'était elle qui pourrait déconner.

Je continue de l'observer, scrutant les tables, afin de m'assurer qu'elle n'a pas été suivie. Elle passe un appel qui ne dure que quelques secondes. Contrairement à moi, elle semble indifférente à la foule. Elle sort quelque chose de son sac – une barre de céréales qu'elle grignote, les yeux baissés. De temps en temps, elle relève brusquement la tête, mais jamais dans ma direction. Elle a un comportement paranoïaque. Et pourtant, elle manque de rigueur. Elle est un peu surexcitée, un peu à cran : rien à voir avec la JoAnne de la fac. Cette JoAnne-là était d'un calme incroyable. Même dans les pires situations, elle affichait une sérénité imperturbable. Elle n'était pas vraiment belle, n'avait pas de

charme particulier, mais c'était à cause de cette confiance tranquille, de cette absence de doute, qu'elle se détachait du lot.

La femme à l'autre bout de l'espace restauration est méconnaissable. Je ne le dirais jamais à mes patients, mais j'ai acquis la certitude que la plupart des gens ne changent pas. Au mieux, ils sont capables d'accentuer certains traits de leur personnalité par rapport à d'autres, même s'il ne fait aucun doute que l'éducation et les soins prodigués à un enfant peuvent orienter ses tendances naturelles dans le bon sens. J'ai passé une bonne partie de ma vie professionnelle à chercher des outils efficaces pour aider les gens à moduler leur caractère. Cependant, je suis convaincu que nous devons faire avec les cartes qui nous ont été distribuées à la naissance. Lorsque je rencontre des individus dont la personnalité a réellement changé, je suis toujours curieux de savoir quel a été le déclic, le déclencheur, l'action décisive qui l'a emporté sur sa nature profonde. Pourquoi quelqu'un apparaît-il soudain différent à ses proches ?

Comme je l'ai déjà mentionné, le stress, l'anxiété et les problèmes psychologiques finissent par s'inscrire sur le visage. J'ai vu des signes révélateurs chez JoAnne : la veine saillante entre son sourcil gauche et sa tempe. La bouche tombante, les rides autour des yeux. Une petite voix me souffle qu'elle a besoin d'aide, mais que je ne suis pas la bonne personne pour cela. Et aussi que je ferais mieux de me tirer. Hélas, j'en suis incapable.

Parce que je veux entendre ce qu'elle a à dire. Je veux en savoir plus sur le Pacte. Je refuse de croire qu'il n'existe pas d'issue. Peut-être l'anxiété de JoAnne, les changements que j'ai observés sur son visage, sur son corps et dans sa voix sont-ils une réaction parfaitement logique au Pacte. Et le cas échéant, je ne veux pas que cela arrive à Alice.

À Hot Dog on a Stick, je commande un corn dog, la spécialité : une saucisse enrobée de pâte à beignet et plantée sur un bâtonnet. J'en

prends deux, ainsi que deux citronnades vertes. Puis je porte mon plateau à la table de JoAnne.

Elle lève les yeux de son téléphone et la veine à sa tempe palpite.

— Jake, dit-elle.

Seulement « Jake », pas « mon Ami ». Une douceur lasse transparaît dans sa voix. Mais il y a aussi de la chaleur dans son regard. Je me détends.

— Tu as faim ?

— Tu n'aurais pas dû.

Malgré tout, elle prend une saucisse et mord dedans. Puis elle perce à l'aide de la paille l'opercule du couvercle de la citronnade et aspire longuement.

— Je me demandais si tu viendrais, dit-elle.

— Est-ce que je t'ai déjà posé un lapin ?

— Si tu étais raisonnable, tu ne serais pas là. Mais je suis contente que tu sois venu.

Elle met les mains sur la table, pointées vers moi. Je suis tenté de regarder ses pieds : c'est la direction qu'ils indiquent – et non celle des mains – qui est révélatrice de l'intérêt véritable d'une personne. Elle a de longs ongles roses brillants. À la fac, ils étaient courts et nus.

— Dans quoi s'est-on fourrés, Jake ?

— J'espérais que tu me le dirais.

— Lorsque je t'ai vu à la Villa Carina, je voulais te chuchoter à l'oreille : « Va-t'en vite et ne reviens pas », mais je savais qu'il était déjà trop tard. En même temps, et je me rends compte que c'est horrible de dire une chose pareille, j'étais heureuse de te voir. Pour des raisons très égoïstes. Je me sentais tellement seule.

— Tu as dit que je ne devrais pas être ici, mais pourquoi ?

JoAnne tripote son téléphone. Elle réfléchit à ce qu'elle peut me révéler. Je la devine qui rature des phrases dans sa tête.

— Le Pacte n'a pas confiance en moi. Si on nous voyait ensemble, cela nous ferait du tort à tous les deux.

— Du tort ? Jusqu'à quel point ?

— J'ai entendu qu'Alice avait séjourné à Fernley.

— Tu parles de cet endroit au milieu du désert ?

— J'y ai été, moi aussi, chuchote-t-elle avec un frisson. La première fois, ce n'était pas si horrible. C'était déconcertant, embarrassant, mais gérable.

— Et après ?

— Après, c'est pire.

Son imprécision est frustrante.

— C'est-à-dire ?

Elle se redresse sur son siège. Je la vois encore qui pèse chaque mot.

— Débrouille-toi seulement pour qu'Alice n'y retourne pas.

— Comment est-ce que tu as pu te laisser embarquer là-dedans, JoAnne ?

Avant d'avoir terminé ma phrase, j'imagine quelqu'un d'autre – Huang, peut-être, ou Ian ou Evelyn – me poser exactement la même question.

— Tu veux connaître l'histoire ?

La voix de JoAnne est coupante, cependant, sa colère semble dirigée contre elle-même.

— Tout a commencé par un accident de voiture idiot. J'étais en retard. Il pleuvait, la route était glissante. Une Porsche m'a fait une queue de poisson, a heurté mon pare-chocs et j'ai perdu le contrôle de mon véhicule. Je me suis réveillée à l'hôpital. Pendant que j'étais sans connaissance, j'ai fait un rêve d'une intensité incroyable. Rien de coloré ni de délirant : c'était l'idée qui s'en dégageait qui était intense. Tu sais, quand parfois un événement te force à regarder ta vie sous un angle

différent ? Et que la solution, ou du moins la direction à prendre te semble soudain parfaitement évidente ? Quoi qu'il en soit, à mon réveil, j'ai pris conscience que mon existence était devenue une vaste plaisanterie. Mes études à rallonge, la thèse que je n'arrivais pas à terminer, l'appartement que j'avais acheté : tout me paraissait futile. Et quand je pensais à tout ce temps perdu…

— Tu as été blessée dans cet accident ?

— Commotion cérébrale, points de suture, une côte cassée, fracture du bassin, à cause du volant. J'ai eu beaucoup de chance. Est-ce que tu savais qu'il y a seulement deux os dans le corps humain qui, en cas de fracture, peuvent causer la mort ? Le bassin est l'un d'eux.

— Ah bon. Et l'autre ?

— Le fémur. Bref, j'étais en train d'essayer de me rappeler mon rêve quand un médecin est entré. Il s'est présenté : le Dr Neil Charles. Puis il s'est mis à me poser tout un tas de questions, des questions très personnelles. Tu sais, pour évaluer la gravité de la commotion et déterminer si j'étais en état de choc. Tout était assez brumeux, à cause des médicaments. Il a rempli des formulaires, m'a interrogée sur mes antécédents médicaux, est-ce que je fumais, buvais, est-ce que j'avais des allergies, est-ce que je faisais du sport, est-ce que j'avais des relations sexuelles régulières ? Puis une infirmière m'a déshabillée avec précaution. Elle me tenait la main, tandis que Neil examinait mon corps, répertoriant les bleus, les égratignures et les coupures dus à l'accident. Et quand il a posé sur moi ses grandes mains chaudes, j'ai eu la sensation incroyable qu'il analysait toutes les cicatrices de ma vie, les plus graves comme les plus bénignes. Il a touché presque chaque parcelle de mon corps. J'avais des tuyaux branchés partout et j'avais l'impression que je ne pouvais pas bouger, pas m'échapper, mais ça ne me déplaisait pas. Je me sentais en sécurité. Pour faire court, nous nous sommes mariés à Carmel-by-the-Sea, un grand mariage, avec un

quatuor à cordes. J'ai fait un virage à cent quatre-vingts degrés, changé de vie.

— Eh bien, c'est merveilleux.

— Non, ce n'est pas si merveilleux, Jake. J'ai fini par comprendre que ce rêve intense n'était qu'une fausse épiphanie. Avec le recul, je me rends compte que j'étais sur le bon chemin. J'avais pris les décisions qu'il fallait, fait les sacrifices nécessaires. J'allais obtenir un doctorat en psychiatrie. C'était plus long que prévu et j'étais endettée à cause de l'appartement, mais j'aurais dû m'accrocher. C'est Neil qui a décrété que j'étais « trop intelligente » pour être psychiatre.

Je souris.

— Tu le remercieras de la part d'un vulgaire psychothérapeute.

— Neil n'y connaît rien. C'est lui qui m'a poussée à faire un MBA et à accepter un poste chez Schwab. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis rendu compte que c'était parce qu'il avait des préjugés idiots contre la psychiatrie. Toujours est-il que, quelques mois après notre rencontre, je laissais tomber ma thèse et m'inscrivais en école de commerce.

— Quel gâchis ! Tu étais vraiment douée.

— Dommage que tu n'aies pas été là à cette époque pour me mettre en garde.

Je jette un coup d'œil sous la table. Ses deux pieds sont pointés vers moi.

— Tu te souviens que je voulais des enfants ?

— Oui, tu disais que tu voulais une famille nombreuse.

— Eh bien, ça ne risque pas d'arriver.

— Je suis désolé.

Je me demande où elle veut en venir.

— Pas tant que moi. En fait, je suis tombée enceinte. J'aurais pu avoir des enfants. Et je pourrais sans doute encore en avoir, si je n'étais

pas coincée avec Neil. Au début, j'ai essayé de lui en parler, mais il esquivait toujours le sujet. Jusqu'au jour où je me suis retrouvée enceinte par accident. Et là, il a décrété que ce n'était pas compatible avec le Pacte.

Je réalise pour la première fois que personne aux soirées du Pacte n'a jamais mentionné ses enfants.

— Est-ce que tu es en train de me dire qu'aucun membre n'a d'enfant ?

— Quelques-uns en ont. La plupart, non.

— C'est contre le règlement ou quoi ?

— Pas exactement. Néanmoins, Orla prétend que les enfants peuvent être un obstacle à la vie de couple.

— On pourrait penser que les enfants de membres feraient de parfaites recrues.

— Ça n'a rien à voir. Ce n'est pas parce qu'on a des parents membres qu'on est automatiquement admissible. De toute manière, le Pacte s'intéresse au mariage, pas aux enfants. Tu *dois* aimer ton conjoint, en ce qui concerne les enfants, a priori, ce n'est pas une obligation.

— Est-ce que tu as déjà essayé de quitter le Pacte ?

Elle laisse échapper un rire amer.

— Qu'est-ce que tu crois ? J'ai pris mon courage à deux mains après l'avortement et je suis allée voir un avocat. Neil m'a signalée. On m'a convoquée, détaillé la longue liste de mes défauts. Si je divorçais, m'a-t-on fait comprendre, je perdrais la maison, mon travail, ma réputation. On m'a même laissé entendre que ce serait facile de me faire disparaître. Le pire, c'est que Neil ne voulait pas du Pacte, au début. Il n'aime pas les groupes. Quand on a reçu le paquet envoyé par un de ses anciens colocataires, je regrettais déjà ma décision de me marier. J'ai pensé que ça pourrait m'aider. C'est moi qui l'ai convaincu

d'essayer. Et c'est là qu'ont commencé mes ennuis. Neil, en revanche, était le chouchou de tout le monde. Personne n'a été surpris quand il a reçu un appel d'Orla lui proposant d'être le directeur du bureau régional d'Amérique du Nord.

— Le bureau régional ?

Elle trempe son corn dog dans une mare de ketchup et je remarque que, malgré les ongles manucurés, les cuticules des pouces saignent.

— Il y a trois bureaux régionaux, chacun composé de sept membres. Ils présentent leurs rapports à un petit groupe en Irlande. Ils se rencontrent tous les trois mois.

— Où ?

— Ça dépend. En Irlande, au moins une fois par an, de temps en temps à Hong Kong ou à Fernley.

— Et de quoi parlent-ils ?

— De tout, répond-elle sombrement. De tout le monde, ajoute-t-elle en se penchant vers moi. Tu comprends ce que je dis ?

Je pense au bracelet, au collier. Au fait que Vivian et Dave ont toujours l'air d'en savoir beaucoup plus sur nous que ce que nous leur révélons.

— Ils votent de nouvelles règles, rédigent les appendices annuels, étudient les décisions des juges, les appels. Ils gèrent les finances et les investissements. Ils examinent les dossiers des membres problématiques.

— Mais *pourquoi* ?

— Selon Neil, le but du bureau est d'assurer le succès de tous les mariages. À n'importe quel prix.

— Et en cas d'échec ?

— Justement, il n'y a pas d'échec.

— Ça doit pourtant bien arriver.

Elle secoue la tête avec lassitude.

— On a dû te dire qu'aucun membre du Pacte n'avait jamais divorcé, non ?

Son visage est tout proche du mien à présent, et son haleine a l'odeur du ketchup.

— Eh bien, c'est vrai, Jake. Ce qu'ils oublient de préciser, c'est que tous les mariages du Pacte ne durent pas.

— Je ne te suis plus, là.

— Ce qui se passe à Fernley, c'est dur, très dur, mais je peux tenir le coup, si je suis dans l'état d'esprit adéquat. Même les règles, ça ne me déplaît pas, les sorties en amoureux obligatoires, les cadeaux.

— Mais ?

Elle semble écrasée par une tristesse incommensurable, désespérée.

— Je n'ai pas de preuve, et même si j'en avais, je devrais me taire. Enfin, une fois où il y avait une réunion au sommet à San Francisco, nous avons dîné avec Orla. Juste elle, Neil et moi. Je ne l'avais jamais rencontrée. Neil a insisté pour choisir ma tenue. Il m'a fait promettre de ne pas poser de questions personnelles. Depuis que nous sommes membres, le Pacte ne s'est pourtant pas gêné pour m'en poser, des questions personnelles, que ce soit dans les formulaires que j'ai remplis, au cours des entretiens avec les agents de probation ou des interrogatoires enregistrés à Fernley. Les tests d'intégrité, c'est comme ça que ça s'appelle.

— Sans rire ? On t'a interrogée ?

Elle acquiesce.

— Lorsque j'ai dit à Neil que je craignais qu'Orla ait écouté mes tests d'intégrité, il n'a pas protesté. Il m'a demandé de me tenir à carreau. De laisser Orla mener la conversation.

— Et alors, comment elle est ?

— À la fois charismatique et curieusement renfermée. Elle me posait des questions, voulait tout savoir sur moi et l'instant d'après son

regard me traversait comme si je n'existais pas. Ça fait froid dans le dos.

Plus elle parle, plus elle semble perdre le fil. La personne que JoAnne décrit n'a rien à voir avec ce que j'ai pu lire en ligne à propos d'Orla. Sur les photos, elle paraît sympathique, intelligente et inoffensive, à la manière d'une grand-tante ou d'une prof d'anglais au lycée dont on se souvient avec affection.

— Tu disais que les mariages du Pacte ne duraient pas nécessairement. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le Pacte ne connaît pas le divorce, mais il compte parmi ses membres plus de veufs et de veuves que la moyenne.

— Hein ?

J'ai la gorge sèche, soudain.

— C'est seulement que…

Elle s'interrompt pour regarder autour d'elle nerveusement. Des gouttes de sueur perlent à son front. Puis elle se ravise.

— Ce n'est rien, reprend-elle en tripotant son téléphone. J'ai sans doute trop d'imagination, Neil a raison. Mes séjours à Fernley ont dû m'embrouiller l'esprit. Je n'ai pas toujours les idées très claires, tu sais.

— La JoAnne dont je me souviens avait toujours les idées parfaitement claires.

— C'est gentil, mais tu as tendance à mettre les femmes sur un piédestal.

— Ah bon ? dis-je, un instant distrait par cette drôle d'accusation.

— Oui, tes petites copines, tes amies, tes collègues. Je ne voudrais pas être désagréable, mais tu crois sans doute que ta femme est la huitième merveille du monde.

Il y a quelque chose qui me déplaît dans le ton de sa voix. De toute manière, je ne pense pas que ce soit vrai. J'admire Alice, parce qu'elle

est admirable. Je l'aime parce qu'on ne peut que l'aimer. Je la trouve belle, eh bien, parce qu'elle est belle tout simplement.

— JoAnne, parle-moi des veufs, dis-je, désireux de revenir à notre conversation.

— Il y a sûrement tout un tas de raisons valables, répond-elle précipitamment. Les membres du Pacte voyagent plus et sont plus actifs que la moyenne. Nous prenons sans doute tous plus de risques. C'est vrai, non ? Sinon, nous n'aurions jamais accepté de rejoindre le Pacte, tu ne crois pas ? Ça doit attirer un certain type de personnes.

Tout en parlant, ses yeux ne cessent de parcourir la salle.

Je pense à Alice à qui des inconnus ont passé une camisole de force avant de l'emmener dans un SUV noir à Fernley. Je pense au pilote à bord de son coucou.

— Il peut y avoir des dizaines de raisons différentes, poursuit JoAnne, comme si elle cherchait à se convaincre.

— Des raisons pour quoi ? De quels risques parles-tu ?

— Des accidents bizarres. Noyades, intoxications alimentaires. C'est peut-être une coïncidence, mais un nombre inhabituel de membres meurent jeunes. Et dès que quelqu'un perd son conjoint, il y a presque toujours une nouvelle relation, encouragée par le Pacte, qui se conclut rapidement par un mariage.

— Qui, par exemple ?

Il faut que je sache s'il y a des faits et des noms derrière ses insinuations terrifiantes.

— Tu connais Dave et sa femme Kerri ?

— Bien sûr, Alice le voit une fois par semaine.

— Je sais.

— Ah oui ? Et comment ?

Elle fait un geste pour signifier que c'est un détail sans importance.

— Dave et Kerri étaient tous les deux mariés avant.

— Tu veux dire que leurs conjoints respectifs sont morts ?

— Oui. Il y a plusieurs années, à peu près à l'époque où Neil et moi avons rejoint le Pacte.

— Ils ont l'air jeunes, pourtant.

— Ils le sont. Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire du Pacte. C'est peut-être une coïncidence si leurs conjoints sont morts à trois mois d'intervalle. Le mari de Kerri, Tony, a eu un accident de bateau sur le lac Tahoe. Et la femme de Dave, Mary, est tombée d'une échelle chez eux, alors qu'elle faisait les vitres de l'étage. Sa tête s'est fracassée sur les dalles de l'allée, ajoute-t-elle avec un frisson.

— C'est horrible. Mais ce sont des choses qui arrivent.

— Mary n'est pas morte sur le coup. Elle était dans le coma. Au bout de deux mois, Dave a décidé de débrancher le respirateur artificiel.

Je vois la veine qui palpite à sa tempe.

— Tu as des preuves ?

— Écoute, Tony et Mary avaient tous les deux fait de multiples séjours à Fernley. Tous les deux avaient besoin d'être « rééduqués », me disait Neil. D'après la rumeur, on leur reprochait toutes sortes de crimes : dissimulation, adultère, présentation tendancieuse de la doctrine du Pacte. Je suis allée au mariage de Dave et Kerri. Je me réjouissais sincèrement pour eux. Ils avaient tous les deux traversé une épreuve difficile. Je pensais qu'ils méritaient d'être heureux. Neil et moi étions nouveaux. J'étais encore très enthousiaste. Sur le moment, la coïncidence ne m'a pas frappée. Malgré tout, il y a quand même un truc qui m'a chiffonné au mariage.

— Quoi donc ?

— Eh bien, on aurait pu s'attendre à ce que cet heureux événement soit teinté de tristesse à cause de leur deuil, non ? Et on aurait pu penser que les époux défunts seraient mentionnés au moment de

porter un toast aux nouveaux mariés, ou dans une conversation, que quelqu'un évoquerait affectueusement les chers disparus. Tous les invités les avaient connus, après tout. Mais c'était comme si Mary et Tony avaient été oubliés. Non, pas oubliés, effacés.

— Tu te rends compte que ce dont tu accuses le Pacte va au-delà des menaces et des persécutions ? Il s'agit de meurtre !

JoAnne détourne le regard.

— Juste avant la soirée à la Villa Carina, il s'est passé autre chose, dit-elle d'une voix douce. Un couple nous a rejoints quelques mois avant vous. Eli et Elaine, un couple branché de Marin. Neuf jours avant la soirée, on a retrouvé leur voiture près de Stinson Beach. J'ai interrogé Neil, mais je n'ai rien pu en tirer. J'ai épluché les journaux. Il n'y avait pas la moindre mention de leur disparition. Ils semblaient s'être évaporés. Et il faut que tu saches que, quand Eli et Elaine avaient commencé à venir à nos réunions, Neil avait fait des remarques désobligeantes. Les membres ne les aimaient pas. J'ignore pourquoi. Je les trouvais sympas. Elaine était peut-être un peu trop amicale avec les maris des autres, mais rien de méchant. Ils s'habillaient différemment, ils faisaient de la méditation transcendantale, et après ? Toujours est-il qu'après leur disparition, j'ai commencé à penser aux conjoints de Dave et Kerri et à tous les mariages célébrés entre les gens du Pacte au fil des ans. J'ai même entendu parler de cas où le Pacte accusait un non-membre d'être une menace pour un couple et prenait des mesures en conséquence.

JoAnne s'adosse à sa chaise. Elle aspire sa citronnade à la paille. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle pense. À côté de nous, une mère et ses deux enfants sont attablés autour de plats chinois de chez Panda Express. Les enfants gloussent en regardant leurs fortune cookies. Je jette un coup d'œil au téléphone de JoAnne. Il est resté sur la table entre nous pendant toute la conversation.

Elle repose son gobelet. Du bout de chaque doigt, elle touche la partie inférieure de l'ongle de son pouce, une fois, puis encore une autre. Un geste discret, mais un peu maniaque.

— Ils ont disparu sans laisser de trace, Jake.

Lorsque je fais connaissance avec un nouveau patient, je m'efforce en premier lieu d'établir quelle est sa personnalité dans son état normal. Nous expérimentons tous des émotions diverses, nous avons tous des hauts et des bas. Chez les adolescents, c'est parfois les montagnes russes. J'ai besoin de connaître l'état normal d'un patient pour pouvoir tout de suite repérer s'il est exalté, ou plus important encore, s'il est particulièrement déprimé. Mais, face à JoAnne, je ne sais que penser. Elle manifeste clairement des symptômes d'anxiété. Je veux savoir si je peux prêter foi à ses craintes et pour cela j'ai besoin de contexte. Les histoires qu'elle me raconte sont-elles le fruit d'un esprit déséquilibré ? Puis-je me fier à ses perceptions ? Je regarde encore une fois son téléphone, inquiet. Que va-t-il se produire si Neil apprend que nous nous sommes vus ?

JoAnne passe lentement ses ongles sur sa paume.

— Tu les coupais court autrefois, dis-je en effleurant l'un de ses ongles lisses.

— Neil les préfère comme ça.

Elle lève la main pour me les montrer avec une coquetterie ironique. Je remarque que son annulaire est plus long que son index. Il existe une corrélation entre la taille des doigts et les probabilités d'infidélité. Selon une étude assez convaincante, les individus dont l'annulaire est plus long que l'index sont plus enclins à tromper leur conjoint. C'est lié au taux de testostérone. Après avoir lu cet article, je n'avais pas pu m'empêcher d'examiner avec curiosité les mains d'Alice et j'avais éprouvé un soulagement ridicule lorsque j'avais constaté que ses annulaires étaient plus courts que ses index.

— Est-ce que je dois m'inquiéter pour notre santé ?

JoAnne réfléchit un instant.

— Oui. Ils ne savent pas quoi penser de vous. Vous les rendez nerveux. Alice, en particulier. On l'adore ou on la déteste. Dans un cas comme dans l'autre, c'est embêtant pour vous.

— Mais qu'est-ce que je peux faire ?

— Sois prudent, Jake. Fonds-toi dans la masse. Ne cherche pas à te distinguer, ne sois pas raisonneur. Ne leur donne aucune raison de penser à toi et encore moins de parler de toi. N'écris rien si tu peux le dire, ne dis rien si tu peux le chuchoter, ne chuchote rien si tu peux te contenter d'un hochement de tête. Débrouille-toi pour ne pas te retrouver à Fernley. Débrouille-toi pour ne jamais y mettre les pieds.

Elle prend son sac.

— Il faut que j'y aille.

— Pas tout de suite, j'ai encore des questions…

— Je suis déjà restée trop longtemps, Jake. C'est imprudent. Et mieux vaut ne pas partir ensemble. Attends quelques minutes, puis sors par une autre porte.

Je désigne son téléphone, toujours sur la table entre nous.

— Ce truc me rend nerveux.

— Oui, admet-elle. Mais l'éteindre ou le laisser à la maison peut se révéler encore plus problématique.

— Est-ce qu'on peut se revoir ?

— J'ai peur que ce soit une mauvaise idée.

— C'est de ne pas se voir qui serait une mauvaise idée. Dernier vendredi du mois ?

— J'essaierai.

— Ne prends pas ton téléphone, la prochaine fois.

Elle le met dans son sac et s'éloigne sans me dire au revoir. Je la suis des yeux. Elle a des talons hauts. Ce n'est pas le genre de

chaussures que portait la JoAnne d'autrefois. C'est peut-être aussi pour faire plaisir à Neil. Le mariage est fait de compromis, c'est du moins ce qu'affirme le deuxième chapitre du manuel.

J'attends une dizaine de minutes, songeant à notre conversation. Je suis désorienté. En venant ici, j'espérais que nous allions nous plaindre de concert des règles et des sanctions tordues du Pacte, ou que j'allais découvrir que mon ancienne copine de fac souffrait de paranoïa à un degré ou un autre. C'est peut-être le cas, d'ailleurs. Et moi aussi. Mais il faut replacer la situation dans son contexte. La peur du groupe n'est de la paranoïa que si le groupe *ne veut pas* votre peau.

Je traverse le centre commercial. Il faut justement que je trouve le cadeau du mois d'Alice. Chez Macy's, j'achète un foulard. J'aime ses foulards, même si elle n'en portait jamais avant notre rencontre. Je décide que le bleu vif lui ira bien au teint. Dans le train, je le sors du sac et caresse la soie, soudain honteux. La première fois que je lui en ai offert un, elle m'a dit qu'il était très beau. Pourtant, elle ne le portait que quand je le lui demandais. Pareil avec le deuxième et le troisième. Et si je ne valais pas mieux que Neil ? J'ai tout à coup l'impression d'avoir joué à la poupée avec ma femme, l'habillant selon mes goûts et mes désirs. Je remets le foulard dans le sac et le laisse dans le train. Quel compromis a-t-elle déjà fait pour ce mariage ? Ai-je eu des exigences déraisonnables ? Et elle ?

50

La semaine suivante, Alice et moi fêtons mon quarantième anniversaire. Un dîner sans chichi au Richmond, mon restaurant préféré du quartier. Elle m'offre une superbe montre qui a dû lui coûter un mois de salaire. Au dos, elle a fait graver : À JAKE, AVEC TOUT MON AMOUR. ALICE. Un soir de la semaine suivante, je finis tard : je dois rédiger des comptes rendus et relire un article universitaire qu'un ancien collègue m'a proposé de coécrire. Sur le trajet, je passe au mexicain prendre des burritos pour dîner. Lorsque je gravis le perron, j'entends les vibrations de la musique qui montent du garage.

Lorsque Alice et moi avons emménagé, elle venait de terminer la fac de droit. Elle travaillait auprès d'un juge, un emploi administratif sans éclat, et elle se sentait un peu déprimée : l'idée de passer sa vie au service de la justice ne la faisait plus rêver. Elle se demandait si elle ne s'était pas fourvoyée. Sa musique, sa liberté et sa créativité lui manquaient, et peut-être son ancienne existence aussi. Si elle n'avait pas contracté autant d'emprunts pour ses études, je pense qu'elle aurait laissé tomber.

Un dimanche où ça n'allait pas fort, pendant qu'elle révisait dans la chambre, j'ai passé la journée à lui aménager un studio pour jouer. J'estimais que c'était important qu'elle ait un exutoire, une fenêtre sur sa vie d'avant. Alors, j'ai débarrassé un coin du garage, mis des matelas contre les murs et d'épais tapis par terre. J'ai réuni tous les

instruments, les pieds, les amplis et les micros entassés dans des cartons, certains rangés dans la petite pièce secrète. En fin de journée, profitant d'une pause, Alice est descendue voir l'origine de ce chahut. En découvrant le petit studio douillet, elle a versé des larmes de joie. Elle m'a embrassé, puis elle a joué pour moi.

Depuis, je l'ai entendue en bas quelques fois. En règle générale, je respecte son intimité. Je suis heureux qu'elle puisse s'évader et encore plus heureux quand elle remonte me retrouver.

Ce soir, je constate cependant que la musique est différente. Je me dis qu'elle doit écouter un disque. Puis je me rends compte que c'est bien elle qui joue et qu'elle n'est pas seule. Je me change, mets les burritos sur une assiette, supposant qu'ils vont s'arrêter et qu'elle va monter avec ses invités – si j'avais su, j'en aurais acheté plus –, mais ils continuent de jouer. J'ouvre la porte de la cuisine et je tends l'oreille. Il semble qu'il y ait trois ou quatre personnes en bas. Je descends quelques marches, pas assez pour être vu, juste pour écouter la musique.

Les chansons suivantes sont tirées du premier album de Ladder. Je reconnais la voix masculine qui se mêle à celle d'Alice. Je dois avouer que, ces deux derniers mois, j'ai sans doute consacré un peu trop de temps à faire des recherches sur Eric Wilson en ligne. Et il ne m'a pas échappé que son nouveau groupe et lui passaient au Great American Music Hall cette semaine.

La musique change alors de registre. Des guitares acoustiques, un orgue : je reconnais l'intro de « Box of Rain » des Grateful Dead. Je m'assieds sur une marche. Le chant d'Alice se faufile à travers la cacophonie, ne perdant jamais la mélodie ni le rythme. J'en ai des frissons. Je trouve la manière dont la voix de baryton d'Eric s'entremêle à la sienne à la fois séduisante et dérangeante.

J’aime la musique, mais je chante comme une casserole, ainsi que ma mère ne manquait jamais de me le rappeler. Ce soir, j’ai l’impression d’être un intrus, un étranger qui écoute en cachette une langue qui n’est pas la sienne. Mais je n’ai pas envie de les interrompre. Je ne veux pas priver Alice de ce moment de pur bonheur. Sa voix virevolte autour de celle d’Eric et la rejoint juste au bon moment pour atteindre l’harmonie parfaite. Ils ont une véritable complicité vocale. À la fin de la chanson, je suis le premier surpris lorsque je me retrouve en larmes.

Je n’ai jamais autant réfléchi au couple que depuis ces derniers mois. Qu’est-ce que le contrat de mariage ? On a tendance à penser que cela signifie construire une nouvelle vie à deux. Mais chacun des conjoints doit-il pour autant renoncer à tout ce qu’il a bâti avant ? Tourner le dos à celui qu’il était ? Sacrifier tout ce qui a compté pour lui sur l’autel conjugal ?

En ce qui me concerne, la transition s’est faite de manière parfaitement naturelle. La maison, le mariage, notre vie commune s’inscrivaient dans la continuité de l’existence que je menais jusque-là. Mon éducation, mon métier, le cabinet de psychothérapie fournissaient d’excellentes fondations à cette nouvelle vie. En revanche, pour Alice, c’était différent. En l’espace de quelques années, elle est passée du statut d’artiste indépendante et libre à celui d’avocate croulant sous les responsabilités, entravée par toutes sortes de contraintes nouvelles. Bien que j’aie souvent encouragé Alice à ne pas renier celle qu’elle était, si je suis honnête, je ne suis pas sûr de l’y avoir aidée autant que j’aurais pu. Bien sûr, je l’ai soutenue par des petits gestes, en lui aménageant ce studio, notamment. Mais dès qu’il s’agissait de choses plus importantes, quand des musiciens lui proposaient de participer à l’enregistrement d’une chanson, par exemple, sans jamais clairement m’y opposer, je trouvais toujours des prétextes pour l’en dissuader. « Ce

n’est pas le week-end où on avait prévu d’aller à Russian River ? » ou « Ce n’est pas le soir où on était censés dîner avec Ian ? ».

Je me décide à les rejoindre. Je descends sans bruit pour ne pas les déranger. En bas, je me rends compte que le garage est plongé dans l’obscurité, hormis le coin où ils jouent. Alice me tourne le dos et regarde les musiciens. Le batteur et le clavier semblent totalement concentrés sur leur jeu. Eric en revanche est face à moi. C’est évident qu’il m’a vu mais il m’ignore. Il murmure quelques mots aux autres. Aussitôt, ils attaquent « Police Station », une chanson des Red Hot Chili Peppers à propos d’une relation épisodique entre le chanteur et la femme qu’il aime. La ligne de basse d’Eric fait trembler les vitres.

Alice se penche vers le micro qu’ils partagent. Leurs visages sont si proches qu’ils pourraient s’embrasser. Elle porte toujours son tailleur marine et ses collants, mais s’est débarrassée de ses chaussures et saute en l’air, ses cheveux trempés de sueur volant autour d’elle. Je me rends compte qu’Eric a choisi ce titre pour moi autant que pour elle. Bien que la chanson soit finie, ils continuent de jouer. Eric ne me prête plus attention. Il fixe Alice et, alors que je me déplace pour mieux voir, je constate qu’elle le regarde aussi. Ou plutôt qu’elle regarde ses mains, suivant les accords. Les yeux du batteur sont clos et le clavier m’adresse un bref hochement de tête. Chaque fois qu’ils sont sur le point de s’arrêter, Eric rejoue le refrain. Je sais très bien ce qu’il fait. Il cherche à me provoquer. Mais je refuse d’entrer dans son jeu. Je n’ai pas envie de faire une scène, de me comporter en mari jaloux. Alice m’a dit un jour qu’elle admirait ma confiance en moi. Je veux être l’homme qu’elle croit que je suis.

Enfin, la musique cesse. Alice se tourne et, surprise de me voir, pose sa guitare, me fait signe d’approcher et m’embrasse. Je sens sa peau humide de transpiration.

— Je vous présente Jake, lance-t-elle joyeusement. Jake, voici Eric, Ryan et Dario.

Les deux derniers me saluent et entreprennent de ranger leurs instruments.

— Alors, le voilà donc, dit Eric sans quitter Alice des yeux.

Il me broie la main. Je serre la sienne aussi fort. OK, peut-être un peu plus fort. Puis il se tourne pour étreindre Alice.

— Rejoins-nous sur scène, ce soir.

C'est moins une question qu'un ordre qui reflète la manière dont devait fonctionner leur couple. C'était lui qui décidait.

Mais c'est une autre Alice qu'il a en face de lui aujourd'hui.

— Pas ce soir. J'ai un rendez-vous galant avec un beau gosse, dit-elle en m'enlaçant.

— Ouille, fait Eric.

— Communiqué spécial, Alice est mariée, ajoute Ryan, bon enfant.

51

Le lendemain, Alice a sa dernière séance avec Ron : faire des squats et des pompes en regardant le soleil se lever, courir sur les dunes d'Ocean Beach. Elle a quitté la maison avant même que je me rende compte qu'elle s'était arrachée à la tiédeur de notre lit. Elle a pris goût à ces entraînements matinaux. Elle aime les anecdotes de Ron sur ses anciens petits copains. Sa vie est un véritable soap opera qui semble équitablement partagé entre le sport et la fête extrêmes. Mais, surtout, elle apprécie le fait qu'il ne soit pas membre du Pacte. Vivian l'a embauché spécifiquement pour s'occuper d'Alice et elle le paie chaque semaine, en personne et en espèces.

Alice a perdu trois kilos et s'est musclée. Son ventre est dur, ses bras sont joliment dessinés, ses jambes se sont affinées. Ses vêtements flottent, ses jupes qui épousaient ses courbes bâillent. Un après-midi, elle me demande de l'aider à porter tous ses tailleurs à la voiture. Elle veut les faire retoucher. Personnellement, je la trouve presque trop osseuse et son visage a perdu sa douceur, révélant des angles dont j'ignorais l'existence. Tout cela, c'est à cause du Pacte, mais elle a l'air satisfaite.

Elle a aussi dépassé l'agacement que lui inspirait Dave. En fait, elle semble même l'apprécier, à présent. Elle est censée le voir encore deux fois et elle aura terminé sa période de probation. Elle sera réhabilitée. Je pense aux divagations de JoAnne, les couples qui se sont retrouvés

avec des conjoints plus adéquats sans avoir à divorcer. Et si Alice était en train de s'améliorer tandis que je restais à la traîne ? Si tout cela faisait partie d'un complot pour transformer Alice et me laisser en plan ? Une pensée démente me traverse l'esprit : quelqu'un en haut lieu aurait-il décidé de faire d'Alice une veuve ?

52

Je n'ai pas vu le mois passer. Le jour convenu, je retourne à la gare de 4th Street pour prendre le train qui me conduira au centre commercial de Hillsdale. J'ai fait des recherches, j'y ai consacré des heures, mais je n'ai pas trouvé la moindre référence à Eli et Elaine, le couple disparu que JoAnne a mentionné la dernière fois que nous nous sommes vus. Un couple disparaît en ne laissant qu'une voiture vide, et il n'y a ni publication de blog, ni article, ni théories de la conspiration, ni page Facebook pour essayer de les retrouver. Comment est-ce possible ? Cela dit, je suis souvent surpris par les informations qui deviennent virales et celles qui sombrent aussitôt dans l'oubli. Malgré tout, je commence à me demander si toute cette histoire n'est pas le fruit de l'imagination de JoAnne.

Je n'ai toujours pas parlé à Alice de notre entrevue et je ne lui ai pas dit que je devais la voir aujourd'hui. Je crains qu'elle veuille m'accompagner et que cela déclenche une réaction en chaîne, au cas où JoAnne perdrait les pédales et irait tout raconter à Neil.

Je dois avouer que je ne me sens pas très à l'aise. J'ai presque l'impression de commettre un acte illégal. Mais je veux en savoir plus sur Eli et Elaine, et j'espère qu'elle va me révéler d'autres informations au sujet de Neil et du Pacte. La dernière fois, je suis sûr qu'elle ne m'a pas tout dit. Peut-être voulait-elle me jauger, prendre le temps de renouer notre ancienne amitié avant de se livrer.

Cette fois, je ne confie pas mon téléphone à Huang. Je prends un Uber jusqu'à un coffee-shop près du terrain de base-ball. Et, en attendant mon chocolat chaud, je retire la batterie. Puis je me dirige vers la gare et je prends le premier train pour Hillsdale. J'achète des chips et des friandises pour le cabinet au supermarché afin de ne pas me promener les mains vides, puis je fais un saut chez Barnes & Nobles, aux aguets. A priori, personne ne me suit. Je fais encore quelques magasins par acquit de conscience.

À moins dix, je m'installe dans un coin au fond de l'espace restauration, à une centaine de mètres de l'endroit où nous étions la dernière fois pour guetter l'arrivée de JoAnne. J'achète deux corn dogs et une citronnade verte.

J'attends. Dix minutes, dix-neuf, trente-trois. Je ne cesse de vérifier l'heure, scrutant toutes les portes, de plus en plus nerveux. À un moment, je baisse les yeux et me rends compte que j'ai englouti les deux saucisses. J'ai bu également toute la citronnade.

JoAnne ne vient pas. Que dois-je en conclure ?

À 12 h 45, je me lève, débarrasse mon plateau et reviens sur mes pas. Je prends l'escalier roulant et regagne le centre commercial. Que faire à présent ? Je n'avais pas prévu cette éventualité. Je me figurais qu'elle avait besoin de me parler, elle aussi.

Je fais le tour de Nordstrom, je traverse Uniqlo, et je ressors à l'arrière du centre. Je suis dérouté. Anxieux. Inquiet pour JoAnne, inquiet pour moi et, je le reconnais, un peu déçu. En savoir plus sur le Pacte n'était peut-être pas ma seule motivation. Je me rends compte non sans un sentiment de malaise qu'une partie de moi avait simplement très envie de voir JoAnne. Il n'y a pas qu'Alice : moi aussi j'ai été quelqu'un d'autre. Certes, le changement a été moins radical et il ne date pas d'hier. J'étais déjà un homme accompli quand j'ai rencontré Alice. Mais, il y a très longtemps de cela, j'ai été un jeune

étudiant pas très sûr de lui, aveuglément optimiste et naïvement idéaliste. Et JoAnne était là. Elle a connu l'ébauche de celui que j'allais devenir.

Je m'efforce de ne pas céder à la paranoïa. Je vais aller jeter un dernier coup à l'espace restauration. Je me tiens au sommet de l'escalier mécanique, d'où je vois presque toutes les tables. Rien. Alors que je m'apprête à poser le pied sur la première marche, je remarque un homme de haute taille en col roulé noir, devant le stand de tempura. Il est seul et il ne mange pas. Je le regarde depuis une ou deux minutes, lorsqu'il sort son téléphone et passe un appel. Je suis sûr de ne l'avoir jamais vu, et pourtant, quelque chose me chiffonne. Ce n'est pas Declan, l'homme qui a conduit Alice à Fernley, cependant, il semble sorti du même moule. Je bats en retraite. Je retraverse le centre commercial, m'engouffre dans le magasin Gap et emprunte une autre porte.

Une Cadillac Escalade noire est arrêtée le long du trottoir. Il y a une femme au volant, mais je ne distingue pas son visage à travers les vitres teintées. Est-ce JoAnne ? Cinq places de parking plus loin, je repère une Bentley bleue. Une belle voiture, identique à celle de Neil. Avec le développement de la Silicon Valley, les récentes introductions en Bourse, les investissements de Facebook et de Google, il y a beaucoup d'argent depuis quelques années sur la péninsule. Une Bentley n'a donc rien de surprenant. D'un autre côté, pourquoi un type qui possède une bagnole à deux cent mille dollars viendrait-il faire du shopping dans un centre commercial ?

Il y a une foule de raisons pour lesquelles JoAnne a pu manquer notre rendez-vous aujourd'hui, et je les passe toutes en revue durant le long trajet de retour.

53

— Comment s'est passé ton entretien avec Dave, hier ?

Alice vient de rentrer. Nous sommes fin mars et j'attends avec impatience le mois d'avril. Le printemps me rend toujours optimiste et je me dis qu'il n'y a pas de raison que ce soit différent cette année.

— Ça a été, dit-elle en se débarrassant de ses escarpins dans l'entrée. Il m'a invitée à dîner au resto mexicain à côté de son bureau. Il peut être con, mais il a bon fond.

— Je te trouve bien indulgente, étant donné la manière dont il s'est comporté avec toi.

Elle prend une bouteille d'eau pétillante Calistoga aromatisée à l'orange dans le réfrigérateur.

— Je l'ai un peu interrogé sur sa vie.

Je sors deux verres qu'elle remplit.

— Il m'a raconté qu'il avait failli perdre sa première femme à cause de son travail. Il ne voulait pas que je vive la même chose.

Je trouve cela un peu fort de café et je ne peux pas retenir un sarcasme.

— Alors, il l'a fait pour moi ?

— Oui. Et nous sommes heureux, maintenant, non ?

— Bien sûr.

Je sors du fromage et du pain au levain en tranches, puis je mets une noisette de beurre dans une poêle.

— Tu devrais avoir bientôt fini avec lui ?

— Figure-toi qu'il m'a embauchée. Il veut poursuivre en justice un entrepreneur. C'est une petite affaire, mais c'est toujours ça. Mes patrons ne seront pas mécontents.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ? Comment peux-tu être certaine qu'il ne fait pas ça pour continuer à nous espionner ?

Lorsque le beurre grésille, je dépose les croque-monsieur dans la poêle.

— Non, ce n'est pas son genre, affirme-t-elle, examinant son verre.

Peu importe, je me méfie de Dave.

— J'ai quelque chose pour toi, ajoute-t-elle avant de disparaître dans l'entrée.

Elle revient avec un paquet. Je n'ai pas besoin de l'ouvrir pour savoir que c'est un livre.

— Tu n'aurais pas dû. Tu m'as déjà offert un cadeau pour mon anniversaire.

Alice me toise.

— J'en connais un qui n'a toujours pas fini de lire son manuel.

Je retourne mes croque-monsieur à l'aide d'une spatule.

— Il est interminable.

— *Les cadeaux liés à une occasion spéciale, anniversaire, Noël et autres fêtes telles que la Saint-Valentin ne comptent pas comme un cadeau mensuel obligatoire*, récite-t-elle.

Je déchire le papier, songeant que je vais avoir des ennuis. Je ne lui ai rien acheté. C'est idiot, j'aurais dû garder le foulard. Je découvre un livre de Richard Brautigan, *Willard et ses trophées de bowling*. Depuis des années, je collectionne les différentes éditions de ce roman, le meilleur de Brautigan à mon avis. Dans la mesure où elles sont de plus en plus difficiles à trouver, c'est devenu une blague entre nous : bientôt, je les posséderai toutes. Alice en a acheté quelques

exemplaires en ligne, mais elle est encore plus fière lorsqu'elle parvient à en découvrir un dans une librairie. Chaque fois qu'elle est en déplacement, elle fouine chez les bouquinistes dans l'espoir d'en dénicher un.

C'est un beau spécimen. Il est même dédicacé à une certaine Delilah. Brautigan a toujours eu du succès auprès des filles hippies.

— Génial.

Je vais le ranger dans la bibliothèque, à côté des autres. Lorsque je reviens dans la cuisine, je trouve Alice en train de surmonter nos croque-monsieur de framboises et de crème fraîche. Elle porte les assiettes au salon et m'ordonne de m'asseoir.

— Je croyais qu'on n'était que le 30.

— On est le 31. Il est 19 h 29, ajoute-t-elle en consultant sa montre. Tu as encore le temps d'acheter quelque chose si tu te magnes. Va faire un tour à Park Life.

— Bonne idée.

Je mords dans mon croque-monsieur, après avoir écarté les framboises. Bien sûr, ce n'est pas pour Alice que je suis inquiet, c'est à cause du Pacte. Mais, si elle ne dit rien, ils n'ont aucune raison de l'apprendre, non ?

En seize minutes, je suis à Park Life, la boutique cadeau la plus cool de Richmond. Bien sûr, il n'y a aucune place libre. Je fais deux fois le tour du pâté de maisons avant de laisser la Jeep devant un stationnement interdit. Lorsque j'arrive à la porte, il est trop tard. Pas de bol. Je cours à la librairie qui se trouve trois rues plus loin. Ce n'est pas très original, puisqu'elle m'a offert un livre, mais elle adore lire. De toute manière, elle est également fermée. Il n'y a rien d'autre autour, hormis des bars, des épiceries asiatiques et des restaurants. C'est cuit pour ce soir.

Je rentre à la maison et me confonds en excuse.

— Le pire, c'est que je t'avais acheté un cadeau, mais je l'ai oublié dans le train.

Elle ouvre des yeux ronds.

— Tu as pris le train ? Quand ça ?

— Oh, une réunion, à Palo Alto.

— Quel genre de réunion ?

— Le boulot. Rien d'intéressant. En tout cas, je suis vraiment confus pour le cadeau.

— Ce n'est pas la fin du monde.

Malgré tout, je vois bien qu'elle est déçue. Et cette histoire de train l'a rendue soupçonneuse.

— Espérons qu'ils ne l'apprendront pas, ajoute-t-elle.

— Tu auras ton cadeau demain, promets-je.

Le lendemain, je fonce à Park Life dès l'ouverture. Prévoyant, j'achète trois présents : un bracelet avec une breloque dorée qui a la forme de la Californie, un beau livre sur la photographie de rue et un tee-shirt portant l'inscription : J'AI LAISSÉ MON CŒUR À OSLO. Je les fais emballer. À la maison, j'en cache deux dans mon placard. À tous les coups, il y a une règle contre les cadeaux achetés à l'avance. Le soir, lorsqu'elle rentre du travail, je lui offre le plus cher des trois : le bracelet.

— Trop fort, dit-elle.

Je sais que le Pacte n'a aucun moyen de découvrir que j'ai un jour de retard, mais je ne peux me départir d'une certaine inquiétude.

54

Le week-end suivant, nous sommes censés aller à Hopland, chez Chuck et Eve. Je supplie Alice de trouver une excuse, mais elle refuse. Elle l'a comptabilisé, c'est son voyage du trimestre et il n'est pas question qu'elle le sacrifie.

— Et si on leur disait que j'ai un empêchement, un problème avec un patient ?

Passer du temps avec des membres du Pacte est trop stressant. J'ai toujours peur de commettre un impair. Et je m'inquiète encore plus pour Alice.

— Tu dois faire la paix avec le Pacte, rétorque-t-elle.

C'est une blague entre nous, depuis que nous avons entendu cette phrase dans la bouche de Dave et de Vivian, de l'humour noir pour se rappeler que nous sommes passés dans la cinquième dimension. Sauf qu'Alice n'a pas l'air de plaisanter.

— En plus, j'ai besoin de soleil et on prévoit 27 degrés à Hopland.

Une heure plus tard, nous traversons le Golden Gate Bridge. Un double burger au In-N-Out de Mill Valley me déride un peu. Alors que nous venons de dépasser San Rafael et que la nuit tombe, j'interroge Alice sur sa séance avec Dave. La dernière, à mon vif soulagement.

— Je pense que ce n'est pas une mauvaise idée de parler à quelqu'un. Ça permet de voir les choses sous un autre angle. Avant,

j'avoue que je me demandais parfois pourquoi tes patients étaient prêts à payer si cher. Maintenant, je comprends mieux.

— De quoi avez-vous parlé ?

Alice recule son siège et met ses pieds nus sur le tableau de bord.

— De toi, en fait. Dave voulait en savoir plus sur ton travail, comment ça se passait, si tu avais de nouveaux patients. Ce genre de choses. Il m'a posé une drôle de question, d'ailleurs. Il m'a demandé si tu envisageais d'ouvrir un cabinet plus au sud sur la péninsule. Comme quoi il y aurait un marché pour ce que tu fais à San Mateo. Selon lui, tu devrais réfléchir au quartier autour du centre commercial de Hillsdale.

— Pardon ?

— Il a insisté pour que je te le dise. Je me demande pourquoi.

Moi je sais très bien pourquoi, évidemment, mais si je dis à Alice que le Pacte m'a suivi à Hillsdale, il va falloir que je lui explique ce que je faisais là-bas. Je suis coincé.

Finalement, le week-end se révèle plus agréable que prévu, même si je suis incapable de me relaxer totalement, à cause de l'allusion de Dave. Je m'attendais à ce qu'il soit beaucoup question du Pacte, sur le mode enthousiaste. En fait, il n'en est rien. Nous avons la surprise de découvrir qu'un autre couple est invité. Mick et Sarah ont notre âge. Ils viennent de Caroline du Nord. Lorsqu'il nous présente, Chuck dit en riant que ce sont nos clones du Sud. Ils ont le sens de l'humour et regardent les mêmes séries que nous. Mick déteste les olives et les poivrons, comme moi. Sarah a apporté quatre paires de chaussures, comme Alice. D'un point de vue purement esthétique, je dois admettre que le mari est un peu plus séduisant que moi, et la femme un peu moins belle qu'Alice. Sarah est commerciale dans l'énergie solaire ; Mick est musicien : clavier dans un groupe qui remporte un succès

d’estime. Je me surprends à lancer des regards en coin à Alice, me demandant si elle serait plus heureuse avec quelqu’un comme lui.

Malgré tout, il fait un temps magnifique, Alice est détendue, quant à Chuck et Eve, ce sont des hôtes généreux et attentifs. Le matin du second jour, il n’a toujours pas été question du Pacte. Chuck est sorti faire un jogging, Mick et Sarah visitent un vignoble et Alice travaille dans la chambre. Eve et moi nous retrouvons tous les deux sur la terrasse.

D’un ton détaché, je lance :

— Au fait, vous vous souvenez d’un membre du Pacte appelé Eli ?

— Non, répond-elle sèchement, avant de se lever et de rentrer dans la maison.

Je reste seul, contemplant les vignes qui se flétrissent au soleil sur un coteau voisin. Mon esprit vagabonde et je pense à une nouvelle soviétique que j’ai lue quand j’étais étudiant. C’est l’histoire d’un serveur qui vit dans un duplex coupé en deux. L’autre partie est habitée par un vieillard grincheux. La police se présente un jour chez le serveur pour lui demander s’il espionne son voisin. Il proteste que non, mais elle revient le lendemain avec la même question. Cela dure des semaines. La police le harcèle. C’est d’autant plus étonnant qu’il ne s’est jamais soucié de son voisin avant qu’on ne l’accuse.

Au bout de dix ou quinze visites, le serveur commence à s’interroger : que fait le vieillard pour être aussi méfiant ? Que cache-t-il ? L’homme devient si curieux qu’il monte au grenier afin de voir ce qui se passe à côté. Le plafond s’écroule, la police débarque et tout va de mal en pis pour le serveur.

55

Deux jours après notre retour de Hopland, je vois mon groupe d'ados dont les parents sont divorcés. Conrad et Isobel arrivent avec quelques minutes d'avance, et les autres avec quelques minutes de retard. En attendant que tout le monde soit là, je dispose des cookies, du fromage, des sodas et des jus de fruits sur une table pliante. Conrad et Isobel, qui fréquentent le même lycée privé coûteux, discutent du travail de recherche qu'ils sont censés présenter pour obtenir leur diplôme. Conrad, qui conduit une Land Rover flambant neuve et habite une grande villa de Pacific Heights, a choisi comme sujet la nécessité du socialisme aux États-Unis, manifestement inconscient de l'ironie de la situation. Isobel étudie les sectes.

— Comment est-ce qu'on définit une secte ? demande Conrad.

Elle feuillette son classeur orange et s'arrête sur une page noircie d'une écriture minuscule.

— C'est la question clé. Je suis encore en train d'y réfléchir, mais j'ai l'impression qu'une secte doit correspondre à tous ces points ou au moins à plusieurs d'entre eux : *A) Interdiction de partager les secrets du groupe avec l'extérieur. B) Une sanction si on quitte le groupe. C) Une série d'objectifs ou de croyances se démarquant de la tendance générale. D) Un leader unique charismatique. E) Exiger des membres qu'ils fassent don de leur travail, de leurs biens personnels et de leur argent au groupe, sans compensation*.

Elle repose le classeur.

— Je pense que les points B et D sont les plus intéressants, ajoute-t-elle.

— L'Église catholique est-elle une secte ? interviens-je. Il y a un leader charismatique, le pape, et on peut être excommunié si on ne suit pas les règles.

Elle fronce les sourcils.

— Je ne pense pas. Si un système de rituels et de croyances existe depuis très longtemps ou s'il est très répandu, je ne pense pas qu'on puisse parler de secte. En plus, une secte est prête à tout pour garder ses membres, alors qu'à mon avis, l'Église catholique aime mieux en perdre qu'avoir des contestataires dans ses rangs. Et elle a des principes plutôt altruistes – la charité, les bonnes actions –, qui sont communément admis par la société.

Conrad se lève pour voir ce qu'il y a sur la table.

— Et les mormons ? demande-t-il.

— Je ne pense pas que ce soit une secte non plus. Ils ont des rites bizarres, mais on pourrait en dire autant de toutes les grandes religions du monde.

Lorsqu'il revient avec une assiette en carton et deux Coca, il se déplace d'un siège pour se rapprocher d'Isobel.

Elle lui pique un cookie et je vois que cela lui fait plaisir. Isobel pourrait trouver pire. Conrad souffre de prospérite aiguë, mais, après tout, il n'y est pour rien, et c'est un gamin sympa.

— C'était comment, de grandir à San Francisco à l'époque du Temple du Peuple ? me demande-t-il, s'efforçant manifestement d'impressionner Isobel.

— Tu me donnes quel âge ?

— Je sais pas. Cinquante ans ?

— Pas tout à fait, réponds-je en souriant. J'étais encore au berceau lorsque le révérend Jim Jones a entraîné ses adeptes au Guyana. Mais quand j'étais enfant, j'ai entendu mes parents parler d'une famille de leur connaissance, qui s'était donné la mort à Jonestown en 1978, avec les autres membres de la secte.

Je pense aux photos que j'ai vues il y a quelques mois, à l'occasion de l'anniversaire du massacre. La jungle avait envahi le camp, ne laissant pratiquement aucune trace du passage de Jones et de ses adeptes.

— Une bonne chose, c'est que les sectes sont beaucoup moins répandues qu'il y a quelques décennies, reprend Isobel. Mon opinion est qu'Internet et l'accès aux médias ont énormément diminué leur influence. Celles qui subsistent font de gros efforts pour couper leurs membres de toute source d'information.

Alors que les autres adolescents arrivent au compte-gouttes – Emily, Marcus, Mandy puis Theo –, je médite sur ce qui vient d'être dit. Si l'on s'en tient à la définition d'Isobel, le Pacte ne se range pas parmi les sectes. Bien qu'Orla soit indéniablement une forte personnalité, l'objectif du groupe est conforme aux valeurs dominantes de la société. En outre, le Pacte ne demande pas de participation financière à ses membres, à ma connaissance. C'est même l'inverse, quand on pense aux réceptions, aux entraîneurs sportifs et aux occasions de faire des escapades dans de somptueuses résidences secondaires. Bien sûr, certaines caractéristiques tombent juste : il est interdit de parler du Pacte à l'extérieur du groupe et il est difficile de le quitter une fois que l'on y est admis.

Par ailleurs, il se trouve, et c'est le plus important, que l'objectif du Pacte et le mien coïncident : un mariage durable et heureux avec la femme que j'aime. Même si, au fond de moi, je sais que le Pacte est

problématique, voire très problématique, il m'offre ce que je désire le plus au monde.

Conrad sort un livre de son sac à dos et me montre la couverture.

— Notre prof de littérature conservateur veut qu'on lise *La Source vive* d'Ayn Rand. Ça craint.

— Tu devrais peut-être essayer.

Isobel grimace d'un air dégoûté.

— Pourquoi est-ce qu'on devrait lire cette propagande fasciste ?

— C'est effrayant, mais pas pour les raisons que vous croyez. Ce qui fait peur, c'est que vous risquez de découvrir que vous êtes d'accord avec certaines choses.

— Si vous le dites, dit Conrad.

Il lève les yeux au ciel en regardant Isobel d'un air complice. Depuis quand suis-je devenu la voix de l'autoritarisme ?

56

Chaque fois que j'entends un vélo dans la rue, je retiens mon souffle, songeant à toutes les infractions que j'ai commises. En général, il passe devant chez nous sans s'arrêter, filant en direction de Cabrillo Street. Ce mercredi, pourtant, il freine et je reconnais le claquement caractéristique des chaussures de cycliste sur les marches du perron.

C'est le même coursier que la dernière fois.

— Ça, c'est du sport ! Avec vous, je suis sûr de me muscler les mollets.

— Désolé. Je vous offre à boire ?

— Merci.

Il entre et pose le pli retourné sur la console du vestibule, si bien que le nom est caché.

Dans la cuisine, je lui sers un verre de lait chocolaté. Je sors un sachet de biscuits et il s'assied à la table. Je l'imite pour être poli, bien que je brûle d'aller voir à qui est adressée l'enveloppe.

Il se lance dans une longue histoire au sujet de sa petite amie qui vient de débarquer du Nevada pour le rejoindre. Je n'ai pas le cœur de lui dire que ça ne marchera sans doute pas. Il y a toute une série d'indices que je relève machinalement tandis qu'il parle. Elle s'est installée chez lui à cause des loyers délirants. Il admet que c'est un peu rapide, qu'il n'était pas prêt, mais qu'elle lui a lancé un ultimatum : si elle ne déménageait pas à San Francisco, elle rompait. Entre la

cohabitation prématurée, son manque d'enthousiasme et le simple fait qu'elle ait cru bon de recourir à un ultimatum, cela me semble mal engagé.

À peine a-t-il quitté la maison que je me jette sur l'enveloppe. Je la retourne. Elle m'est destinée. Mon cœur se serre, puis j'ai honte. Je devrais me réjouir que ce soit moi et non Alice. Je me souviens des paroles de JoAnne : répartir les responsabilités, ne pas les laisser se focaliser sur Alice. Je suppose qu'ils ont su pour le cadeau. Ou ce pourrait être pire. Ce pourrait être lié à mes visites au centre commercial.

J'appelle Alice. Je suis surpris qu'elle décroche à la seconde sonnerie, puis je me souviens du manuel : *Toujours répondre quand votre conjoint appelle*. Aujourd'hui, une cadre supérieure qui a agressé une stagiaire l'an dernier doit comparaître au tribunal. Apparemment, la femme a insulté la jeune fille devant une salle pleine parce qu'elle était trop lente avec le PowerPoint. Elle l'a brutalement écartée pour prendre sa place et la pauvre stagiaire est tombée, se cognant la tête contre la table. Il y avait du sang partout.

J'entends du bruit dans le fond.

— On a pris cinq minutes de pause, mais je dois retourner dans la mêlée. Grouille-toi.

— Le coursier a laissé un pli.

Long silence.

— Merde. Je déteste les mercredis.

— C'était pour moi.

— Ah, bizarre.

Est-ce moi, ou elle n'est pas aussi surprise qu'elle devrait l'être ?

— Je n'ai pas encore lu la lettre. Je voulais attendre de t'avoir au téléphone.

Je déchire l'enveloppe. À l'intérieur, une simple feuille de papier. À l'autre bout du fil, j'entends un de ses collègues lui dire quelques mots.

— Alors ? s'impatiente Alice.

— *Cher Jake, de temps en temps, les Amis sont conviés à participer à des enquêtes à la fois générales et spécifiques. Une enquête permet au bureau d'obtenir et d'évaluer des informations sur un sujet concernant un ou plusieurs membres de l'association. Bien que votre présence ne soit pas requise – il s'agit d'une invitation et non d'une injonction –, nous vous encourageons vivement à collaborer avec le comité de rééducation. Les objectifs de chaque membre du Pacte sont nos objectifs à tous.*

— C'est une assignation, commente-t-elle d'une voix tendue.

Je lis les quelques lignes en petits caractères en bas de la page.

— Je dois me trouver à l'aérodrome de Half Moon Bay ce soir, à 21 heures.

— Tu vas y aller ?

— J'ai le choix ?

Il y a encore du bruit derrière elle. J'espère qu'Alice va chercher à me dissuader, me dire que c'est de la folie.

— Pas vraiment.

Je laisse la lettre sur la table et je retourne au travail. Je regrette d'être rentré déjeuner.

J'ai une séance de prévention avec mon groupe de préados cet après-midi. Cela me permet de penser à autre chose. C'est toujours délicat d'évaluer les préados. Je suis donc obligé de me concentrer sur chaque commentaire, chaque signal non verbal. Les mobiles des adultes sont plus faciles à discerner. Chez les enfants, c'est parfois difficile de mettre le doigt sur des motivations dont eux-mêmes ne sont pas toujours conscients.

Après, je me sens vidé. Je vais donc faire un tour dans le quartier. J'achète le dernier scone au citron et aux pépites de chocolat à Nibs. Le

temps de regagner le cabinet, je suis résolu à me rendre à l'aérodrome ce soir. Avec le Pacte, mieux vaut ne pas faire de vagues. J'aime Alice, cela ne fait aucun doute pour moi, cependant, si quelqu'un s'amusait à dresser la liste de ce que j'aurais dû faire et ne pas faire si je voulais être un époux modèle, je suis sûr que je passerais pour un criminel multirécidiviste. Evelyn fronce les sourcils lorsque je lui dis que je ne serai pas là demain. Je m'en veux d'annuler encore des rendez-vous, mais que puis-je faire d'autre ?

De retour à la maison, je prends ma trousse de toilette et des vêtements de rechange, ni trop décontractés ni trop habillés. Lorsque Alice rentre à 19 h 30, je suis assis dans le fauteuil bleu, le sac à mes pieds.

— Tu y vas ?

— Si je suis rationnel, je sais que je ne devrais pas obéir à leurs ordres. D'un autre côté, je redoute les conséquences si je n'y vais pas.

Debout devant moi, elle se mordille un ongle. J'aimerais qu'elle me dise qu'elle est fière de moi, ou au moins reconnaissante de mon sacrifice, mais elle semble irritée. Pas contre le Pacte, contre moi.

— Tu as dû faire quelque chose.

— Le cadeau en retard. Comment crois-tu qu'ils l'ont appris ?

— Vraiment, Jake ? Tu insinues que je t'ai balancé ? C'est obligatoirement autre chose.

Elle me jette un regard accusateur, comme si elle attendait que je confesse un crime abominable. Mais je me contente de sourire.

— Je plaide non coupable.

Elle n'a enlevé ni son manteau ni ses chaussures. Je n'ai pas eu droit au moindre câlin, au moindre baiser.

— Je vais te déposer.

— Tu ne veux pas te changer avant ?

— Non, dit-elle en consultant sa montre. On ferait mieux d'y aller.

J’ai l’étrange impression qu’elle veut se débarrasser de moi.

Il n’y a pas beaucoup de circulation sur la Highway 1. Nous avons le temps d’avaler un burrito à Moss Beach.

— S’il te plaît, dis-moi que tu as eu une sale journée au boulot, dis-je en posant du guacamole, des nachos et deux bières sur la table. Je ne comprends pas pourquoi tu es aussi froide. Ce n’est quand même pas à cause de ma convocation ?

Elle trempe une chips de maïs dans le guacamole et mâche lentement avant de répondre.

— C’était l’enfer. Cette connasse de cadre m’a dit que j’étais acerbe. Je la déteste. Montre-moi la lettre.

Je la sors de mon sac. Pendant qu’elle la lit, je vais chercher nos burritos au comptoir. Lorsque je reviens, elle est en train de racler le fond du bol avec la dernière chips. C’est une broutille, mais ça ne lui ressemble pas. Elle sait que j’adore le guacamole.

Elle plie la lettre en trois et la pousse vers moi.

— Ça ne peut pas être bien méchant. Au moins, ils ne t’ont pas envoyé un malabar en SUV pour te ligoter et te faire traverser le désert.

— Ça fait chaud au cœur, Alice. Tu as presque l’air déçue.

— De toute manière, tu n’as rien fait, c’est bien ce que tu as dit ?

— Oui.

— Et si tu avais fait quelque chose, je le saurais.

Elle boit une longue gorgée de bière. Puis elle me regarde dans les yeux, sourit et continue en imitant la voix de Dark Vador – c’est une plaisanterie entre nous quand on cite le manuel.

— *Le Pacte peut se résumer à une règle essentielle : pas de secrets. Dites tout à votre conjoint*. Tu m’as tout dit, n’est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Alors, tu n’as pas à te faire de souci, Jake. Allons-y.

L'aérodrome est dans le noir. Nous attendons à l'intérieur de la voiture. La tension dans sa voix et le ton accusateur ont disparu. J'ai l'impression qu'on m'a rendu mon Alice et je me sens soulagé. Je commence à me demander si ce n'est pas moi qui ai interprété de travers tout ce qu'elle m'a dit au cours des dernières heures. À 20 h 56, une lampe s'allume dans le bureau derrière le café, puis les lumières de la piste illuminent le ciel nocturne. Je baisse la vitre d'un centimètre et j'entends le moteur d'un avion qui vire au-dessus de l'océan et descend. Au bout du parking, une lampe s'allume dans une autre voiture. Un break Mazda.

— Ce n'est pas la caisse de Chuck et Eve ? demande Alice.

— Elle est bien bonne. Qui a déconné à ton avis ?

— Chuck, je parie.

L'avion atterrit et roule jusqu'au portail.

Nous regardons sortir le couple. Ils s'étreignent maladroitement. Eve se met au volant. Nous descendons de voiture à notre tour. J'embrasse Alice. Elle me serre contre elle un instant, puis me lâche.

Chuck et moi arrivons au portail en même temps. J'ai mon sac, lui n'a rien.

— Mon Ami, dit-il, s'écartant pour me laisser passer.

— Mon Ami, réponds-je sans conviction.

La passerelle de l'appareil descend.

— Salut ! lance le pilote avec un accent australien.

Je monte les marches et prends le premier siège. Chuck s'installe derrière moi. L'avion est particulièrement confortable : une rangée de fauteuils en cuir de chaque côté de l'allée, un bar au fond, des magazines et des journaux dans les poches des sièges.

— Ça risque de secouer, nous prévient le pilote tandis qu'il remonte la passerelle et ferme la porte. Un Coca ? De l'eau ?

Je dis non ; Chuck refuse d'un simple geste de la main.

Il prend un *New York Times* et se plonge dedans. Je me sens donc autorisé à somnoler. Je suis content d'avoir bu cette bière. Sinon, je serais trop nerveux pour dormir. Une heure plus tard, le bourdonnement du train d'atterrissage me réveille. L'avion se pose sur une piste inégale.

— En forme ? demande Chuck qui semble de meilleure humeur.

— On est là où je pense ?

— Le seul et l'unique Fernley. Vous avez bien fait de vous reposer. Vous aurez besoin de toutes vos forces.

57

L’avion s’arrête devant une clôture électrique. Deux minutes plus tard, la porte s’ouvre et la passerelle descend.

— Que la fête commence, dit Chuck.

Sur le tarmac, un homme et une femme s’approchent, tous deux vêtus d’un polo et d’un pantalon marine. L’homme fait signe à Chuck de s’écarter. Il lui demande de se tenir sur une ligne jaune et de lever les mains. Il lui passe un détecteur de métal sur le corps et procède à une fouille étonnamment méticuleuse. Chuck reste imperturbable. Il n’en est manifestement pas à son coup d’essai. Ensuite, le gardien sort des menottes et lui attache aux pieds des fers reliés à une large ceinture de cuir. Je me prépare à recevoir le même traitement, mais on m’ignore.

— Prêt ! crie l’homme.

J’entends un bourdonnement bruyant. Le portail s’ouvre. Chuck avance sans qu’on ait besoin de lui dire quoi que ce soit. Le gardien le suit à six pas. La femme et moi les regardons. J’ai l’impression d’assister à un genre de protocole, bien que j’en ignore la signification.

Chuck suit la ligne jaune qui relie la piste d’atterrissage à un énorme cube de béton. Les miradors, les doubles clôtures, les barbelés, les projecteurs : tout est là pour nous rappeler que c’était une prison. Je frissonne. Encore un bourdonnement, et Chuck disparaît dans le bâtiment, le gardien sur ses talons. La porte se referme derrière eux.

La femme se tourne vers moi avec un sourire.

— Bienvenue à Fernley, dit-elle d'une voix amicale qui ne parvient pas à me rassurer.

Elle m'indique une voiturette de golf qui nous attend à gauche. Je laisse tomber mon sac à l'arrière. Nous traversons la piste, faisons le tour de l'établissement et prenons une longue allée pavée sans qu'elle décroche un mot. Alice m'avait prévenu que c'était immense, mais je suis néanmoins impressionné par la taille du complexe. Elle s'arrête devant une belle demeure qui ne ressemble en rien à une prison. Si, de l'autre côté, ce n'étaient que clôtures électriques et cours de béton, là, en revanche, il y a une rangée d'arbres verdoyants, une pelouse grasse, un court de tennis et une piscine. La femme saute de la voiturette et s'empare de mon sac.

À l'intérieur, on croirait un hôtel de tourisme. Un jeune homme propret se tient derrière un comptoir en acajou poli. Il porte un uniforme : un costume marine croisé avec des épaulettes ridicules.

— Jake ?

— Je plaide coupable.

Je regrette aussitôt ma plaisanterie.

— Je vous ai mis dans la suite Kilkenny.

Il fait glisser une feuille imprimée vers moi.

— Voici votre programme pour demain, ainsi qu'un plan de l'établissement et des équipements. Le réseau de téléphonie mobile est très limité. Si vous souhaitez passer un appel, prévenez-moi, nous pourrons arranger quelque chose dans la salle de conférences.

Il dessine un schéma sommaire sur une feuille et m'indique ma chambre.

— Nous sommes là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, n'hésitez pas à descendre si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— La clé ?

— Vous n'en aurez pas besoin. Les suites de luxe n'ont pas de serrure.

Je suis tenté de demander ce que j'ai pu faire pour mériter une suite de luxe, mais je me rends compte que ce n'est pas le genre de questions à poser ici. Cela devient grotesque. Si on m'avait menotté comme Chuck, je crois que je serais moins inquiet que je le suis maintenant.

Il y a un lustre dans l'ascenseur. Je lève les yeux, cherchant une caméra. Elle est là, encastrée dans un coin du plafond. Ma chambre est la 317, au bout d'un long couloir moquetté de rouge. Elle est spacieuse, avec un lit assez grand pour trois personnes, un téléviseur à écran plat, et une vue sur les tennis et la piscine. Ici, il n'y a pas de pollution lumineuse et on peut admirer le ciel criblé d'étoiles. Avec un sentiment de culpabilité, je songe que mon expérience en ce lieu ne pourrait être plus différente de celle d'Alice.

Je m'allonge sur le lit et allume la télé. Après avoir fait deux ou trois fois le tour des chaînes, je me rends compte que l'établissement est relié à un satellite européen. Eurosport, BBC One, BBC Two, etc., un documentaire sur la famine de la pomme de terre, une émission spéciale sur les côtes de la Baltique, une rediffusion des Monty Python et une compétition de slalom géant en Suède.

Je regarde un match de foot de l'UEFA sans intérêt pendant deux heures, avant de m'endormir enfin. Terrifié à l'idée d'être en retard, je me lève à 6 heures. Alors que je suis sorti de la douche depuis cinq minutes à peine, on frappe. J'ouvre et je trouve un plateau avec du pain perdu, une tasse de chocolat surmonté de crème fouettée et l'*International New York Times*.

Je veux explorer le domaine, mais je suis trop nerveux, alors je me contente d'attendre dans ma chambre. Je me demande ce que fait Alice en ce moment. Je me demande si je lui manque.

Je descends à 9 h 44, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise plus habillée. L'employé de la réception m'apporte un autre chocolat chaud et m'invite à m'asseoir. À 10 heures tapantes, un homme pénètre dans le hall.

— Gordon, se présente-t-il en me tendant la main.

Il est de taille moyenne, avec des cheveux noirs grisonnant aux tempes, vêtu d'un costume très élégant.

Je me lève pour le saluer.

— Je suis ravi de faire enfin votre connaissance. J'ai beaucoup lu à votre sujet.

— Que des bonnes choses, j'espère, dis-je avec un sourire crispé.

Il sourit.

— Il y a du bon et du mauvais en chacun de nous. Avez-vous eu l'occasion de visiter les lieux ?

— Non, avoué-je, regrettant les heures passées dans ma chambre.

— Dommage, c'est vraiment un endroit remarquable.

Je ne sais que penser de Gordon. Difficile de lui donner un âge. Ce pourrait être un homme de cinquante-cinq ans en pleine forme, mais il pourrait également être beaucoup plus jeune. Bien qu'il ait un accent irlandais, son bronzage suggère qu'il n'a pas vu son pays natal depuis un certain temps.

Il m'invite à le suivre. Nous parcourons un dédale de couloirs et grimpons quatre étages. En haut du dernier escalier se trouve un corridor bordé de fenêtres : une passerelle d'une centaine de mètres reliant deux mondes. D'un côté, il y a l'aile touristique : les arbres, la pelouse, la piscine, le terrain d'exercice et ce qui semble être un spa. Cette partie est cernée sur trois côtés de murs couverts de fresques représentant des plages paradisiaques, la mer et le ciel. Ils sont si hauts que, de là où je me tiens, je ne vois pas ce qui se trouve de l'autre côté. En face, c'est tout le contraire : un vaste établissement pénitentiaire,

des clôtures électriques, des miradors, des cours intérieures bétonnées, des silhouettes en combinaison marchant lentement sur une piste de terre. Au-delà, on aperçoit des kilomètres et des kilomètres de sable. La prison est affreuse et terrifiante, mais le désert est encore plus glaçant. C'est le genre d'établissement dont il serait sans doute impossible de s'échapper, même si les murs et les gardiens disparaissaient.

Gordon pianote sur un digicode et la porte s'ouvre. L'épaisse moquette et la vue cèdent la place à des murs nus peints en vert administratif. Gordon tape un autre code et m'invite à avancer. Soudain, un jeune homme en uniforme gris surgit de la pénombre. Je frissonne lorsque je sens son souffle sur ma nuque. Nous poursuivons notre progression. Gordon en tête, puis moi et enfin le gardien. Tous les cent mètres, nous arrivons devant une nouvelle porte. Mon guide tape un code, nous la franchissons, et elle claque derrière nous avec un bruit métallique. J'ai l'impression que nous nous enfonçons dans les entrailles de ce bâtiment froid. À chaque porte qui se referme, j'ai plus de mal à repousser le sentiment de désespoir qui m'étreint.

Enfin, nous descendons un escalier abrupt. Je compte trente-trois marches. En bas, nous tournons à droite, à gauche et encore à droite. J'essaie de mémoriser le trajet, mais nous franchissons d'autres portes, empruntons d'autres couloirs. Gordon utilise-t-il chaque fois une combinaison identique ou a-t-il appris par cœur des dizaines et des dizaines de chiffres ? De toute manière, à présent, même avec les codes, je serais bien incapable de retrouver la sortie. Je suis pris au piège.

Je me dis soudain que je pourrais mourir ici sans que personne n'en sache rien. Je me raisonne. Si le Pacte voulait me tuer, cela aurait été aussi simple de me loger une balle dans la tête à l'instant où nous avons atterri ; à moins que Gordon tire un plaisir pervers de ce petit

jeu : emmener le rat de plus en plus profondément dans le labyrinthe, jusqu'à ce qu'il crève de terreur et d'épuisement.

J'entends des bruits devant nous. Je jette un coup d'œil vers le couloir qui part à droite et me demande ce qui se passerait si je piquais un sprint. Il doit bien y avoir une sortie quelque part. Comme s'il lisait dans mes pensées, Gordon me demande :

— Est-ce que vous souhaiteriez visiter cette partie de l'établissement ?

— J'aimerais beaucoup.

Apparemment, c'est la bonne réponse.

— Parfait. Nous pourrons le faire dès que nous en aurons fini avec les quelques questions que nous désirons vous poser.

Quelles questions ? Que suis-je censé répondre ? Je suppose qu'il y a des réponses qui assureront ma libération et d'autres qui me vaudront d'autres couloirs sombres, d'autres gorilles en uniforme.

Une dernière porte. Un dernier code. À présent, Gordon, le gardien et moi nous trouvons dans une petite pièce d'environ trois mètres sur trois. Elle est d'un blanc aveuglant. Au milieu, il y a une table à laquelle sont fixés des bracelets de métal, une chemise cartonnée brune posée dessus, et deux chaises. L'une d'elles est vissée au sol. Une vitre blindée noire occupe presque tout un mur. Un miroir sans tain ?

— Asseyez-vous, dit Gordon en indiquant la chaise rivetée.

J'obéis, m'efforçant de ne pas regarder les menottes devant moi. Pourquoi me suis-je laissé berné par la chambre luxueuse et le service cinq étoiles ?

Gordon s'installe en face. L'autre homme reste planté à côté de la porte fermée.

— Jake, merci de prendre le temps de nous assister dans cette enquête.

Je sursaute en entendant mon nom. Les membres ne semblent avoir qu'une appellation entre eux : mon Ami. Qui est réellement Gordon ?

— Pourquoi suis-je ici ?

Il pose ses coudes sur la table et joint le bout des doigts devant son visage : un geste de mépris classique, indiquant un sentiment de supériorité intellectuelle.

— Ces investigations nous permettent essentiellement d'examiner de plus près certaines questions qui ont été portées à notre attention. Les problèmes peuvent avoir des origines très diverses et nous enquêtons jusqu'à arriver à une certitude acceptable.

Blablabla. Encore une spécialité du Pacte. Ils ne peuvent pas dire les choses simplement ; il leur faut des préambules explicatifs, un contexte et des contorsions pour se dégager de toute responsabilité. J'imagine un dictionnaire dans une pièce qui sent le renfermé, rempli de phrases toutes faites et de mots ronflants réunis par Orla et sa clique, que leurs messagers doivent apprendre par cœur. Les fascistes et les sectes ont toujours une langue bien à eux, des termes dont le but est d'embrouiller les esprits, de dissimuler la vérité, mais aussi de donner aux membres l'impression qu'ils sont élus en les distinguant du commun des mortels.

Gordon ouvre la chemise devant lui et en feuillette le contenu.

— Je me demandais si vous accepteriez de me parler un peu de JoAnne Charles.

Mon cœur se serre.

— JoAnne Charles ? fais-je, m'efforçant d'avoir l'air surpris et détaché. Je la connais à peine.

— Eh bien, commençons par ce que vous savez, si vous le voulez bien. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— JoAnne Webb, ou JoAnne Charles, et moi avons travaillé ensemble quand nous étions étudiants.

Gordon approuve d'un léger hochement de tête.

— Poursuivez.

— Nous étions tous les deux assistants d'éducation à la cité universitaire en deuxième année. Nous nous voyions deux ou trois fois par semaine aux réunions et aux stages de formation des assistants. Nous sommes devenus amis. De temps en temps, nous nous retrouvions pour discuter des difficultés que nous rencontrions, échanger des réflexions ou simplement bavarder.

Gordon hoche de nouveau la tête. Les secondes passent. Manifestement, cela ne lui suffit pas. Je connais cette tactique : un individu qui n'est pas en position de force a tendance à parler afin de combler un silence embarrassant. Je ne tomberai pas dans le panneau.

— Je ne suis pas pressé, dit enfin Gordon. J'ai tout mon temps. Des heures. Des jours s'il le faut.

— Que voulez-vous que je vous dise de plus ? Au risque de me répéter, JoAnne et moi nous connaissons à peine.

Il sourit. J'entends un froissement alors que l'homme à la porte change de position.

— Peut-être pourriez-vous m'en dire un peu plus au sujet de la période où vous travailliez ensemble. Ce serait un bon début.

Je réfléchis. Que feront-ils si je refuse de parler ? Je ne doute pas que Gordon soit capable de me garder ici indéfiniment.

— En troisième année, nous étions seulement quatre assistants à avoir rempilé, ça nous a rapprochés. On se voyait souvent au moment des repas ou à des soirées.

— Vous mangiez ensemble ?

— Parfois.

— Diriez-vous que vous étiez amis ?

— J'imagine. Mais notre relation était avant tout d'ordre professionnel. Bien sûr, dans la mesure où on vivait tous les uns sur les

autres à la cité U, nous avons fini par nous connaître assez bien.

— Avez-vous eu l'occasion de rencontrer sa famille ?

Je fouille dans ma mémoire.

— Peut-être. C'était il y a longtemps.

L'homme à la porte s'impatiente. Il me rend nerveux.

— Serait-il possible que vous ayez rencontré sa famille…

Il s'interrompt le temps de feuilleter son dossier.

— … au cours de votre troisième année, lorsque vous êtes allé à Palos Verdes pour fêter Thanksgiving chez elle ?

Comment peut-il savoir une chose pareille ?

— Oui, c'est possible.

— Avez-vous eu l'occasion d'y retourner ?

— Peut-être. Comme je vous l'ai dit, c'était il y a une éternité.

— Est-il possible que vous ayez été invité dans sa famille à cinq autres reprises ?

— Je ne tenais pas le journal de mes visites.

Il ignore l'irritation dans ma voix.

— Entreteniez-vous une relation avec JoAnne ?

Je regarde les menottes arrimées à la table. Pourquoi ne m'ont-ils pas attaché ? Est-ce une menace ? Quelle réponse incitera l'homme en uniforme à s'approcher pour refermer les anneaux métalliques autour de mes poignets ?

— Une relation amoureuse, précise Gordon.

— Certainement pas !

— Mais vous la connaissiez bien ?

— Oui, si on veut. C'était il y a longtemps.

— Tout à l'heure, vous avez dit que vous la connaissiez à peine.

Je jette un coup d'œil vers le miroir sans tain. Qui se trouve derrière la vitre ? Et pourquoi cet intérêt pour mon passé avec JoAnne ?

— Les gens changent beaucoup en vingt ans. Et c'est la vérité : je la connais à peine aujourd'hui. Après notre diplôme, nous sommes tous les deux partis faire notre troisième cycle dans un autre État.

— Et vous ne l'avez pas revue avant la soirée à la Villa Carina.

— En effet.

— Mais il est possible que vous ayez échangé quelques e-mails ou des lettres ?

— J'ai échangé un tas d'e-mails avec un tas de gens que j'ai connus à la fac. Je ne pourrais pas vous le dire.

— À la réception, l'avez-vous reconnue immédiatement ?

— Bien sûr.

— Étiez-vous heureux de la revoir ?

— Oui, c'est normal. JoAnne est, était, une fille sympa. C'était agréable de retrouver une vieille copine dans un lieu nouveau où je ne connaissais personne.

— Quand l'avez-vous revue après la soirée ?

J'essaie de ne pas hésiter. Mais j'imagine quelqu'un derrière le miroir en train d'étudier chacun de mes gestes. Ils ont peut-être même caché des dispositifs électroniques qui mesurent mon rythme cardiaque et ma température, qui évaluent mes signes non verbaux.

— À la réception trimestrielle de Woodside.

— Quel effet vous a-t-elle fait ?

— Elle était en compagnie de son mari, Neil, réponds-je d'une voix mesurée. Ils avaient l'air parfaitement heureux ensemble.

— Vous souvenez-vous de ce qu'elle portait ?

— Une robe bleue.

Aussitôt, je voudrais ravaler ces mots. Je sais ce qu'il pense : pourquoi ai-je prêté attention à un détail pareil ?

— Et après ?

— C'est la dernière fois que je l'ai vue.

Je m'efforce de prononcer cette phrase avec un détachement catégorique. J'ai commencé à mentir, à tort ou à raison. Maintenant, je dois aller jusqu'au bout.

Gordon sourit, brasse ses papiers et regarde l'homme en uniforme.

— La dernière fois, répète-t-il avec un petit rire.

— Oui.

Mon mensonge reste en suspens dans le silence qui s'éternise entre nous.

— JoAnne est-elle ici ?

C'est peut-être idiot de ma part, mais j'ai besoin de le devancer.

Gordon paraît surpris.

— En fait, oui. Souhaiteriez-vous la voir ?

Aïe. Maintenant que j'ai posé la question, refuser aurait certainement l'air suspect.

— Dans la mesure où je ne connais personne ici, oui, pourquoi pas.

— Eh bien, nous pourrions peut-être faire une petite visite guidée des lieux. Et après, nous vous renverrons à Half Moon Bay par le prochain avion.

— Parfait, dis-je, m'efforçant de masquer mon impatience.

Est-ce que cela signifie que j'ai réussi le test ? Que la séance de 2 heures de l'après-midi figurant sur mon programme est annulée ?

L'homme en uniforme fait un signe de tête en direction du miroir sans tain et la porte s'ouvre. Cette fois, c'est lui qui nous guide et Gordon ferme la marche. Nous suivons un couloir, puis un autre, avant de déboucher dans la cour d'exercice, cernée par les murs de la prison. J'inspire profondément l'air sec et brûlant. La vive lumière du soleil me fait cligner des yeux. Il y a un terrain de basket et une piste d'athlétisme, et c'est à peu près tout. Un homme blond d'âge mûr en combinaison rouge sang est assis sur un banc à l'autre bout de l'espace

nu. À notre vue, il se met au garde-à-vous. Le gardien s'approche de lui.

Gordon me retrace brièvement l'historique de la prison, tandis que nous traversons la cour.

— Cet établissement a été bâti en 1983 par l'État du Nevada. Il hébergeait neuf cent quatre-vingts prisonniers, certains considérés comme dangereux, et condamnés à des peines de treize ans en moyenne. Lorsque l'État du Nevada a décidé de sous-traiter la détention d'une large partie de sa population carcérale au début des années 2000, Fernley a dû fermer. L'établissement coûtait trop cher et sa situation géographique n'était pas pratique. En outre, plusieurs tentatives d'évasion se sont terminées tragiquement pour les détenus.

Nous arrivons devant la porte d'un autre bâtiment. Je me retourne. Le gardien est toujours avec l'homme en combinaison. Ou plutôt derrière lui. Il semble lui passer des menottes.

Nous pénétrons dans une nouvelle pièce. Une femme est assise à un bureau de l'autre côté d'une vitre, entourée d'écrans de surveillance. Elle adresse un signe de tête à Gordon, puis glisse un badge orange vif au bout d'une lanière par le guichet. Gordon le prend et la remercie.

— Mettez ça, dit-il en me passant le badge autour du cou.

La femme appuie sur un interrupteur. Une porte d'acier s'ouvre. Cette fois, nous sommes vraiment au cœur de la prison. Des galeries s'étendent sur trois niveaux à droite, à gauche et devant nous. Je compte rapidement vingt cellules par étage. Bien que les lieux soient assez silencieux, des bruits isolés m'indiquent qu'elles ne sont pas toutes vides.

— Est-ce que vous désirez en essayer une ? demande Gordon, alors que nous traversons le bloc.

— Très drôle.

— Ce n'était pas une plaisanterie.

Dans l'une d'elles, un homme lit le manuel, assis sur sa couchette. Une scène glaçante. Quand on voit d'une part la cellule spartiate et la combinaison rouge, et d'autre part la coupe de cheveux soignée de l'homme et ses mains manucurées, le contraste est saisissant.

Nous arrivons à la cafétéria. Elle est déserte, mais j'entends le tintamarre des casseroles et des plats. Les longues tables et les bancs métalliques, tous boulonnés au sol, sont encore un héritage de la prison originelle. En revanche, les parfums qui s'échappent de la cuisine semblent incongrus : légumes frais, épices et poulet grillé.

— On mange plutôt bien, ici, commente Gordon. Tout est préparé par les détenus. Cette semaine, nous avons la chance de recevoir un monsieur qui est propriétaire d'un restaurant de Montréal étoilé au guide Michelin. Il nous a confectionné une mousse au chocolat fabuleuse, hier. Si vous restez avec nous, vous ne serez pas déçu.

J'ai la nette impression qu'il se fout de ma gueule. *Si vous restez avec nous*. Comme si j'avais le choix.

Nous poursuivons notre route et les bruits de la cuisine s'estompent. Bientôt, on n'entend plus que nos pas claquer sur le sol de béton poli.

— Vous ne disiez pas que JoAnne était ici ? fais-je, nerveusement.

— Si. Patience.

Nous pénétrons dans une pièce octogonale. Il y a huit portes autour de la zone centrale. Chacune est percée au milieu d'une étroite fente. Je me rends compte que nous sommes arrivés dans un bloc d'isolement. Je guette le moindre signe de vie venant des cellules. Quelqu'un tousse, puis se tait.

Le psychologue en moi reprend le dessus. Je ne suis pas seulement horrifié, je suis furieux. Comment peuvent-ils recourir à des méthodes aussi barbares ?

— Qui est là ?

Je m'attends presque à entendre la voix terrorisée de JoAnne me répondre.

Gordon m'attrape par le bras.

— Calmez-vous, dit-il, bien que sa poigne soit tout sauf apaisante. Est-ce que quelqu'un vous a forcé à venir jusqu'ici ?

— Non.

— Vous voyez. Chaque détenu de ce bâtiment est comme vous. Et comme votre charmante épouse Alice.

Je frissonne en entendant son nom dans cette bouche.

— Personne n'est retenu ici contre son gré, Jake. Tous nos résidents sont conscients de leurs crimes et heureux de pouvoir procéder à un réalignement psychique dans un environnement où ils se sentent accompagnés.

Il avance vers une cellule et se penche vers la fente.

— Êtes-vous ici de votre propre gré ?

Pendant un moment, aucune réponse ne vient. Puis une voix d'homme s'élève, faible, fatiguée.

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Plus vite, cette fois, sans hésitation.

— Réalignement pour crimes d'infidélité émotionnelle avec récidive.

Il a un accent que je n'arrive pas à déterminer. Japonais, peut-être.

— Avez-vous l'impression d'avoir fait des progrès ?

— Oui. Je suis heureux d'avoir l'occasion de réaligner mes actes sur les paramètres de mon mariage et les lois du Pacte.

— Formidable. Avez-vous besoin de quoi que ce soit ?

— Je ne manque de rien.

Ben voyons.

Gordon se tourne vers moi.

— Je sais ce que vous pensez, Jake. Je lis l'inquiétude sur votre visage. Mais je peux vous assurer que, si ces pièces ont été conçues à l'origine pour l'isolement, nous préférons les voir comme des cellules monastiques où les membres qui se sont égarés peuvent renouer à leur rythme avec leurs vœux.

— Depuis combien de temps est-ce qu'il est là ?

Gordon sourit.

— Demande-t-on au moine depuis combien de temps il est dans sa cellule ? Demande-t-on à la nonne de justifier sa dévotion ?

Il pose encore la main sur mon bras, avec douceur cette fois.

— Venez, nous y sommes presque.

Nous franchissons une porte supplémentaire et il m'indique à droite ce qui ressemble à une salle d'attente.

— C'est la zone de détention pour les audiences préliminaires. Je crois que votre épouse y a passé quelque temps. Elle s'est montrée extrêmement coopérative. Le type de visiteur idéal pour nous. Les salles d'audience, les salles de réunion, les avocats sont là-bas. Mais ce n'est pas notre destination aujourd'hui.

Il tourne à gauche et se dirige vers une double porte. Alors que toutes les autres sont équipées de digicode, celle-ci est fermée par une chaîne et un cadenas.

— C'est l'aile réservée à la préventive longue durée. C'est là que se trouve votre amie JoAnne. En fait, cette affaire est intéressante, inattendue. La plupart de nos invités se rendent compte que la sincérité permet d'accélérer la procédure. C'est mieux pour tout le monde.

Gordon tourne la molette du cadenas et ôte la chaîne dans un fracas de ferraille.

La porte se referme derrière nous. J'entends le déclic d'un détecteur de mouvement et un projecteur s'allume, éclairant le centre de la pièce. Une plateforme carrée entourée de vitres à laquelle on accède par deux

marches de béton apparaît. L'une des parois transparentes est munie d'une poignée et d'une serrure. Gordon gravit les marches et déverrouille la porte.

— Je vous en prie, Jake.

Dans un coin, blottie contre la vitre sous la lumière crue, une silhouette est recroquevillée en position fœtale. Je ne veux pas entrer. Je veux faire demi-tour, me battre contre Gordon si nécessaire et fuir ce lieu abominable. Mais je sais que c'est impossible. Je suis prisonnier de cette pièce.

Je grimpe les marches et pénètre dans la cage de verre. Lorsque j'entends la porte se refermer derrière moi, mon ventre se noue. Il n'y a pas de chaise. Pas de lit. Pas de couverture. Seulement des W-C métalliques dans un coin, et le sol dur et froid autour. La pièce au-delà est plongée dans le noir. Je sais que Gordon est là, même si je ne le vois pas.

— JoAnne ?

Ma voix n'est qu'un murmure, mais la femme se redresse et me dévisage. Elle cligne des yeux et pousse un cri. Elle a dû passer un jour ou deux dans les ténèbres, peut-être plus. Elle est entièrement nue. Ses cheveux bruns emmêlés tombent sur ses épaules. Lentement, elle bouge les mains. Son regard est brumeux, comme si je l'avais arrachée à un profond sommeil.

— Jake ?

— Oui, c'est moi.

Elle s'assied contre la vitre, les genoux repliés pour tenter de dissimuler sa nudité.

— On m'a pris mes lentilles. Tu es flou.

Je cherche des micros autour de moi. Je ne vois rien, mais qu'est-ce que cela prouve ? Je devine Gordon de l'autre côté de la paroi, qui observe et qui écoute.

Je m'assieds face à JoAnne, dos à la vitre, espérant la protéger des yeux inquisiteurs de Gordon.

— On m'a posé des questions à ton sujet.

Je veux lui donner ma version avant qu'elle laisse échapper quelque chose qui pourrait nous valoir à tous les deux des problèmes. Bien sûr, il est possible qu'elle ait déjà avoué que nous nous sommes rencontrés à Hillsdale. Peut-être savent-ils tout.

Je parle d'une voix claire et forte :

— J'ai dit la vérité. Qu'on ne s'était pas vus depuis la soirée chez Gene, à Woodside.

Elle paraît tellement hébétée que je ne suis même pas sûr qu'elle me comprenne.

— Et que Neil et toi aviez l'air très heureux.

— Je suis gênée.

Ses yeux papillotent. L'ont-ils droguée ?

— Ça fait vingt ans que tu ne m'as pas vue nue.

Ses paroles me renvoient en arrière. Une nuit tendre et maladroite dans sa chambre à la cité universitaire. Je me souviens de son embarras. Et je me crispe. Qu'est-ce qu'il lui prend d'en parler maintenant ? Elle contredit tous mes propos.

— Tu dois confondre.

Je suis sûr que Gordon guette chaque mot, étudie chaque geste, et soudain je comprends avec une horrible clarté que ce voyage entier, la chambre au luxe trompeur, le parcours déconcertant dans le bâtiment labyrinthique, l'interrogatoire, le passage devant les cellules d'isolement : tout a été organisé pour m'amener à cet instant précis.

— Je ne devrais pas avoir honte de ma nudité, poursuit-elle, comme si elle ne m'avait pas entendu. C'est ce qu'ils veulent. Mais il n'y a aucune raison d'avoir honte.

Elle décroise les bras et allonge les jambes. Ses pieds sont pointés vers moi. Ses seins sont petits, son corps est pâle. Soudain, ses cuisses s'écartent légèrement. Mon regard est involontairement attiré. Je rougis et lève les yeux vers son visage. Elle m'adresse un étrange sourire qui meurt aussitôt.

Alors, j'entends un bourdonnement et la cloison contre laquelle je m'appuie se met en branle. D'abord, je pense que je me fais des idées. Puis je vois que la vitre derrière JoAnne bouge également. Je fais un bond en avant. Elle aussi.

— Toutes les heures, la cage rétrécit de deux centimètres.

— Quoi ?

— Les murs se rapprochent. C'est dire si on est mécontent de moi, ici. Le temps qu'ils admettent que je dis la vérité depuis le début, je me serai transformée en crêpe.

La froideur de sa voix me donne des frissons. Comment peut-elle être aussi détachée ? Commettraient-ils un acte d'une telle monstruosité ? C'est impossible. Je songe aux expériences psychologiques dont nous parlions lorsque nous étudiions ensemble tard le soir : des expériences si cruelles que les sujets en faisaient encore des cauchemars des années après et présentaient des symptômes de dissociation de l'identité. L'un de nos professeurs nous avait même chargés de concevoir des expériences purement théoriques sur l'obéissance. En ce temps-là, tout cela était très abstrait pour nous.

— De quoi t'accuse-t-on ?

— Ils pensent que j'ai une liaison avec toi. Pas seulement toi, d'autres aussi. Neil a trouvé un emploi du temps sur mon téléphone. Il en a tiré des conclusions erronées. Il a cru que j'avais des rendez-vous secrets au centre commercial de Hillsdale.

— C'est n'importe quoi !

Je me rends compte que j'ai crié.

— Je sais. C'est d'un romantique ! Le centre commercial de Hillsdale. Et le pompon, c'est que, pour me punir, il me fait enfermer dans une cage nue avec toi, qui es censé être mon amant. Il est à la fois parano et idiot.

Avant que je ne puisse répondre, la porte s'ouvre. Gordon se tient sur la dernière marche, l'air mécontent.

— Ça va aller, JoAnne ?

Une question ridicule. Bien sûr que non, ça ne peut pas aller.

Elle replie ses genoux contre sa poitrine.

— Ne t'inquiète pas pour moi, me répond-elle sèchement. On ne t'a rien dit ? Tout le monde vient ici de son plein gré. Nous sommes tous avides de rééducation. En fait, ils me rendent service.

Elle foudroie Gordon du regard.

— Il est temps d'y aller, déclare celui-ci.

Je sors. À la porte de la salle, je me retourne. JoAnne se tient debout, face à moi, les paumes contre la vitre. J'attrape Gordon par le bras.

— On ne peut pas la laisser là !

Mais je n'ai pas le temps d'en dire plus. Je sens un coup violent à l'arrière de mes genoux. Ma tête heurte le sol de béton et tout devient noir.

58

Je me réveille à bord d'un Cessna au vol cahoteux. J'ai la tête qui me lance et la chemise tachée de sang. J'ignore combien de temps s'est écoulé. Je regarde mes mains, m'attendant à les trouver menottées, mais non. Je n'ai qu'une ceinture de sécurité classique autour de la taille. Qui m'a attaché ? Je ne me rappelle même pas être monté dans l'avion.

J'aperçois la tête du pilote par la porte ouverte du cockpit. Il n'y a personne d'autre à bord. Nous survolons des pics enneigés. De violentes rafales secouent l'appareil. Les épaules tendues, l'homme semble totalement concentré sur les commandes.

Je porte la main à mon crâne. Le sang a séché, laissant un magma poisseux. Mon estomac gargouille. La dernière fois que j'ai mangé, c'est au petit déjeuner. Mais combien de temps s'est-il écoulé depuis ? Sur le siège à côté de moi, il y a une bouteille d'eau et un sandwich enveloppé dans du papier. Je bois à grandes goulées.

Je déballe le sandwich – jambon-gruyère – et je mords dedans. Aïe. J'ai trop mal pour mastiquer. Quelqu'un a dû me frapper au visage lorsque j'étais à terre.

J'interpelle le pilote.

— Est-ce qu'on rentre à la maison ?

— Ça dépend de ce que vous appelez la maison. On va à Half Moon Bay.

— On ne vous a rien dit à mon sujet ?

— Prénom, destination, c'est à peu près tout. Je ne suis que le taxi, Jake.

— Mais vous êtes membre, non ?

— Bien sûr, répond-il d'une voix neutre. Fidèle au conjoint, loyal au Pacte. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Il se retourne et me jette un regard éloquent, j'ai assez posé de questions.

L'avion est happé par un trou d'air. Le choc est si brutal que mon sandwich s'envole. Un bip menaçant retentit. Le pilote jure et appuie frénétiquement sur des boutons. Il crie quelque chose au contrôle aérien. Nous perdons rapidement de l'altitude et je m'agrippe aux accoudoirs, songeant à Alice, à notre dernière conversation, à tout ce que je ne lui ai pas dit.

Soudain, l'avion se redresse. Je ramasse les morceaux épars de mon sandwich, remets le tout dans l'emballage et le pose sur le fauteuil voisin.

— Désolé pour les turbulences.

— Ce n'est pas votre faute. Vous avez assuré.

Au-dessus de Sacramento, le ciel est dégagé. Le pilote s'autorise enfin à se détendre. Nous parlons des Golden State Warriors, l'équipe de basket d'Oakland qui a remporté une incroyable série de victoires cette saison.

— Quel jour on est ?

— Mardi.

Je regarde la côte familière avec soulagement et j'éprouve une gratitude disproportionnée à la vue du petit aérodrome de Half Moon Bay. L'avion atterrit en douceur. Le pilote se tourne vers moi.

— Faites en sorte que ça ne devienne pas une habitude, OK ?

— Je n'en ai pas l'intention.

J'attrape mon sac et je descends. Sans couper le moteur, l'homme referme la porte, fait demi-tour et décolle.

Au café de l'aérodrome, je commande un chocolat chaud et envoie un SMS. Il est 14 heures, en pleine semaine. Elle a sans doute dix mille rendez-vous importants, mais j'ai besoin de la voir.

Sa réponse arrive presque aussitôt : *Où es-tu ?*

HMB.

Je pars dans 5 min.

Il y a plus de trente kilomètres entre son bureau et Half Moon Bay. Peu après, elle m'écrit qu'elle est coincée dans les embouteillages, alors je commande du pain perdu et du bacon. La salle est vide. Une serveuse enjouée en uniforme impeccable tourne autour de ma table. Quand je paie l'addition, elle me lance : « Bonne journée, mon Ami. »

Dehors, j'attends Alice sur un banc. Il fait froid et le brouillard arrive par vagues. Lorsque sa vieille Jaguar apparaît enfin, je suis frigorifié. Je me lève et, tandis que je m'assure n'avoir rien oublié, Alice me rejoint. Elle porte un tailleur, mais a troqué ses chaussures à talons contre des baskets pour conduire. Le brouillard dépose un voile humide sur ses cheveux noirs. Ses lèvres sont rouge sombre et je me demande si c'est pour moi qu'elle s'est maquillée. Je l'espère.

Elle se hisse sur la pointe des pieds afin de m'embrasser. Je réalise tout à coup à quel point elle m'a manqué. Elle recule pour me regarder, puis me caresse la joue.

— Au moins, tu es entier. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me le demande encore, réponds-je en l'enlaçant.

— Pourquoi est-ce qu'on t'a convoqué, alors ?

Il y a tant de choses que je voudrais lui dire, mais j'ai peur. Plus elle en saura, plus ce sera dangereux pour elle. Et puis, inutile de se voiler la face, la vérité risque de ne pas lui plaire.

Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière, avant le mariage, avant Finnegan, avant que le Pacte ne bouleverse notre vie.

— Tu n'es pas trop pressée ?

— Ça va. Tu es en état de conduire ? Je n'y vois rien avec ce brouillard.

Elle me tend les clés. Je mets mon sac dans le coffre, m'installe au volant et déverrouille la portière passager. Je prends la Highway 1 qui longe la côte. Je sors à la hauteur de Pillar Point Harbor et me gare juste en face du restaurant Barbara's Fishtrap, avec un regard circulaire pour m'assurer que nous n'avons pas été suivis.

— Ça va ? demande Alice.

— Pas vraiment.

La salle est vide ou presque. Nous nous asseyons à une table dans un coin, avec une vue brumeuse sur l'océan. Elle commande un fish and chips et un Coca light. Je prends un sandwich bacon-laitue-tomate et une bière. Lorsque nos boissons arrivent, j'engloutis la moitié de la mienne en une gorgée.

— Raconte-moi tout. Sans rien omettre.

Mais c'est précisément le problème, non ? Tout ce que j'ai omis.

Je réfléchis à ce que je vais lui dire, corrigeant et révisant mon histoire. Je ne sais pas comment j'en suis arrivé là. Je regrette de ne pas lui avoir tout dit dès le début. Bien sûr, isolément, chacune de mes petites décisions se justifiait, mais à présent, je me rends compte que les parties forment un tout bancal.

Je lui raconte que Chuck et moi avons été séparés dès notre arrivée.

— On l'a menotté et emmené dans un autre bâtiment.

— Où est-il maintenant ?

— Je n'en sais rien.

Je lui décris ma chambre luxueuse.

— Alors, ils n'avaient vraiment rien à te reprocher ? demande-t-elle, surprise.

La serveuse apporte nos assiettes. Alice attaque son fish and chips. De mon côté, bien que j'aie faim, je mange du bout des lèvres.

— C'est compliqué.

— Ils avaient quelque chose contre toi ou pas ?

— Ils voulaient m'interroger au sujet de JoAnne.

La réaction ne se fait pas attendre. Elle se fige. Je vois le doute l'envahir, ses yeux s'assombrir, la ride révélatrice entre ses sourcils se creuser. Comme je l'ai déjà mentionné, Alice est jalouse. Un rien peut éveiller ses soupçons, alors son sentiment d'insécurité remonte et tout s'obscurcit. Au début, les crises survenaient sans crier gare et me prenaient au dépourvu. C'était un cercle vicieux. Je me fâchais ou j'étais sur la défensive, ce qui ne faisait que renforcer ses craintes. Je me disais que cela se tasserait lorsque nous serions fiancés et qu'elle serait sûre de mon amour, de mon engagement. Et il est vrai que depuis nos fiançailles, et encore plus après le mariage, ses crises de jalousie se sont espacées. En outre, je suis devenu plus perspicace. En général, je la vois venir et je parviens à désamorcer la situation. Aujourd'hui, cependant, je me sens démuni.

— JoAnne de la fac ? demande-t-elle en posant sa fourchette à côté de son assiette.

— Oui.

— Ah.

Je la devine qui échafaude mille hypothèses. Quand elle est en proie à la jalousie, c'est une autre Alice, qui n'a rien à voir avec la femme équilibrée, spirituelle et indépendante que j'ai épousée. Même si, à présent, je connais ces deux aspects de sa personnalité, la métamorphose me cause toujours un choc.

— Cette petite femme falote sur laquelle tu es tombé à Draeger's ?

Je hoche la tête.

— Et pourquoi voulait-on t'interroger à son sujet ?

Elle paraît étonnée. Comme je l'ai déjà dit, JoAnne n'est pas le genre de personne que l'on remarque. Pas le genre de personne dont une épouse se méfierait.

— À la dernière réception, j'ai voulu lui poser des questions au sujet du Pacte. Elle avait l'air inquiète. Elle craignait que Neil ou quelqu'un d'autre nous surprenne ensemble, alors je lui ai proposé de se voir ailleurs. Je cherchais une solution pour quitter le groupe. Elle a fini par accepter de me retrouver au centre commercial de Hillsdale.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Elle était complètement flippée. Elle m'a demandé de ne pas venir avec toi. Elle redoutait un drame si Neil découvrait que nous avions discuté du Pacte. Elle a déjà été à Fernley. Et j'ai remarqué qu'elle avait des bleus sur les jambes à la soirée… Elle semblait si bouleversée, terrifiée. Je ne tenais pas à t'entraîner là-dedans.

Alice se recule sur sa chaise et croise les bras.

— La première fois que nous l'avons vue, je t'ai demandé si tu avais couché avec elle. Tu m'as affirmé que non. C'était la vérité ?

J'aurais dû préparer une réponse. Mais, quelle que soit la manière de tourner les choses, elle aura toujours l'impression que je voulais lui cacher la vérité.

— On est sortis quelque temps ensemble. À la fac. Ça ne marchait pas vraiment et, au bout de quelques mois, nous sommes redevenus de simples amis.

— Quelques *mois* ? Alors, tu m'as menti. Délibérément.

— J'étais pris de court. Je ne m'attendais pas à lui tomber dessus à la première réception. C'était tellement hors de contexte…

— Le sexe est rarement hors de contexte.

Alice est furieuse. Des larmes coulent sur ses joues. Et cela m'exaspère. Je lève les yeux et constate que la serveuse nous observe. Nous ne devrions pas parler ici. Nous ne devrions rien dire en public. Je baisse la voix.

— Et toi, que faisais-tu, il y a dix-sept ans ? Avec qui couchais-tu ?

À peine ai-je prononcé ces mots que je les regrette.

— D'abord, tu sais très bien où j'étais, et avec qui, parce que je te l'ai dit. Il ne s'agit pas de ce qui s'est passé il y a dix-sept ans. Je m'en fous. Il s'agit de ce qui s'est passé ces dernières semaines. Il s'agit de tes mensonges actuels.

Alice se tait et je vois qu'elle vient de penser à quelque chose.

— C'est pour ça que Dave n'arrêtait pas de parler de toi et du centre commercial de Hillsdale. Quand je l'ai mentionné, tu n'as rien dit, ajoute-t-elle en secouant la tête. Tu m'as délibérément laissée dans l'ignorance.

Une lueur nouvelle s'allume dans les yeux d'Alice : je l'ai déçue.

— Je le sais et je m'en excuse. Mais je cherchais désespérément une porte de sortie. Et je craignais que tu insistes pour m'accompagner si je te le disais. C'était trop dangereux. Tu revenais juste de Fernley. J'essayais de te protéger.

Mes paroles sonnent creux à mes propres oreilles.

— Tu ne crois pas que c'était à moi d'en décider ? Est-ce qu'on n'est pas censés être embarqués dans cette histoire ensemble ?

— Quand j'ai vu JoAnne au centre commercial, elle m'a raconté des trucs qui m'ont foutu la trouille. Elle m'a parlé d'un couple qui avait rejoint le Pacte avant nous, Eli et Elaine. Quelques semaines avant notre arrivée, ils ont disparu. On a retrouvé leur voiture à Stinson Beach et personne ne les a revus depuis. JoAnne pense qu'ils ont été assassinés. Par le Pacte.

Alice semble perplexe.

— Je veux bien admettre qu'ils emploient des moyens un peu extrêmes, mais le meurtre ? Tu ne crois pas que c'est tiré par les cheveux ?

— Ce n'est pas tout. JoAnne affirme que le groupe a un taux de veuvage curieusement élevé.

Alice secoue la tête.

— Et Dave ? Kerri et lui étaient tous les deux mariés à quelqu'un d'autre lorsqu'ils ont rejoint le Pacte.

— C'est une coïncidence. Tu ne peux pas bâtir une théorie du complot sur une simple coïncidence.

— En tout cas, JoAnne m'a conseillé de nous faire oublier. Elle affirme que tu es en danger. Ils t'apprécient, mais ils estiment que tu as besoin d'être surveillée, contrôlée. Et, toujours selon elle, ils ne savent pas quoi penser de moi non plus.

— Est-ce que tu l'as revue après ça ?

Elle a décroisé les bras et elle me regarde dans les yeux. Je suppose que c'est une tactique qu'elle emploie quand elle interroge un témoin difficile. Cela me met mal à l'aise.

— Elle a accepté de me retrouver au même endroit, trois semaines plus tard, mais elle n'est pas venue. Et, en repartant, je me suis rendu compte que j'étais suivi.

— Et tu ne l'as pas revue depuis ?

— Non. Enfin, si. Elle était à Fernley. Mais pas comme moi, ni même comme toi la dernière fois. Elle était dans une cage, Alice ! Une cage de verre dont les parois se resserraient progressivement autour d'elle.

L'expression d'Alice change. Elle éclate d'un rire sonore.

— Arrête tes conneries !

Elle est vraiment déroutante : elle peut passer d'un état à un autre en un instant, oublier sa jalousie et sa colère pour redevenir

parfaitement normale. Son rire est difficile à analyser.

— Ce n'est pas une blague. Elle a des ennuis.

Je lui raconte les interminables couloirs, les portes codées. Et l'interrogatoire mené par Gordon.

— Il n'arrêtait pas de me poser des questions sur JoAnne.

— Il doit bien y avoir une raison, Jake. Et je te préviens, si tu as baisé avec elle, c'est fini entre nous. Personne, ni toi ni le Pacte, ne pourra me forcer à rester…

— Je n'ai pas baisé avec elle !

Mais je le vois à son regard : elle n'est pas sûre de pouvoir me faire confiance.

Je jette un coup d'œil à la table voisine. Un couple de notre âge partage une large portion de beignets de crevette. Ils picorent, manifestement plus intéressés par notre conversation que par la nourriture devant eux. Alice les remarque aussi et rapproche sa chaise.

Je lui parle de l'homme en cellule d'isolement. Je lui parle des cheveux sales et emmêlés de JoAnne, de sa nudité, de sa peur flagrante. Je n'omets rien. Enfin, sauf peut-être le moment où elle a écarté les jambes, mais je lui dis tout le reste. Elle est troublée, puis horrifiée. Elle a franchi le cap de la jalousie. Nous sommes de nouveau unis, tous les deux face à l'adversité.

Elle est plongée dans un silence ébahi lorsque son téléphone vibre sur la table. Nous retenons tous les deux un cri. Immédiatement, je songe au Pacte. Dave, peut-être, ou même Vivian.

— C'est le cabinet, dit Alice.

Elle écoute quelques minutes et répond simplement « D'accord » avant de raccrocher.

— Je dois y aller.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Rien de plus. Autrefois, elle m'aurait expliqué pourquoi. Elle m'aurait parlé de l'affaire, se serait plainte du fonctionnement de la boîte. Mais elle ne me dit rien. J'en conclus qu'elle m'en veut toujours.

Une fois à la voiture, elle me réclame les clés. Elle conduit vite, fait des arrêts abrupts et des virages brusques. Tout le long du trajet, sous le tunnel, alors que nous dépassons Pacifica et Daly City, je vois bien qu'elle rumine. Elle me laisse devant la maison, ouvre la porte du garage avec la télécommande pour que je puisse entrer et repart.

Je prends une douche et me change. Lorsque je défais mon sac, je me rends compte que l'odeur de Fernley s'est incrustée dans mes vêtements. Un curieux mélange d'air du désert, de désinfectant et de cuisine gastronomique. J'allume la télé, puis je l'éteins, les nerfs trop à vif pour regarder quoi que ce soit. La tension entre Alice et moi me met au supplice. Nous avons connu des hauts et des bas, mais jamais de crise aussi grave.

J'enfile ma veste et je vais au cabinet. Huang fronce les sourcils à ma vue.

— Mauvaise nouvelle, Jake. On a perdu deux couples aujourd'hui. Les Stanton et les Walling ont appelé pour annuler leurs rendez-vous.

— De cette semaine ?

— Définitivement. Ils divorcent.

Je ne suis pas surpris en ce qui concerne les Walling, en revanche, je croyais aux Stanton. Jim et Elizabeth, quatorze ans de vie commune, tous les deux adorables, bien assortis. Je me dirige vers mon bureau, accablé par le poids de l'échec. Comment puis-je espérer sauver le mariage de mes patients quand je laisse mon propre couple partir à vau-l'eau ?

59

L’étude qui m’intéresse le plus concerne l’efficacité de la thérapie conjugale. Un couple en thérapie a-t-il plus ou moins de chances de divorcer ? Dans mon cabinet, j’ai observé des résultats mitigés. Toutefois, il me semble que ceux qui persévèrent au moins huit ou dix semaines repartent avec un lien plus fort.

Il y a une étude intéressante datant de plusieurs années, qui portait sur cent trente-quatre couples en difficulté. Au bout d’un an de thérapie, deux tiers d’entre eux avaient fait de nets progrès. Cinq ans plus tard, un quart avait divorcé et un tiers se déclarait heureux ensemble. Les autres étaient toujours mariés, mais pas nécessairement satisfaits. Le facteur clé semble être l’implication des époux. Il faut qu’ils désirent tous les deux sincèrement sauver leur mariage.

60

Ce soir-là, j'envoie un SMS à Alice au sujet du dîner. Je n'ai pas pu avaler grand-chose à Barbara's Fishtrap et je suis affamé. Elle répond au bout de vingt minutes. *Ne m'attends pas. Je rentrerai tard.*

En général, cela signifie qu'elle ne sera pas là avant minuit. Je m'attarde donc au bureau pour m'occuper de la paperasse. Ian s'en va à 20 heures après son dernier patient et je me retrouve seul dans les locaux silencieux.

À 23 heures, je pars à mon tour. La maison est sombre et froide. J'allume le chauffage et j'attends le ronflement de l'air chaud qui s'engouffre dans les vieux tuyaux, mais il ne se passe rien. Je n'ai pas l'énergie de faire du feu ni de mettre quelque chose au four pour réchauffer les lieux. La tension entre Alice et moi me pèse et le divorce des Stanton n'arrange rien. Je ne veux pas penser au Pacte. Nos problèmes ne se résoudront pas seuls, cependant, en ce moment, je n'ai pas la force de mettre au point une stratégie. Ni même de prendre une décision à court terme.

Je m'écroule sur le canapé, épuisé. J'entends le son qui signale l'arrivée d'un e-mail sur l'iPad qu'Alice a laissé dans la chambre d'amis. Curieusement, je ne pense pas à Eric le bassiste. Pourquoi suis-je allé fouiner dans sa messagerie ? J'ai honte de mon manque de confiance et je me sens idiot, à présent.

Malgré tout, je dois admettre que je suis irrité : Alice me fait la tête à cause d'un rendez-vous innocent avec une ancienne petite amie, alors qu'elle est sans doute en train de recevoir une flopée d'e-mails de son ex. Bien sûr, l'esprit jaloux juge rarement ses propres actions à la même aune que celles de son conjoint.

Je pense aux Stanton et à nos neuf séances. La thérapie ne ressemble à aucun autre échange humain. Au bout de neuf heures de discussion sérieuse, franche et déterminée, on peut connaître quelqu'un intimement. Dans mon métier, on est censé rester en position d'observateur, malgré tout, j'ai tendance à m'impliquer avec mes patients, surtout si je crois en eux. Je passe des heures à réfléchir à la manière dont je peux les guider au mieux.

Je me remémore chaque séance : qu'ai-je dit et qu'aurais-je pu dire différemment ?

Lorsque j'ai choisi cette voie, je ne savais pas dans quoi je m'engageais. Je voulais aider les autres. Je ne voyais que l'aspect positif du métier. Les gens viendraient me trouver à un moment difficile de leur vie et, progressivement, sous ma guidance, ils résoudraient leurs problèmes. Cela semblait simple. Mais j'ignorais à quel point le processus était lent. Les victoires se remportent séance après séance, sur des mois, parfois des années, et elles se dissimulent sous des déguisements variés. Les défaites, elles, sont soudaines, sans ambiguïté, et arrivent souvent sans crier gare.

Le divorce des Walling, en revanche, ne m'apparaît pas comme une défaite. Ils étaient allés au bout de leur parcours ensemble lorsqu'ils sont venus me voir, même s'ils ne voulaient pas l'admettre. Plus important, dans leur cas, c'était réellement la meilleure solution. Le Pacte ne serait sans doute pas d'accord, pourtant j'ai la certitude que certaines personnes ne sont pas faites pour vivre ensemble. En revanche, les Stanton, oui, c'est un véritable échec.

Je me suis assoupi quand le bruit de la porte du garage me réveille. Je consulte mon téléphone. Minuit quarante-sept. Je me lève et me brosse les dents pour accueillir Alice d'un baiser, si elle est d'humeur. Mais elle reste un long moment dans sa voiture, à écouter de la musique, fort, avec des basses. Je les entends et les sens à travers le sol. Enfin, elle monte. Je ne saurais dire si elle est en colère ou juste fatiguée. Elle me regarde sans me voir.

— Je suis crevée, déclare-t-elle avant de se diriger vers la chambre.

C'est tout. Je lance le lave-vaisselle, m'assure que le verrou de la porte d'entrée est bien tiré et éteins les lumières.

Lorsque je vais me coucher, Alice dort déjà. Je me glisse à côté d'elle. Elle est tournée vers la fenêtre et me présente son dos. Je dois me retenir pour ne pas la prendre dans mes bras. Je sens la chaleur qui irradie de son corps et j'ai un accès de nostalgie. Après Fernley, j'ai envie d'être chez moi, dans mon lit, avec ma femme. Mais ce qui s'est passé là-bas a tout changé entre nous. En fait, si je suis honnête, ce n'est pas seulement Fernley. C'est tout ce qui m'y a conduit.

Je regarde son dos, espérant qu'elle va se réveiller, en vain.

Alors, je vais simplement dire ce que j'ai sur le cœur : je me sens nul. C'est un sentiment déplaisant. Cela fait longtemps que je n'ai pas connu cette sensation d'être dépassé par les événements, de voir les problèmes s'accumuler sans avoir le début d'une solution. Je suis pris au dépourvu par mon incapacité à raisonner face aux difficultés. Prévoir, c'est le lot de consolation qui vient avec l'âge. Plus on a de l'expérience, plus il est facile de deviner ce qui va se passer, quelle que soit la situation. Lorsque j'étais adolescent, tout était nouveau, palpitant et mystérieux, j'étais constamment surpris. Puis j'ai atteint l'âge où les surprises sont devenues plus rares. La vie est peut-être moins excitante quand on peut se préparer à ce qui va arriver, mais cela me convient mieux.

À présent, toute mon assurance s’est évanouie.

61

Le mercredi, je décide de ne pas rentrer déjeuner à la maison. Je prétends que j'ai trop de travail. Je dois préparer ma séance en tête à tête avec Dylan, le lycéen dépressif. La vérité, bien sûr, c'est que je ne veux pas être là si le coursier passe. Je ne veux pas me forcer à lui faire la conversation, les yeux fixés sur l'enveloppe redoutée. Je ne veux pas signer le bordereau, je ne veux pas prendre de décision. En fait, j'ai juste envie de faire l'autruche. Je suis conscient que c'est immature, mais c'est au-dessus de mes forces aujourd'hui.

La séance de Dylan est décevante et cela m'inquiète. Est-il dans une phase de tâtonnement ou est-ce ma faute ? Refusant de céder à la déprime, je pars à l'heure habituelle et passe prendre des légumes et du poulet. Aujourd'hui, les psychologues se moquent de la puissance de la pensée positive qui a fait tant d'adeptes dans les années 1970. Pourtant, je ne serais pas aussi enclin à lui dénier toute efficacité. Les optimistes sont plus heureux que les pessimistes et les cyniques : c'est idiot, mais c'est vrai, même si parfois il faut se forcer.

Une fois à la maison, je constate avec soulagement que le coursier n'a rien laissé. Je prépare à dîner, une activité familière et réconfortante. Je guette la voiture d'Alice, tout en surveillant mon téléphone. J'entends le tintement caractéristique de son iPad dans la chambre d'amis. À 19 h 35, alors que le poulet sort du four, que le pain est tranché et la bouteille de vin ouverte, je reçois un SMS d'Alice.

Je rentrerai tard. Mange sans moi.

Je veux l'attendre, mais elle n'arrive pas. Il est plus d'une heure du matin quand je me résous à me coucher. À 2 heures passées, elle se glisse sans bruit à côté de moi. Je sens son corps tout proche, si attirant dans son fin tee-shirt. Lorsque je l'enlace, elle se raidit. À 6 heures, quand je me réveille, elle est partie.

Inutile de tourner autour du pot. Je suis en train de la perdre et ça me terrifie.

Au cabinet, je m'arme de courage pour affronter une longue journée. Trois couples le matin et mon groupe d'ados du jeudi après-midi. Les adolescents sont combatifs. Comme des animaux dans la savane, ils flairent tout de suite la faiblesse et attaquent sans une hésitation.

La séance avec Eugene et Judy Reed, à 9 heures, se passe étonnamment bien. À 11 heures, ce sont les Fiorina. Brian et Nora, mon plus jeune couple : trente et un et vingt-neuf ans. Le plus souvent, c'est la femme qui est à l'initiative de la thérapie conjugale, mais dans leur cas, c'est lui. Ils sont mariés depuis dix-neuf mois à peine et déjà les premières fissures sont apparues. Brian a obtenu mes coordonnées auprès d'un de mes anciens patients avec qui il joue au tennis. Nora était réticente au début, puis elle a fini par accepter, pour lui faire plaisir. Lors de notre première séance, ils m'ont raconté leur histoire : ils se sont rencontrés en ligne et se sont mariés très vite. Originaire de Singapour, Nora avait perdu son visa de travail à l'expiration de son contrat. Si Brian ne l'avait pas épousée, elle n'aurait pas pu rester aux États-Unis. Ils sont tous les deux dans les nouvelles technologies, mais lorsqu'ils sont venus me voir, Nora cherchait toujours un emploi. Le chômage avait érodé sa confiance en elle, et leur mariage en pâtissait.

Ce matin, elle est d'humeur belliqueuse. Je devine qu'ils se sont disputés dans la voiture en arrivant ou pendant le trajet. Brian a l'air

exténué.

— Je ne sais pas pourquoi nous venons ici, lance Nora en se laissant tomber dans le grand fauteuil.

Brian est assis au bout du canapé, bras croisés, de toute évidence pas désireux de s'aventurer sur ce terrain. Nora se tient droite comme un piquet ; ses cheveux attachés trop serré tirent la peau de son visage. Je m'adresse à elle d'une voix posée.

— Pourquoi êtes-vous ici, alors ?

Nora prend un air excédé.

— Parce que le rendez-vous figurait sur mon agenda, je suppose.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Brian lève les yeux au ciel.

Personne ne dit rien pendant une minute. Une minute, cela peut paraître très long, mais parfois c'est nécessaire. Comme un sprint sur la plage, une minute de silence pendant une séance peut faire office de soupape de sécurité : la pression qui s'échappe lentement, l'anxiété qui remonte avant de s'évaporer.

— Le mariage a-t-il une valeur pour vous ? Souhaitez-vous être mariée ?

Nora jette un coup d'œil à Brian qui semble se réveiller. Je vois à son expression que ma question le surprend et ne le réjouit pas nécessairement.

— J'ai l'impression qu'être seule serait plus simple, répond enfin Nora, pesant ses mots et ne regardant plus que moi. Pas de responsabilité, faire ce que je veux, manger ce que je veux, aller où je veux, pas de questions, pas besoin de réponses. Simple.

— Oui, ce serait plus simple…

Je laisse planer un silence avant de reprendre.

— Mais est-ce toujours mieux ?

— Bien sûr, réplique-t-elle tout à trac.

Puis elle me foudroie du regard, comme si nous jouions aux échecs et qu'elle était mat.

— Il y a une chanson que j'aime bien. De Mariachi El Bronx. Je l'écoutais ce matin. Le refrain dit qu'on veut tous être seuls, jusqu'au moment où on se retrouve seul.

Je cherche rapidement le morceau sur mon iPod. L'air doux et mélodieux modifie l'atmosphère dans la pièce. Nora semble méditer sur les paroles.

— Seul, c'est plus facile. Je vous l'accorde. Pas de problèmes, pas de complications. Sauf que les êtres humains sont complexes. Oui, nous aimons ce qui est simple et nous n'aimons pas les difficultés. C'est reposant d'avoir une vie tranquille, sans relation compliquée. Moi aussi, ça m'attire. Il y a des jours où j'ai juste envie d'être seul à la maison, vautré devant la télé, avec un bol de céréales.

Brian est penché vers moi, à présent. Nous nous voyons depuis cinq semaines, et j'ai sans doute prononcé plus de mots aujourd'hui que pendant toutes les autres séances réunies.

— Mais vous savez quoi ? Parfois, j'ai besoin de complexité. C'est intéressant. Cela m'oblige à me dépasser. La facilité mène rarement à quelque chose de grand, et parfois je veux quelque chose de grand.

Nora semble s'adoucir. Ses épaules se sont relâchées. Son mécontentement a cédé la place à une expression plus neutre.

— Aimez-vous Brian ?

— Oui.

— Est-ce qu'il vous traite bien ?

— Évidemment !

— Le trouvez-vous attirant ?

Elle sourit pour la première fois.

— Oui.

— Qui ne craquerait pas pour ce bidon ? dit Brian en tapotant son ventre généreux.

Ils éclatent de rire tous les deux, et soudain je ne doute plus qu'ils vont s'en sortir.

62

Une autre journée s'écoule sans que je reçoive ni appel, ni e-mail, ni SMS d'Alice. Nous avons atteint ce stade de la vie conjugale qui normalement survient après des années de mariage : nous nous contentons de cohabiter. Nous partageons peut-être encore un lit, mais nous ne sommes jamais réveillés au même moment.

Il fait déjà nuit lorsque je me décide à lui écrire un SMS.

On dîne ensemble ?
Je rentre tard.
Il faut bien que tu manges.
J'ai des crackers.
Tu veux que je t'apporte quelque chose ?
La réponse se fait attendre. J'insiste.
Je serai en bas à 21 heures.
Rien. Puis : *OK*.

Je glisse dans un sac isotherme deux sandwichs, des chips, deux boissons et deux brownies. J'arrive en avance. Je me gare sur la zone de livraison à côté de l'immeuble où se trouve le cabinet d'Alice et j'attends dans le noir en écoutant la radio. C'est l'heure où KMOO diffuse un album dans son intégralité. Ce soir, c'est *Blood on the Tracks*. Bien sûr. Un des meilleurs disques de tous les temps, mais j'aurais

préféré qu'ils en choisissent un autre. Quelque chose de plus gai. Le mariage est difficile. Bob Dylan l'avait compris.

Aux premières mesures de « Simple Twist of Fate », Alice ouvre la portière et s'assied à côté de moi.

— *Blood on the Tracks* ? dit-elle en riant. C'est de circonstance.

Je lui tends un sandwich et un sachet de chips. Elle a le choix entre une bière et un Coca light. Elle prend le second. Elle engloutit son repas comme un petit animal sauvage. Nous ne parlons pas. Nous mangeons en écoutant la musique.

— J'aurais préféré *Planet Waves*, dis-je enfin.

— Tu m'étonnes.

Elle chantonne alors « Wedding Song ». Même fâchée, sa voix reste pure et apaisante. Mais très vite, elle renonce à la joyeuse « chanson de mariage » pour reprendre en chœur « Idiot Wind » avec Bob Dylan.

Elle me regarde. On peut mettre tant de choses dans un regard.

Elle termine son sandwich, fait une boule du papier qui l'enveloppait et la fourre dans le sac.

— Vadim travaille non-stop pour moi depuis trois jours.

— Normal. Il a le béguin.

— Je sais, mais ce n'est pas la question. Il a effectué une recherche personnelle que je lui ai confiée.

— Putain, Alice, tu ne lui as pas parlé du Pacte, quand même ?

Je sens ma tension monter d'un coup, tandis que Bob Dylan chante la pesanteur qui nous tire vers le bas.

— Bien sûr que non. Je lui ai seulement demandé de faire des recherches sur Eli et Elaine. Eh bien, il a ratissé le Net, les banques de données, les archives publiques, LexiNexis, Pacer, Google, les sites d'infos. Il a appelé des copains, les meilleurs hackers, et tu sais quoi ? Il n'a rien trouvé. Il n'y a aucun couple disparu du nom de Eli et Elaine. Il n'y a eu aucun mariage entre deux personnes avec ces noms au cours

des cinq dernières années. Ni à San Francisco ni ailleurs en Californie. Il n'y a eu aucun couple portant ces noms vivant dans la baie de San Francisco durant cette même période. On n'a signalé aucune disparition à Stinson Beach. Eli et Elaine n'existent pas.

— Ce n'est pas possible.

J'essaie de comprendre ce que cela veut dire. Pourquoi JoAnne aurait-elle inventé une histoire pareille ?

— Ce n'est pas fini. La première épouse de Dave est morte à l'issue d'un douloureux combat contre le cancer. C'est très triste, mais banal. Tu m'as dit que Kerri avait perdu son premier mari dans des circonstances troubles. En fait, celui-ci, Alex, est mort d'une maladie du foie à l'hôpital Mills-Peninsula de Burlingame. Là encore, c'est regrettable, mais il n'y a rien de suspect. Je pense que cette meuf blafarde que tu t'es tapée à la fac s'est bien foutue de ta gueule.

— Mais pourquoi mentirait-elle ?

— Peut-être qu'elle voulait juste se rapprocher de toi. Ou c'est un autre de leurs tests à la con. Elle travaille pour le Pacte. Ou bien, je ne sais pas si tu l'as déjà envisagé, mais elle est peut-être complètement tarée.

Je me repasse toutes mes conversations avec JoAnne, m'efforçant de me rappeler un signe, quelque chose indiquant qu'elle mentait.

— Peut-être que Neil est derrière tout ça. Il lui a raconté des mensonges pour qu'elle file droit ou je ne sais quoi.

Alice s'appuie contre la portière, comme si elle ne supportait pas ma proximité.

— Tu ne peux pas lâcher prise, Jake ? Tu es convaincu que JoAnne n'est qu'une pauvre victime sans défense qui a besoin de ton aide.

— Vadim pourrait se tromper.

— Vadim sait ce qu'il fait. Il y a passé trois jours entiers. S'il dit qu'Eli et Elaine n'existent pas, crois-moi, c'est qu'ils n'existent pas.

Une pensée terrifiante me vient alors à l'esprit.

— Et si Vadim était avec eux ?

— Non mais tu t'entends ?

— Bon, d'accord, tu as raison. Mais je ne comprends pas.

— Peut-être que le Pacte ne tue personne. Et, plus important, ce n'est peut-être pas le Pacte qui te fait peur.

— C'est censé vouloir dire quoi ?

— Rien de plus que ce que je viens de te dire, Jake.

La tension qui affleure sous ses mots. Elle est encore furieuse.

— Est-ce que tu as envisagé que, dans le fond, tu avais peur du mariage ?

— Alice, c'est moi qui en ai eu l'idée.

— Tu en es sûr ?

Pendant une seconde, je suis abasourdi. Puis je me demande à quoi ressemblerait notre histoire si elle en donnait sa version.

— C'est peut-être toi qui as posé la question, Jake, mais c'est moi qui en ai porté tout le poids. Chaque fois que tu résistes au Pacte, je ne peux pas m'empêcher de me demander si c'est contre notre mariage que tu te bats. Tout ce que tu as fait, tes petites conversations clandestines avec JoAnne me donnent l'impression que tu as des regrets, que tu aimerais retrouver ta vie d'avant, que tu veux être libre. Puis tu viens me raconter que tu l'as vue nue dans une cage en verre qui rétrécit.

— Tu m'accuses d'avoir tout inventé ?

— Non. Ça a l'air délirant, pourtant, je veux bien croire que tu l'as vue dans cette cage de verre. Je crois le Pacte capable de toutes sortes de monstruosités mineures. Mais je doute que les participants ne soient pas volontaires. J'ai été à Fernley, tu te souviens ? Ce n'était pas marrant, je te l'accorde. C'était horrible, en fait. Pourtant, j'ai tenu bon

parce que je voulais être une meilleure épouse et que je pensais sincèrement que le Pacte pouvait m'y aider.

— Ils ont menacé ta carrière ! Ils ont menacé la mienne !

— Ces menaces étaient peut-être réelles. Et peut-être pas. Une chose est sûre, ils ne tuent pas de couples sur la plage. Ils n'écrabouillent pas la femme du directeur régional entre des parois de verre. Je crains que tu commettes un crime d'interprétation.

— Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Soudain, j'ai la sensation de tomber en chute libre. Cette expression, un crime d'interprétation, est-ce qu'elle ne sort pas tout droit du manuel ?

— C'est toi le psy. Que dirais-tu si l'un de tes patients venait te trouver avec cette histoire de cage de verre ? Tu prétends que c'était abominable, mais tu sais quoi ? Quand je t'écoute, je ne peux pas m'empêcher de penser que ça t'a plu. Que ça t'a émoustillé.

— Tu délires ! dis-je d'une voix qui ne me convainc pas moi-même.

— Et je pense aussi que c'est ce qu'elle voulait. Elle joue à un jeu idiot et malsain avec toi. Et tu es tombé dans le panneau.

J'ai l'impression que je vais vomir.

— Alice, elle souffrait. Ce n'était pas un jeu !

— Elle te manipule et tu ne vois rien. À moins que tu ne veuilles pas le voir.

— Tu es complètement à côté de la plaque, Alice. Qu'est-ce qui t'arrive ?

L'alarme de la caserne au bout de la rue retentit. Elle est si bruyante que nous devons tous deux nous boucher les oreilles. Quelques secondes plus tard surgit un camion de pompiers, sa sirène déchirant la nuit. Il passe si près de nous que le souffle secoue la voiture. Puis le silence revient.

— Quand tu m'as demandée en mariage, à quoi est-ce que tu t'attendais ? reprend Alice avec un calme glaçant. Le monde des Bisounours ? Tu croyais que ce serait toujours *Planet Waves* et jamais *Blood on the Tracks* ? C'était ça que tu pensais ?

— Bien sûr que non ! Ne sois pas ridicule.

— Je suis allée à Fernley, j'ai porté cette saloperie de collier. Je me suis retrouvée devant le juge, j'ai écouté son sermon et j'ai accepté la peine qu'on m'a infligée. Tu sais pourquoi ?

J'ignore ce qui est le plus terrible, la colère dans sa voix ou la tristesse ?

— Tu sais pourquoi, Jake ? Tu sais pourquoi je me suis rendue tous les jeudis après-midi chez Dave ? Tu sais pourquoi j'ai porté ce putain de bracelet ? Tu sais à quoi je pensais quand ils m'ont embarquée pour m'emmener à Fernley ? Tu sais à quoi je pensais lorsqu'ils m'ont passé des fers aux pieds et qu'ils ont pris tous mes vêtements, quand ils m'ont administré un traitement contre les poux ou quand cette grosse connasse de matonne m'a fait mettre à poil sous prétexte de me fouiller ?

— Une fouille ? Tu ne m'avais jamais dit…

À la radio, la première face de *Blood on the Tracks* s'achève. Je ne vois ni n'entends rien, pourtant je sais qu'elle pleure.

— Je l'ai fait pour toi, Jake, dit-elle enfin. Je n'ai pas peur de m'engager. Je n'ai pas peur de faire ce qu'il faut pour que nous restions ensemble. Je l'ai fait pour nous.

Le présentateur reprend l'antenne. Il parle de l'album et de la relation difficile entre Bob Dylan et sa femme. Les débuts magiques, « Sad-Eyed Lady of the Lowlands », les hauts, les bas, la passion et la rupture. Ou du moins ce que la rumeur en a dit : il était 3 heures du matin, il n'était pas rentré depuis plusieurs jours. Il enregistrait en studio avec son groupe, lorsqu'elle a surgi de nulle part. Elle s'est

faufilée dans la cabine sombre, restant en retrait. Le producteur n'avait même pas remarqué sa présence. Quand enfin Bob Dylan l'a vue, il a entamé une chanson qu'il avait écrite pour elle dans la journée, grattant la guitare, la regardant droit dans les yeux, tandis qu'il dévidait les paroles, un savant mélange de folle dévotion, de venin acerbe et de tout ce qu'il peut y avoir entre les deux. À la fin de la chanson, elle est sortie sans un mot et n'est jamais revenue.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Je veux que tu fasses ce que tu as envie de faire.

— D'accord. Mais qu'est-ce qui te rendrait heureuse ?

— J'aimerais que tu t'engages, Jake. Si cela veut dire faire la paix avec le Pacte, eh bien, fais-le. Si tu veux vraiment être avec moi, si ce mariage signifie quelque chose pour toi, alors investis-toi, prends le bon et le mauvais. J'ai besoin de savoir si tu m'aimes, Jake, j'ai besoin de savoir si tu es avec moi.

On n'entend que la guitare de Bob Dylan. Alice pose la main sur ma cuisse.

— Est-ce que c'est vraiment trop demander ? C'est un truc sérieux, un truc d'adulte. Est-ce que tu es prêt à t'engager pour de bon ?

Elle laisse échapper un petit rire triste.

Je prends sa main. Ses doigts habituellement si chauds sont froids, et je me dis que c'est peut-être comme ça qu'ils seront quand elle sera vieille. À cet instant, je me rends compte que je veux être auprès d'elle, à ce moment-là. Je veux connaître le son de sa voix quand elle aura quatre-vingts ans. Je veux savoir à quoi elle ressemblera quand ses fossettes se transformeront en rides, connaître son odeur quand elle sera malade ; je veux voir ses yeux lorsqu'elle n'arrivera pas à retrouver le nom d'un proche. Je veux tout ça. Pas pour la posséder, comme je l'ai longtemps cru, mais parce que je l'aime.

J’allume mon téléphone et je cherche le numéro de Vivian. Elle répond aussitôt.

— Mon Ami.

— Bonsoir, mon Amie. Je m’excuse de vous déranger à une heure pareille.

— Vous ne me dérangez jamais. Je suis toujours disponible pour Alice et vous.

— J’ai quelque chose à vous avouer.

— Je sais. Je suis heureuse que vous ayez appelé. Prenez la journée de demain. Réglez vos affaires. Passez du temps avec votre femme. Est-ce que vous serez chez vous samedi matin ?

— Samedi ?

Je me tourne vers Alice qui hoche la tête, satisfaite.

— Pourquoi est-ce que je ne vous retrouverais pas directement à l’aérodrome de Half Moon Bay ?

— C’est inutile. Chez vous, ce sera plus simple. Bonne nuit, mon Ami.

J’ai la sensation – réelle ou imaginaire – qu’on nous observe. Je lève les yeux. Il y a de la lumière dans le bureau d’Alice. Quelqu’un se tient à la fenêtre, les mains dans les poches. Il nous regarde. Vadim.

63

Ma main cherche Alice. Bien sûr, elle est déjà partie. Dans la cuisine, je trouve le chaos habituel, tasse abandonnée, pot de yaourt vide. Mais je me sens plus fort aujourd'hui. À la fois nerveux et étrangement serein. La nuit dernière, nous avons fait l'amour. J'ai encore son odeur sur ma peau.

Je prends ma douche et me prépare pour mon rendez-vous de 8 heures avec les Cho, songeant à JoAnne. Après ce qui s'est passé hier soir, après ce qu'Alice a dit, j'ai l'impression de trahir rien qu'en pensant à elle. Mais comment ne pas y penser ? J'essaie de me souvenir de nos conversations dans leurs moindres détails. Sa peur était palpable ; je ne me rappelle pas une fausse note. Je réalise qu'elle m'a adressé plusieurs signaux non verbaux. À la soirée de Woodside, en particulier, quand elle m'évitait. Voulait-elle m'empêcher de poser des questions ? Essayait-elle de me protéger de Neil, de me protéger du Pacte ?

Ou essayait-elle de me protéger de moi-même ?

Je la revois dans la cage de verre. Ses cheveux en désordre. Ses jambes nues écartées. Je songe à l'accusation d'Alice. J'ai une bouffée de culpabilité. Et je me rends compte que je bande. Quand nous avons fait l'amour hier soir, je pensais à Alice et seulement à Alice. Ou presque. Si je suis honnête, une image m'a traversé l'esprit, très brièvement : JoAnne, nue et vulnérable dans sa cage, sous le

projecteur. Sa peau contre la vitre. Ses bras qui cherchaient à dissimuler ses seins imparfaits, avant de retomber, me mettant au défi de la regarder. La nuit dernière, alors que je serrais Alice dans mes bras, j'ai ouvert les yeux pour contempler son visage et chasser cette image insistante.

« Je te connais », a dit Alice d'une voix rauque qui n'était pas celle de la femme que j'avais épousée, de la femme avec qui je vivais. C'était sa voix d'avant : d'avant notre rencontre, du temps où elle chantait des chansons plus dures, plus violentes, avec une épaisse couche d'eye-liner et des bas résille déchirés, des chansons où la rage le disputait au désir. « Tu veux la baiser », a-t-elle dit. Puis elle a joui.

Oui, elle est comme ça, Alice. Compliquée.

64

Lorsque je rentre du travail le vendredi soir, un feu brûle dans la cheminée et Alice est à la cuisine. Elle a mis les petits plats dans les grands.

— J'ai pensé qu'il fallait un truc un peu spécial. Pour ton dernier repas.

Elle éclate de rire. D'un rire authentique, adorable. Je ne l'ai pas vue de si charmante humeur depuis des mois. Elle me tend un verre. Baileys on the rocks.

— Bois ton cocktail préféré et assieds-toi.

Alice est redevenue elle-même. Elle ne fait aucune allusion à notre conversation de la veille, aucune allusion à ce qu'elle a dit quand nous faisions l'amour. Au point que je commence à croire que je l'ai imaginé. Que mon inconscient est en train de me jouer un tour particulièrement cruel et inhabituel.

Le repas de fête et ses petites attentions, pourtant, ne réussissent qu'à me rendre nerveux. Je me demande ce que me réserve la journée de demain. Elle tente de me rassurer.

— Tout se passera bien. C'est ton premier délit. Bon, peut-être pas si bien que ça. Tu vas te retrouver avec un acte d'accusation de dix pages : mensonges par omission, rendez-vous secrets avec l'épouse d'un autre membre, propos diffamatoires à l'endroit du Pacte…

— Sans oublier crime d'interprétation.

Ce sera la seule référence au Pacte de la soirée. Après dîner, nous sortons sur le balcon pour savourer la brise marine. Puis nous regagnons la chambre où nous attend notre lit confortable. Nous faisons l'amour longuement, amoureusement, peut-être encore plus amoureusement que d'habitude. Depuis le temps que nous sommes ensemble, nous avons eu l'occasion d'expérimenter, mais ce soir, il se passe quelque chose de différent. Quelque chose d'important.

Je ne peux pas expliquer pourquoi, pourtant, je sais que, à sa façon et sans ambiguïté, Alice a enfin consommé notre mariage.

65

Le samedi matin, je fais un saut à Nibs et j'achète des scones : citron et pépites de chocolat pour moi, orange et gingembre pour Alice et deux autres au hasard pour nos visiteurs. Cela ne peut pas faire de mal. Je prends aussi un grand chocolat chaud et un journal. Alice dormait encore lorsque je suis sorti. Je m'assieds donc à une table et j'essaie de me calmer. J'ouvre le quotidien. Une minute passe, puis dix, quinze, vingt. J'ai peur de ce qui m'attend à la maison. Et si je repliais mon journal, prenais mon chocolat chaud, franchissais la porte de l'établissement et marchais vers l'est : loin de chez moi, du Pacte et de ma vie avec Alice ?

Pour finir, je rentre, bien sûr. En arrivant, je m'attends à voir le SUV Lexus noir dans l'allée, mais il n'y a personne. À l'intérieur, je fais du café pour Alice. Comme l'arôme ne la réveille pas, je me déshabille et me recouche à côté d'elle. Sans un mot, son corps bouge lentement, épousant les contours du mien. Ses lèvres effleurent ma nuque. Son souffle chaud sur ma peau m'emplit de bonheur. Je décide que j'ai fait le bon choix. Je me rendors entre ses bras.

Un peu plus tard, une odeur de lard grillé me réveille. Je me lève. Dans la cuisine, Alice, en slip et tee-shirt des Sex Pistols, s'affaire devant la poêle en fonte de sa grand-mère. Elle transfère le bacon dans une assiette garnie d'essuie-tout.

— Il faut que tu manges des protéines, tu en auras besoin.

Je décèle une étrange exaltation dans sa voix. Elle le nierait farouchement, pourtant, j'ai l'impression qu'Alice prend un certain plaisir à l'épreuve qui m'attend.

— Je t'ai acheté un scone.

Elle désigne une assiette où il ne reste que des miettes.

— Je sais, merci. Je l'ai mangé, mais j'ai encore faim.

Nous dévorons tous les deux notre petit déjeuner. Sous la table, le pied d'Alice cherche le mien.

— Je suppose qu'on ferait mieux d'enfiler tous les deux une tenue décente et de se brosser les dents.

Alors que je sors mes vêtements de l'armoire, elle m'attire vers le lit. Je ne sais pas ce qu'il lui prend. J'imagine que ma décision de me soumettre aux rigueurs du Pacte l'excite. Une fois douchés, habillés, et la cuisine nettoyée, nous nous affalons sur le canapé. Alice avec sa guitare, moi à l'autre bout, nerveux et incapable de faire quoi que ce soit.

Elle accorde l'instrument et joue les premières notes de « Folsom Prison Blues » de Johnny Cash. Je ferme les yeux et renverse la tête en arrière. J'entends l'alerte signalant qu'Alice a reçu un nouvel e-mail retentir quelque part dans la maison.

Quelques secondes plus tard, son téléphone sonne sur la table basse. Elle l'ignore. La violence de la chanson qu'elle joue me met les nerfs à vif.

Son téléphone sonne de nouveau.

— Tu ne réponds pas ?

— Ça peut attendre.

Elle enchaîne sur « Love on Parole », de Mendoza Line.

— *De toute manière, je ne m'intéressais pas à ton cœur ni à ton âme*, chante-t-elle avec un petit sourire en coin. *Je voulais seulement te voir et faire l'amour en conditionnelle*.

La sonnerie retentit de nouveau.

— Le boulot ?

Elle secoue la tête. Elle joue encore un peu, un joli passage instrumental, mais son téléphone insiste.

Pestant, elle se résout à poser sa guitare.

— Allô ?

À l'autre bout, quelqu'un parle fort et vite.

— Tu en es sûr ? Tu peux me l'envoyer ? Je n'ai pas consulté mes mails ce matin. Tu es au bureau ? Je te rappelle.

Alice raccroche et, sans un mot, se précipite dans notre chambre. Elle revient avec son ordinateur portable.

— Une urgence ?

Elle ne répond pas. Elle pianote rapidement, les yeux rivés sur l'écran.

— Merde. Merde, merde et merde !

Elle tourne l'ordinateur vers moi. Au même moment, j'entends une voiture dans l'allée. Puis le cliquettement de la porte du garage. Comment est-ce qu'ils se sont débrouillés pour obtenir la télécommande ? Je jette un coup d'œil par la fenêtre. L'énorme SUV noir avance, mais avec la Jaguar à l'intérieur, il ne rentre qu'à moitié.

— Lis ! murmure Alice d'une voix pressante.

Une portière claque. Je prends l'ordinateur. C'est un article paru dans un journal alternatif de Portland : « Un couple de Californie du Nord toujours porté disparu, cent sept bénévoles fouillent les plages de la côte sud. »

Des pas sur le perron. On frappe.

Je parcours rapidement l'article.

La Saab 9-2x d'Eliot et Aileen Levine a été retrouvée sur un parking près de Stanton Beach il y a cent jours. Un couple heureux et amoureux, selon leurs amis, épris de randonnées à pied et à vélo, qui adorait l'océan.

On frappe plus fort.

— Un instant ! crie Alice.

Elle ne bouge pas et me regarde, les yeux agrandis par l'horreur.

Les Levine avaient l'habitude de faire de longues expéditions en kayak, mais ils n'avaient parlé ni à leur famille ni à leurs amis de leur intention de se rendre de leur domicile en Californie du Nord jusqu'à la côte de l'Oregon.

Les coups pleuvent contre la porte.

— Jake, il faut ouvrir, maintenant ! crie-t-on sur le perron.

— Un instant ! lance Alice.

C'est d'autant plus étonnant, que, d'après les factures de leur carte de crédit, le couple aurait passé la nuit précédant sa disparition dans un hôtel près de Hopland, et devait s'envoler pour le Mexique quelques jours plus tard.

Je referme l'ordinateur. JoAnne s'est trompée. C'était Eliot et Aileen, et non Eli et Elaine. Stanton Beach et pas son Stinson Beach. Voilà pourquoi Vadim ne trouvait rien.

— Merde. Qu'est-ce qu'on va faire ?

J'entends qu'on secoue la poignée de la porte. Alice m'enlace.

— Jake, j'ai peur. Tu avais raison. Comment est-ce que j'ai pu être aussi naïve ?

Des pas résonnent dans l'escalier du garage.

— Il faut faire quelque chose ! s'écrie-t-elle en me tirant par le bras pour m'obliger à me lever.

Il est trop tard, car la porte d'entrée vient de s'ouvrir brutalement.

— Fais comme si de rien n'était, me souffle Alice à l'oreille.

Je serre sa main dans la mienne.

C'est le tandem qui a emmené Alice à Fernley. Au moment où Declan pénètre dans le vestibule, Diane entre par la cuisine.

— Je ne m'attendais pas à devoir revenir ici, dit Declan.

Alice et moi nous tenons devant eux, main dans la main. Je m'efforce de parler d'une voix mesurée.

— Est-ce qu'il était nécessaire de forcer la serrure ?

— Je n'ai rien forcé du tout. J'ai juste secoué un peu la poignée. Vous devriez peut-être envisager de la changer.

Diane se place devant nous, tandis que son acolyte fait le tour de la maison, inspectant chaque pièce pour s'assurer que nous sommes seuls. Il revient avec mon téléphone qu'il a trouvé dans la chambre. Alice tend la main pour s'emparer du sien sur la table basse, mais il est plus rapide. Il pose les deux appareils au-dessus de la cheminée, hors de notre portée.

— Qu'est-ce que vous faites ?

J'avance d'un pas. Je sens le corps d'Alice se raidir.

— Ne vous affolez pas. On vous les rendra.

Alice me lâche la main.

— Je vais chercher du café, déclare-t-elle d'une voix étonnamment calme.

— Non, merci, réplique Declan. Si on s'asseyait un instant ?

Alice et moi prenons le canapé et Declan se laisse tomber dans le fauteuil, tandis que Diane se poste devant la porte.

— Écoutez…

Je m'interromps, cherchant quoi dire, mais je dois me rendre à l'évidence. Je n'ai aucune carte à jouer.

Declan s'installe plus confortablement et sa veste s'entrouvre, révélant un pistolet glissé dans un étui de poitrine. J'ai l'estomac qui se noue.

Alice serre ma main si fort que c'en est douloureux. Je me rends compte qu'elle m'adresse un message, mais lequel ? Je n'en ai aucune idée.

— Je suis prêt.

Je ferai ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils partent loin d'Alice.

— Vous savez comment ça se passe ? demande Declan.

— Bien sûr, réponds-je, affectant un sang-froid que je suis loin de ressentir.

— Paumes contre le mur, jambes écartées.

Alice refuse de me lâcher. Je me tourne vers elle et détache sa main de la mienne.

— Ça va aller.

J'obéis, mais Declan m'écarte les jambes plus largement d'un coup de pied. Je pense au coup que j'ai reçu à Fernley et je réalise que c'était sans doute lui. Je sens mes genoux se dérober sous moi, mais il me rattrape et me plaque contre le mur.

— Arrêtez ! s'écrie Alice.

— Résister ne fera qu'aggraver les choses, intervient Diane.

Les mains de Declan me palpent brutalement. Je dois réprimer l'instinct de me débattre. Il est armé. Et Diane aussi, cela ne fait aucun doute. Plus vite nous partirons, plus vite Alice sera en sécurité.

— Pourquoi ne lui a-t-on pas envoyé une injonction ? proteste Alice. Il se serait rendu à l'aéroport. C'est inutile de recourir à la violence. Il a accepté de se soumettre à tout.

Declan termine sa fouille au corps et j'ai l'impression qu'il prend son pied, que sa puissance et ma vulnérabilité lui procurent un plaisir malsain.

— Bonne question, dit-il. Je me la posais aussi. Jake, est-ce que vous avez énervé quelqu'un en haut lieu ?

Il recule et je me tourne vers lui.

— Je n’en sais rien.

— En tout cas, vous n’avez pas que des amis. On a l’ordre de ne pas vous ménager.

Il adresse un signe de tête à sa comparse.

— Bras tendus, commande-t-elle.

— Je vous en prie…

— Alice, dis-je sèchement. C’est bon.

Mais ce n’est pas vrai. Ce n’est pas bon du tout.

Alice pleure en silence.

Diane sort une camisole de force de son sac en toile noir. Alors qu’elle me passe les manches, un profond désespoir m’envahit. Elle ferme une série de boucles et de crochets. Son haleine aigre sent le café. Je surprends notre reflet dans le miroir de l’entrée. À cet instant, je me déteste. Ma faiblesse. Mon indécision. C’est moi qui pas à pas nous ai conduits à cette situation. Il y a sûrement un moment où j’aurais pu faire un autre choix, prendre une autre voie. Lorsque nous avons reçu la boîte de Finnegan, nous aurions dû dire non, quand c’était encore possible. Il aurait suffi de renvoyer le cadeau. Même le jour où Vivian s’est présentée chez nous avec ses contrats, rien ne nous obligeait à signer. Je n’aurais jamais dû organiser de rendez-vous clandestin avec JoAnne. Je n’aurais jamais dû poser toutes ces questions.

Si j’avais fait le bon choix à chacun de ces moments cruciaux, nous n’en serions pas là.

Diane passe la dernière sangle entre mes jambes et l’attache solidement à une boucle dans mon dos. Elle se tient derrière moi, à présent, tout comme Declan. Je ne les vois pas, mais j’entends le tintement des chaînes et je sens que Diane les passe dans des anneaux à ma ceinture, avant de se baisser pour les fixer à des fers autour de mes chevilles.

Quand elle a terminé, mes bras sont immobilisés et je peux à peine remuer les jambes.

— Je vous remercie de votre coopération, dit Declan. Nous n'en attendions pas moins de vous. Diane et moi étions ravis qu'on nous confie cette mission.

Je songe soudain qu'il ne fait peut-être même pas partie du Pacte.

Diane fouille dans son sac noir.

— Est-ce que vous avez un dernier mot à vous dire avant qu'on y aille ? demande Declan.

Sans hésiter, Alice se précipite vers moi et me donne un long baiser. Je sens le goût salé de ses larmes.

— Je t'aime, murmure-t-elle. Sois prudent.

— Je t'aime, réponds-je, conscient que les mots ne sont pas assez forts pour exprimer ce que je ressens.

J'ai envie de la serrer contre moi, de la sentir entre mes bras. Je voudrais revenir quinze minutes en arrière, lorsque nous n'étions que tous les deux et qu'elle chantait. Si seulement elle avait consulté sa boîte aux lettres électronique, si seulement elle avait répondu au téléphone dès la première sonnerie, peut-être aurions-nous pu nous enfuir. Nous serions sur la 280 en ce moment, filant vers le sud, le plus loin possible d'ici.

Nous avons été d'une stupidité et d'une naïveté impardonnables.

Je remarque alors le regard effaré d'Alice et je comprends que ce n'est pas fini.

— Vous savez bien que ce sera inutile, proteste-t-elle d'une voix tremblante.

J'ignore ce qu'il se passe, mais sa peur est contagieuse.

— Je n'ai pas le choix, désolé, répond Declan d'un ton qui, contre toute attente, semble sincère. Nous avons reçu des instructions. Veuillez ouvrir grand la bouche.

— Non, murmure Alice.

Je pense au pistolet et j'obéis.

— Plus grand, s'il vous plaît.

Je sens les mains de Declan passer quelque chose par-dessus ma tête et m'enfoncer dans la bouche quelque chose qui a un goût de métal et de caoutchouc. Les lanières se resserrent.

Alice a l'air hagarde. Declan continue de s'affairer derrière moi. Soudain, ma vision s'obscurcit et je me rends compte que je porte des œillères, comme un cheval de course. Je ne vois que ce qui est directement en face de moi. Je me concentre sur Alice. Je tente de lui parler avec les yeux. Alors, un tissu noir tombe devant mon visage et je n'y vois plus rien.

À chaque étape de cette descente dans la folie, quand je crois avoir tout perdu, je réalise que la situation peut encore empirer. Il y a quelques jours, je rêvais de revenir en arrière, au temps où nous étions heureux tous les deux. Il y a cinq minutes, je regrettais de ne pas pouvoir la serrer dans mes bras. Il y a soixante secondes, j'aurais voulu être capable de lui parler. Et à présent je donnerais n'importe quoi simplement pour la voir. Je sens sa main contre ma poitrine, à travers l'épais tissu de la camisole, mais c'est tout. Je me noie dans les ténèbres. Tout est silencieux, je n'entends que le souffle d'Alice, ses sanglots et sa voix qui répète avec insistance : « Je t'aime. » Je tâche de me concentrer là-dessus, je m'y accroche de peur que, ça aussi, ils me le prennent, mon dernier lien avec la normalité, avec Alice.

Puis la pression rassurante sur ma poitrine se relâche et on m'entraîne. Je me rends compte que nous traversons la cuisine à l'odeur de bacon, au parquet sous mes pieds qui cède la place au carrelage. Nous descendons au garage.

— Jake !

— Restez là, Alice, ordonne Diane. C'est la sanction de Jake, pas la vôtre.

— Quand est-ce qu'il va revenir ? gémit-elle.

Toute trace de calme et de sang-froid s'est envolée. Sa voix n'exprime plus que le désespoir.

— Votre rôle, maintenant, est de continuer comme si tout était normal, la raisonne Diane. Allez travailler. Et surtout, si vous souhaitez revoir votre mari, ne dites rien à personne.

— S'il vous plaît, ne…

Je veux parler à Alice, mais ma langue est paralysée, mes dents coincées contre la poire d'angoisse. Ma bouche est sèche, mes yeux brûlent. Je ne parviens à émettre qu'un grognement guttural. Trois syllabes qui restent dans ma gorge : *Je t'aime*.

Declan me pousse sans ménagement dans le SUV. La voiture démarre. Je ne vois pas Alice, mais je perçois sa présence. Je l'imagine, en pleurs, anéantie.

Qu'avons-nous fait ? La reverrai-je un jour ?

66

Je devine que le SUV tourne à droite sur Balboa Street. Au ronronnement des moteurs autour de nous, j'en déduis qu'il y a un feu au carrefour suivant. Ce doit donc être Arguello Boulevard. Je veux me convaincre que ce n'est qu'un mauvais rêve, mais il y a les chaînes qui me scient les chevilles et le caoutchouc nauséeux dans ma bouche. Je me force à rester attentif pour mémoriser notre trajet.

Nous roulons un moment avant de nous arrêter. Sans doute dans les embouteillages de Bay Bridge. Peu après, je sens le pont sous les roues. Je perçois un changement de lumière derrière le tissu noir qui m'aveugle, et soudain on le retire. Pendant quelques instants, je vois l'arrière du crâne de Declan au volant et le profil de Diane à côté, puis une cloison s'élève entre nous. À la pénombre qui règne à présent dans l'habitacle, j'en déduis que les fenêtres sont teintées.

Nous roulons plus vite à présent. Je reconnais le fracas du tunnel de Yerba Buena Island. Je sens un léger mouvement à côté de moi. Je m'efforce de tourner la tête. Dans l'ombre, je découvre à ma plus grande stupeur que je ne suis pas seul. C'est une femme, menue, la cinquantaine, je pense. Elle a elle aussi une ceinture de sécurité par-dessus sa camisole de force. En revanche, elle n'a ni bâillon ni œillères. Depuis combien de temps me dévisage-t-elle ? Son visage exprime la compassion. Surtout son regard, en fait. Elle m'offre également un sourire crispé, comme pour me faire comprendre qu'elle sait ce que je

ressens. Je tente de lui rendre son sourire, mais je ne peux pas bouger les lèvres. J'ai la bouche tellement sèche que c'en est douloureux. Je ne devrais pas la dévisager ainsi, ce n'est pas très poli. Mais je ne détourne pas les yeux. Elle a l'air aisée : injections de collagène à peine visibles, diamants aux oreilles, cheveux brillants, bien que le désordre de sa coiffure laisse supposer qu'elle s'est débattue.

Je repose ma tête maladroitement contre le dossier, engoncé dans la camisole. Je songe à Alice.

Puis je pense à mes jeunes patients. Je n'ai pas l'arrogance de croire qu'ils ne peuvent vivre sans moi, cependant, en dépit de tout ce que l'on peut dire au sujet de la résilience des adolescents, je sais qu'ils sont également fragiles. Que vont-ils penser si leur psy disparaît sans prévenir ? La différence essentielle entre eux et les couples mariés, c'est que les seconds arrivent au cabinet persuadés que rien de ce que je dirai ne changera quoi que ce soit, alors que les adolescents espèrent encore que je vais prononcer la formule magique qui dissipera le brouillard.

Prenez Marcus, de mon groupe du mardi. Il fréquente un lycée d'élite à Marin. C'est un garçon provocateur, pugnace, qui aime jouer les trublions. Lors de notre dernière séance, il m'a demandé : « Quel est le but de la vie ? » Pas le sens, non, le but. J'étais dans une position délicate. Il m'avait lancé un défi et je ne pouvais pas me défiler. Si ma réponse tombait à côté, on me prendrait pour un imposteur. Si je refusais de me mouiller, je passerais pour un crâneur inutile.

— C'est une question difficile, ai-je finalement dit. Si je réponds, est-ce que tu nous diras quel est le but de la vie selon toi ?

Sa jambe droite s'est mise à tressauter. Il ne s'y attendait pas.

— Oui, a-t-il enfin marmonné.

Ma formation, l'âge et l'expérience m'ont appris à analyser les gens et les situations. Je me débrouille assez bien pour prévoir ce qu'une

personne va dire ou comment elle va réagir, et saisir pourquoi certaines situations mènent à certains dénouements. Mais, de temps en temps, quand je m'y attends le moins, je me retrouve pris au dépourvu. Quel est le but de la vie ? Je me rends compte que je n'en ai pas la moindre idée et que je n'y ai peut-être jamais réfléchi sérieusement.

J'ai regardé les adolescents autour de moi et je me suis jeté à l'eau :

— Tâcher de donner le meilleur de soi-même, sachant qu'on n'y arrivera pas. Profiter de chaque jour, sachant qu'on n'y arrivera pas. Essayer de pardonner aux autres et à soi-même. Oublier les mauvais moments, se souvenir des bons. Manger des cookies, mais pas trop. Se forcer à faire plus de choses, à voir plus de choses. Faire des projets, se réjouir quand ils se concrétisent, persévérer quand ils échouent. Rire quand tout va bien, rire quand tout va mal. Aimer avec abandon, aimer sans rien attendre en retour. La vie est simple, la vie est compliquée, la vie est courte. Le temps est notre bien le plus précieux, tâchons de l'utiliser avec discernement.

À la fin, Marcus et les autres me dévisageaient d'un air décontenancé. Personne ne savait quoi dire. Est-ce que cela signifiait que j'avais raison ou que j'avais tort ? Sans doute un peu les deux.

Dans le SUV, à côté de cette inconnue, je repense au discours que j'ai tenu aux ados. Je suis dans une situation terrifiante dont je ne peux prévoir l'issue. J'ai aimé avec abandon, mais ai-je vraiment aimé sans rien attendre en retour ? Et ce bien si précieux, le temps, en ai-je encore devant moi ? L'ai-je utilisé avec discernement ?

67

Les heures passent ; je lutte de toutes mes forces contre le sommeil. Nous devons être quelque part au milieu du désert. J'ai un goût de poussière dans la bouche. Ma langue est enflée, mes lèvres douloureusement gercées, ma gorge desséchée. J'ai du mal à respirer. Je voudrais avaler ma salive, mais c'est comme si les muscles de mon pharynx ne m'obéissaient plus.

Les nids-de-poule m'indiquent que nous avons quitté la route principale. J'ai bavé sur la camisole et de la salive a coulé jusque sur ma jambe. J'ai honte. Je tourne la tête à droite avec peine. La femme dort. Elle a des hématomes et des éraflures sur la joue. La personne à qui j'ai déplu ne la porte manifestement pas non plus dans son cœur.

Soudain, la cloison entre l'avant et l'arrière descend. Je plisse les yeux, ébloui par le soleil qui tape contre le pare-brise. Ma voisine s'agite. Je tourne la tête, espérant établir un lien avec elle. Mais elle regarde droit devant elle.

La prison miroite à l'horizon dans les brumes de chaleur.

Nous nous arrêtons enfin devant un imposant portail. Declan tend des papiers à un homme en uniforme. Je l'entends annoncer notre arrivée au téléphone à l'intérieur du poste de garde. Les battants s'ouvrent et la voiture avance, puis le portail se referme aussitôt derrière nous. Je me demande si je serais capable de l'escalader. Et le

cas échéant, combien de temps me faudrait-il ? Que me ferait-on si je tentais de m'évader ?

Je songe au couloir vitré que j'ai traversé lors de ma première visite à Fernley : l'hôtel d'un côté, la prison de l'autre, et l'immensité du désert tout autour. Autant s'échapper à la nage d'Alcatraz. Une fois dehors, comment survivre dans ce désert implacable, loin de tout ? Sans eau, je ne tiendrais pas plus de quelques heures. Vaut-il mieux mourir enfermé, à la merci de mes tortionnaires, ou seul au milieu des étendues de sable ?

Nous franchissons un second portail, puis nous garons à l'endroit précis où l'avion nous a débarqués la dernière fois. Mais cette fois, c'est moi qui me retrouve sur la ligne jaune, exténué et inquiet. La femme se tient à côté de moi.

Une porte s'ouvre avec un bourdonnement. Un petit homme en uniforme noir braille :

— Avancez ! Suivez la ligne !

Nous progressons dans l'étroit passage grillagé, essayant tant bien que mal de rester sur la ligne jaune. Les fers qui meurtrissent mes chevilles m'obligent à faire des petits pas. La femme marche plus vite – ses jambes ne doivent pas être entravées – et j'ai du mal à la suivre.

Au bout se trouve l'entrée du bâtiment. Les portes s'ouvrent. À l'intérieur, deux gardiennes emmènent la femme vers la gauche. Je me retrouve flanqué de deux cerbères qui me conduisent à droite. Nous pénétrons dans une pièce vide, où ils ôtent mes chaînes. Je me sens aussitôt plus léger. Lorsqu'on me retire la camisole de force, j'ai les bras engourdis. Peut-être va-t-on enfin me débarrasser de ce truc que j'ai dans la bouche. J'espère que oui. Je rêve de passer ma langue sur mes lèvres, de boire une gorgée d'eau.

— Déshabillez-vous, m'ordonne un des hommes.

Quelques instants plus tard, je suis totalement nu, à l'exception de la poire d'angoisse.

Les deux types me regardent, manifestement fascinés.

J'ai tellement mal à la mâchoire que l'humiliation me touche à peine. Je veux seulement qu'on me débarrasse de cet instrument de torture. Je désigne ma bouche, joins les mains en signe de supplication, indiquant que j'ai soif.

Enfin, le plus petit des deux prend une clé à sa ceinture. J'entends un déclic à l'arrière de mon crâne. Lorsque le bâillon se relâche, j'inspire à pleins poumons et des larmes de soulagement me brûlent les joues. J'essaie sans succès de fermer la bouche.

— Les douches sont là-bas, dit le plus grand des gardiens. Prenez votre temps. Quand vous aurez terminé, enfilez la combinaison rouge. Sortez par la porte du fond.

J'entre dans la pièce suivante. Il y a cinq lavabos à gauche, cinq douches à droite, un banc au centre, ni porte ni rideau. J'opte pour celle du milieu. Une part de moi est convaincue que l'eau est coupée, que ce n'est qu'une cruelle plaisanterie.

J'ouvre le robinet. Miracle, ça marche. Je frissonne quand l'eau glacée crépite sur ma peau. Je lève la tête et bois goulûment. Tout à coup, le jet devient bouillant. Je bondis en arrière. Puis je pisse et regarde le filet jaune foncé tourbillonner dans l'eau fumante avant d'être avalé par la bonde.

J'appuie sur le distributeur de savon qui crachote un liquide rose translucide au creux de ma paume. Je me frotte pour me débarrasser de la crasse du voyage. L'eau est tiède, à présent. Je me lave le visage et les cheveux. Je reste une éternité sous le jet, les yeux clos. Je veux m'allonger et dormir jusqu'à la fin des temps. Je ne veux pas sortir de la douche, je ne veux pas enfiler la combinaison. Je ne veux pas passer dans la pièce suivante, car je sais que chaque porte m'éloigne un peu

plus de la liberté et que je devrai la franchir dans l'autre sens pour fuir cet enfer, s'il est possible d'en réchapper.

Enfin, je me résous à fermer le robinet. Je trouve une combinaison rouge et un caleçon blanc accrochés à des patères. En dessous, il y a une paire de pantoufles. J'enfile les vêtements. Le tissu est étonnamment doux, ainsi qu'Alice l'avait décrit. La combinaison me va parfaitement. En revanche, les pantoufles sont trop petites. Je les mets malgré tout et me dirige vers la sortie.

Je me retrouve dans une pièce exiguë. Ma compagne de voyage est déjà là. Elle se tient à côté d'une chaise, dans une combinaison rouge identique à la mienne. En lettres capitales sur la poitrine, on lit le mot PRISONNIER. Il y a aussi une table. Avec son élégant plateau en marbre, elle semble déplacée en ce lieu. Au centre est posée une boîte en bois. Je frémis, me demandant ce qu'elle contient.

La femme tapote ses boucles, mal à l'aise. Sa peau est encore humide, mais ses cheveux sont secs.

— Nous sommes coincés ici, dit-elle.

Elle a raison. Toutes les issues sont fermées, y compris celle par laquelle je suis entré. Je pense à JoAnne dans la cage de verre dont les parois se rapprochaient et je sens monter la panique. J'actionne la poignée, sans succès. Nous sommes pris au piège.

Je fais lentement le tour de la pièce, en examinant les moindres recoins.

— S'il vous plaît, asseyez-vous, me dit timidement la femme.

Comme je continue, elle répète :

— S'il vous plaît.

Ses yeux sont rouges et je me rends compte qu'elle a pleuré.

Je m'exécute aussitôt.

— Pardon, dit-elle.

— Pourquoi ?

Elle ne répond pas, puis se met à sangloter.

— Ça va ?

Je suis conscient que ma question est absurde, mais je veux qu'elle sache que je la comprends.

— Oui.

Il est évident qu'elle fait des efforts pour retrouver son sang-froid, sa dignité. Elle ouvre la boîte et fouille à l'intérieur. J'entends un tintement métallique qui me soulève le cœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Je regrette presque d'avoir posé la question.

— On m'a donné le choix. L'un de nous deux doit ressortir de cette pièce le crâne rasé. On m'a dit que je pouvais décider, mais qu'il ne devait pas rester un seul cheveu, sinon, on nous raserait la tête à tous les deux, et pire encore.

— Et vous avez décidé ?

— Oui. Je m'excuse.

Le crâne rasé ? Je peux m'en accommoder, pas de problème. Mais à quoi rime ce petit jeu ? C'est ça qui m'inquiète. Si on lui a laissé le choix, il est probable qu'on va m'en donner un aussi. Et lequel ?

68

Tandis que le rasoir vrombit sur mon crâne, je pense à Eliot et Aileen. JoAnne les avait appelés Eli et Elaine. Le journal de Portland s'est peut-être trompé. Ou alors c'est JoAnne. L'un ou l'autre. Il se peut aussi que j'aie mal compris.

Je me souviens d'un autre couple disparu en kayak. C'était au nord de Malibu, il y a deux ans. On les a cherchés pendant des semaines, avant de retrouver leur embarcation avec une empreinte de mâchoire sur la coque en fibre de verre. Des morceaux de dents de requin étaient encore coincés dedans.

Et si quelqu'un du Pacte avait lu ce fait divers et décidé que c'était une fin plausible pour un couple comme Eliot et Aileen ? Et si c'était ainsi qu'il fallait voir le cancer de la première épouse de Dave : un scénario plausible ?

Je pense aux cent sept bénévoles arpentant les plages de l'Oregon pour retrouver le couple disparu. C'est le nombre qu'a donné l'article : cent sept. Je les imagine, marchant en file indienne, tête baissée, à la recherche d'indices enfouis dans le sable. Si je disparaissais, est-ce que cent sept personnes se présenteraient pour me retrouver ? J'aimerais le croire, mais j'en doute.

L'article datait d'il y a trois mois. J'aurais aimé en trouver de plus récents. Leurs amis ont-ils renoncé ? Ou cherchent-ils encore ? Si je disparaissais, combien de temps me chercherait-on ?

69

Je suis chauve comme un œuf, mais la femme continue de passer la main sur mon crâne pour s'assurer qu'il est parfaitement lisse. Elle s'interrompt de temps en temps et enduit ma peau de mousse afin de faire disparaître un cheveu réel ou imaginaire. Cela tourne à l'obsession. Elle semble terrifiée à l'idée de la punition mystérieuse dont on l'a menacée si le rasage n'était pas impeccable.

— Ça vous va bien, déclare-t-elle enfin, reculant pour admirer son œuvre.

On trouve toujours le moyen de rationaliser ses actes et de donner l'impression qu'on a rendu service à sa victime.

Une voix de femme s'échappe d'un haut-parleur au plafond.

— Félicitations. À présent, Jake, c'est à votre tour de choisir.

Bien que je ne sois pas surpris, mon corps se crispe.

— Nous avons deux cellules de détention. L'une est froide et noire, l'autre chaude et lumineuse. Laquelle préférez-vous ?

Je regarde la femme. Je devine qu'elle a un époux qui la laisse toujours décider : chocolat ou vanille, fenêtre ou couloir, poulet ou poisson ? Par bonheur, je ne suis pas son mari. Elle s'apprête à me faire part de son vœu, mais je la devance.

— Chaude et lumineuse.

— Excellent choix, Jake.

Une porte s'ouvre. Les lumières au sol nous guident jusqu'à une zone autour de laquelle sont réparties huit cellules. La voix retentit de nouveau :

— Jake, veuillez entrer dans la trente-six. Barbara, la trente-cinq.

C'est donc son nom. Nous échangeons un regard sans bouger.

— Allez.

Barbara fait un pas et s'immobilise sur le seuil. La pièce est plongée dans les ténèbres. Elle se tourne vers moi et m'attrape la main, comme si je pouvais la sauver.

— Avancez, ordonne la voix.

Timidement, elle me lâche et entre à contrecœur. Lorsque la cellule se referme, Barbara laisse échapper un gémissement effrayé. Je pénètre résolument dans ma cage, affectant un courage que je suis loin de ressentir. Les lampes fluorescentes m'éblouissent et il doit faire près de quarante degrés. La porte claque derrière moi.

Il y a une étroite couchette métallique fixée au mur. Un drap, pas d'oreiller. Des W-C suspendus. Un manuel usé posé sur l'unique étagère. Je l'ignore et m'allonge sur la banquette. Les lumières sont si vives que je dois me tourner sur le ventre, le visage contre le drap.

Les heures passent. Je transpire et je remue, incapable de dormir. J'entends Barbara crier deux à deux reprises de l'autre côté de la cloison, puis plus rien. Une fois de plus, j'examine l'espace autour de moi, mes yeux s'efforçant encore de s'adapter à la lumière aveuglante. Je meurs de soif, mais personne ne m'apporte d'eau. Au pire, je pourrai toujours boire celle des toilettes, me dis-je. Je tiendrai sans doute cinq ou six jours. Et après ? Je ne veux pas penser aussi loin.

70

Je n'ai aucun point de repère, mais j'estime qu'un jour entier s'est écoulé lorsque la porte s'ouvre enfin. L'air surchauffé de ma geôle se déverse dans l'espace commun. Ma combinaison est trempée de sueur. Je me lève et je sors. La fraîcheur me fait tourner la tête.

Barbara émerge de la cellule voisine, se cachant le visage pour se protéger de la lumière. Je me sens coupable de lui avoir imposé l'obscurité. Je pose une main sur son épaule et elle gémit. On ne nous a pas donné d'instructions, mais j'avise un panneau indiquant SORTIE en hauteur. Je l'entraîne dans le couloir. J'ai l'impression d'être un rat qui parcourt un labyrinthe familier sans autre choix que celui qui m'est imposé.

La lumière est encore douloureuse pour Barbara qui me suit, s'agrippant à ma main.

— Où allons-nous ? murmure-t-elle.

— C'est votre première fois ?

— Oui.

— Chaque couloir conduit à une nouvelle porte. Je suppose qu'il faut juste continuer. Quand on devra s'arrêter, on nous le dira. Si cela peut vous aider, comptez. Au moins, on saura combien de temps on a marché.

— Un crocodile, commence-t-elle. Deux crocodiles, trois…

J’avance lentement mais sans hésitation. Comme prévu, chaque fois que nous arrivons au bout d’un couloir, une porte s’ouvre puis se referme derrière nous. Sont-elles toutes contrôlées par des capteurs ? Ou est-ce le travail précis d’un opérateur assis devant des écrans ?

Barbara a compté mille quatorze crocodiles lorsque nous parvenons devant deux portes vitrées. Sur chacune d’elles, une plaque plastifiée annonce : AVOCAT DE LA DÉFENSE.

— Barbara, à vous, à présent, dit la voix au-dessus de nous. Quel avocat souhaitez-vous : David Renton ou Elizabeth Watson ?

Je la connais à peine, mais je devine sans mal quel va être son choix.

— David Renton, répond-elle aussitôt.

Les deux portes s’ouvrent. Derrière chacune, un bureau à côté duquel se tient quelqu’un. Barbara entre à gauche et moi à droite.

Elizabeth Watson – grande, mince et pâle – ressemble à un mannequin en tailleur marine dans une vitrine. Elle ne bouge pas. Elle me jauge. Je ne dois pas avoir l’air très ragoûtant dans ma combinaison et mes pantoufles trempés de sueur. La climatisation est à fond et je ne tarde pas à frissonner. Elle m’indique enfin le siège en face d’elle. Avant de s’asseoir, elle ouvre la fenêtre pour laisser entrer l’air chaud du désert.

— On gèle ici, marmonne-t-elle. J’ai grandi à Tallahassee. Ma mère réglait toujours la température sur 18 degrés. Je ne supporte pas la climatisation.

Sa franchise me prend au dépourvu. C’est la première fois à Fernley que quelqu’un m’en révèle autant sur lui-même.

Elle fait pivoter sa chaise et ouvre son grand sac en cuir.

En regardant autour de moi, je me rends compte que ce n’est sans doute pas son bureau. Il n’y a ni photos ni objets personnels. De près, je remarque que son tailleur est froissé. Un pli à droite, peut-être parce

qu'il sort à peine d'une valise, une tache sur la manche gauche. Le sac est plein à craquer. Elle vient certainement d'arriver, convoquée au dernier moment.

Elle pose trois boissons sur le bureau : un Coca light, de l'eau Icelandic aromatisée à la framboise, du thé glacé.

— Servez-vous, me dit-elle avec un sourire d'encouragement.

Je l'imagine rafler les bouteilles en toute hâte au cabinet florissant où elle travaille avant de filer. Contrairement à Declan et à Diane, Elizabeth Watson est manifestement membre du Pacte. Peut-être a-t-elle commis une ou deux fautes et, à présent, elle est réquisitionnée de temps en temps pour défendre les « Amis ».

Je me jette sur la bouteille d'eau et elle prend le thé glacé.

— Premier délit ? demande-t-elle en s'appuyant au dossier de sa chaise.

— Oui.

— La première fois, c'est toujours plus difficile.

Elle ouvre une chemise cartonnée et entreprend de lire tandis que je vide d'un trait ma bouteille.

— Ils n'ont pas procédé à la mise en examen. C'est inhabituel. Ils veulent vous parler d'abord.

— Est-ce que je peux refuser ?

Elle tourne la tête vers la fenêtre et le désert miroitant.

— Non, pas vraiment. Nous avons encore quelques minutes. Vous avez faim ?

— Je suis affamé.

Elle farfouille dans son sac et en extrait un demi-sandwich emballé dans du papier bleu.

— Désolée, c'est tout ce que j'ai. Mais il est bon : dinde et brie.

— Merci.

Le sandwich disparaît en quatre bouchées.

— Vous voulez appeler votre femme ?

— Je peux ?

Cela me semble trop beau pour être vrai.

— Bien sûr. Prenez mon portable.

Elle pousse vers moi le téléphone et ajoute d'une voix posée :

— On doit systématiquement faire enregistrer son portable quand on arrive à Fernley.

Elle dessine dans l'air des guillemets lorsqu'elle prononce le mot « enregistrer », pour m'avertir que l'appel sera peut-être écouté. J'ai l'impression qu'elle veut sincèrement m'aider. Mais ce n'est peut-être qu'un jeu pervers, un autre test, ou une ruse pour endormir ma méfiance.

— Merci, dis-je d'une voix hésitante.

Je rêve d'entendre Alice, mais que vais-je lui dire ?

Elle décroche à la première sonnerie.

— Allô ? fait-elle, hors d'haleine.

— C'est moi, chérie.

— Jake, enfin ! Où es-tu ?

— J'ai eu droit à une coupe de cheveux, sinon, tout va bien.

— Comment ça, une coupe de cheveux ? Tu rentres quand ?

— J'ai la boule à zéro. Et je ne sais pas quand je rentre.

Elle ne semble pas avoir percuté.

— Où es-tu ?

— Avec mon avocate. Je n'ai pas encore été mis en examen. Ils veulent m'interroger avant.

Je jette un coup d'œil à Elizabeth toujours plongée dans mon dossier et je poursuis d'un ton dégagé.

— Comment va Vadim ?

— Il travaille dur. Il a trouvé d'autres infos.

Elizabeth me regarde et tapote sa montre.

— Il faut que je te laisse.

— Attends ! s'écrie-t-elle, des larmes dans la voix. Surtout, ne dis rien qu'on puisse retenir contre toi.

— Je ferai attention, promis. Alice ? Je t'aime.

J'entends qu'on actionne la poignée de la porte et je fais glisser le téléphone sur le bureau. Gordon, l'homme qui m'a interrogé lors de mon premier séjour, apparaît, vêtu d'un costume noir, une mallette à la main. Son acolyte est plus grand et plus costaud que celui de la dernière fois, et il a un serpent ondulant tatoué sur le cou.

— Suivez-moi.

Elizabeth se lève et vient se placer entre Gordon et moi. Elle me plaît de plus en plus.

— Combien de temps va durer l'interrogatoire ?

— Ça dépend.

— J'aimerais y assister avec mon client.

— Désolé, c'est impossible.

— Je suis censée le représenter. À quoi bon lui fournir un avocat si je ne peux pas être présente ?

— Laissez-moi faire mon travail, je vous prie. Dès que cet entretien sera terminé, je vous le ramène. D'accord ?

— Dans combien de temps ? Une heure ? Deux ?

— Cela dépendra de notre ami.

Gordon m'attrape par le coude et me pousse vers la porte. Elizabeth fait mine de nous suivre, mais Gordon se retourne et claque des doigts.

— Maurie, je te laisse t'en occuper.

Le type au serpent se place dans l'encadrement pour l'empêcher de sortir.

Au terme d'un nouveau parcours à travers le dédale de couloirs, Gordon tape un code et nous entrons dans une pièce aveugle, avec une table et trois chaises. Je sens le souffle de Maurie sur ma nuque.

— Asseyez-vous.

J'obéis et Gordon prend place en face de moi, sa mallette entre nous.

Il y a un anneau de métal fixé à la table.

— Vos mains, lance Maurie.

Je les tends et il passe des menottes dans l'anneau avant de les refermer autour de mes poignets. Gordon sort une pochette rouge de sa mallette et l'ouvre. Elle est remplie de papiers. Me concernent-ils tous ?

— Y a-t-il quelque chose dont vous souhaitiez parler avant de commencer ?

Jusqu'à ce qu'Alice me montre l'article, j'étais décidé à dire toute la vérité sans rien omettre et à accepter la sanction, quelle qu'elle soit. À présent, je ne jurerai plus de rien.

Je me ferais mieux de me taire, mais je dois savoir.

— Est-ce que JoAnne va bien ?

— Je suis surpris que vous posiez cette question. Pourquoi vous intéressez-vous tant à elle ? Votre précédente visite ne vous a donc pas servi de leçon ? Apparemment, cela ne lui a pas servi de leçon, ajoute-t-il en se tournant vers Maurie.

Celui-ci sourit.

— Je pose la question, car la dernière fois que je l'ai vue, vous l'aviez enfermée nue dans une cage qui menaçait de l'écraser.

— Ma foi, c'est vrai, admet-il d'un ton affable.

Il feuillette le dossier, puis se penche en avant, son visage à quelques centimètres du mien.

— Alors, si j'ai bien compris, vous souhaitez faire des aveux.

Je ne réponds pas.

— Voilà qui va peut-être vous rafraîchir la mémoire, ajoute-t-il en plaçant une photo devant moi.

Adossé à la porte, Maurie a l'air de s'ennuyer. La photo est en noir et blanc, la définition mauvaise, mais on ne peut s'y tromper.

— Permettez-moi de vous reposer une question que je vous ai déjà posée lors de notre précédent entretien. Avez-vous rencontré JoAnne dans l'espace restauration du centre commercial de Hillsdale ?

Je regarde la photo. Elle semble venir d'une caméra de surveillance. Je hoche la tête.

— Bien, vous voyez, quand vous voulez. Comment décririez-vous votre relation avec JoAnne ?

— Nous nous sommes rencontrés à la fac. Nous travaillions ensemble. Nous avons eu une brève liaison amoureuse. Après avoir quitté la fac, je ne l'ai pas revue jusqu'à ce que ma femme Alice et moi nous rendions à notre premier dîner trimestriel du Pacte, à Hillsborough, en Californie.

— Et ensuite ?

— Je l'ai revue à la seconde réception, à Woodside, toujours en Californie. Une semaine plus tard, à ma demande, nous avons déjeuné ensemble au centre commercial de Hillsdale, à San Mateo. Nous avons mangé des corn dogs et bu de la citronnade. Nous avons bavardé.

— De quoi ?

— Du Pacte.

— Et qu'a dit JoAnne au sujet du Pacte ?

— Je n'étais pas sûr que nous y étions à notre place, ma femme et moi. JoAnne m'a rassuré. Elle m'a affirmé que le Pacte avait eu un effet salutaire sur son mariage.

J'ai beau avoir répété cette phrase des dizaines de fois dans ma tête, quand je la prononce, elle sonne faux.

— Et puis ?

— Nous sommes convenus d'un autre rendez-vous, mais elle n'est pas venue.

— Et quand l'avez-vous revue ?

— Ici, comme vous le savez.

Je commence à m'impatienter, cependant, je suis conscient que je ne suis pas en position de force et je prends sur moi.

— Avez-vous parlé à votre femme de ces rendez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Parce que vous aviez l'intention de coucher avec JoAnne ?

— Non !

— Vous vous retrouviez uniquement pour évoquer le bon vieux temps ? Pour déguster ce mets raffiné qu'on appelle corn dog ? Pour la folle ambiance de l'espace restauration du centre commercial de Hillsdale ? Avez-vous tenté de la séduire ?

— Non !

Gordon recule sa chaise et se lève, mains en appui sur la table. Maurie semble se réveiller.

— Vous n'avez pas suggéré de renouer une relation amoureuse ?

— Bien sûr que non.

— Lui avez-vous donné rendez-vous à l'hôtel Hyatt ?

— Quoi ? Jamais de la vie.

Il vient se placer à côté de moi et pose une main sur mon épaule, comme si nous étions les meilleurs amis du monde.

— J'ai un problème avec vous, Jake. Vous avez mis au point votre petite histoire et vous êtes bien décidé à ne pas en dévier. L'instinct de survie, tout ça, je comprends. Malheureusement, nos sources confirment que vous et JoAnne Charles avez couché ensemble à l'hôtel Hyatt, à Burlingame, en Californie, le 1er mars.

— Quelles sources ? C'est ridicule !

Il soupire.

— Tout avait si bien commencé, Jake. J'étais plein d'espoir. Je pensais que nous en aurions terminé d'ici midi.

Il se rassied.

— Je n'ai pas couché avec JoAnne Charles.

Encore une fois, j'ai l'impression que mes mots sonnent creux.

— Pourtant si. Vous avez déjà avoué.

— Il y a dix-sept ans ! Pas récemment. L'idée ne m'a même pas traversé l'esprit.

Je sais, ce n'est pas vrai. L'idée m'a clairement traversé l'esprit. JoAnne, nue, les jambes écartées, cet étrange sourire de défi sur les lèvres. Comment aurais-je pu ne pas y penser ? Mais est-ce un crime pour autant ? Je n'aurais jamais franchi le pas. Jamais.

— Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête d'un homme ? dit Gordon.

La coïncidence est troublante. Néanmoins, je me rends compte qu'il essaie de me manipuler. Le Pacte veut me faire croire qu'il lit dans mes pensées. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?

— Jake, reprend-il d'un ton caressant, je vais vous demander quelque chose de très important. Je veux que vous y réfléchissiez. Je ne veux pas que vous me répondiez immédiatement. Seriez-vous prêt à témoigner contre JoAnne afin que tout cela cesse ?

C'est tout réfléchi. Malgré tout, je laisse passer un peu de temps pour donner l'impression que je pèse son offre.

— Non, dis-je enfin.

Il cligne des yeux comme si je venais de le gifler.

— Très bien, Jake. Je ne comprends pas votre décision, étant donné nos informations, la *source* de nos informations, et cependant, je la respecte. Si à un moment ou un autre vous deviez changer d'avis, faites savoir à mes collègues que vous souhaitez me parler.

La source ? Il insinue que c'est JoAnne qui a dit que nous avions couché ensemble au Hyatt. Mais pour quelle raison raconterait-elle une chose pareille ? Elle n'a pu le dire que sous la contrainte. Je pense à la cage de verre. On obtient peut-être des réponses grâce à la torture, mais la vérité, rarement.

— Je ne changerai pas d'avis. J'ai rencontré JoAnne Charles une fois dans un centre commercial. Le reste, ce sont des affabulations.

Gordon me regarde avec dédain. Puis il se lève et sort, suivi de Maurie.

J'ai toujours les mains enchaînées à la table. J'entends le souffle de la ventilation au plafond. La pièce se refroidit progressivement. Je suis tellement fatigué, affamé et frigorifié que je suis incapable de réfléchir. J'aimerais parler à Alice. Je pose la tête sur mes bras et immédiatement la lumière s'éteint. Je la relève et elle revient. J'essaie à plusieurs reprises et chaque fois, c'est la même chose. J'ignore s'il y a un détecteur de mouvement ou si c'est quelqu'un qui joue avec mes nerfs. Enfin, je pose la tête et je m'endors.

Je me réveille un peu plus tard dans l'obscurité totale. Combien de temps s'est-il écoulé ? Une heure ? Cinq ? Dès que je me redresse, la pièce se rallume. Il fait froid. Les menottes me mordent les poignets. Il y a quelques gouttes de sang séché sur la table métallique. J'ai un goût de terre dans la bouche. J'ai peut-être dormi plus longtemps que je le crois. M'a-t-on drogué ?

J'attends. L'ennui est une forme de torture. Je pense à Alice à San Francisco. Que fait-elle ? Est-elle au travail ? À la maison ? Seule ?

La porte s'ouvre.

— Tiens, salut, Maurie.

Il ne répond pas. Il libère mes poignets et je soulève les mains. Elles sont lourdes. J'ai l'impression qu'elles appartiennent à quelqu'un d'autre. Je remue les doigts, me frotte les paumes, les secoue. Maurie

m’attrape les bras, les tire brutalement derrière mon dos et me passe de nouveau les menottes.

Il me conduit jusqu’à un ascenseur.

— Où va-t-on ?

Pas de réponse. Il a l’air nerveux tout à coup. Encore plus nerveux que moi. Je me souviens de l’expérience de Düsseldorf sur les effets du stress : lorsqu’ils sont effrayés ou paniqués, les êtres humains libèrent une substance chimique qui déclenche certains récepteurs du cerveau. Maurie transpire l’anxiété par tous les pores. Les portes de l’ascenseur se referment.

— Vous avez une femme, Maurie ? Des enfants ?

Il me rend mon regard à contrecœur et secoue à peine la tête.

— Pas de femme ? Pas d’enfants ?

Encore un signe de tête quasiment imperceptible. Je comprends alors qu’il ne répond pas à ma question. Il me met en garde.

L’ascenseur descend de cinq étages. Mon estomac vide se noue et je sens faiblir ma résolution. Je suis dix mètres en dessous du désert, à cent cinquante kilomètres de toute civilisation. S’il y avait un tremblement de terre, si ce bâtiment s’écroulait, je finirais enterré et oublié à jamais.

Nous sortons de l’ascenseur. Maurie semble lui aussi avoir perdu de sa détermination, car il ne prend même pas la peine de me tenir par le bras. Il marche devant et je le suis. Il tape un code et nous entrons dans une pièce où nous attend un autre gardien. Une gardienne en fait, environ quarante-cinq ans, cheveux décolorés, coiffure démodée. Elle ne me donne pas l’impression d’être membre du Pacte. Ce ne doit pas être évident de trouver du travail dans le désert. Peut-être une ancienne employée de la prison d’État.

Maurie m’ôte les menottes. Nous nous regardons tous les trois.

— Vas-y, lance Maurie à la femme.

— Non, toi.

J'ignore ce qu'ils doivent faire, mais on dirait qu'ils n'en ont pas l'habitude et qu'aucun des deux ne veut en prendre la responsabilité. Enfin, elle se décide.

— Je vous prie de vous déshabiller.

— Encore ?

— Oui.

— J'enlève tout ?

Elle acquiesce.

Je retire lentement mes pantoufles, réfléchissant. Maurie a tenté de me mettre en garde dans l'ascenseur, il m'a adressé un signe non pas inamical, mais presque complice, j'en suis certain. Ils paraissent tous les deux mal à l'aise. Ai-je une chance de les convaincre de me laisser partir, tant que nous sommes seuls, sans Gordon ? Qui les paie ? Pourrais-je les soudoyer ?

Je fais semblant de me débattre avec le bouton du col de la combinaison pour gagner du temps.

— Vous êtes originaire du Nevada ?

La gardienne glisse un coup d'œil à Maurie.

— Non, de l'Utah.

Maurie la foudroie du regard.

— Dépêchons.

Je finis de déboutonner la combinaison et la laisse tomber par terre. La femme détourne les yeux.

— Et vous, vous êtes d'où ? demande-t-elle, manifestement mal à l'aise devant ma nudité.

— Je viens de Californie, réponds-je, ne portant plus que le caleçon gracieusement fourni par la prison. Est-ce que vous pouvez m'aider ?

— Assez ! aboie Maurie.

Je sais que je franchis une limite. Il pourrait exploser d'un instant à l'autre. Mais mes possibilités sont limitées.

— J'ai de l'argent. Beaucoup d'argent, mens-je.

J'entends le bip du digicode de l'autre côté de la porte. La blonde jette un regard nerveux à Maurie. Une femme grande et robuste entre. On dirait une matonne à l'ancienne, le genre qui ne rigole pas et qui pourrait me fendre le crâne d'un coup de poing.

— Allons, il faut s'activer, dit-elle d'une voix étonnamment douce en étudiant sa tablette à pince. Enlevez tout, ajoute-t-elle en me regardant. Tout de suite.

Je retire mon caleçon et mets les mains devant mon entrejambe. C'est particulièrement désagréable de se retrouver nu parmi des gens habillés.

La gardienne lève les yeux, mais ma nudité ne l'étonne pas plus qu'elle ne l'intéresse.

— Conduisez-le à la 2 200, ordonne-t-elle à Maurie et à la blonde. Sur-le-champ. Et placez-le dans le dispositif. Tout le monde attend.

Ça s'annonce mal.

La blonde, terrifiée par sa collègue, me pousse devant elle dans le couloir. Nous entrons dans une autre pièce. Au centre se trouve une table faite entièrement de Plexiglas. Une femme séduisante attend à côté, tenant elle aussi une tablette à pince. La ressemblance avec la gardienne s'arrête là. Elle porte un chemisier blanc impeccable, un pantalon de lin blanc et d'élégantes sandales de cuir : pas l'uniforme habituel. Ses cheveux blond vénitien sont coupés au carré, très court. Elle semble importante dans la hiérarchie. Peut-être fait-elle partie des Amis.

Elle me toise.

— Montez sur la table.

— Vous plaisantez ?

— Non, réplique-t-elle, le regard froid. Sinon, c'est Maurie qui vous installera, et ce sera bien pire, croyez-moi.

Je le regarde. Il a l'air terrifié lui aussi.

— Écoutez, je ne sais quel genre de torture médiévale…

Sa main arrive si vite que je n'ai pas le temps de m'écarter. Sa tablette me frappe violemment au visage. Ma vision se trouble.

— Sur la table, s'il vous plaît, répète-t-elle d'une voix impassible. Vous devez comprendre que nous sommes nombreux et que vous êtes seul. Vous pouvez obéir ou vous pouvez résister, mais, d'une manière ou d'une autre, nous arriverons à nos fins. Plus vous résisterez, plus ce sera douloureux pour vous, et le résultat sera le même de toute façon. À vous de voir.

J'obéis avec un atroce sentiment de vulnérabilité. Il y a un appuie-nuque en mousse à une extrémité, et une attache en cuir à côté. Il y a d'autres lanières sur la table, et des cales de bois sous mes pieds. La blonde garde les yeux au plafond. Maurie guette la femme en blanc, attendant ses ordres.

Le Plexiglas est froid contre ma nuque. J'ai mal à la tête et je sens un filet de sang couler sur mon visage. Alors qu'hier je rêvais d'être débarrassé de la camisole de force, voilà qu'à présent je ferais n'importe quoi pour couvrir ma nudité humiliante.

La blonde arrange l'appuie-nuque puis passe la lanière sur ma gorge et disparaît de mon champ de vision. On m'attache les bras : Maurie. Sa poigne est ferme mais étonnamment douce. Puis on passe des liens à mes chevilles. Sans doute la blonde. Après, elle me tapote le pied. Un geste presque maternel. Je lutte contre les larmes. Pourquoi se conduisent-ils ainsi ? Que savent-ils ? Est-ce le dernier geste de bonté avant le sacrifice ?

Je contemple le plafond, immobile et frigorifié. Je ne vois que les lampes fluorescentes. La pièce est silencieuse. J'ai l'impression d'être

une grenouille coincée dans un laboratoire de biologie au lycée, attendant la vivisection.

J'entends des pas. Il semble qu'au moins deux autres personnes nous ont rejoints. La femme en blanc se penche sur moi.

— Vous pouvez fermer.

Une grande plaque de Plexiglas descend au-dessus de moi. Mon cœur cogne si fort qu'il résonne dans mes oreilles. Je me demande s'ils l'entendent aussi. J'essaie de me dégager, mais je ne peux pas remuer le petit doigt. La plaque a l'air lourde. Je pousse un hurlement de panique.

— Non !

— Du calme, dit la femme en blanc. Cela n'a pas besoin de faire mal. Souvenez-vous, plus vous résisterez, plus ce sera douloureux.

Je ferme les yeux, le corps crispé, et j'attends que la plaque s'écrase sur moi. Je n'en ai peut-être plus que pour quelques instants. Une mort atroce, est-ce ce qui m'attend ? Veulent-ils m'étouffer ? Pire ? Ou est-ce toujours le même petit jeu : peur, cruauté mentale, menaces creuses ?

Le Plexiglas s'immobilise à une quinzaine de centimètres au-dessus de moi.

— Pitié, gémis-je, dégoûté par la faiblesse de ma voix.

Que dira-t-on aux informations ? *Un homme disparaît lors d'une sortie en kayak.* Ou peut-être ne ferai-je même pas les faits divers. Un simple problème médical. *Un homme emporté par une hépatite. Rupture d'anévrisme*. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Personne ne sera là pour contredire leur version. Hormis Alice. Non, pas Alice. Foutez-lui la paix.

Mais ils ne lui foutront pas la paix. Ils la remarieront. À qui ? À quelqu'un dont l'épouse a connu un sort identique au mien ?

À Neil, bien sûr. Et s'il avait imaginé ce scénario tordu pour se débarrasser de JoAnne et épouser Alice ? J'ai un goût de bile dans la

bouche. La plaque se remet à descendre.

71

Je me prépare au choc, mais il ne se passe rien. J'entends alors une perceuse et je réalise qu'on est en train de visser les deux plaques aux quatre coins. Ma respiration haletante embrume le Plexiglas et très vite je n'y vois plus rien.

Le bruit se tait. Puis l'une des femmes compte :

— Un, deux, trois, quatre.

Je sens qu'on me soulève et je me retrouve à la verticale, suspendu entre deux panneaux vitrés, les bras le long du corps, les jambes légèrement écartées, les pieds reposant sur les cales de bois, la tête droite. En face, un mur blanc. Je devine qu'il y a des gens derrière moi, mais je ne les vois pas. Je suis un organisme entre deux lames de microscope.

Le sol bouge sous moi. Je découvre que la structure est montée sur roues. Je ferme les yeux et me force à respirer lentement. Lorsque je les rouvre, on me pousse le long d'un étroit couloir. Nous croisons des gens qui jettent des regards furtifs à ma nudité. Certains passent devant moi, d'autres derrière. Nous sommes à présent dans un monte-charge. Les lourdes portes se referment et nous nous élevons. J'ignore si la femme en blanc est toujours avec nous. Ou la blonde. Je ne vois pas qui me pousse.

— Maurie ? Où va-t-on ? Que se passe-t-il ?

— Maurie n'est pas là, répond une voix masculine.

Je pense au visage d'Alice juste avant qu'on me mette les œillères. Je pense à sa main sur ma poitrine, au choc quand la pression rassurante a disparu. Je pense à ma vie bouleversée en quelques heures. On m'a tout pris, petit bout par petit bout.

Je veux pleurer, mais j'ai les yeux secs. Je veux hurler, mais je sais que c'est inutile.

Je retiens mon souffle le temps que le Plexiglas s'éclaircisse. Les portes du monte-charge s'ouvrent sur une grande pièce sombre. Je l'ai vue lors de ma première visite à Fernley : la cafétéria.

Des pas s'éloignent et je me retrouve seul, scrutant l'espace devant moi à travers le panneau embué.

Tout est silencieux. J'essaie de remuer les doigts, les orteils, sans succès. Au bout de quelques minutes, mes jambes s'ankylosent, puis mes bras. Je ferme les yeux. J'ai l'impression que mes pensées flottent, détachées de mon corps. J'ai perdu la volonté de me battre.

Je comprends enfin que c'était précisément leur objectif : m'ôter tout courage, tout espoir.

Le temps passe. Combien de temps ? Mon esprit revient à Alice, à Ocean Beach, à notre mariage. Je la revois chanter au garage avec Eric.

Je m'efforce de chasser cette image qui me nargue. À présent, je me rends compte à quel point ma jalousie était ridicule. Si je meurs, elle ne sera même pas libre de le retrouver. Elle restera à la merci du Pacte et de leurs décisions arbitraires. Sans doute jusqu'à la fin de ses jours.

Je n'en peux plus de ce silence. Je rêve d'entendre une voix, ou ne serait-ce qu'un bruit. Je donnerais n'importe quoi pour voir Gordon, maintenant. Ou Declan. Ou même Vivian. Simplement un autre être humain. Est-ce la définition de la solitude ? Sans doute.

Au bout d'un moment, le tintement des portes du monte-charge me parvient. Mon soulagement est immense. Je distingue des voix – deux, peut-être trois – et je sens le sol vibrer. Quelque chose de lourd roule

vers moi. C'est une structure en Plexiglas similaire à la mienne. À l'intérieur se trouve une femme. Brune, de taille moyenne, nue, elle aussi. La buée masque son visage. On la place en diagonale par rapport à moi. Les pas s'éloignent, les voix diminuent. Le monte-charge retentit de nouveau. On pousse dans la cafétéria une troisième prison vitrée. Je ne la vois pas, mais je l'entends.

J'attends un peu pour être sûr que les hommes qui nous ont amenés sont partis, puis je prends mon courage à deux mains :

— Ça va ?

La femme laisse échapper un sanglot.

Puis une voix masculine s'élève à ma droite.

— Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ?

— C'est ta faute ! s'écrie la femme. Je savais qu'on se ferait attraper !

— Chut ! répond l'homme.

Je comprends que ces deux-là se connaissent.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

J'ai parlé tout bas, mais aussitôt une voix s'élève des haut-parleurs.

— Les détenus sont priés de ne pas discuter de leurs crimes.

Un homme d'un certain âge en tenue blanche de cuisinier passe entre nous.

— Eh bien, vous trois, vous vous êtes mis dans de beaux draps, dit-il en s'adressant à moi, avant de disparaître.

Une minute plus tard, la sonnerie de l'ascenseur annonce une nouvelle arrivée. Une autre cage transparente roule devant moi. Je distingue une femme nue, de dos, les cheveux gras et emmêlés. C'est elle, j'en suis sûr. On la fait pivoter et elle se retrouve face à moi, à deux mètres à peine. Elle est pâle et maigre. On dirait qu'elle n'a pas vu le soleil depuis plusieurs semaines. La buée obscurcit son visage et il

s'écoule un moment avant que je puisse distinguer ses traits. Ce n'est pas JoAnne. Qu'ont-ils fait d'elle ?

Des pas se rapprochent, nombreux cette fois. Une foule de prisonniers en combinaison rouge et d'employés en uniforme gris se déverse dans la cafétéria. La raison de cette mise en scène cruelle m'apparaît brutalement. Nous sommes placés ainsi de manière à ce que les détenus soient obligés de passer entre nous pour rejoindre la file d'attente. Je tente d'échanger un regard avec la femme en face de moi, mais elle a les yeux fermés et des larmes roulent sur ses joues.

J'entends le fracas des plateaux et des couverts, les aboiements des employés. Les détenus continuent d'arriver et la file s'allonge peu à peu. Combien sommes-nous à être enfermés ici ? Comment se fait-il que tant d'Amis aient dérogé aux lois du Pacte ?

Bientôt, la queue s'immobilise devant nous. La plupart des prisonniers gardent la tête baissée, évitant de croiser notre regard, mais d'autres – des nouveaux ? – semblent à la fois fascinés et horrifiés. L'un d'eux, la vingtaine, les cheveux noirs et une dentition parfaite, va jusqu'à sourire. Le spectacle lui procure un amusement pervers. Il y a aussi les blasés. Ils attendent que ça passe, un déjeuner de plus à Fernley. La routine.

Au début, je ferme les yeux. À cause de la honte, de l'humiliation. Puis je me ressaisis. Si c'est la fin, alors je veux les obliger à me regarder. À me voir. À comprendre que demain, ce sera peut-être leur tour. Si je suis à cette place, n'importe lequel d'entre eux peut s'y retrouver.

Il y a à peu près autant d'hommes que de femmes. Malgré les combinaisons rouges, il est évident que tous prennent soin de leur apparence et sont relativement aisés. Pas exactement la population carcérale habituelle. Je me demande pourquoi ils sont là. La foule continue de grossir et bientôt la file se dédouble, puis se divise en trois.

Il y a tant de monde que certains s'écrasent contre le Plexiglas, séparés de mon corps nu par la seule paroi transparente. Le bruit s'amplifie. La rage et la déception m'envahissent. Je veux qu'ils fassent quelque chose. N'importe quoi. Je veux qu'ils se révoltent contre le Pacte.

Comment en avons-nous été réduits à une telle passivité ?

Une femme auburn aux tempes élégamment striées d'argent me sourit. Elle jette un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que personne ne regarde, puis embrasse rapidement le Plexiglas au niveau de ma bouche. Elle dit quelque chose que le vacarme ne me permet pas d'entendre. Mes lèvres forment le mot : *Quoi ?* Lentement, elle articule : *Il ne faut pas céder*.

En tout cas, c'est ce que je crois comprendre. *Il ne faut pas céder*.

72

J’ai retrouvé le mince matelas de ma cellule et ma combinaison rouge. J’essaie de dormir, mais la lumière est trop vive et il fait trop chaud. Il n’y a rien à faire ici, rien à lire, hormis le manuel, et il est hors de question que j’y touche.

Je laisse mon esprit divaguer. Je songe à l’un de mes patients, Marcus, celui qui m’a interrogé sur le but de la vie. Il prépare un exposé au sujet de Larsen B, une barrière de glace de plus de trois mille mètres carrés qui se trouvait au bord de l’Antarctique. En 2002, après douze mille ans de stabilité, elle s’est fracturée et des milliers d’icebergs sont partis à la dérive. Douze mille ans d’existence et seulement trois semaines pour se désintégrer. Bien que les causes ne soient pas établies avec certitude, il semble que l’effondrement soit dû à une conjonction d’événements : la modification d’un courant sous-marin, la réduction de la couche d’ozone et le jour polaire. Le réchauffement de l’eau a créé de minuscules fissures dans la glace et le soleil a fait fondre la mince strate supérieure. Les gouttelettes se sont lentement infiltrées dans les craquelures, les creusant, jusqu’à ce que l’ensemble soit affaibli. Et en l’espace de quelques minutes, la catastrophe inconcevable pendant des milliers d’années est devenue inévitable.

Je pense alors à mes nouveaux patients, les Rosendin. Darlene et Rich, vingt-trois ans de mariage sans histoire. Jolie maison, emplois

corrects, deux enfants à l'université. Tout allait bien jusqu'à il y a six mois, puis Darlene a commis une ou deux bêtises. Rien d'irréparable, a priori, mais cela a entraîné une réaction en chaîne : colère, perte de confiance et, en l'espace de quelques semaines, le mariage s'est désintégré. Je dois admettre que cela ne rend pas très optimiste. On fait tout pour que les choses tiennent, seconde après seconde, jour après jour, et il suffit d'un instant d'inattention, il suffit que l'un des conjoints se laisse distraire et se relâche pour que tout s'effondre.

73

— Prêt à parler ?

Je me lève avec raideur et je sors de ma cellule derrière Gordon et Maurie. Nous retournons à la salle d'interrogatoire, mais cette fois, on ne m'enchaîne pas à la table. Ils voient bien que je suis au bout du rouleau.

Gordon s'assied en face de moi. Maurie reprend son poste à la porte. Il évite mon regard.

— Alors, est-ce qu'on va arriver à s'entendre ? Vous avez eu le temps de réfléchir ?

Je ne réponds pas. Je ne saurais pas quoi dire, de toute manière. Lorsqu'on m'a poussé dans la cafétéria, j'ai eu l'impression d'avoir franchi une porte qui s'ouvrait sur l'enfer. J'étais prêt à capituler – pour JoAnne, pour Alice –, puis une inconnue a prononcé les mots qui m'ont redonné courage. *Il ne faut pas céder.*

— Il ne s'agit pas vraiment de vous. JoAnne est un cas épineux. Vous savez qu'elle n'en est pas à son coup d'essai ? Ce n'est pas son premier crime d'infidélité et Neil veut toute la lumière sur cette affaire.

C'est la première fois que quelqu'un à Fernley fait référence nommément à quelqu'un en position d'autorité. Ce n'est pas bon signe. Est-ce que cela signifie qu'ils comptent se débarrasser de moi quoi qu'il arrive ?

— Jake, je comprends que vous êtes face à un dilemme. Vous ne pouvez pas m'aider à résoudre mon problème sans vous incriminer.

Gordon se lève et s'approche du réfrigérateur miniature.

— Je vous offre à boire ?

— Oui, merci.

Il pose une bouteille d'eau minérale devant moi. Encore de l'Icelandic. Aromatisée à la myrtille et à la menthe, cette fois.

— Vous semblez très déterminé, Jake. J'ai bien réfléchi. Il y a deux solutions. Soit je brise votre volonté, ce qui représente beaucoup de travail pour moi et sera très désagréable pour vous, soit vous m'aidez à résoudre mon problème et nous faisons en sorte que vous vous en sortiez relativement indemne.

— Après les saloperies que j'ai subies, je me méfie de votre définition de « relativement indemne ».

— Croyez-moi, ce n'était rien.

— Est-ce que c'est normal ?

— Quoi donc ?

— Je pensais que le but du Pacte était d'aider les couples qui désiraient un mariage durable, sain et heureux. Depuis quand les interrogatoires et la torture font-ils partie d'un mariage sain ?

Gordon soupire.

— Récapitulons. On m'a demandé de résoudre une affaire concernant JoAnne. Dans la plupart des cas, je prends le conjoint adultère entre quatre-z-yeux, il plaide coupable, comparaît devant le juge et purge sa peine. Le couple peut passer à autre chose. Facile. Le lien matrimonial est incroyablement résistant. J'ai vu des mariages essuyer des coups terribles, dévastateurs, et trouver malgré tout le moyen de rebondir. C'est étonnant. En fait, la plupart sont même plus forts après avoir surmonté l'épreuve. Savez-vous pourquoi ?

Je ne réponds pas.

— Lorsque le coupable accepte les conséquences de ses actes, la balance est rétablie. Le couple retrouve son équilibre. Cela élimine les parasites, résout le différend et permet de repartir sur de meilleures bases. L'équilibre : voilà la clé. Voilà ce qui assure le bon fonctionnement d'un mariage.

Il a son laïus tout prêt, bien sûr, mais il n'a pas tort. Je me rappelle avoir tenu des propos assez similaires à mes patients.

— La plupart des gens ne parviennent pas à ramener l'équilibre dans leur relation sans aide. C'est là que j'interviens.

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— Si j'ai dû prendre des mesures exceptionnelles, c'est parce que JoAnne refusait d'avouer. C'est très rare, je peux vous l'assurer.

— Peut-être n'y a-t-il tout simplement rien à avouer. Vous n'avez pas envisagé cette possibilité ?

Il soupire.

— Lorsque j'ai mis en place mon équipe de surveillance, nous avons pu constater qu'elle avait menti à Neil dès le premier jour. Elle a filé en douce vous retrouver au centre commercial. J'ai travaillé pour un service de renseignement étranger pendant des années. Les gens à qui j'avais affaire étaient des professionnels. Ils savaient effacer leurs traces. C'était difficile. Là, ça ne l'est pas, croyez-moi.

— Et si JoAnne n'avait pas trompé Neil ? Si elle avait juste rendez-vous avec un ami ?

— Dans ce genre de situation, l'époux soupçonné est toujours infidèle. C'est une loi qui se vérifie systématiquement, et ce sera encore le cas ici. La seule inconnue, c'est la manière dont nous parviendrons à l'inévitable conclusion.

— Je ne peux pas vous aider car il ne s'est rien passé.

À l'ère du Big Data et de la surabondance d'informations, on peut toujours trouver des preuves pour étayer un point de vue, quel qu'il

soit. Il n'y a qu'à songer à ce qui nous a menés à la guerre en Irak, au Nigergate ou aux exactions commises au Kurdistan : un raz-de-marée d'informations, tantôt vraies, tantôt non, entre lesquelles il est impossible de faire le tri.

Gordon m'adresse un sourire peiné.

— Voici ma proposition. Vous admettez que JoAnne vous a fait des avances, avec un geste ou des paroles sans ambiguïté indiquant qu'elle désirait avoir des relations sexuelles avec vous. Vous n'avez pas à en dire plus. Vous n'avez pas à vous incriminer. Nous pouvons nous contenter de ça. Vous pouvez plaider coupable pour un délit mineur, sans rapport avec elle, accepter le jugement et reprendre le cours de votre vie. Ce n'est pas bien compliqué. Si ce n'est pas pour vous, faites-le pour Alice.

Comme je ne réponds pas, il se rembrunit.

— Écoutez, je fais mon possible pour vous aider. Je me mouille pour vous et vous ne semblez même pas en être conscient. Vous ignorez sans doute qu'il y a un manuel annexe dédié à l'application des règles du Pacte. Il n'est pas destiné aux membres, mais aux employés chargés du maintien de l'ordre. C'est ce guide qui encadre ma pratique. Toutefois, dans la mesure où la femme d'un dirigeant est mise à cause, il s'agit de circonstances exceptionnelles. Afin d'accélérer la procédure, Neil a considérablement élargi nos compétences. Normalement, si l'on souhaite recourir à une nouvelle technique d'interrogatoire, il faut soumettre une requête à un juge. Mais, là, j'ai accès à toute une série de méthodes inédites. Je ne vais pas entrer dans les détails, cependant je peux au moins vous dire que, si nous devons en arriver là, vous le regretterez. Et si vous agissez ainsi par altruisme mal placé, sachez que JoAnne le regrettera aussi.

— Vous êtes en train de me dire que le seul moyen pour nous sauver, JoAnne et moi, consiste à mentir. Mais si je vous donne ce que

vous demandez, qu'est-ce qui me prouve que la punition infligée à JoAnne ne sera pas pire ?

— Je crains que vous deviez me faire confiance.

Je jette un regard à Maurie, espérant un signe, mais celui-ci fixe obstinément le sol.

— On ne peut pas vous détenir ici plus de six jours sans vous mettre en examen, Jake. C'est l'une des règles intangibles. Une fois mis en examen, nous avons une semaine pour préparer l'audience. Vous pouvez réclamer plus de temps, moi non. Vous comprenez pourquoi je vous explique tout ça ?

— Non.

— Cela signifie que nous devons parvenir à un accord dans les trois ou quatre jours qui viennent. Je vais devoir rapidement passer à la vitesse supérieure, ce qui ne m'amuse pas, et ce qui ne va pas vous amuser non plus. À mon précédent poste, je pouvais prendre mon temps, détenir quelqu'un pendant des semaines. Je pouvais apprendre à le connaître, faire monter la pression graduellement et, lorsque nous arrivions à un accord, m'assurer qu'il était solide et sincère.

— Encore une fois, je n'ai pas eu de relation sexuelle avec JoAnne Charles depuis de nombreuses années. Vous pouvez me poser la question autant de fois que vous voudrez, la vérité ne changera pas. Je n'ai pas commis d'adultère.

Nous nous foudroyons du regard. Cette situation est ridicule, mais je ne vois aucune issue.

— Est-ce que je peux appeler ma femme ?

— Oui, c'est peut-être une bonne idée.

Gordon sort un téléphone de sa poche arrière. Je récite le numéro d'Alice et il le tape, puis il met le haut-parleur.

Je me demande où elle se trouve. En fait, je n'ai aucune notion ni du jour ni de l'heure.

— Allô ?

Je suis heureux d'entendre sa voix, mais après ce que j'ai subi ces dernières heures, c'est presque trop d'émotion.

— Jake, c'est toi ?

— Alice.

Je perçois les bruits du bureau à l'arrière-plan, puis une porte qui se ferme et le silence.

— Jake, tu es blessé ? Où es-tu ? Je peux venir te chercher ?

— Je suis à Fernley. Je ne suis pas avec mon avocate et je ne suis pas seul. On m'interroge.

Elle étouffe un cri.

— Qu'a dit le juge ?

— Je ne l'ai pas encore vu. On n'arrête pas de me poser des questions. Toujours les mêmes. On veut que je dise des choses. Des choses qui ne sont pas vraies.

Il y a un long silence. Des bruits de porte, un ascenseur, puis le vacarme de la rue.

— Dis-leur ce qu'ils veulent entendre.

— Même si c'est un mensonge ?

— Jake, pour moi, pour nous, donne-leur ce qu'ils demandent.

Gordon coupe la communication. Maurie quitte la pièce, laissant la porte claquer derrière lui.

— Alors, vous êtes prêt à parler, à présent ?

— J'ai besoin de réfléchir.

— Mauvaise réponse, dit-il en se levant si vite que sa chaise se renverse. On a trop attendu.

Il sort à grands pas. La lumière s'éteint. Je suis dans l'obscurité, bouleversé, hésitant. J'ai l'impression que j'entends encore la voix d'Alice résonner entre les murs.

Quelques minutes s'écoulent avant que la lampe ne se rallume. Un moustachu en uniforme noir apparaît. Un croisement entre un plombier et un comptable.

Il brandit un sac en toile, noir également.

— Vous serez notre premier cobaye. Je m'excuse à l'avance. Je vous dirais bien : « Prévenez-moi si ça fait mal », sauf que je sais que ça va faire mal.

Il referme des bracelets de métal autour de mes poignets. Puis il se baisse, remonte mon pantalon et passe deux autres anneaux à mes chevilles. Je suis soulagé quand il se relève, mais je le sens à présent derrière moi. Il m'enfonce dans la bouche une balle de caoutchouc, maintenue en place par une lanière.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, Jake, dit-il avant de sortir.

Lorsque Gordon revient avec un ordinateur portable, j'ai la bouche sèche et la mâchoire douloureuse.

— Nous sommes déjà à quatre sur l'échelle d'intensité. Je suis désolé de devoir en arriver là.

Il tape rapidement sur le clavier puis me regarde.

— Ces bracelets autour de vos poignets et de vos chevilles sont des électrodes, comme vous avez dû le deviner.

Je n'avais rien deviné du tout.

— J'ai réglé le programme sur une heure. Toutes les quatre minutes, vous recevrez une décharge dans un bras ou une jambe. C'est aléatoire, donc vous ne saurez pas où à l'avance. D'accord ?

Non, pas d'accord. La salive coule autour de la balle en caoutchouc et dégouline sur mon menton.

— Désolé, mais c'est pour protéger vos dents et vos gencives. Voilà, c'est parti. Vous recevrez la première décharge dans quatre minutes. Je ne peux plus l'arrêter, à présent, même si vous vous décidiez à parler.

Je secoue la tête et j'essaie de dire quelque chose, sans succès.

— Je reviens dans une heure. Nous aurons l'occasion de bavarder avant de passer au niveau cinq.

— Non !

C'est ce que je pense, ce que je m'efforce de dire, mais je n'émets qu'un gargouillement inintelligible.

Les lumières s'éteignent. Pendant quelques minutes, il ne se passe rien. C'était peut-être une menace en l'air. Ou il ne sait pas faire marcher son fichu programme. Soudain, un électrochoc traverse ma cheville droite. La douleur remonte le long de ma jambe et se propage à travers tout mon corps. Une odeur de poils brûlés emplit l'air. J'ai si mal que je pousse un hurlement. J'essaie, du moins. Je bave. J'ai un goût de caoutchouc dans la bouche. Ma respiration est saccadée. Je ne sais pas si le bourdonnement dans mon cerveau provient de la décharge elle-même ou de l'appréhension.

Je transpire abondamment lorsque le deuxième choc secoue mon autre cheville. De nouveau, cri et poils cramés. Jamais je n'ai eu aussi mal. Je n'ai même jamais imaginé une telle douleur. Ma combinaison est trempée de sueur et de pisse. Mes dents se sont enfoncées dans la balle en caoutchouc. Plus que treize.

Au sixième, je m'évanouis. Je reprends connaissance lorsque je reçois la septième décharge. Il règne dans la pièce une puanteur de chair grillée, d'urine et de merde. J'ai la tête sur la table. Mon cerveau est vide, il ne reste que la conscience cuisante de la douleur.

Lorsque Gordon réapparaît, j'ai honte d'éprouver un tel soulagement.

Maurie entre à son tour. Cette fois, il ne fuit pas mon regard. Je vois quelque chose dedans : est-ce de l'horreur ou de la pitié ? À moins que ce ne soit du dégoût.

Gordon prend une chaise et s'assied, désinvolte. Il plisse le nez et grimace.

— Ne soyez pas gêné d'avoir perdu le contrôle de vos fonctions corporelles. C'est une réaction normale, je vous assure. Est-ce qu'on passe au niveau cinq ?

Je me rends compte que ce petit jeu n'est pas nouveau pour lui. Je suppose que ça se termine toujours de la même façon.

Je secoue la tête de toutes mes forces, mais je ne suis pas certain qu'elle bouge.

— Nnnnn.

Je m'étouffe dans un répugnant mélange de crachat et de caoutchouc.

— Pardon ?

— Non !

Il sourit, sincèrement heureux.

— Très bien. Excellente décision.

Maurie entrouvre la porte et murmure quelques mots à un interlocuteur invisible. Un instant plus tard, le plombier est de retour pour m'ôter le bâillon. Comme il s'apprête à me libérer les poignets, Gordon l'arrête.

— Ne nous précipitons pas. On va attendre un peu.

L'homme ne répond rien. Il range ses affaires à grand bruit et ressort.

Gordon pose son iPhone sur la table presque tendrement. Il prend une serviette blanche propre et m'essuie le visage.

— C'est mieux comme ça ?

Je me lèche les lèvres. Elles ont un goût de métal, de caoutchouc et de sang.

— Vous avez sans doute envie de faire un brin de toilette ?

C'est à peine si je parviens à hocher la tête. Je tremble encore de tout mon corps. Ma vessie est vide. Je barbote dans ma merde et ma pisse, pitoyable et honteux.

— Bientôt, affirme Gordon d'un ton apaisant. Je vous le promets.

Même si je suis conscient que ce n'est pour lui qu'un jeu pervers, la bonté dans sa voix fait vibrer une corde en moi. Je veux désespérément croire qu'elle est réelle.

Il pose un calepin à côté du téléphone et lit.

— Avez-vous eu autrefois une relation amoureuse avec JoAnne Charles ?

— Oui.

— L'avez-vous vue à une réception du Pacte, il y a environ deux mois ?

— Oui.

— L'avez-vous revue une semaine plus tard ?

— Oui.

— Vous êtes-vous mis d'accord pour vous retrouver clandestinement au centre commercial de Hillsdale ?

— Oui.

— L'avez-vous vue au centre commercial de Hillsdale ?

— Oui.

— L'avez-vous invitée à déjeuner ?

— Oui.

— Vous a-t-elle fait des avances sexuelles ?

— Oui, dis-je d'une voix à peine audible.

— Pardon ?

— Oui.

— Avez-vous couché avec elle ?

— Récemment ?

— Répondez à la question.

— Oui, j'ai couché avec JoAnne Charles.

— Répétez, s'il vous plaît, dit Gordon en rapprochant le téléphone.

— Oui, j'ai couché avec JoAnne Charles.

— Avez-vous couché avec JoAnne Charles dans un hôtel de Burlingame, en Californie, le 17 mars ?

Je le regarde dans les yeux, m'efforçant de prononcer les mots qu'il désire entendre. Niveau 5 ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je réfléchis à toute vitesse. Est-ce encore un piège ? Si je dis ce qu'ils veulent, utiliseront-ils mes aveux pour me faire subir le même sort qu'à Eliot et Aileen ? Pire, vont-ils les faire écouter à Alice ? Vont-ils la dresser contre moi ? Qu'est-ce qui est le plus dangereux ? De faux aveux ou la vérité ?

Une chose est sûre : je ne peux pas me permettre de perdre Alice.

— Non, dis-je enfin.

Ses yeux s'assombrissent. Il pianote rapidement sur son ordinateur et me tend la serviette dont il s'est servi pour m'essuyer le visage.

— Je vous conseille de mordre dedans.

— Je vous en prie !

Il m'adresse un grand sourire.

— Trente secondes. Avez-vous couché avec JoAnne Charles à l'hôtel Hyatt de Burlingame ?

Je transpire ; j'ai l'esprit vide. Avant que je puisse dire quoi que ce soit, la décharge me traverse le corps avec un grésillement. Je bascule de ma chaise en gémissant. Les menottes me mordent les poignets.

— Trente secondes, répète Gordon.

Je gis par terre, ne sachant plus si je suis mort ou vivant.

— Quinze.

Mon cerveau est en feu.

— Dix.

J'ai le regard rivé sur une forme devant moi. Une chaussure. La chaussure de Gordon.

Lorsque le courant remonte le long de ma jambe gauche jusqu'à ma poitrine, je tressaute sur le sol. La peau me brûle. Je lève des yeux

suppliants vers Maurie, incapable de prononcer un mot, mais il se détourne.

Je suis sous la table, à présent. Le sang coule de mes poignets entamés par les menottes. Je remarque pour la première fois que le mur derrière moi est tapissé d'un miroir. Qui regarde ça ?

Le courant est coupé. On me libère les mains. Je suis sonné. Je reste là, baignant dans mes déjections. Je veux mourir. La prise de conscience est un choc : oui, j'aimerais mieux mourir que subir encore une fois cette épreuve. J'entrouvre les lèvres :

— Aidez-moi.

74

Combien de temps suis-je resté là ? Une heure ? Un jour ? La porte s'ouvre.

— Ça suffit, dit Neil.

— Pas maintenant ! proteste Gordon. Nous sommes tout près du but.

— Venez avec moi.

Je crois que Neil s'adresse à moi. J'essaie de me lever, en vain. Puis je vois Gordon le suivre.

— Aidez-moi, dis-je encore.

— Vous allez devoir vous débrouiller tout seul, dit Maurie.

Je comprends enfin qu'il ne fera rien. Personne ici ne bougera le petit doigt pour moi. Ils se contenteront d'obéir aux ordres.

Il sort à son tour et referme la porte tout doucement.

Pendant très longtemps, je n'entends plus un bruit.

Puis la porte se rouvre et Elizabeth Watson entre, l'air alarmé. Lorsqu'elle me découvre par terre, elle pousse un cri.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

Elle m'aide à me lever en grimaçant. J'ai honte de la puanteur ambiante et des souillures sur ma combinaison. Elle sort une bouteille d'eau de son sac. Je meurs de soif, mais mes mains ont du mal à la tenir. Je ne parviens pas à dévisser le bouchon, alors Elizabeth la reprend avec douceur, l'ouvre et porte le goulot à mes lèvres. Je bois si

vite que l'eau me dégouline sur le menton. Une fois que j'ai terminé, elle me tend une combinaison propre avec un caleçon blanc plié dessus.

— Je ne sais pas quoi dire, Jake. Je suis scandalisée. Venez, vous allez pouvoir vous laver.

Je trébuche dans le couloir, laissant certainement une traînée répugnante derrière moi. Elle s'arrête devant une porte marquée DOUCHES. Là, je reste une éternité jusqu'à ce que le jet brûlant se refroidisse. Puis j'enfile les vêtements propres.

Elizabeth m'attend à l'extérieur. Elle sort un paquet de M&M's au beurre de cacahuète et en fait tomber quelques-uns dans le creux de ma main. Je suis affamé, mais quand je croque dedans, mon visage tout entier me fait mal. Elle ne prononce pas un mot avant que nous soyons dans son bureau.

— Reposez-vous, dit-elle en désignant la chaise.

Je m'effondre et je ferme les yeux. Je l'entends qui descend les stores, verrouille la porte et met de la musique. Tears for Fears chante « Everybody Wants to Rule the World ». Plus jamais je ne pourrai écouter cette chanson de la même manière.

Lorsqu'elle monte le son et approche sa chaise de la mienne, je réalise qu'elle a mis la musique pour couvrir sa voix, au cas où il y aurait des micros.

— J'ai eu du mal à vous retrouver, murmure-t-elle. Personne ne voulait me dire où vous étiez. Alors, j'ai commencé à fouiner, à passer des coups de fil. Pour finir, j'ai dû m'adresser au juge. Mais ils continuaient à faire traîner les choses et j'ai craint le pire.

Je lui adresse un regard signifiant : *Vous n'avez pas idée*.

— Quand j'ai enfin pu accéder à leur requête concernant les techniques d'interrogatoire renforcées, j'ai été effarée. Je suis désolée, dit-elle en me serrant la main.

— S'il vous plaît, je veux rentrer chez moi.

Je ne reconnais pas ma voix.

— Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. Ils ont dressé de vous un tableau très noir. Mais, en raison de certaines irrégularités de procédure, nous avons peut-être une chance.

Je ne sais toujours pas quoi penser d'Elizabeth Watson. Elle est mal fagotée et incroyablement maigre. Néanmoins, son assurance semble indiquer qu'elle exerce depuis longtemps.

— Vous travaillez ici ?

Je ne parviens à articuler qu'avec la plus grande difficulté. Ma mâchoire me fait souffrir. Tout mon corps me fait souffrir.

Elle me lance un drôle de regard.

— Non.

— Vous êtes membre du Pacte ?

— Oui. Depuis huit ans. Mon mari et moi vivons à San Diego.

Elle se rapproche encore. Sa bouche est seulement à quelques centimètres de mon oreille.

— Nous ne sommes pas censés parler de ça. Je suis là pour un délit de confiance : je ne faisais pas assez confiance à mon mari.

— Et c'est votre peine ? Me représenter devant leur tribunal de pacotille ?

— Oui. Première infraction. J'ai passé un accord avec l'accusation et accepté de faire douze jours. Je travaille pour un cabinet spécialisé en droit criminel à Century City. Vous êtes entre de bonnes mains. Je suis très, très chère. Mais c'est gratuit pour vous, ajoute-t-elle en souriant.

Elle sent le shampooing à la noisette. Un parfum réconfortant. De tout mon cœur, j'aimerais poser ma tête sur ses genoux et dormir.

— Ma femme est avocate, elle aussi.

J'imagine Alice chez nous, en pyjama de flanelle. Elle boit du café, lit, assise à la table, surveillant la porte du coin de l'œil, au cas où je rentrerais. Je ne regrette pas de l'avoir épousée. Même aujourd'hui, avec le bourdonnement qui me parcourt le corps, la douleur qui me vrille le crâne. Pour le meilleur et pour le pire. Le pire, c'est fait. Mais je n'ai pas de regret.

Je ferme de nouveau les yeux. Alice.

Je rêve de notre voyage de noces. Je rêve de notre mariage. Je rêve de notre séjour en Alabama pour vendre la maison de son père, de la bague dans ma poche. Lorsqu'elle est arrivée par la poste, je n'ai vu qu'un caillou sur un anneau de métal, un bijou tout simple, joli et hors de prix. Pendant le vol, cependant, et au cours des jours suivants, la bague a acquis une forme de magie. Je songeais au pouvoir qu'elle détenait, au sort que je pouvais jeter en la glissant au doigt d'Alice.

C'était le talisman qui la ferait mienne. Cela semblait si simple. À présent, je me rends compte à quel point mon plan était naïf, et aussi un peu malsain.

Lorsque je rouvre les yeux, Elizabeth écrit, assise à son bureau. Elle surprend mon regard et me sourit.

— Ces douze jours étaient censés être faciles. Et les dix premiers l'ont été. Tous mes clients ont plaidé coupable, tout était réglo. Je leur ai obtenu la peine la plus légère possible. La plupart étaient contents. Mais ça…, ajoute-t-elle en donnant un petit coup de stylo sur son bloc-notes.

— Désolé. Je peux appeler ma femme ?

Elle écrit quelques mots et tourne le carnet vers moi. *Pas maintenant !* Elle froisse la page, puis se touche les oreilles. Quelqu'un nous écoute.

Il y a toujours de la musique. Spandau Ballet.

Elle revient s'asseoir à côté de moi pour me parler tout bas.

— Ce juge est un salopard. Il siège à la cour d'appel fédérale. Je me demande quelle connerie il a faite pour atterrir ici. J'ai lu ses décisions. Il aime les compromis, les gens qui font un effort. Il faut vraiment qu'on trouve quelque chose à lui mettre sous la dent.

— N'importe quoi, tant que je sors.

— Depuis que vous êtes marié, Jake, quel genre d'erreurs avez-vous commises ?

Je réfléchis un instant.

— Par où je commence ?

75

La semaine précédant ma rencontre avec Alice, j'avais loué une maison à Sea Ranch, une enclave sur la côte à trois heures au nord de San Francisco. C'était un cadeau que je m'offrais. Je venais de terminer mon dernier stage, une année éprouvante dans une polyclinique. J'avais trouvé en ligne un minuscule bungalow niché au milieu des collines : pas de chambre, un simple loft avec une petite cuisine tout en longueur.

Sur le trajet, je m'étais arrêté à la librairie de Petaluma, puis à Sebastopol pour acheter des tourtes aux fruits et j'avais fait quelques courses à Guernville, avant de prendre la route côtière en lacets qui épousait étroitement les falaises, roulant plus vite que je n'aurais dû. J'étais censé récupérer les clés et signer le contrat de location dans une agence à côté d'un bar de motards, à Gualala. Mais, lorsque je m'étais présenté au bureau, il n'y avait personne. Je m'étais assis et j'avais feuilleté des magazines immobiliers jusqu'à ce qu'une jeune femme au teint diaphane arrive enfin. C'était un mardi, en hiver, et j'avais l'impression que l'agence n'avait rien loué depuis des mois.

Dehors, il s'était mis à pleuvoir.

Elle a cherché mes clés pendant vingt bonnes minutes avant de se répandre en excuses : il y avait eu une confusion. Le bungalow que j'avais réservé avait été traité par fumigation la veille. À la place, elle m'offrait de loger dans un endroit appelé Two Rock. Elle m'a expliqué

comment m'y rendre et m'a souhaité un bon séjour. Comme je franchissais la porte, elle a ajouté : « Je pense que ça vous plaira. »

J'ai roulé huit kilomètres à la seule lueur de la pleine lune, sous un ciel piqué d'étoiles. Puis j'ai tourné sur une petite route encore plus sombre, bordée d'eucalyptus. Je me suis bientôt retrouvé sur un chemin qui pénétrait dans une vaste enceinte. Une belle villa surplombant l'océan, flanquée de pavillons. Juste après le portail, il y avait un boulodrome et, sur le côté, un luxueux jacuzzi et un sauna qui sentait bon le cèdre.

Avec plus de six cents mètres carrés à ma disposition, j'allais célébrer dignement la fin de mon stage. J'aurais dû me réjouir. Mais la maison était froide et vide. Pour la première fois de ma vie, je me sentais véritablement seul.

Les immenses baies du salon donnaient sur l'océan. Il y avait une longue-vue au milieu de la pièce et la bibliothèque contenait une série de livres consacrés aux routes migratoires des baleines. J'ai passé la matinée suivante derrière la longue-vue, à guetter le jet d'eau révélateur se déplaçant lentement le long de la côte. En vain.

Le son creux de cette villa de location, le téléviseur à écran géant qui résonnait à travers les couloirs déserts et les vagues qui s'écrasaient sans répit sur les rochers me hantaient lorsque j'ai rencontré Alice. Le souvenir de la maison vide à Sea Ranch intensifiait mon désir d'être avec elle. Je voulais la trouver chez moi en rentrant du travail. Je voulais que nous fassions des choses ensemble le week-end. Je la voulais dans mon lit. Jamais je n'avais désiré quelqu'un comme ça.

76

Elizabeth me secoue pour me réveiller.

— Il est presque 6 heures, Jake.

— Du matin ou du soir ?

— Du soir. Nous avons une audience demain matin à 9 heures.

Le bureau derrière elle est encombré de papiers.

— On va vous reconduire à votre cellule. On viendra vous chercher deux heures avant l'audience.

On frappe à la porte. Deux types en uniformes gris entrent et passent des chaînes dans les anneaux à ma taille pour les attacher aux entraves que j'ai aux mains et aux pieds.

— Ne vous inquiétez pas, me dit Elizabeth devant mon embarras. Nous sommes tous passés par là.

De retour dans ma cellule, j'ai l'impression que les lumières sont plus vives. En tout cas, je suis sûr qu'il fait plus chaud. Je retrouve le matelas trop mince et l'exemplaire usé du manuel. C'est un vrai sauna. Une heure plus tard, ma combinaison propre est trempée de sueur. Enfin, on glisse un plateau par la fente de la porte. Gratin de macaronis et deux bouteilles d'eau Icelandic. À la truffe, le gratin. Je le goûte précautionneusement, la mâchoire toujours douloureuse. Le chef doit travailler dans un grand restaurant si j'en crois les portions parcimonieuses, mais c'est délicieux.

Le lendemain, j'attends qu'on vienne me chercher pendant ce qui me semble une éternité. Enfin, la porte s'ouvre et un gardien me conduit au bureau d'Elizabeth. Elle m'accueille avec une autre combinaison propre, jaune cette fois, et une bouteille d'eau. Tandis que je me change dans un coin, elle travaille sur son ordinateur.

Je m'assieds en face d'elle et j'attends. Au bout d'un moment, elle lève les yeux de l'écran.

— Nous avons peut-être trouvé un accord, Jake. Vous avez faim ?

— Je crève de faim.

Elle passe un coup de fil et, quelques minutes plus tard, une femme en uniforme se présente avec un plateau : jus de fruit, yaourt, bacon et œufs brouillés. Manifestement, ce n'est pas le même chef cuistot qu'hier soir. Je prends mon temps, dégustant chaque bouchée.

En bas, on se croirait dans un vrai tribunal : le box des jurés, le siège de la greffière, le procureur d'un côté, Elizabeth et moi de l'autre, quelques curieux qui bavardent dans la salle. Lorsque nous nous asseyons, le silence se fait.

— Veuillez vous lever, l'audience est ouverte, annonce l'huissière.

Le juge émerge d'une porte sur le côté de la salle. Il a les cheveux argentés, d'épaisses lunettes et porte la traditionnelle robe noire. Il ressemble à un acteur jouant un juge dans un téléfilm. Il prend place devant nous sans un mot. Son assistant lui tend un dossier.

Nous attendons en silence tandis qu'il le lit. Je tire sur le col de la combinaison jaune. La coupe est la même que la rouge, mais l'étoffe est différente. Elle gratte. Je me demande si c'est fait exprès pour mettre les accusés mal à l'aise. Pendant ce temps, le procureur, un type austère en costume, ne cesse de consulter son téléphone.

Enfin, le juge me regarde. Il prend le temps de me jauger.

— Bonjour, mon Ami, dit-il enfin.

Je réponds d'un hochement de tête.

— Bonjour, maîtres, poursuit-il. Je vois que vous êtes parvenus à un accord. Votre client reconnaît deux des chefs d'accusation.

— Oui, votre honneur, répond le procureur.

Le juge soupèse le dossier et le laisse retomber lourdement sur son bureau.

— C'est un dossier d'une épaisseur inquiétante.

Mon dossier. Que peut-il y avoir dedans ? Alice et moi sommes mariés depuis seulement six mois. Ai-je été un époux si abominable ? La liste de mes crimes est-elle si longue ?

— Oui, votre honneur, admet le procureur. Il y avait des questions qui demandaient des réponses.

— Étant donné la gravité des faits, retenir seulement deux chefs d'accusation, même s'il s'agit d'un crime de niveau 3, c'est un peu étonnant, non ?

— Eh bien…, bredouille le procureur.

— Vous n'avez vraiment rien pu tirer de plus de l'avocat de la défense ? Je dois admettre que je suis surpris.

Je jette un coup d'œil à Elizabeth. Son visage est impénétrable.

— Votre honneur, dans cette affaire très inhabituelle, j'estime que cet accord est approprié, déclare le procureur.

Le juge ne répond pas. Il consulte de nouveau le dossier. Hormis le bruissement des feuilles, on n'entend pas un bruit dans la salle. J'ai l'impression que le juge terrifie tout le monde. Et je me rends compte que, en dépit de la robe, de la greffière et de tout le cérémonial afférent à la justice, cette cour est loin d'être ordinaire. Même les avocats ont peur. À tout moment, ils pourraient se retrouver à ma place, contraints de se défendre contre des accusations mensongères et de répondre de crimes qu'ils n'ont pas commis.

Enfin, le juge referme le dossier. Il ôte ses lunettes de lecture et pose les yeux sur moi.

— Jake, vous avez de la chance.

Curieusement, ce n'est pas l'impression que j'ai.

— La semaine dernière, notre avocat de la défense était un charognard de Reseda. Il ne vous aurait certainement pas négocié un accord aussi avantageux que maître Watson.

Le juge a l'air un peu contrarié, mais résolu.

— Veuillez vous lever, ajoute-t-il.

J'obéis, imité par Elizabeth.

— Jake, vous êtes accusé du crime de possessivité, aux termes de la section 9, sous-section 4, paragraphes 1 à 6, et du délit de recherche de propagande anti-Pacte, aux termes de la section 9, sous-section 7, paragraphe 2. Vous avez le droit à un procès avec un jury composé de membres du Pacte. Que plaidez-vous ?

Je jette un coup d'œil à Elizabeth. Elle me chuchote la réponse à l'oreille.

— Coupable, votre honneur. Pour tous les chefs d'accusation.

— Êtes-vous conscient que vous n'aurez pas la possibilité de faire appel si vous changez d'avis une fois la sentence prononcée ?

— J'en suis conscient.

— Connaissez-vous les enseignements du manuel relatifs à la possessivité ?

— Oui.

— Comment définiriez-vous la possessivité ?

— Le désir de contrôler son conjoint.

— Estimez-vous que cette définition corresponde à votre comportement ?

— Oui, votre honneur. Ma demande en mariage relevait peut-être en partie de ce désir.

— Vous êtes également conscient que chercher des informations en ligne dans le but de calomnier le Pacte et de créer des divisions en son

sein est un crime que nous ne pouvons tolérer, pour le bon fonctionnement du Pacte et pour le bien de votre mariage ?

— J'en suis conscient, votre honneur.

— Très bien, Jake. Rasseyez-vous. Vous êtes reconnu coupable de possessivité aux termes de la section 9, sous-section 4, paragraphes 1 à 6. Comme vous le savez, il s'agit d'un crime de niveau 3. Vous êtes également reconnu coupable de recherche de propagande anti-Pacte, aux termes de la section 9, sous-section 7, paragraphe 2, qui est un délit de niveau 4. Ce sont deux infractions graves. Mais il convient de tenir compte du fait qu'il s'agit de votre première infraction. Vous avez reconnu les faits et plaidé coupable pour tous les chefs d'accusation. Voici la sentence : six mois de consultations hebdomadaires auprès d'un conseiller certifié du Pacte qui sera sélectionné par votre coordinateur régional, interdiction de consulter Internet pendant trois mois à l'exception de votre messagerie, cent dollars d'amende ainsi que le veut la coutume, et quatre jours de réclusion à Fernley, la peine étant purgée au titre de la détention provisoire. En outre, vous vous tiendrez à la disposition du Pacte pendant un an afin de superviser des séances de thérapie à distance.

Peine purgée. Cela signifie que je sors. Mon soulagement est tel que mes genoux flanchent.

Mais il n'a pas terminé.

— Cependant, attendu l'épaisseur de votre dossier et les accusations qu'il contient, et parce que quelque chose me souffle que vous risquez d'être un récidiviste, je vous condamne également à une peine de trente jours consécutifs à Fernley avec sursis. Je vais ordonner un an de surveillance du domicile et un an de placement sous surveillance mobile de niveau 1. Que ce soit une motivation supplémentaire pour rester sur le droit chemin jour après jour. Si j'apprends au cours de cette année que vous avez remis en question le

Pacte, si je découvre que vous avez eu des échanges avec les ennemis passés ou actuels du Pacte, réalisé des recherches les concernant, vous serez renvoyé immédiatement à Fernley. Et je vous assure que les sanctions que vous avez subies jusque-là vous sembleront très douces en comparaison.

Je regarde droit devant moi, m'efforçant de ne rien montrer de ma peur. Mais mon cœur se serre. Serai-je jamais libre ?

— Jake, poursuit-il, j'ignore si les accusations contenues dans votre dossier sont vraies et je ne vais pas vous poser la question. Mais je n'irai pas par quatre chemins. Votre attitude est préoccupante. Le Pacte et votre mariage ne forment qu'un. Sans respect ni soumission, vous courez à l'échec. Vous êtes membre depuis peu de temps, j'ai donc fait montre de clémence. Mais mon indulgence a des limites. Nous devons obéissance au Pacte et aucun individu ne peut s'élever au-dessus de lui. Faites la paix avec le Pacte. Et faites-le maintenant, pas dans cinq ans ni dans dix ans, pour votre propre bien. Nous n'allons pas disparaître. Regardez autour de vous. Les murs de cette institution sont solides, ses membres sont influents. Le Pacte a des ramifications que vous ne pouvez concevoir. Et surtout, nous croyons fermement à la justesse de notre mission. Trouvez votre place parmi nous, trouvez votre place au sein de votre mariage et vous vous en porterez mieux.

— Oui, votre honneur.

Le juge donne un coup de maillet, se lève et sort.

Elizabeth et moi réunissons nos affaires et attendons que la salle se vide. Lorsque la greffière a enfin rangé sa machine, je me tourne vers mon avocate.

— C'est quoi, la « surveillance mobile de niveau 1 » ?

— Je vais devoir me renseigner.

Son expression est soucieuse.

— Je ne sais pas ce que vous avez fait ni qui vous vous êtes mis à dos, mais vous devez pacifier les choses. Si vous revenez ici, je crains fort que personne ne puisse vous tirer d'affaire.

Je me retrouve seul avec elle dans le couloir, devant la salle d'audience. Un mur est tapissé de photographies en noir et blanc d'Orla. Elle pose devant une maison noyée dans le brouillard, une côte accidentée à l'arrière-plan. Des portraits de couples le jour de leur mariage, également en noir et blanc, s'alignent sur l'autre mur. Des gens importants. Des gens qui n'avaient certainement pas idée du guêpier dans lequel ils se fourraient lorsque ces photos ont été prises.

Le téléphone d'Elizabeth vibre. Elle a reçu un SMS.

— Votre avion vous attend, dit-elle, en me faisant signe de la suivre.

La lumière qui se déverse par les fenêtres m'éblouit. Nous sommes dans la pièce où j'ai dû me déshabiller à mon arrivée, où le cauchemar a débuté il y a quelques jours. Fernley me rappelle soudain la fête foraine de mon enfance, avec sa maison hantée et ses manèges, excitants et terrifiants à la fois. Un gardien me tend un sac en plastique contenant mes maigres possessions.

— C'est ici que nos chemins se séparent, dit Elizabeth.

J'ai l'impression qu'elle veut m'étreindre, mais elle recule d'un pas.

— Bon voyage, mon Ami.

J'entre dans le vestiaire, me débarrasse rapidement de ma combinaison et enfile mes vêtements de ville. En sortant, je passe devant un miroir. Je suis éberlué. Par réflexe, je jette un coup d'œil derrière moi, m'attendant presque à voir un inconnu chauve, mais non, c'est bien moi, l'étranger dans la glace.

À la porte, une part de moi refuse de croire qu'ils vont me laisser partir aussi facilement. Et pourtant, les battants s'ouvrent. Je suis le long corridor grillagé qui mène à la piste. J'ai envie de courir, mais je

ne tiens pas à donner l'impression qu'on m'a relâché par erreur. Lorsque j'atteins la dernière porte, je vois un Cessna – mon avion, je l'espère – qui attend sur la piste.

J'appuie sur la poignée. La porte ne bouge pas. Pendant un moment, rien ne se passe. Je me sens pris au piège, et ma nervosité augmente.

Un avion plus gros atterrit et s'immobilise à côté du Cessna. Le bruit du moteur s'éteint et une porte s'ouvre lentement. Une camionnette apparaît et se gare à côté. Les portières coulissent et deux jeunes femmes en robes marine assorties descendent. Pas des femmes, en fait. Elles ne doivent pas avoir plus de dix-sept ans. Leur uniforme est plus moulant et plus court que celui des hôtesses habituelles. On dirait qu'elles font partie d'un comité d'accueil qui attend je ne sais quelle sommité.

Une voiturette de golf se profile à l'horizon et se rapproche de nous. Le chauffeur est une femme et le passager, un homme en costume. Un pied chaussé d'une pantoufle de détenu émerge de la camionnette. L'ourlet de la combinaison rouge s'accroche à la portière et révèle une cheville nue. Je ne sais pourquoi, mais je jurerais qu'il s'agit de JoAnne.

Deux bras maigres enchaînés aux poignets apparaissent alors. Puis une tête couverte d'une cagoule noire. Les deux jeunes filles la prennent chacune par un bras et la guident vers l'avion. Alors qu'elle boitille sur le tarmac, elle tourne la tête vers moi. Peut-elle me voir ? Horrifié et fasciné, je la regarde marcher péniblement jusqu'à l'appareil. Est-ce moi qui lui ai fait ça ?

Elle gravit avec peine la passerelle et disparaît à ma vue.

La voiturette repart pour s'arrêter devant moi, de l'autre côté de la porte. L'homme sort. Il me tourne le dos, mais il est à trente centimètres de moi. Costume sur mesure coûteux, chaussures italiennes. Personne ne bouge pendant quelques instants.

Enfin, l'homme se retourne. Neil.

— Bonjour, Jake, dit-il en sortant un porte-clés de sa poche. Avez-vous apprécié votre séjour parmi nous ?

Il n'y a qu'une clé à l'anneau.

— Modérément.

— La prochaine fois, nous ne serons pas aussi hospitaliers.

La clé scintille au soleil, projetant des taches de lumière sur son costume. L'étoffe à un éclat déplaisant. Il a manifestement reçu plusieurs injections de Botox au front. Je me demande ce qui a pu séduire JoAnne lorsqu'ils se sont rencontrés.

Il plonge son regard dans le mien.

— Quand on enfreint une règle, il y a un prix à payer. Ce n'est qu'une fois l'équilibre rétabli et l'égalité restaurée que le Pacte comme le mariage peuvent reprendre leur cours.

Il insère la clé dans la serrure mais ne la tourne pas.

— À cause de vous, tout est déséquilibré. Alice et vous. JoAnne et moi, et surtout le Pacte.

Neil ouvre la porte.

— Je n'aurai de cesse que l'équilibre soit restauré. Compris ?

Je ne réponds pas.

Il y a quelque chose dans sa voix, quelque chose de familier.

— Vous verrez, vous ne manquerez de rien à bord.

Au moment où je passe devant lui, il ajoute :

— Un Dr Pepper, Jake ?

Machinalement, je complète l'échange dans ma tête, comme j'ai l'habitude de le faire : *Bonne idée.*

Soudain, je comprends pourquoi il me rappelait quelqu'un le soir de la réception à Woodside. À la fac, je ne connaissais pas son nom. Pour moi, il était « le mec qui veut sauter du toit ». JoAnne avait épousé le garçon qu'elle avait sauvé. Qu'en aurait pensé Freud ?

Et pourquoi m'a-t-elle dit l'avoir rencontré à la suite d'un accident de voiture ? Pourquoi m'a-t-elle menti ?

Je me dirige vers le Cessna, regardant l'avion de JoAnne rouler sur la piste puis s'élever au-dessus du désert avant de disparaître dans la chaleur ondoyante.

77

Les roues du Cessna touchent la piste de Half Moon Bay. Je prends la pochette plastique avec mes affaires, remercie le pilote et emprunte la passerelle d'un pas mal assuré.

Au café, encore groggy et affamé, je m'installe à une table dans un coin. La serveuse vêtue de son uniforme rétro glisse le menu devant moi.

— La même chose que d'habitude ?

— Oui, merci, réponds-je, surpris.

Manifestement, je suis déjà un habitué.

Elle revient avec du pain perdu et du bacon.

Mon assiette terminée, j'allume mon téléphone. L'écran d'accueil met un certain temps à apparaître. Je remarque alors une nouvelle icône. Un petit *P* bleu. J'essaie de le supprimer, mais sans succès. Il disparaît un instant pour revenir presque aussitôt. J'ai quelques SMS et plusieurs messages vocaux. Je n'en consulte aucun. J'appelle immédiatement Alice.

— Je suis à l'aérodrome, dis-je sans lui laisser le temps de placer un mot.

— Ça va ?

Je distingue les bruits de son bureau dans le fond.

— Je crois.

— Je serai là d'ici trente minutes.

Dehors, je m'assieds sur le banc. Des avions tournent dans le ciel. Un Chevrolet Suburban noir est garé à l'autre bout du parking.

J'entends le ronronnement caractéristique de la Jaguar d'Alice lorsqu'elle prend la bretelle qui rejoint l'aérodrome. Elle s'arrête à ma hauteur et se penche pour m'ouvrir la portière. Je saisis mon petit sac plastique et m'assieds à côté d'elle. Elle passe la main sur mon crâne chauve avec un regard compatissant, puis sort du parking et rejoint la route.

Le Chevrolet démarre à son tour et nous suit.

Alice a mis sa robe portefeuille, une robe avec un discret décolleté qui souligne sa taille fine et épouse ses hanches. Comme nous pénétrons dans le tunnel en direction de Pacifica, je glisse ma main sous le tissu et laisse ma paume sur sa cuisse nue. Sa chair est tiède. Je me rappelle très bien comment j'en suis arrivé là. Ce merveilleux mariage, cet atroce cauchemar, tout a commencé par une caresse : la douceur de sa peau, sa chaleur étonnante.

Je vois le SUV dans mon rétroviseur et j'entends encore la voix de Neil : *Je n'aurai de cesse que l'équilibre soit restauré*.

L'iPhone d'Alice se trouve sur le support entre nous. Un petit *P* bleu clignote dans le coin supérieur.

78

Alice ne me pose aucune question pendant le trajet et je ne propose pas de lui raconter ce qui s'est passé. Je n'ai pas envie de parler de ce que j'ai subi et j'ai le sentiment qu'elle n'est pas prête à l'entendre. Malgré tout, je suis blessé quand elle s'arrête devant chez nous et dépose un baiser sur ma joue. Je pensais qu'elle rentrait avec moi.

— Je suis vraiment désolée, mais on a une audience importante demain. Je risque de terminer tard.

Après une séparation, il faut du temps à un couple pour retrouver ses repères. J'ai souvent eu l'occasion de le dire à mes patients. Au cinéma et dans la littérature, les amours prédestinées, les couples faits l'un pour l'autre sont l'objet d'une véritable fascination. Bien sûr, cela n'a pas grand-chose à voir avec la réalité. Pour certaines personnes, il y a beaucoup d'âmes sœurs, pour d'autres, il n'y en a aucune. La rencontre entre deux êtres humains, comme la rencontre entre deux atomes, est plus une question de timing et de circonstances que de magie.

La magie existe aussi, évidemment. Comme les atomes, les êtres humains ne se combinent que s'il y a une forme d'attraction, une connexion logique, une réaction chimique. Mais, quand deux personnes sont loin, même les relations les plus fortes se distendent et il faut une période d'adaptation pour redécouvrir la connexion et retisser le lien.

Il y a des années de cela, j'ai fait un stage au Département des anciens combattants. L'un de mes premiers patients s'appelait Kevin Walsh. Il s'était engagé dans l'armée de réserve afin de payer ses études et ne s'attendait pas à être envoyé au Moyen-Orient. Après la première mission, il y en a eu une deuxième, puis une troisième. Lorsqu'il est rentré à San Francisco et qu'il a retrouvé sa femme et leurs deux enfants, il a eu l'impression de se glisser dans la vie d'un autre. Ses enfants étaient bien élevés et sympas, sa femme agréable et séduisante, mais il ne parvenait pas à s'ôter de la tête que cette vie n'était pas la sienne, que c'était une existence choisie par un autre homme et qu'il était un imposteur qui essayait de prendre la place de celui-ci.

Je songe à Kevin, alors que je tourne en rond dans la maison et que je tâche de me réhabituer à ce qui nous appartient, à notre vie. C'est le bazar. Alice ne s'attendait manifestement pas à ce que je rentre aujourd'hui. Au garage, elle a réorganisé son studio : deux chaises, deux amplis, deux supports de guitare face à face. Une partition écornée sur une table. Je la prends et la feuillette, comme si les mesures et les notes contenaient la clé qui m'aiderait à percer son mystère. Mais c'est une langue indéchiffrable pour moi.

J'éprouve une appréhension soudaine. Pour elle plus que pour moi.

Lorsque je remonte, je découvre la maison avec des yeux neufs : deux assiettes dans l'évier, deux fourchettes, deux verres de vin vides par terre, à côté du canapé. Mon cœur se serre. Je vais à la fenêtre, cherchant le SUV noir. Mon regard s'arrête sur le réverbère. Il a toujours été là, tellement banal que personne n'y prête attention. À présent, cependant, je remarque trois petites boîtes à son sommet. Y étaient-elles avant ?

Que s'est-il passé ici en mon absence ? Et le Pacte surveillait-il la maison ? Bien sûr que oui. Comment Alice a-t-elle pu être aussi

imprudente ? Si elle doit retourner à Fernley, elle en ressortira changée à jamais. Elle sera peut-être plus fidèle, plus obéissante, mais ce n'est pas ce que je veux. Je veux Alice. Avec ses bons et ses mauvais côtés. Enfin. Est-ce cela l'amour ?

J'appelle Huang au cabinet pour lui dire que je suis de retour.

— Où étais-tu passé ? me demande-t-il.

— Ici et là. J'ai changé de coupe de cheveux.

Un carnet est ouvert sur le canapé. Il y a des guitares et des haut-parleurs dispersés aux quatre coins de la maison. Le magnéto quatre pistes TEAC est posé sur la table de la cuisine, avec un autre calepin à côté, des titres de chansons griffonnés sur la page.

Sur notre lit, je trouve un présent emballé avec mon nom dessus. Un CD.

Je l'insère dans le lecteur sur la table de chevet, mets le casque, m'assieds et appuie sur PLAY. Alice chante, accompagnée par des guitares, des claviers, une batterie et, sur un morceau, un ensemble de percussions pour enfants. Il y a aussi des chœurs, et toujours sa voix. Les chansons sont belles et mélancoliques.

La piste cinq est un duo. Alice et un homme. Encore une chanson au sujet d'une relation amoureuse. Je réalise qu'elle parle de nous deux. En fait, je reconnais notre relation et je ne la reconnais pas en même temps. C'est notre histoire vue par Alice. L'homme chante ma partie, mieux que je ne pourrais jamais le faire. Il y a une intimité dérangeante entre eux. Lorsque je les entends prendre une inspiration avant une phrase, toutes ces petites choses que l'on supprime au moment du mixage final, j'ai l'impression d'être là, dans la pièce avec eux. Je tâche de prendre du recul, d'écouter la musique comme un observateur extérieur, quelqu'un qui n'est pas amoureux d'Alice. C'est au-dessus de mes forces.

Je me souviens du soir où Eric m'a surpris dans l'escalier du garage en train de les écouter. Je songe au regard qu'il m'a adressé alors. Un regard de défi. C'est du moins ce que j'ai cru sur le moment. Mais c'était peut-être autre chose : de la compassion, de la pitié. Parce qu'il savait quelque chose que j'ignorais.

J'écoute le disque jusqu'au bout, puis je le remets. Comme au garage, j'ai le sentiment d'entrevoir une facette d'Alice que j'ai souvent imaginée, sans y avoir accès.

Le portrait musical qu'elle peint de moi est nuancé, tantôt indulgent, tantôt cruellement honnête.

J'ai l'impression de m'être longtemps accroché à une certaine idée d'Alice, de m'être appliqué à ne voir chez elle que ce que j'avais envie de voir. J'encourageais les qualités que j'aimais, je les cajolais, espérant inconsciemment que, si j'ignorais les autres, elles s'atrophieraient et disparaîtraient. Bien sûr, en mon absence, elles se sont épanouies. Alice est redevenue elle-même, dans toute sa complexité parfois exaspérante. Je ferme les yeux afin de me concentrer sur sa voix.

Un bruit m'alerte. Je retire le casque. Alice est rentrée. Je trouve ses escarpins abandonnés au milieu du salon. Une odeur de poulet et d'ail, avec un soupçon de chocolat, a envahi la maison. Je profite de l'instant, goûte sa perfection, jusqu'à ce qu'un sentiment d'angoisse diffus me gagne. Je regarde par la fenêtre, redoutant de voir une voiture suspecte garée en face.

Alice se tient devant la cuisinière, en bas de pyjama et tee-shirt des Lemonheads. Elle fait sauter des champignons, une cuillère en bois dans une main, une bière dans l'autre. La poêle grésille et l'air est légèrement enfumé. Je glisse un bras autour de sa taille.

— Voyez donc qui est revenu d'entre les morts, dit-elle.

Je lui murmure à l'oreille :

— J'ai adoré tes chansons.

Elle se retourne. Je lui prends le verre et la cuillère des mains et les pose sur le plan de travail. Je l'attire au milieu de la cuisine. Nous restons là, enlacés dans une sorte de danse lente. D'abord, elle est toute raide, ses mains crispées, un peu cambrée, comme si elle refusait de céder à l'instant, de me céder. Puis son corps se détend. Elle pose la tête sur mon épaule, ses mains glissent dans mon dos et elle me serre contre elle. Je sens son souffle à travers ma chemise.

— Je m'excuse pour certaines des paroles.

Je comprends qu'elle veut dire autre chose. Je réponds à son étreinte et j'attends.

— Et pour tout le reste, soupire-t-elle. Je suis désolée pour tout le reste.

Cela ressemble à des aveux, ce qui m'inquiète et me soulage à la fois. Si cette scène se déroulait entre deux de mes patients, je les féliciterais, je leur assurerais que l'honnêteté est essentielle, que c'est un premier pas. Et je les mettrais en garde, car, une fois les choses dites, la situation peut provisoirement empirer avant de s'améliorer.

— Sois toi-même.

Et je le pense, du moins je le crois.

Alice enroule ses jambes autour de ma taille et je la porte. Cela fait si longtemps que ce n'était pas arrivé que j'avais oublié à quel point elle était légère.

79

Nous retrouvons nos habitudes à une vitesse étonnante. Je rattrape le retard pris au travail et elle retourne à ses clients. Mais elle part au cabinet un peu plus tard chaque matin et rentre un peu plus tôt. Et quand elle est à la maison, je la vois rarement avec sa mallette ouverte, lisant des documents de droit ou faisant des recherches. En fait, avant de s'installer sur le canapé pour regarder un nouvel épisode de *Mr Slogan*, elle passe une heure devant son ordinateur, à jouer avec Pro Tools, le casque sur les oreilles, mixant, réglant et peaufinant les chansons de son prochain album.

Nous ne parlons pas de mon absence : ni de ce qui s'est passé à Fernley ni de ce qui s'est passé ici, à la maison. C'est comme si nous avions conclu un accord tacite. Bien que je sois censément sous « surveillance mobile », je n'ai pas eu de nouvelles depuis ma sortie. Je m'attendais à recevoir un bracelet, mais non. Je suppose néanmoins que nous sommes plus surveillés que jamais. La maison est peut-être truffée de micros. Ma voiture équipée d'un dispositif électronique. Ou c'est un jeu psychologique cruel : le doute est une prison en soi.

Mes cheveux repoussent peu à peu et le souvenir de Fernley s'estompe. Bientôt, ce ne sera plus qu'un lointain cauchemar.

Au cabinet, j'ai retrouvé mes consultations, les couples et les adolescents. Lentement, je mène ceux de mes patients qui me semblent

prêts à une conclusion. Comme toute conversation, aussi longue soit-elle, la thérapie a un début, un milieu et une fin.

À la maison, je savoure chaque instant. J'apprécie la stabilité, le sentiment de sécurité, la chaleur de notre foyer. Alice aussi est plus heureuse, je le vois dans ses yeux. J'imagine qu'elle est la première surprise d'avoir trouvé le moyen de conjuguer toutes les facettes de sa personnalité. J'ai l'impression que nous construisons notre relation pas à pas, une relation unique qui n'appartient qu'à nous, un mariage pas si différent de l'idéal du Pacte.

Cependant, dans ma tête, comme un ordinateur qui sans relâche calcule pi en tâche de fond, je cherche toujours une porte de sortie. Et j'ai le sentiment qu'Alice en fait autant.

Hier soir, j'ai vu un SUV noir au coin de la rue. Le jour d'avant, Alice a remarqué une Bentley garée en face. Nous sentons tous les deux qu'il va y avoir du changement, qu'il faut faire quelque chose, mais nous n'en parlons ni l'un ni l'autre.

80

Mardi, Alice apprend que le clavier de Ladder, son ancien groupe, a été tué dans un accident de moto sur la Great Highway. Il avait à peine quarante ans, et laisse une femme et deux enfants : des jumelles qui sont encore à la maternelle. Du temps où le groupe tournait, Alice a passé deux ans avec lui à sillonner les routes en minibus et elle accuse le coup.

Une soirée d'hommage dont les profits seront reversés à la famille est rapidement organisée. Elle aura lieu samedi au Bottom of the Hill, une salle de concert de San Francisco. J'estime qu'elle devrait s'y rendre seule, mais elle insiste pour que je l'accompagne. Le samedi après-midi, je dois faire quelques courses. Lorsque je rentre, j'aperçois son reflet dans le miroir de la salle de bains. Elle est méconnaissable. Les cheveux en pétard, le maquillage outrancier, la robe noire très courte, les bas résille et les Doc Martens. À des années-lumière de son look d'avocate. Ça lui va bien, et cependant, sa capacité à redevenir en un instant celle qu'elle était avant me met mal à l'aise.

J'hésite devant l'armoire, avant de me rabattre sur un jean et une vieille chemise blanche à col américain. On ne pourrait pas être plus mal assortis. On dirait un couple se préparant pour un premier rendez-vous organisé par des amis communs qui nous connaissent mal. Alice a peur d'être en retard. Nous trouvons finalement une place à quelques rues de la salle et nous terminons à pied, mi-courant, mi-marchant. À

l'intérieur, Alice est assaillie par une foule de vieux copains, de connaissance et de fans. Je reste en retrait.

Le concert débute. Une succession hétéroclite de musiciens qui reprennent des classiques du répertoire rock et punk. Green Day est là, mais aussi le clavier de Barbary Coasters, Chuck Prophet, Kenney Dale Johnson, et d'autres dont la tête me dit vaguement quelque chose. Le public applaudit. Il règne dans la salle un mélange de joie et de tristesse : des gens qui rendent hommage à la vie d'un ami, encore abasourdis par sa mort. La musique est bonne et il est évident que les musiciens y mettent tout leur cœur. Malgré tout, je ne fréquente plus les salles de concert depuis une éternité et je ne tarde pas à avoir les oreilles qui bourdonnent. Je scrute la foule, mais Alice est invisible.

Je vais chercher une Calistoga au bar et je m'adosse au mur du fond, dans l'ombre. Une fois mes yeux habitués à l'obscurité, je me rends compte qu'il y a trois autres types à côté de moi. Deux d'entre eux boivent aussi de l'eau minérale, ils portent tous les trois une chemise blanche sur un jean et ils semblent avoir mon âge. Des découvreurs de talents, je présume.

Quand suis-je devenu vieux ?

Cela arrive lentement, mais sûrement. Au restaurant, le serveur pose l'addition à côté de vous. Au travail, pendant les réunions, s'il y a une décision difficile à prendre, tous les regards se tournent vers vous. Un soupçon de gris aux tempes, certains signes qui ne trompent pas : une maison, une voiture qui n'a pas été achetée à crédit, une épouse au lieu d'une petite amie.

Une épouse. Je repère enfin Alice, en train de discuter avec des gens que je ne reconnais pas. En dépit des complications, je suis heureux de mon choix. J'espère qu'elle peut en dire autant.

La musique est vraiment trop forte. Je me fais tamponner la main et je sors un moment. Je regarde les voitures défiler dans 17th Street.

— Alors, comme ça t'es psy ?

Je me tourne. Eric Wilson se tient à côté de moi. Je vois à présent ce que je n'avais pas remarqué la dernière fois, sans doute parce que j'étais obnubilé par Alice. Ce n'est plus le sémillant bassiste de la photo prise devant le Fillmore. Il a les cheveux gras et les dents abîmées.

— Oui. Et toi, tu es bassiste dans un groupe.

Je ne voulais pas être cassant. Ou peut-être que si. Je n'ai rien contre les bassistes en général. C'est juste celui-ci.

Il allume une cigarette.

— Le soir. Le jour, je suis prof à la fac. Biologie. Alice ne l'a jamais mentionné ?

— Non.

— Il y a des précédents. Le chanteur de Bad Religion enseigne à UCLA.

— Intéressant.

— Ouais. On est en train de coécrire un article sur les tortues vertes de l'île de l'Ascension. *Chelonia mydas*. Jamais entendu parler ?

— Non.

Je sens les vibrations de la musique à travers le mur. J'ai envie de retourner dans la salle, mais, par-dessus tout, j'ai envie de lui flanquer mon poing dans la figure. C'est une sensation assez inédite. Que se passerait-il si pour une fois j'écoutais mon instinct au lieu de ma raison ?

Eric est en sueur. Il devait encore être sur scène il y a un instant. Un article que j'ai lu récemment dans le *Journal of the American Medical Association* me revient en tête. Il semblerait que l'odeur de la transpiration joue un rôle dans l'attirance sexuelle, car elle serait liée à certains traits génétiques. Les femmes rechercheraient des hommes ayant des gènes différents des leurs, pour assurer à leurs enfants un

système immunitaire plus varié, et par extension améliorer les chances de survie de la lignée. L'immortalité via la sudation.

— Ces tortues de mer géantes naissent sur l'île de l'Ascension. Puis elles partent très loin de chez elles. Elles explorent d'autres eaux, nagent jusqu'à la côte brésilienne, ce genre de choses. Mais tu sais quoi ?

Eric me fait maintenant face, si proche que je sens son souffle sur mon visage.

— Non, mais j'ai l'impression que je ne vais pas tarder à l'apprendre.

— Quand vient le moment de s'installer, de fonder une famille, elles retournent chez elles. Tu imagines ça ? Quand vient le moment de se ranger, et ce moment arrive toujours, tu peux me faire confiance, qui qu'elles soient, qui qu'elles croient être devenues, elles plantent tout pour rentrer chez elles. Elles parcourent parfois des milliers de kilomètres. Elles abandonnent tout sans hésitation pour retourner sur la plage de l'île de l'Ascension. Elles arrêtent de faire semblant pour redevenir elles-mêmes, celles que dans le fond elles n'ont jamais cessé d'être.

Eric termine sa cigarette, la laisse tomber par terre et l'écrase sous sa botte.

— À plus, Jake.

Je le suis des yeux alors qu'il s'éloigne, le dos de son tee-shirt trempé de sueur.

Un peu plus tard, il remonte sur scène avec son groupe. C'est dur de le regarder. C'est dur de ne pas l'imaginer chez moi, mangeant dans nos assiettes, buvant dans les verres qu'on nous a offerts en cadeau de mariage.

Il appelle Alice. Quand elle sort des coulisses, je suis surpris par la chaleur des applaudissements. Elle se perche sur un tabouret à côté

d'Eric. Ils entament une chanson connue de leur ancien groupe, puis passent à l'un des morceaux du CD qu'elle m'a offert.

Je les regarde jouer ensemble, tout proches, et je frissonne. Lorsque nous nous sommes rencontrés, Alice avait déjà décidé d'abandonner la musique, elle avait déjà pris une autre voie. Elle ne savait pas encore exactement où elle allait, mais il était évident qu'elle avait fait une croix sur sa vie d'avant et qu'elle était déterminée à tenter une nouvelle aventure. Pourtant, je vivais avec la crainte qu'elle se réveille un beau matin et découvre que cette aventure dont je faisais partie était une simple parenthèse qu'elle refermerait pour retourner à son ancienne vie.

J'ai parfois essayé de prévenir ce risque. Je l'ai incitée à prendre un emploi dans un important cabinet d'avocats. Je lui ai offert son premier tailleur. C'était idiot, peut-être même manipulateur, mais j'avais peur. Je voulais la garder.

Ce que je refusais de voir, c'est qu'Alice n'était pas une idée, un objet indéformable, un joyau immuable. Bien sûr, je savais qu'elle était complexe. Inutile d'avoir fait psycho pour s'en rendre compte. Dès notre première rencontre, j'avais pensé à ce passage de Walt Whitman : « Suis-je en contradiction avec moi-même ? Alors, c'est parfait, je me contredis. Je suis vaste, je contiens des multitudes[1]. »

Non, la complexité d'Alice, je l'avais vue dès le début. Ce qui m'échappait, c'était qu'elle était un être en constante évolution. Comme moi. Je veux croire que nous sommes différents des tortues vertes de l'île de l'Ascension, que nous ne sommes pas seulement définis par nos instincts primitifs. Je veux croire qu'Alice ne peut pas redevenir la personne qu'elle était avant notre rencontre. J'ai envie de dire à Eric qu'il se trompe. Les études de droit, sa carrière, notre mariage : ce n'est pas un simple détour à l'issue duquel elle reprendra

le chemin tout tracé de sa vie. Je ne suis pas une erreur de parcours, en dépit de ce qu'Eric Wilson souhaiterait croire.

Et je me rends compte que c'est précisément ce que j'aime chez Alice. Elle est pleine de contradictions ; elle contient des multitudes. Elle assume chaque étape de son existence, apprend de ses expériences, les porte en elle, sans rien renier. Elle s'adapte intuitivement, toujours elle-même et toujours différente, toujours plus complexe.

Je voyais le mariage comme un seuil que l'on franchissait. Une nouvelle maison dans laquelle on pénétrait, un espace immuable à occuper. J'avais tort, évidemment. Le mariage est une entité vivante et changeante dont on doit prendre soin, seul et ensemble. Il évolue de mille façons, tantôt parfaitement ordinaires, tantôt totalement inattendues. Comme l'arbre devant la fenêtre de notre salon ou le lierre qui tapissait le jardin du père d'Alice le soir où je l'ai demandée en mariage, c'est un organisme vivant avec ses contradictions – à la fois prévisible et étonnant, bon et mauvais –, qui chaque jour devient plus riche et plus subtil.

Sur scène, Alice se tourne vers Eric, comme si elle ne chantait que pour lui. Ils interprètent le duo et la salle fait silence, fascinée. Ils sont face à face, leurs genoux se touchent. Elle a les yeux clos. Je sens les doutes m'envahir à nouveau. L'inquiétude qui flottait à la frange de ma conscience, tenue en respect par mon optimisme et l'aveuglement de mon amour, revient en force.

Est-ce pour cette raison qu'elle voulait que je vienne ce soir ? Pour que je voie ce qui s'est passé entre eux ? Est-ce sa manière de me dire que nous sommes arrivés au bout de notre chemin ensemble ? J'essaie de me préparer, conscient que je vais peut-être rentrer seul.

1. *Feuilles d'herbe*, Walt Whitman, traduction de L. Bazalgette, Mercure de France.

81

« Croyez-vous avoir encore la capacité de vous surprendre mutuellement ? » C'est l'une des questions que j'ai l'habitude de poser à mes patients.

Trop souvent, la réponse est non.

J'aimerais trouver une formule simple pour réintroduire la surprise dans un mariage. C'est une toute petite chose qui aurait pu sauver bien des couples qui ont défilé dans mon cabinet. Je l'appellerais le défibrillateur de mariage. Rien de tel qu'un bon choc pour remettre en route le système.

Découvrir Alice en robe courte noire et Doc Martens m'a étonné. Mais pas ce qui se passe sur scène. Lorsque je la regarde chanter avec Eric, j'ai l'impression de voir la fin de notre histoire.

Sauf que je me trompe. Il ne reste quasiment plus personne et je traîne dehors, lessivé, ne sachant plus que penser, lorsqu'elle émerge de la salle.

Son mascara a coulé. Je ne saurais dire si c'est à cause de la chaleur ou parce qu'elle a pleuré. En tout cas, elle est là, qui s'accroche à moi.

— Trop de whisky, bredouille-t-elle d'une voix pâteuse. Je ne tiens plus debout.

Sur le trajet, elle me surprend encore. Elle rabat le pare-soleil, jette un coup d'œil dans le miroir et grimace.

— J'aurais dû mettre du mascara waterproof. On s'est retrouvés un petit groupe à parler de lui à la fin. Des anecdotes à propos de notre dernière tournée. Je riais tellement que j'en pleurais.

Dans Fulton Street, la longue bande de bitume déserte qui descend vers le Pacifique, elle baisse sa vitre. Des lambeaux de brume luisent sous les lampadaires. Elle passe la tête par la fenêtre et hume l'air.

— Mmm. Ça sent l'océan.

Je me souviens d'une nuit semblable à celle-ci, au début de notre relation, et j'éprouve un sentiment de déjà-vu cruel. L'amour était simple alors. Notre avenir semblait tout tracé. Au bout d'un moment, je lui demande :

— Tu as entendu parler des tortues vertes de l'île de l'Ascension ?

— Quel est le rapport ? dit-elle en refermant le miroir de courtoisie d'un coup sec, le regard droit devant elle.

Il est plus de 3 heures du matin lorsque nous allons nous coucher. De l'autre côté de la fenêtre, on voit la lune briller au-dessus de l'océan. Alice est trop saoule pour faire l'amour, mais nous le faisons quand même, parce qu'elle en a envie et que j'en ai envie aussi. Je veux réaffirmer mes droits sur ce qui m'appartient, ce qui nous appartient.

Après, je reste étendu, les yeux ouverts, tandis qu'elle dort bruyamment à côté de moi. Tout espoir n'est pas perdu pour nous. Ou est-ce que je me trompe encore ? Je songe aux tortues qui nagent obstinément dans l'Atlantique. Mais surtout, je pense au Pacte, à ce piège qui s'est refermé sur nous, mon cerveau continuant de faire des calculs à l'arrière-plan, cherchant toujours une solution.

Il est 9 h 12 lorsque j'ouvre les yeux. Je n'ai pas entendu le réveil. Il faut dire que l'alarme n'est pas brutale : « Where Have Those Days Gone », une chanson du groupe de rock alternatif Cracker. Le réveil est tombé par terre à côté du lit. Alice dort encore. De sa nuit de

débauche, il ne reste aucune trace, hormis le petit filet de bave à la commissure de ses lèvres et ses cheveux emmêlés.

Je me rends compte qu'on assène des coups violents contre une porte. Je pense d'abord aux voisins. C'est un couple d'un certain âge, des gens adorables, mais qui se sont révélés de furieux joueurs de majong, dont la maison ne désemplit pas lorsqu'ils organisent des tournois le week-end.

Puis je comprends que c'est chez nous qu'on frappe.

— Alice, Alice ? dis-je à voix basse.

Je la secoue.

— Alice, il y a quelqu'un.

Elle se retourne, écarte ses cheveux et cligne des yeux, éblouie.

— Quoi ?

— On frappe à la porte.

— Ne réponds pas, gémit-elle.

— Ils ne partiront pas.

D'un coup, elle se redresse.

— Putain !

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Putain de merde !

— Habille-toi. Vite. On se tire.

Elle saute du lit, enfile sa robe et ses Doc de la veille, et prend son trench. J'attrape mon jean sale, un tee-shirt et des baskets.

On frappe plus fort.

— Alice ! Jake !

On secoue la poignée. Je reconnais la voix. Declan.

Nous sortons par l'arrière, dévalons les marches et traversons la pelouse au pas de course. Il fait froid. Le quartier est noyé dans le brouillard et il souffle un vent glacé venant de l'océan. J'aide Alice à escalader la clôture. Nous filons à toute allure à travers une succession

de jardins rectangulaires, franchissant des barrières de bois branlantes. Une palissade plus haute que les autres nous retarde un instant. Heureusement, il y a un arbuste à côté, un rince-bouteilles sur lequel nous prenons appui. Enfin, à l'angle de Cabrillo et de 39th Street, nous nous faufilons par un portail et nous retrouvons sur le trottoir. J'entends toujours Declan nous appeler au loin. Sa comparse doit déjà être en train de sillonner les rues en voiture.

J'entraîne Alice derrière une rangée de poubelles de tri. Je fouille mes poches : cent soixante-treize dollars, téléphone, clés, portefeuille, cartes de crédit. Alice frissonne dans son mince manteau. Elle me regarde, paniquée. Son trench est couvert de feuilles et de fleurs rouges de rince-bouteilles.

— Où on va ? me demande-t-elle.

Je n'en ai pas la moindre idée.

82

Nous trottons le long de Fulton Street, rasant les arbres, puis pénétrons dans Golden Gate Park, à la hauteur de 36th Avenue. Cherchant nos repères à travers le brouillard, nous rejoignons Chain of Lakes Drive et nous enfonçons dans les sentiers envahis de mauvaises herbes. Ce n'est qu'en entendant le brouhaha devant nous que je me souviens de la date : c'est Bay to Breakers, aujourd'hui, la course annuelle de San Francisco qui traverse la ville d'Embarcadero à la plage, avec son cortège hétéroclite d'athlètes éthiopiens qui courent dix kilomètres en moins de trente minutes, de familles, de nudistes, et de fêtards costumés en pom-pom girls.

Les douze kilomètres doivent toucher à leur fin, car, lorsque nous débouchons sur Kennedy Drive, tout le monde est déguisé. Certains participants marchent et la plupart ont une boisson à la main. Alice se tourne vers moi avec une expression de surprise et de soulagement. C'est le jour idéal pour se perdre dans la foule. Nous regardons passer le défilé : une dizaine de costumes de M&M's, un futur marié pourchassé par sa promise, une version entièrement féminine des 49ers, l'équipe de football américain de San Francisco, et le peloton de queue, qui lentement mais sûrement s'efforce de gagner quelques secondes dans la dernière ligne droite. Un type déguisé en Duffman des *Simpson*, poussant un chariot de bières, nous tend un gobelet chacun.

— Santé ! lance-t-il.

Nous nous asseyons sur la pelouse pour boire notre bière tiède, le temps de trouver une solution. Alice désigne une vingtaine de garçons et de filles grimés en Kim Jong-il. Elle sourit presque.

— Quand est-ce qu'on pourra rentrer, à ton avis ?

— Jamais, répond-elle.

Elle se blottit contre moi et prend mon bras pour le passer autour de ses épaules.

Le soleil se montre, et Alice étend son trench-coat sur l'herbe humide.

— Ça fait des années que je ne me suis pas tapé une gueule de bois pareille, grogne-t-elle.

Elle ferme les yeux et, deux minutes plus tard, elle dort. J'aimerais pouvoir en faire autant. Mais la foule s'amenuise et nous ne pouvons pas nous permettre de nous attarder.

Je sors mon téléphone, me creusant la tête : où est-ce que nous pourrions bien aller ? Le *P* bleu clignote toujours dans un coin de l'écran. Je cherche rapidement des adresses de sociétés de location de voitures, puis je l'éteins. Je fouille le manteau d'Alice pour éteindre aussi le sien, mais elle a dû le laisser à la maison.

— Alice, il faut qu'on bouge !

— Où ?

— Il y a une agence Hertz pas très loin d'ici.

Nous entamons la longue traversée du parc en direction de Haight Street, remontant à contre-courant la foule de plus en plus clairsemée.

— Et si toutes les voitures sont prises ?

— Il y en aura une, c'est obligé.

Entre son manteau froissé et mon vieux tee-shirt sur mon jean déchiré, nous ne déparons pas parmi les coureurs éméchés. Arrivés à l'intersection de Stanyan et Haight Street, nous faisons un crochet par

Peet's pour prendre un chocolat chaud et un café allongé. Puis nous retirons tous les deux la somme maximale autorisée à un distributeur. Devant l'agence de location, Alice se laisse choir sur le trottoir avec son café.

Lorsque je me gare à côté d'elle au volant d'une Camaro décapotable orange, le seul véhicule disponible, elle sourit.

Nous nous glissons dans la circulation jusqu'au Golden Gate Bridge, puis continuons vers le nord et Marin County. À San Rafael, nous faisons un saut dans un magasin de produits électroniques et achetons une carte SIM neuve. Dans la voiture, Alice ôte l'ancienne et la balance par la fenêtre. À Sonoma, elle renverse son siège en arrière et clôt les paupières pour apprécier la caresse du soleil. Elle ne m'a même pas demandé où nous allions.

J'allume la radio et je mets KNBR pour écouter le match des Giants. Ils mènent 4 à 2 et Santiago Casilla s'évertue à maintenir l'avantage de son équipe pendant le dernier tour de batte lorsque le signal se brouille. Nous roulons sur la 116, à présent, le long de la Russian River, en direction de l'océan. À Jenner, là où le fleuve se jette dans le Pacifique, je me gare devant le Stop & Shop.

Pendant qu'Alice va aux toilettes, j'achète le genre de cochonneries qu'on trouve dans les stations-service. À son retour, elle ouvre une bouteille d'eau vitaminée et la vide d'un trait, puis fouille le sac avec un glapissement de plaisir :

— Des Kinder Bueno !

Après Jenner, nous roulons sur un étroit ruban de bitume, le long de hautes falaises. C'est une route dangereuse, mais la vue est extraordinaire. Je n'ai pas fait ce trajet depuis cette fameuse semaine il y a trois ans et demi, juste avant de rencontrer Alice. Il s'est passé tant de choses, depuis. Qui est ce type qui fuit sa vie à bord d'une Camaro orange, à côté d'une jolie fille pas lavée qui se gave de Kinder Bueno ?

À Gualala, je me gare sur le parking d'une supérette. Nous achetons du lait, du pain, quelques bricoles pour dîner, des sweat-shirts à capuche et des shorts. Un ou deux kilomètres plus loin, nous arrivons à Sea Ranch Rentals.

— Sea Ranch ! s'écrie Alice. J'ai toujours rêvé de venir ici.

La jeune femme diaphane qui m'a loué la grande maison lors de ma première visite est assise derrière le bureau, lisant *Vente à la criée du lot 49* en édition de poche.

— Vous êtes revenu ? dit-elle, bien que je doute qu'elle puisse me reconnaître. Je ne suis pas fan de votre nouvelle coupe de cheveux. Vous avez une réservation ?

— Non.

Elle pose son Thomas Pynchon et pivote vers l'ordinateur.

— Combien de temps ?

— Je n'en sais rien… une semaine ?

— J'ai la même maison que la dernière fois. Two Rock.

En fait, elle se souvient bel et bien de moi.

— Je n'oublie jamais un visage, ajoute-t-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées.

Je trouve ça troublant. Ou est-ce que je suis parano ? Je chasse cette pensée, mais ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à son annulaire. Elle n'est même pas mariée.

— Je ne crois pas que ce soit dans mes moyens.

— Je peux vous faire la réduction famille-fidélité. Vous revenez avec votre famille ?

— Seulement ma femme. Est-ce que ça compte comme une famille ?

J'entends quelqu'un bouger dans la pièce voisine.

Elle prend un crayon et note *225 $/nuit* sur un papier qu'elle pousse devant moi. Je hoche la tête, pouce levé. C'est certainement

plusieurs centaines de dollars de moins que le tarif le plus bas. Je pose ma carte de crédit sur le comptoir.

— Pouvez-vous la garder et ne la débiter qu'à notre départ ?

J'ai murmuré et elle me répond du même ton.

— Vous me promettez que vous laisserez la maison nickel ?

— Ce sera comme si nous n'étions jamais venus.

Elle glisse la carte dans une enveloppe, puis me tend un sachet plastique contenant les clés et les indications pour se rendre sur place. Je la remercie.

— Si on vous pose la question, vous ne m'avez pas vu.

— Pareil, vous ne m'avez pas vue, chuchote-t-elle.

— Je suis sérieux.

— Moi aussi.

83

Nous quittons la route pour pénétrer dans Sea Ranch. Aussitôt, Alice se redresse, les yeux rivés sur l'océan. Nous roulons vers l'ouest et les falaises, dépassant des villas de verre et de bois de plus en plus luxueuses. Quand je me gare devant notre humble chaumière, Alice me flanque un coup de poing dans l'épaule.

— Putain !

J'ouvre et elle se précipite dans le salon. Là, elle contemple la vue par les immenses baies vitrées. J'allume le chauffage. Rien n'a changé, pas même l'odeur. Air marin et eucalyptus, une touche de cèdre venant du sauna.

— Déshabille-toi, dis-je.

Sans me demander pourquoi, elle ôte sa robe.

— Tout.

Elle se débarrasse de ses sous-vêtements et se tient devant moi, nue. Je l'embrasse – avec un immense soulagement à l'idée que nous sommes en sécurité –, puis je ramasse ses affaires sales pour lancer une machine. Lorsque je redescends, elle est assise dans un fauteuil à côté de la longue-vue, enveloppée dans une couverture.

— C'est peut-être aujourd'hui le grand jour, murmure-t-elle d'un ton rêveur.

Je sais ce qu'elle cherche. Ce qu'elle cherche toujours sur la côte.

Plus tard, alors que je prépare le mérou et les asperges que nous avons achetés, un hurlement me fait sursauter. Je fonce au salon, m'attendant à y trouver Declan et Diane. Mais ce n'est qu'Alice derrière la longue-vue, pointant l'océan du doigt.

— Des baleines, Jake ! Des baleines !

J'examine l'immensité grise, perplexe.

— Des baleines, répète-t-elle en me tirant vers elle.

J'approche mon œil de l'instrument, mais je ne distingue que le moutonnement paisible des vagues, le littoral déchiqueté et un cargo à l'horizon.

— Tu les vois ?

— Non.

— Regarde bien.

Alice s'est rassise et feuillette le livre de Lyall Watson consacré aux cétacés.

Je tourne la longue-vue à gauche, je la tourne à droite. Rien. Encore une fois, toujours rien. Quand soudain j'aperçois deux jets qui se déplacent lentement le long de la côte. Ce n'est qu'un crachat dans l'air, mais j'ai un frisson.

84

Le lendemain matin, je me lève tôt pour aller faire la queue à la boulangerie Twofish. Elle ouvre à 8 heures, mais lors de ma précédente visite, j'ai pu constater qu'à 8 h 15 elle était déjà dévalisée. Cette fois, je repars avec un *cinnamon roll*, un scone aux myrtilles, un muffin aux pépites de chocolat, un café et un chocolat chaud. Je me souviens du sentiment de solitude qui m'avait envahi tandis que je mangeais mon petit déjeuner.

À mon retour, Alice sort de la douche. Elle a encore les cheveux humides. Nous prenons notre petit déjeuner face à l'océan, en silence.

Nous passons la journée à nous reposer et à lire des livres empruntés à la bibliothèque éclectique qui tapisse le mur de notre chambre. À 15 heures, je parviens à arracher Alice à son roman policier norvégien pour aller faire une balade au bord de la mer. De loin, nous sommes certainement méconnaissables dans nos vêtements trop grands achetés au supermarché du coin. Alice porte un sweat-shirt à capuche avec le logo officiel de l'université d'État Humboldt, et une feuille de marijuana, son emblème officieux. Le mien reprend l'inscription des camions de pompiers : PRIÈRE DE RESTER À

Alors que nous avons parcouru sept ou huit kilomètres sur le sentier du littoral, j'allume mon téléphone équipé d'une nouvelle carte SIM. Le *P* clignotant a disparu. Nous laissons des messages à nos

cabinets respectifs, prétextant que nous avons dû nous absenter à la suite d'un imprévu. Je pense à mes patients avec un pincement de remords. J'ai l'impression de les abandonner, mais je n'ai pas vraiment le choix.

— Je me suis grillée, dit Alice en raccrochant.

C'est dur pour elle. Je sais que, si je reviens, Ian, Evelyn et Huang m'accueilleront à bras ouverts. Planter un gros cabinet d'avocats au beau milieu d'une affaire importante, c'est une autre histoire.

Le soir, je passe à la poêle le reste du poisson pendant qu'Alice termine son roman. Plus tard, sur la terrasse, alors que nous regardons les étoiles, je m'émerveille en songeant à la vitesse à laquelle nous nous sommes adaptés à ce nouveau décor et au rythme paisible de la côte. J'ai l'impression que nous pourrions aisément nous faire à cette vie.

À côté de moi, confortablement installée dans son fauteuil de jardin en bois, la tête renversée, Alice me semble véritablement détendue pour la première fois depuis une éternité.

— On pourrait s'offrir une maison par ici sans trop de difficulté, si on vendait celle de San Francisco.

— Tu n'aurais pas peur de t'ennuyer ?

— Non. Et toi ?

— Non, ce serait bien, répond-elle d'un air presque surpris.

Cette nuit-là, je dors comme un bébé, bercé par le lointain fracas des vagues. Je rêve d'Alice, de nous deux dans un cottage avec vue sur l'océan. Il ne se passe pas grand-chose, c'est surtout un sentiment de joie et de sécurité. Je me réveille et j'inspire à pleins poumons, goûtant la fraîcheur de l'air marin. Et tout à coup, j'ai la certitude que nous pouvons réellement créer quelque chose de nouveau, quelque chose de différent.

Lorsque nous nous sommes mariés, je me préoccupais seulement de savoir comment nous allions intégrer cette nouvelle vie à deux dans le

cadre de nos existences individuelles. À présent, je me rends compte que nos vies d'avant n'ont plus aucune raison d'être – en ce qui me concerne, en tout cas – et que notre mariage me suffit, quelle que soit la forme qu'il prenne et où qu'il aille. Ce qui s'est passé autrefois n'a pas d'importance. Pour la première fois, j'ai la conviction qu'Alice et moi allons vieillir ensemble, et que notre couple évoluera, même si j'ignore encore comment. Pour la première fois, je sais que je n'ai pas à m'inquiéter au sujet de l'avenir.

Je me retourne pour embrasser Alice. Je veux lui raconter mon rêve, lui parler de l'optimisme irrésistible qui me gonfle le cœur. Mais elle n'est pas à côté de moi.

Elle doit être dans le salon, derrière la longue-vue, cherchant ses copines les baleines.

— Alice ?

Pas de réponse.

Lorsque je pose les pieds par terre, je sens quelque chose de froid et dur. C'est mon téléphone, cadran côté sol. Aussitôt la peur et l'angoisse reviennent, puis je me souviens de la nouvelle carte SIM. Ils ne peuvent pas nous avoir suivis jusqu'ici. Je le ramasse et je me rends compte qu'en tombant de la table de chevet, il a dû s'allumer tout seul. Il y a vingt-huit SMS qui m'attendent et neuf messages vocaux. Puis je remarque le *P* bleu qui clignote en haut à droite.

85

Je bondis du lit et me précipite dans l'entrée, encore en caleçon. Un million de questions se bousculent dans ma tête. Depuis combien de temps le téléphone est-il allumé ? Depuis combien de temps le *P* bleu clignote-t-il ? Assez longtemps pour qu'on nous ait localisés ? Et comment est-ce seulement possible ? Il faut fuir. Je dois réunir nos affaires sans tarder, charger la voiture et filer d'ici. Il n'y a qu'une route à Sea Ranch. Nous n'avons pas le choix. Nous devons nous diriger vers le nord et l'Oregon, car si nous repartons vers le sud, nous risquons de croiser Declan.

Une part de moi veut croire que je vais trouver Alice emmitouflée dans une couverture, l'œil collé à la longue-vue. Elle rira de me voir débarquer comme un fou en caleçon. Elle m'attirera contre elle, je l'entraînerai vers la chambre et nous ferons l'amour.

Après, nous irons nous promener le long de la côte. À notre retour, nous boirons une bouteille de vin et nous passerons un moment dans le sauna, pour évacuer nos peines et nos peurs.

Elle n'est pas au salon. Je vois les immenses baies, le sentier qui descend vers l'océan, les vagues, les nuages noirs qui caracolent vers le sud. Mais pas d'Alice.

J'entends un bruit dans la cuisine et, encore tremblant, je pousse un soupir de soulagement. Elle bataille avec la machine à café dernier cri de la maison.

Mais elle n'est pas là non plus. Il y a une tasse fumante sur le plan de travail, à peine touchée. À côté, le livre de Lyall Watson est ouvert au chapitre consacré aux baleines bleues. La page est déchirée de haut en bas, presque entièrement arrachée.

Il n'y a pas nécessairement de quoi s'alarmer. Des tas de gens sont passés ici, des tas d'enfants ont dû tripoter ce livre.

Et l'odeur ? Le four est allumé. À l'intérieur, des *cinnamon rolls* sont en train de brûler. Mon cœur s'emballe. J'ai la nausée. Je m'empare d'un torchon, retire la plaque et la pose sur le plan de travail.

Qu'est-ce que j'entends ? Un cognement ?

Je sors un couteau d'un tiroir. Un grand couteau de cuisine en acier allemand.

Je jette un coup d'œil dans la salle à manger, agrippant mon arme de fortune. Alice n'est pas là non plus.

Encore du bruit. Il me semble que ça provient du garage. Des piétinements. Peut-être qu'elle est allée chercher quelque chose à la voiture et qu'elle a oublié le four. Je veux le croire.

Je me dirige vers l'escalier qui mène au sous-sol lorsque j'entends un autre bruit. Ça ne vient pas du garage, mais du vestiaire, une petite pièce où l'on range les bottes et les manteaux, entre la résidence principale et l'aile des invités.

Je ralentis, le couteau toujours à la main. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je ne peux plus me leurrer, il se passe quelque chose.

— Alice ?

Silence.

— Alice ?

Il y a quelqu'un au vestiaire, j'en suis sûr maintenant.

Encore des piétinements, puis un grattement, et plus rien. On n'entend que le ressac. Pourquoi ne répond-elle pas ?

Une porte s'ouvre. Celle qui donne dehors, me semble-t-il.

Je sais ce que je dois faire à présent. Celui qui s'est introduit dans la maison est sorti et je dois le rattraper avant qu'il ne disparaisse. C'est ce que je pense en tout cas, le temps de quelques secondes idiotes.

J'entre dans le vestiaire et me retrouve face à Declan, bien plus costaud que dans mon souvenir. Diane est derrière lui, près de la porte. Elle n'est pas seule. Elle pousse quelqu'un devant elle. Les poignets attachés, un sac noir sur la tête. Alice, bien sûr. Elle est pieds nus, simplement vêtue du tee-shirt dans lequel elle a dormi.

— Mon Ami, dit Declan.

Je lui fonce dessus, arme brandie.

— Hé !

Une main puissante surgit devant moi et soudain le couteau est à terre, mon bras droit douloureusement tordu dans mon dos. Un filet de sang apparaît par une déchirure dans le polo de Declan. Il porte les doigts à l'entaille, surpris.

— Ça commence mal. Ce n'est qu'une égratignure, mais vous avez réussi à me mettre en rogne.

J'essaie de me dégager de son étreinte.

— Alice !

La porte du vestiaire se referme, nous séparant.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, Jake. J'ai toujours été correct avec vous.

Son poing appuie contre mes reins. Mon bras droit est pris dans un étau. Comme je m'apprête à le frapper de l'autre main, il relâche la pression dans mon dos et m'attrape le coude gauche, tirant si fort que je pousse un glapissement de douleur.

— Ce n'était pas malin de tenter de vous enfuir. Qu'est-ce qui vous a fait croire que vous pourriez échapper au Pacte ?

Il me flanque un coup de pied à l'arrière des genoux et mes jambes se dérobent. Pendant un instant, je veux lui raconter mon rêve, ce que

j'ai ressenti, la promesse d'un nouveau départ.

— Sérieusement, Jake, ne me poussez pas à bout. La nuit a été longue. J'ai dû nettoyer les bêtises de quelqu'un d'autre et faire la route jusqu'ici. Je ne suis pas d'humeur.

— S'il vous plaît, laissez-la, emmenez-moi à la place.

Il me lâche le bras et je me redresse tant bien que mal. Sa veste est ouverte. Je remarque son pistolet dans son étui. Si seulement je pouvais m'en emparer.

— Ça ne marche pas comme ça. Bordel, vous êtes aveugle ou quoi ? Vous ne voyez pas ce qui se passe ? lance-t-il, plus exaspéré qu'en colère. Et ne vous inquiétez pas. Votre tour viendra.

Dehors, j'entends une portière claquer.

— De quoi est-elle accusée ? Dites-moi au moins ça.

J'ai honte de poser la question, mais je dois savoir.

Declan ouvre la porte et se tourne vers moi, l'air presque joyeux de m'annoncer la nouvelle :

— Adultère avec préméditation.

Ses mots me frappent de plein fouet. Je le regarde s'éloigner.

— Ce n'est pas vous qui faites la loi ! Le Pacte n'est qu'une secte, bande de tarés !

Il ne prend pas la peine de répondre. Il s'installe au volant du SUV noir et démarre. À travers les vitres teintées, je distingue à peine Alice à l'arrière, le sac sur la tête. Je tambourine contre la fenêtre côté conducteur.

— J'appelle la police !

Declan baisse la vitre.

— Je vous en prie, ne vous gênez pas, dit-il avec un sourire dédaigneux. Et saluez de ma part mes potes du service.

— Vous bluffez.

— Croyez ce que vous voulez. C'est aussi ce que pensaient Eliot et Aileen.

Je me laisse tomber dans le sable, tandis que le véhicule gravit la côte et rejoint la route, avant de disparaître.

Je suis agenouillé dans le froid, en caleçon. Totalement démuni, ne pouvant rien pour ma femme ni pour moi.

Alice…

Jusque-là, je n'étais pas sûr qu'elle m'avait trompé. Ou je ne voulais pas en être sûr, car tous les signes étaient là : les deux verres à vin à côté du canapé, les deux assiettes dans l'évier.

Même ce matin-là, quand nous nous sommes enfuis, j'étais persuadé que c'était moi qu'on venait chercher.

Adultère avec préméditation.

Pourtant, malgré la souffrance, je sens une certitude se former en moi. Peu importe ce qui s'est passé, je dois aider Alice. Je dois trouver le moyen de la sauver. Elle n'a que moi. Quoi qu'elle ait fait, elle est ma femme.

86

Je suis endolori et contusionné, mais je n'ai rien de cassé. Je décroche le téléphone fixe et je compose le 911. Bizarrement, je tombe sur un disque enregistré qui dit : « Votre appel est redirigé. » Puis une voix d'homme s'élève à l'autre bout du fil.

— Est-ce qu'il s'agit d'une urgence ?

— Je voudrais signaler un enlèvement.

— Mon Ami. En êtes-vous sûr ?

Je raccroche aussitôt.

Je m'habille, balance nos maigres effets dans la voiture, jette à la poubelle les viennoiseries et nettoie le plan de travail de la cuisine. Je tiens à respecter ma promesse. Je ne laisse aucune trace de notre passage, aucune trace de la nouvelle vie qui semblait encore possible il y a une heure.

À l'agence, la jeune femme ne semble pas étonnée de me voir. Elle porte un tee-shirt *Mr Slogan*. La télé est allumée derrière elle.

— Je dois rentrer plus tôt que prévu, dis-je en posant les clés sur le bureau.

— Pas de problème.

Elle sort ma carte de l'enveloppe et l'insère dans le terminal avant de me la rendre.

— La prochaine fois, je vous proposerai autre chose. Normalement, je suis très douée. J'associe les gens à des endroits. Plus je vous

connais, plus c'est facile. Je croyais que la maison vous conviendrait, mais je me suis trompée. Donnez-moi une seconde chance.

— OK, réponds-je, tout en pensant que c'est moi qui vais avoir besoin de chance.

87

De retour à San Francisco, je trouve des colis qui nous attendent sur le perron. Pour la première fois, je remarque les mauvaises herbes dans les fentes du trottoir. Quand avons-nous commencé à laisser les choses se dégrader ainsi ? Je songe aux photos de Jonestown avant et après, une drôle d'utopie rapidement et totalement engloutie par la jungle, disparue et quasi oubliée. Je pense à Jim Jones et à son trône de fortune, au-dessus duquel était écrit : *Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le répéter*.

Il règne un froid glacial à l'intérieur. Soudain, j'ai l'impression que c'est tout ce qui me reste de notre mariage : notre petite maison avec sa vue sur l'océan. Je dois reprendre les choses en main, je n'ai pas le droit de l'abandonner aux éléments. Saisi de frénésie, je brique, range, classe le courrier, fais tourner le lave-linge, plie les vêtements propres. Je suis terrifié à l'idée que notre vie soit balayée, avalée par une jungle que nous ne pourrons jamais domestiquer.

Une fois l'ordre restauré, je peux me consacrer à ce qui compte vraiment : ramener Alice.

Je cherche en ligne une petite île au large des côtes irlandaises : Rathlin. Je planifie mon trajet. J'achète une série de billets d'avion qui me coûtent une fortune, puis je sors mon passeport du coffre, fourre quelques affaires dans une valise et appelle un taxi.

Sur la route de l'aérodrome, j'allume mon téléphone. Le *P* clignotant est toujours là. J'ai un SMS d'un numéro inconnu avec un lien vers le site d'information SFGate. Sur la page d'accueil, entre l'ouverture d'un nouveau restaurant et une controverse au sujet des droits des locataires, je lis : « Un musicien local porté disparu ». Je frissonne, mon pouce s'attardant au-dessus du titre.

Je clique sur l'article.

L'ancien bassiste de Ladder Eric Wilson a disparu depuis lundi soir. Sa voiture a été retrouvée abandonnée près d'Ocean Beach. Il a été vu pour la dernière fois tôt dimanche matin, après un concert au Bottom of the Hill en hommage à Damian Lee, un autre membre du groupe décédé récemment. Des recherches sont en cours à Kelly's Cove, où Eric Wilson a l'habitude de surfer.

L'article dresse la liste de ses groupes et de ses albums. Et parce que le disque de Ladder est le plus connu, Alice est également mentionnée. En dessous, il y a un commentaire de l'un de ses étudiants en biologie, qui ignorait qu'il jouait dans un groupe, et un autre d'un ami musicien, qui ignorait qu'il était professeur. Il y a une vidéo de Ladder en concert vieille de douze ans, Alice à côté de lui. Je refuse de la regarder. Ses parents et sa sœur sont venus de Boston pour participer aux recherches. Je relis deux fois l'article, espérant trouver des détails qui m'auraient échappé. Mais il n'y a rien de plus.

Devrais-je être triste ? Devrais-je éprouver autre chose que du soulagement ?

Je pense à Eliot et Aileen. Qu'a dit JoAnne ? « Ils ont disparu sans laisser de trace. »

88

À l'aérodrome, les vols sont retardés en raison du mauvais temps sur la côte Est. Je fais une succession de sauts de puce pour arriver à destination : San Francisco, Denver, Chicago, Newark, Gatwick et enfin Belfast. Lorsque j'atterris en Irlande du Nord, rompu et affamé, je ne sais plus quel jour on est. Et je m'inquiète pour Alice. Est-elle dans une cellule sombre ou lumineuse ? Est-elle menottée ? Interrogée ? Quelle est sa punition ? A-t-elle un bon avocat ?

La queue au contrôle n'en finit pas. Des hommes d'affaires pressés qui ont des rendez-vous importants. L'agent d'immigration, une femme aux joues constellées de taches de rousseur, examine attentivement mon passeport, puis mon visage.

— Le vol a été pénible ?

— Long.

Elle jette encore un coup d'œil au passeport.

— C'est un beau nom irlandais que vous avez là.

C'est vrai. Ma famille est d'origine irlandaise. Nous avons débarqué à San Francisco il y a quatre générations : mon arrière-arrière-grand-père, un chauffeur de tramway alcoolique, s'est enfui vers les États-Unis à bord d'un bateau à vapeur après avoir tué une femme à Belfast. Je n'avais jamais mis les pieds en Irlande. D'une certaine manière, on peut dire que je retourne enfin sur les lieux du crime. Qui sait, il y a peut-être en moi une prédisposition génétique au meurtre.

La femme feuillette mon passeport jusqu'à la dernière page et donne un coup de tampon rouge ferme et définitif.

— Bienvenue au pays.

Je retire une liasse de billets au distributeur et je prends un taxi pour la gare. J'ôte ma montre afin de la régler à l'heure locale. Avant de la remettre, je relis l'inscription au dos du cadran : À JAKE, AVEC TOUT MON AMOUR. ALICE.

J'ai le cerveau qui carbure à cent à l'heure et le corps fourbu. L'effervescence matinale et les embouteillages n'arrangent rien. Cependant, je me rends vite compte que je ne suis pas au bout de mes peines. Je suis censé prendre un train, puis un ferry, mais la gare est bloquée par un piquet de grève. Plus d'une dizaine d'ouvriers brandissent des pancartes clamant : CONFLIT SOCIAL.

Je me rends à l'hôtel Malmaison où je suis accueilli par un réceptionniste bouffi en costume froissé. Je l'interroge au sujet des trajets et j'ai droit à une longue explication alambiquée. En bref, j'arrive à un mauvais moment. Les bus sont en grève, les trains sont en grève et il y a un tournoi de football important qui vient de débuter.

— Vous aimez le foot ?

— Euh…

— Moi non plus. Si vous attendez midi, je peux vous conduire jusqu'à Armoy.

Il me tend un ticket.

— Petit déjeuner anglais gratuit.

Il m'indique une pièce triste et sombre qui ressemble à la cantine désaffectée d'une école primaire. Aussitôt, un serveur s'approche et insiste pour remplir ma tasse d'un breuvage marron censé être du thé. Je le remercie, puis m'approche du buffet, une assiette en plastique à la main.

Il y a des œufs suintant de gras, des saucisses rachitiques et divers ragoûts non identifiés, ainsi que des piles de minces toasts blafards. Je verse dans un bol le contenu de deux paquets individuels de Fruity Sugar Surprise. Je dois me forcer à manger cet ersatz de céréales flottant dans du lait écrémé. Je regarde les touristes, les supporters de foot et les couples anglais en voyage de noces – pour la plupart jeunes et irradiant le bonheur – qui jonglent avec les appareils photo, les plans et les parapluies. Je les envie.

À midi, le réceptionniste me tape sur l'épaule. Nous montons dans une voiture si petite que nos bras se touchent chaque fois qu'il change de vitesse.

Il parle sans discontinuer jusqu'à Armoy. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit. Je retiens néanmoins qu'il va chez son ex-épouse chercher son fils pour le conduire à un anniversaire. Le garçon a dix ans et ils ne se sont pas vus depuis un mois. Il m'amènerait bien à Ballycastle s'il n'était pas déjà en retard. Son ex sera furieuse, le gosse fera la gueule, il faut qu'il se dépêche.

Armoy est un trou perdu, un point sur la route, à dix kilomètres de Ballycastle. Il me recommande de prendre un taxi si j'en trouve un. Comme je lui dis que je vais essayer d'y aller à pied, il éclate de rire.

— C'est l'Irlande du Nord. Il aura plu quatre fois avant que vous arriviez. Et s'il y avait que ça. Le vent à lui seul serait bien capable de vous renvoyer illico à Belfast.

Nous nous séparons devant chez son ex. Je fais dix ou vingt mètres, puis je reviens sur mes pas et l'épie à travers la haie. Sur le seuil se tient une jolie femme à l'air las. De la vie peut-être, de lui sans aucun doute. Même à cette distance, on devine le triste enchevêtrement d'amour et de haine qu'elle lui présente. Le fils, un grand échalas avec une coupe de cheveux ridicule, se jette dans les bras de son père. Je les laisse.

À peine deux kilomètres plus loin, l'averse annoncée s'abat sur moi, des trombes glacées qui trempent ma veste avant que j'aie la présence d'esprit de sortir un coupe-vent de mon sac. Tous les camions m'arrosent au passage et il me faut lutter contre les rafales. Je suis transi, mais la pluie me réveille ; c'est la claque dont j'avais besoin.

Le temps d'arriver à Ballycastle, mes vêtements mouillés ne sont plus qu'humides. Je me rends directement au terminal pour prendre le ferry de Rathlin. Mais les portes du bâtiment sont closes et le parking est désert. Au bout du dock, trois pêcheurs déchargent un bateau, indifférents à la pluie glacée qui a repris. Lorsque je les interroge, ils me regardent comme si je débarquais d'une autre planète et me répondent dans une langue incompréhensible. Devant ma confusion, le capitaine répète lentement : la grève des transports concerne aussi le ferry de Rathlin.

— J'espère que vous n'êtes pas pressé, ajoute-t-il.

Raté.

Je repars en direction du centre. Je ne peux pas m'empêcher de penser que, malgré la pluie incessante, c'est un joli coin, avec ses maisons colorées et ses falaises vertes qui dominent la mer. Alice adorerait cet endroit. Je trouve une agence de voyages, mais elle est fermée. Je me réfugie finalement dans un pub plein à craquer. Lorsque je franchis le seuil, une vingtaine de conversations s'interrompent en même temps et toutes les têtes se tournent vers moi. Quelques secondes plus tard, tout aussi abruptement, la cacophonie reprend. Cela me rappelle un séjour que j'ai fait à Tel-Aviv il y a quelques années, à l'occasion d'une conférence. Après, je m'étais promené seul à travers la ville. Chaque fois que je pénétrais dans un bar ou un restaurant, tout le monde se taisait pour me regarder. Puis, dès que les gens constataient que je n'étais pas une menace, ils retournaient à leurs discussions.

Je m'installe à une table sale dans un coin, à côté de la cheminée. Je suspends ma veste mouillée au dossier de la chaise et prends le temps de m'accoutumer à la pénombre avant de me diriger vers le comptoir. Je rêve d'un Coca light pour me donner un coup de fouet, mais il n'y a que de la bière, beaucoup de bière.

— Est-ce qu'il y a moyen de quitter la ville ?

— Non, pas avant la fin de la grève, répond le barman.

— Il n'y a pas de bateau-taxi ?

Il secoue la tête, amusé par mon ignorance.

Je prends une Harp et retourne m'asseoir. J'allume mon téléphone, constate non sans surprise qu'il marche. Je l'ai acheté à l'aéroport de San Francisco. L'appareil était bon marché, en revanche, l'abonnement avec deux ans d'engagement coûtait les yeux de la tête. Malgré tout, ce n'était pas cher pour se débarrasser du *P* bleu clignotant. J'ai fait rediriger tous les appels de mon ancien numéro vers celui-ci, au cas où Alice chercherait à me joindre.

Je n'ai pas de message.

Je me lève et lance à la cantonade :

— Il faut que j'aille à Rathlin. C'est urgent.

Un silence hostile accueille ma déclaration. Enfin, quelqu'un se lève en faisant racler les pieds de sa chaise.

— Pas de bateau. Quand on est en grève, on fait pas semblant.

— C'est une question de vie ou de mort.

Des regards butés et ulcérés se posent sur moi.

Dehors, la pluie a cessé. Je me hâte en direction de la marina, où une vingtaine de bateaux se balancent sous le vent. Un pêcheur solitaire démêle un fil de pêche, assis sur une embarcation.

— Cinq cents livres sterling pour aller à Rathlin.

Afin de prouver ma bonne foi, je tire une liasse de billets neufs de mon portefeuille.

— Mille, répond-il après avoir pris le temps de réfléchir.

Je saute dans le bateau et sors cinq cents livres de plus.

Il jette un coup d'œil à mon poignet.

— Et la montre.

— C'est un cadeau de ma femme.

— Je vais pas me faire que des copains en vous emmenant là-bas, dit-il, retournant à son fil de pêche.

À contrecœur, je défais le bracelet de ma montre. Je regarde l'inscription une dernière fois. Il l'attache et l'admire un instant avant de m'indiquer une banquette branlante à l'arrière.

— Mettez un gilet de sauvetage, mon Ami. Ça va secouer.

89

Si Ballycastle est petit, Rathlin est minuscule. J'ai l'impression que l'île compte en tout et pour tout un pub, un café, une boutique de souvenirs qui fait également office de bureau de poste, une pension de famille et près de deux kilomètres de côte déserte.

Je me rends à la pension où je suis accueilli par un adolescent.

— Vous avez beaucoup de monde ?

— Rien que vous.

Pour neuf livres sterling supplémentaires, je peux avoir une chambre avec vue sur la mer. La salle de bains est sur le palier, mais je serai le seul à l'utiliser.

— Je me demandais si vous pourriez m'indiquer…

— Orla sait que vous êtes ici. Elle vous fera signe quand elle sera prête.

Sans attendre de réponse, il retourne au match de foot qui passe à la télé. Je monte l'escalier, fais trois fois le tour de ma petite chambre et me plante devant la fenêtre. Il n'y a pas de réseau.

Comme je ne tiens pas en place, je sors me promener. La plage est déserte à perte de vue. Elle ressemble étonnamment à celle où Alice et moi faisons nos balades hebdomadaires. Les vagues sont traîtresses et le brouillard me rappelle San Francisco. Il fait nuit à mon retour et il n'y a aucun message pour moi. L'adolescent regarde toujours le foot.

Le lendemain matin, de plus en plus impatient, je m'attarde à la réception.

— Je dois voir Orla, c'est très important.

— On est à Rathlin, pas à San Francisco. On ne vit pas au même rythme, ici. Pas la peine de faire le pied de grue. Je saurai vous trouver.

J'explore les environs. Je gravis les collines, marche parmi les dunes et sur les rochers glissants. Je finis par dénicher le seul endroit de l'île où il y a du réseau : pas de nouvelles d'Alice. Je contemple les vagues, épuisé et déprimé, me demandant si j'ai perdu ma femme à jamais.

Cette nuit-là, je fais un horrible cauchemar dont je me réveille le cœur battant. Je nage dans une mer déchaînée, m'efforçant de rejoindre Alice, toujours un peu plus loin, toujours hors de portée.

Enfin, le troisième jour, l'adolescent me tend une enveloppe en papier parcheminé sur laquelle est tracé mon nom d'une écriture élégante.

Je monte dans ma chambre, m'assieds sur le lit et prends une grande inspiration. Le cœur battant, j'ouvre l'enveloppe. À l'intérieur, il y a une carte de l'île, avec une croix bleue à la pointe nord. Au dos, je lis : *10 heures. Chaussures de marche requises.*

Je ne ferme pas l'œil de la nuit. À l'aube, je m'habille chaudement et avale un copieux petit déjeuner anglais. Le rendez-vous est à l'autre bout de l'île. À l'endroit qui correspond à la croix sur la carte, je ne trouve qu'un banc face à la mer. L'eau est gris acier. Derrière le banc, un étroit sentier longe les falaises vers l'ouest. J'ai plus d'une heure d'avance, alors je m'assieds. Je ne vois personne à l'horizon. Lentement, le brouillard gagne du terrain et finit par m'engloutir. J'attends toujours.

Soudain, un léger bruit me fait lever les yeux. Une femme se tient devant moi.

— Mon Ami, marchons un peu.

90

Je ne m'attendais pas à ce qu'Orla soit si grande. Elle a des cheveux argentés coupés court ; sa mise est simple. À sa vue, je m'étrangle de colère. Je la hais, je hais ce qu'elle a créé, cette conspiration démente qui nous a fait tant de mal. Je voudrais me lancer dans un réquisitoire enflammé, lui jeter à la figure mes critiques et mes griefs, lui dire ce que je pense vraiment.

Cependant, il faut que je sois prudent. Pas plus qu'avec mes patients, je n'ai intérêt à chercher la confrontation. Donner libre cours à ma rage me soulagerait peut-être sur le moment, mais cela ne m'avancerait à rien. Je ne réussirais qu'à causer plus de problèmes à Alice, qui n'a pas besoin de ça. Crier signifie menacer et Orla n'est certainement pas femme à se laisser intimider. Pour parvenir à mes fins, je dois être aussi calme qu'elle et plus rusé.

Nous marchons un moment sans échanger un mot. J'attends qu'elle entame la conversation. Son silence m'exaspère et je brûle de le remplir, mais je me retiens, car je sais que ce serait lui donner des armes contre moi.

— J'aime marcher, dit-elle soudain. Cela m'éclaircit les idées. Est-ce que vous avez les idées claires, Jake ?

— Ça fait des mois qu'elles n'ont pas été aussi claires.

Elle ne répond pas.

Enfin, au sommet de la colline, je découvre une grande maison en contrebas qui se fond dans le paysage verdoyant. Je reconnais tout de suite le mélange de bois flotté et de baies vitrées. Je songe aux photos qui tapissent le couloir de la salle d'audience à Fernley. Alice comparaît-elle en ce moment même au tribunal ? Regarde-t-elle ces photos comme je les ai regardées, rêvant d'être ailleurs ? Que lui ont-ils fait ?

Orla me jette un coup d'œil. À la vue de son expression, je me demande pendant un instant si j'ai parlé à voix haute.

— Mon Ami, dit-elle, alors que nous descendons en direction de la maison. Il y a beaucoup de choses dont nous devons discuter.

À l'intérieur, je suis surpris par la simplicité des lieux. Certes, tout est impeccable, il y a de très beaux sols en béton ciré et la vue est magnifique. Pourtant, l'ensemble a un air de modestie. Le mobilier est sobre, blanc. J'avais imaginé autre chose : le siège d'une société internationale, un poste de commandement, des écrans vidéo, des tableaux interactifs, un bâtiment grouillant d'administrateurs, de sycophantes et d'acolytes.

Je ne vois rien de tout ça. En fait, j'ai l'impression que nous sommes seuls.

— Faites comme chez vous, mon Ami.

Elle ôte ses chaussures de marche et disparaît. Je fais les cent pas en attendant son retour. Je m'approche de la bibliothèque, cherchant des indices sur sa personnalité. Les œuvres complètes de Yeats, *A Modern Instance*, le génial roman sur le mariage de Dean Howells, des recueils signés Joan Didion, Cynthia Ozick et Don Carroll, des premières éditions dédicacées de *1984* et de *Catch 22*. Sur l'étagère du haut, *At the Disco* de Romney Schell et *Jealousy and Medicine* de Michal Choromanski. Je marque un temps d'arrêt devant une couverture usée : *Soumission à l'autorité* de Stanley Milgram.

Et il y a des photos. Orla, avec un homme qui est peut-être son mari, Ali Hewson et Bono. Orla, Bruce Springsteen et Patti Scialfa. Orla plus jeune, en compagnie de Tony et Cherie Blair. Bill et Melinda Gates. Une photo floue en noir et blanc d'Orla avec l'acteur James Garner et sa femme, une autre avec les Clinton. Jackson Pollock, Dolly Parton et leurs conjoints respectifs. Quelques bibelots ici et là. Je soupèse une montre Breitling avec un 5 rouge sur le cadran. Au dos, je découvre un insigne militaire britannique qui ne serait sans doute pas au goût de tous les habitants de Rathlin.

Mon audace m'étonne. Cela dit, j'ai l'impression qu'elle m'a laissé seul à dessein. Si elle ne voulait pas que je fouine dans ses affaires, pourquoi m'aurait-elle amené ici ?

Dans la cuisine, je trouve un pot en métal qui contient dix spatules de formes et de couleurs diverses. Je suis en train d'examiner celle en silicone violet lorsque Orla réapparaît.

— Je me demandais où elle a été faite, dis-je pour me justifier. Croyez-le ou non, je collectionne les spatules.

— Je sais.

Je remets l'ustensile à sa place.

— Celle-ci vient d'un magasin de design à Copenhague. C'était il y a une dizaine d'années, nous étions là-bas avec Richard et la couleur a attiré mon regard. Je n'ai rien dit, mais il a dû le remarquer, car, quelques mois plus tard, elle est mystérieusement apparue dans notre cuisine.

Elle s'approche du plan de travail et appuie sur un bouton. Un écran tactile émerge d'un compartiment caché.

— Lorsque l'architecte m'a donné les clés, il m'a dit que la maison avait besoin de musique. J'en suis arrivée à la conclusion qu'il avait raison, même si je ne sais toujours pas pourquoi.

La Lettre à Élise, interprétée par Alfred Brendel, s'échappe de haut-parleurs disséminés à travers les pièces.

Orla sort une bouteille de vin.

— C'est une bouteille spéciale. Un cadeau d'un membre. Je suis curieuse de la goûter, bien qu'il soit un peu tôt pour commencer à boire.

— Il fait nuit quelque part, dis-je.

Elle l'ouvre et nous sert. Un pinot noir, dense, aux notes de sous-bois. Elle m'invite à la suivre au salon.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Je ne sais pas si je devrais boire du vin rouge sur votre canapé blanc.

— Ne dites pas n'importe quoi.

— Sérieusement, un éternuement, et Alice et moi sommes ruinés.

Elle sourit presque et, pendant une fraction de seconde, il me semble entrevoir la femme qui se cache sous la façade impavide.

— Vous me rendriez service. Je hais ce canapé.

Elle fait tourner le vin dans son verre avant d'avaler une gorgée les yeux fermés, pour mieux l'apprécier.

Je pose le mien sur la table basse et m'assieds. Orla prend le fauteuil en cuir à côté de moi, glissant un pied sous ses fesses, tenant son verre haut et droit, avec l'aisance d'une personne beaucoup plus jeune.

— Je suis venu vous parler d'Alice.

— Bien sûr.

— Il y a une semaine, ma femme a été enlevée. Traînée de force, terrifiée et à moitié nue.

Elle plante son regard dans le mien.

— Je m'excuse, Jake. Je suis la première à admettre que les moyens employés étaient excessifs.

Sa réaction me prend au dépourvu. J'étais sûr qu'elle ne reconnaîtrait rien, ne s'excuserait de rien.

— Elle est à Fernley ?

— Oui, mais dans la partie hôtel.

Je songe au lit confortable, à la vue, au room service. J'imagine Alice là-bas. Je pense aussi aux mots de Declan : « Adultère avec préméditation ». Et je l'imagine sans rien à faire, sinon méditer sur notre mariage. Puis, avec un sentiment de culpabilité, je me la représente dans l'une des cellules d'isolement, ou pire.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Votre épouse a un allié puissant en la personne de Finnegan, réplique Orla, imperturbable. Je vous donnerai les détails plus tard. Mais d'abord, faites-moi plaisir : cela fait longtemps que je souhaitais vous rencontrer.

Manifestement, on ne parlera de ce qui m'intéresse que lorsqu'elle l'aura décidé. J'entends presque Alice me mettre en garde : Ne la braque pas.

Orla se penche légèrement vers moi et j'ai l'impression qu'elle me jauge.

— Permettez-moi de vous poser une question. À votre avis, si dans cinq cents ans notre planète est toujours là et n'a pas connu de gros bouleversement, croyez-vous que le mariage existera encore ?

Où veut-elle en venir ? Ces bêtises m'exaspèrent.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et vous ?

— C'est moi qui ai demandé la première.

Je réfléchis un instant.

— Tout au fond de nous, notre véritable objectif est l'immortalité. La seule manière d'y parvenir, c'est la procréation. Quand un couple reste ensemble, en particulier dans le cadre légal du mariage, les chances de survie des enfants sont plus importantes et donc les

individus ont plus de chance d'atteindre l'immortalité. En outre, je pense que la plupart des gens aspirent à passer leur vie auprès de la même personne.

— J'étais sûre que vous diriez cela.

Elle me dévisage avec intensité. Je ne sais pas si ses mots cachent un compliment ou une insulte.

— Puis-je vous raconter une histoire ?

J'ai la nette impression que je vais avoir droit à sa version du récit que nous avons entendu la première fois, lorsque Vivian a débarqué chez nous avec les contrats que nous avons signés naïvement et qui nous ont entraînés dans ce cauchemar sans fin. Je ne dois pas oublier que, en dépit de son hospitalité chaleureuse et de la sympathie qu'elle m'inspire malgré moi, cette femme frêle aux cheveux argentés est un loup déguisé en mouton. Ou plus précisément un loup vêtu de lin blanc.

— Mes parents étaient pauvres. Mon père était mineur à Newcastle, ma mère couturière. S'ils nous ont fourni un foyer stable, ils ne nous ont jamais donné de conseils. Ils avaient des opinions, mais elles étaient dénuées de conviction ou manquaient de clarté. Face aux grands sujets – la religion, la politique, le travail –, j'ai dû trouver ma voie seule. Je ne les critique pas. Tout va tellement vite ; comment transmettre à ses enfants les outils dont ils auront besoin ? Le monde d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui dans lequel mes parents ont grandi. Ce n'est même plus celui dans lequel j'ai grandi.

« Lorsque je vois la manière dont la société moderne évolue, il me semble probable que le mariage n'aura bientôt plus lieu d'être. À mon sens, c'est lié à la mondialisation et à l'économie collaborative.

— Quel est le rapport entre la mondialisation et la mort du mariage ? Quel est le rapport avec le système brutal que vous avez mis en place ?

Elle s'appuie contre le dossier de son fauteuil, haussant les sourcils, manifestement surprise par ma colère.

— Le mariage est inefficace ! Son existence même repose sur le gaspillage des ressources. La femme reste souvent à la maison pour s'occuper des enfants, voire d'un enfant, abandonnant la carrière à laquelle elle a consacré tant d'énergie et privant la société d'années de rendement créatif. Au-delà du gaspillage de talent, songez au gaspillage matériel. Il y a tant d'objets superflus dans chaque foyer. Combien y a-t-il de grille-pain à travers le monde, à votre avis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je ne plaisante pas. Devinez.

— Dix millions ? dis-je avec impatience.

— Plus de deux cents millions ! Et combien de temps en moyenne un foyer utilise-t-il son grille-pain ? Deux heures et demie par an. Deux cents millions de grille-pain inemployés pendant 99,97 % de leur vie active.

Elle termine son verre et se lève pour aller chercher la bouteille à la cuisine. Elle nous ressert tous les deux sans me demander mon avis.

— Le monde veut économiser ses ressources, Jake. Les gens se rendent compte que nous n'avons pas besoin de tous ces grille-pain ; nous n'avons pas besoin des petites unités familiales et de leurs petites maisons égoïstes repliées sur elles-mêmes. L'évolution va dans le sens de l'efficacité. Le mariage moderne et la famille cellulaire ne sont tout simplement pas efficaces.

Sa passion pour le sujet a quelque chose de dément. Mais est-ce vraiment étonnant ? Sans folie, le Pacte n'existerait pas.

— Vous affirmez donc que nous devrions renoncer au mariage ?

Je suis stupéfait : comment discuter avec quelqu'un qui se contredit de manière aussi flagrante ?

— Pas du tout ! Je ne suis pas économiste, Jake, Dieu merci ! Personnellement, je pense que l'efficacité n'est pas nécessairement une bonne chose. Ce qui est facile, et même ce qui bon, n'est pas toujours ce qui est le mieux au bout du compte. Pourquoi est-ce que je crois au mariage ? ajoute-t-elle, debout devant moi. Parce que ce n'est pas facile. Parce que cela me demande des efforts. Cela m'oblige à ne pas systématiquement suivre mes inclinations, à prendre en compte d'autres points de vue, à aller au-delà de mes désirs égoïstes.

— Attendez, vous croyez au mariage parce que c'est dur ?

— Non, pas parce que c'est dur, mais parce qu'il constitue une base solide pour la compréhension de l'autre. Il nous permet de nous mettre à la place de l'autre, de penser comme lui et de ressentir ses besoins, d'explorer sincèrement son essence.

Orla arpente la pièce, à présent.

— Cette compréhension est un point de départ, permettant à l'individu centré sur lui-même de créer, de penser et de se dépasser. L'être humain est naturellement porté vers la répétition, vers ce qu'il connaît. Il a tendance à céder à la facilité. Le mariage l'oblige à se remettre en cause. Le Pacte, ainsi que vous le savez, est né de l'échec de mon premier mariage. J'avais une idée très précise de ce que pouvait être une véritable union, cependant, j'étais consciente que la plupart des couples, comme le mien, étaient incapables d'y parvenir. Je voulais des règles strictes pour contrer notre égoïsme naturel.

— Tout ça est très noble en théorie, Orla. Mais je peux vous assurer que ce dont j'ai été témoin était tout sauf noble.

La mention de son nom semble la perturber.

— Vous êtes venu me demander de vous laisser quitter le Pacte, votre femme et vous. C'est bien ça ?

— Oui.

Elle me dévisage en silence.

— Vous devez quand même vous rendre compte que le simple fait que je sois obligé de vous demander la permission de partir est absurde.

Je me suis levé à mon tour et je parle si bas qu'elle doit s'approcher pour m'entendre.

— Vous croyez que votre mission est noble, que le Pacte est pur, pourtant, vous dirigez cette organisation comme si c'était la plus cruelle des sectes.

Elle prend une inspiration bruyante.

— Vous ne voulez pas d'un mariage réussi, mon Ami ? Vous ne voulez pas passer votre vie aux côtés d'Alice ? Vous ne voulez pas vous dépasser ?

— Bien sûr que je le veux ! Pourquoi est-ce que j'aurais fait tout ce chemin pour vous voir, sinon ? Je veux retrouver Alice, je veux la retrouver telle qu'elle était avant que nous commencions à vivre dans la peur. Je veux retrouver notre vie. Nous étions heureux avant que vous ne mettiez notre existence sens dessus dessous.

— Vous en êtes sûr ?

Orla sourit. Elle a l'air de s'amuser. J'ai envie de l'étrangler.

— Oui. Nous étions heureux. J'aime Alice. Je ferais n'importe quoi pour elle. N'importe quoi.

Je me rends compte que je n'ai jamais dit cela à personne. Et aussitôt, je me demande si ce n'est pas devenu vrai seulement au moment où j'ai prononcé les mots. Oui, je voulais qu'Alice soit à moi, mais peut-être ne l'aimais-je pas assez.

— Dans ce cas, pourquoi renoncez-vous ?

— Je ne renonce pas à mon mariage ! C'est au Pacte que je renonce. Vous êtes une femme intelligente. Je refuse de croire que vous ne saisissez pas la différence. Mais je vous en prie, expliquez-moi : comment la surveillance, les menaces et les interrogatoires peuvent-ils

permettre d'atteindre tous les nobles objectifs que vous m'avez décrits ? Vous avez le discours d'une avocate et l'attitude d'un tyran !

Un téléphone sonne quelque part dans la maison. Orla jette un coup d'œil à l'horloge.

— Excusez-moi. Il faut toujours être sur le pont, vous savez ce que c'est.

Elle me laisse seul une fois encore. Je fais les cent pas pendant dix minutes, quinze, m'attendant à ce qu'elle revienne d'un instant à l'autre.

Que dois-je penser d'Orla ? J'étais convaincu qu'elle serait charismatique, inflexible, un Jim Jones ou un David Koresh[1] au féminin. Mais elle n'est rien de tout cela. Au contraire, elle semble prévenante, presque douce. Elle me paraît ouverte, prête à assimiler de nouvelles idées et à entendre des opinions différentes des siennes. Si je pouvais extraire l'essence de ces qualités, c'est un remède que je prescrirais à tous mes patients, et je commencerais par en prendre moi-même une bonne dose.

Mais il ne faut pas être naïf. Elle joue sans doute la comédie. Est-ce réellement un hasard si son téléphone a sonné au moment précis où je remettais en question les méthodes brutales du Pacte ?

Je me retrouve à contempler une photo au-dessus de la cheminée. Orla et son époux entre Meryl Streep et Pierce Brosnan accompagnés de leurs conjoints respectifs. Des couples solides. Tous ces gens célèbres la considèrent-ils véritablement comme une amie ? Ou sont-ils eux aussi tombés dans un piège dont ils ne peuvent s'échapper ? Combien d'interrogatoires enregistrés possède-t-elle ? Quels seraient les secrets mis au jour s'ils osaient reprendre leur liberté ?

Un homme de haute taille apparaît, un scottish-terrier sur les talons. Il a l'air fatigué. Ses manches sont retroussées, ses chaussures

usées. J'étais persuadé que nous étions seuls, Orla et moi. Où se cachait-il ?

— Bonjour, Jake. Je suis le mari d'Orla, Richard. Et voici Shoki.

Richard doit avoir dix ou quinze ans de plus qu'Orla. Il est séduisant, dans le genre campagnard froissé. À côté de lui, le chien m'observe, prudent.

— Orla aimerait beaucoup poursuivre cette conversation, mais cela va devoir attendre.

— Écoutez, j'ai assez attendu. Tout ce que je veux, c'est ma femme…

— Malheureusement, vous devrez vous adresser à notre chef sans peur et sans reproche, m'interrompt Richard avec un petit sourire complice. Elle reviendra vers vous dès que possible.

Il me raccompagne à la porte.

— Nous avons un cottage pour les invités au sud de la propriété, Altshire. Vous y serez très bien. Suivez le sentier sur six cents mètres, tournez à droite à la hauteur de l'arbre isolé et continuez jusqu'à ce que vous tombiez dessus.

— Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, mais…

Le scottish-terrier gronde. Richard, qui me suit, tend le bras par-dessus mon épaule pour déverrouiller la porte et place une main ferme dans mon dos.

— Elle est malade, vous savez.

Je panique.

— Alice ?

Il recule.

— Non, pas Alice. Orla.

Le soulagement me fait tourner la tête.

— Je… je l'ignorais.

Il m’adresse un bref regard empreint de tristesse, bien qu’il continue de me pousser vers la sortie.

— Je suis heureux d’avoir eu l’occasion de faire votre connaissance. Orla parle de vous et d’Alice avec beaucoup d’admiration.

La porte se referme sur moi. Une rafale glacée s’engouffre dans mon manteau. J’entends Shoki aboyer à l’intérieur de la maison bien chauffée.

L’air est humide et le brouillard dense. Je ne distingue pas le moindre cottage. Est-ce encore un piège ? Serait-ce un genre de code au sein du groupe ? Une manière de dire qu’on a réglé un problème ? J’imagine l’échange entre deux membres : « Je n’ai pas vu Jerry depuis longtemps », fait l’un et l’autre de répondre : « On l’a envoyé à Altshire. » Et tous deux comprennent qu’on l’a précipité des falaises de Rathlin, que son corps s’est écrasé sur les rochers, qu’il a été emporté par les courants au-delà des îles Féroé, et qu’il sera bientôt oublié.

---

1. Gourou des « Davidiens », mort dans un incendie avec quatre-vingts membres de la secte en 1993, au Texas.

91

Niché au flanc d'une colline herbeuse sous un manteau de brouillard, Altshire est une réplique en miniature de la maison d'Orla. Je dois donner un grand coup d'épaule dans la porte pour l'ouvrir. Les lieux sont spartiates. Une chambre, une salle de bains, une pièce de vie, une minuscule cuisine. Il fait froid et ça sent un peu le renfermé. Lorsque je tourne le robinet, un liquide marron avec des petits grains s'en écoule. Il n'y a rien à manger dans les placards, et dans le frigo seulement des bouteilles d'eau. J'ouvre les fenêtres, secoue les draps.

Dans une remise métallique à l'extérieur, je trouve un tas de bois et une hache. J'en sors une partie et m'attelle à la tâche avec l'énergie du désespoir. Je coupe du bois jusqu'à ce que je ne sente plus mes bras et que j'aie le dos cassé. Étourdi, lessivé, je contemple l'amas de bûches à mes pieds. Puis je rentre, je ferme les fenêtres et je fais du feu dans le poêle. Et après ?

Combien de temps Orla compte-t-elle me garder ici ? Suis-je invité ou prisonnier ? Eliot et Aileen ont-ils eux aussi séjourné à Altshire avant de disparaître ? J'espère qu'Orla va frapper à la porte, mais ça reste un vœu pieux. Finalement, je me résous à retraverser l'île pour récupérer mes affaires à la pension. À l'épicerie, j'achète quelques produits de base dont je remplis mon sac à dos et je repars rapidement en direction d'Altshire. Je ne veux pas me retrouver seul dans le

brouillard glacé à la nuit tombée. Je consulte mon téléphone toutes les deux minutes, mais le réseau est capricieux.

Au cottage, j'allume les lampes et je me confectionne un sandwich, seulement pour me rendre compte que je n'ai pas d'appétit. Orla ne se manifeste toujours pas.

Vers minuit, je récupère toutes les couvertures que je trouve dans les placards puis je sors chercher la hache et la cache sous le lit. Étendu sur le matelas dur, je regarde les ombres au plafond, songeant à mon arrière-arrière-grand-père, celui qui a tué une femme à Belfast et qui a fui aux États-Unis. Nous nous habituons à la personne que nous croyons être. Dans notre tête, nous avons une certaine vision de nous-mêmes, nous sommes persuadés qu'il y a des limites que nous ne franchirions sous aucun prétexte, des choses que nous ne ferions jamais. Je réalise à quel point c'est naïf, à présent.

92

L'endroit a l'air totalement différent à la lumière matinale. Le brouillard s'est levé et je vois l'océan par la baie vitrée. Une fois le feu rallumé, le cottage se réchauffe rapidement. Je me lave du mieux que je peux sous le jet tiède de la douche exiguë.

Il y a un livre d'or à côté du canapé. Je l'ouvre à la première page. 22 novembre 2001, Erin et Burl ont fêté leur dixième anniversaire de mariage ici. Je vais un peu plus loin. 2 avril 2008, Jay et Julia étaient sur l'île pour une séance de dédicaces. Ils ont vu trois renards et il a plu sans discontinuer pendant une semaine.

4 octobre, pas d'année : *J'ai enregistré trois chansons pendant que ma merveilleuse épouse préparait un somptueux repas. J'ai l'impression d'être à nouveau moi-même et je me sens prêt à écrire un nouvel album. J'ai fait la connaissance de la jeune avocate qui a travaillé sur l'affaire des droits d'auteur. J'en ai reparlé avec Orla. Nous sommes tombés d'accord : elle sera parfaite. Finnegan.*

Parfaite pour quoi ? J'ai un frisson. Finnegan, l'origine de tous nos problèmes. Si seulement Alice ne l'avait jamais rencontré. Je relis le passage, remontant dans le temps. Je caresse un instant l'illusion que je pourrais simplement déchirer la page, la jeter au feu et effacer ces derniers mois. Je m'efforce d'imaginer ce que serait notre vie sans le Pacte. Et je me rends compte que je n'en sais rien. Alice et moi n'avons connu le mariage que dans le cadre du Pacte. L'intensité de notre

amour, la passion de ces nuits avec le bracelet, le collier, mon besoin farouche de la protéger : tout cela n'existe qu'à cause du Pacte.

Je me remémore le temps où je craignais qu'Alice trouve la vie conjugale ennuyeuse. Je ne peux nier que le Pacte nous a poussés à nous dépasser. Il a été une source d'incertitude et aussi, il faut bien l'admettre, un stimulant. Devoir nous battre contre un ennemi commun nous a rapprochés. Mais cela a également failli nous détruire.

Dans la chambre, je remarque un petit téléviseur et une collection de DVD bien rangés. J'insère *Crimes et Délits* de Woody Allen dans le lecteur. Après le film, je tourne en rond, débordant d'énergie nerveuse. Mais je n'ose pas sortir, de peur de rater Orla. Je remplis d'eau chaude l'évier de la cuisine, et je mets à tremper avec du savon les vêtements que je ne porte pas. Puis je les suspends autour du poêle. Toute la journée, je fais les cent pas et j'attends.

Je lis le livre d'or en commençant par la fin. Encore des mots de Finnegan, des messages de remerciements énigmatiques de plusieurs des couples dont les portraits ornent les étagères d'Orla.

Enfin, dans l'après-midi, on frappe à la porte. C'est Orla, en ciré et baskets. Je l'invite à entrer. Elle fait un pas en arrière et me toise, comme si elle reconsidérait l'opinion qu'elle s'était faite de moi.

— On va se promener ? dit-elle.

J'attrape mon coupe-vent, mais le temps que je sorte elle a déjà parcouru cent mètres. Elle ne me fait pas vraiment l'effet d'une grande malade. Je la rejoins. Elle ne prononce pas un mot. Nous marchons pendant un bon moment ainsi, sans parler, et ne bifurquons vers sa maison que lorsqu'il se met à pleuvoir.

Une fois chez elle, elle me donne une serviette pour m'essuyer les cheveux et me laisse seul. Lorsqu'elle revient, elle s'est changée et elle tient un verre de vin pour elle-même et un chocolat chaud qu'elle me tend.

— Je devrais peut-être demander ce qu'il y a là-dedans, dis-je avec un geste de refus.

Sans tenir compte de mon sarcasme, elle me désigne le canapé et prend le fauteuil en cuir. Elle se comporte comme si notre discussion n'avait jamais été interrompue. Le temps semble étrangement élastique ici. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'autre dans sa vie – la maladie évoquée par Richard ? –, pourtant, quand elle s'adresse à moi, elle est entièrement dans l'instant.

— Je vous aime bien, mon Ami.

— Et je suis censé vous faire confiance à cause de ça ?

Elle agite la main en l'air, comme si c'était un détail.

— Pas encore, mais cela viendra. Est-ce que vous avez eu le temps de réfléchir ?

— Oui.

Je comprends soudain. Les heures passées seul à Altshire, la longue attente à la pension : rien n'a été laissé au hasard.

— Et vous estimez toujours que le Pacte n'est pas la solution appropriée pour vous ?

Elle a parlé abruptement, mais ne semble pas porter de jugement.

— Vous m'avez raconté une histoire. Puis-je vous en dire une à mon tour ?

Elle acquiesce.

— Enfant, j'avais une vague notion idéalisée de ce qu'un mariage était censé être. C'est un mélange ridicule qui empruntait à ce que je voyais de la vie de mes parents, aux livres que je lisais, à la télé et au cinéma. Ce n'était pas réaliste, et même si ça l'avait été, l'image correspondait à un mariage d'un autre temps. En grandissant, c'est devenu une barrière qui m'empêchait de m'investir dans mes relations amoureuses. Je ne pouvais m'imaginer marié avec aucune de mes petites amies.

— Continuez.

— Lorsque j'ai rencontré Alice, cependant, il y a eu un déclic. Cette vision romantique a commencé à s'estomper, et avec elle le besoin que tout soit parfait. J'ai compris que si je voulais la garder, je devrais renoncer à mes idées préconçues et laisser les choses suivre leur cours naturel. Quand Alice a accepté de m'épouser, nous avons pris la décision tacite d'avancer sans savoir où nous allions, en tâtonnant, pour découvrir par nous-mêmes ce qui nous convenait. Puis, lorsque le Pacte est arrivé, je suppose que, d'une certaine manière, nous avons tous les deux été soulagés d'avoir un guide. C'était peut-être un signe de paresse, mais c'était comme si vous nous offriez un itinéraire précis alors que nous étions égarés dans une contrée inconnue.

Orla ne dit rien, mais elle écoute avec attention.

— Il y a de bonnes idées dans le Pacte. Alice et moi continuerons à nous faire des cadeaux grâce à vous, et à partir régulièrement en week-end. Par ailleurs, je pense que c'est une bonne chose de s'entourer de gens qui attachent aussi une importance primordiale à la réussite de leur mariage. Et je vous accorderai une chose : il y a même eu un moment, après la première visite d'Alice à Fernley, où j'ai cru que c'était ce dont nous avions besoin. Elle rentrait du travail plus tôt, s'intéressait davantage à notre vie de couple. Aussi étonnant que cela puisse paraître, en dépit de l'enfer que nous avons vécu, je suis conscient que le projet part de bonnes intentions. Je me sens en accord avec le grand principe qui sous-tend le Pacte.

— Et quel est ce principe ? demande Orla avec une curiosité qui semble sincère.

— L'équilibre. Le Pacte veut apporter l'équilibre et la justice au sein du mariage. Il ne faut pas se voiler la face, il y a des moments au cours de la vie d'un couple où l'un des conjoints est plus en demande que l'autre. La plupart du temps, l'un des deux donne plus qu'il ne reçoit,

vous ne pensez pas ? On peut intervertir les rôles, mais le déséquilibre demeure. Le Pacte s'efforce d'aider la relation à se rapprocher de cet équilibre fragile et cela me plaît. Dans ma pratique de la thérapie conjugale, j'ai pu constater que la plupart des mariages explosaient quand le déséquilibre devenait si important qu'il était impossible de rétablir la balance.

Des voix nous parviennent d'une autre partie de la maison. Orla fronce les sourcils.

— Ne vous préoccupez pas d'eux, dit-elle. Des activités opérationnelles.

Je poursuis, conscient de marcher sur des œufs.

— Ce qui me gêne, ce sont vos méthodes. Pourquoi la main de fer et pas seulement le gant de velours ? Vous n'avez pas besoin de ça pour atteindre vos objectifs. Il n'y a absolument rien qui justifie ce genre de procédé. La violence est barbare. Je ne comprends pas comment vous pouvez l'autoriser.

— Le Pacte est régi par de belles idées. La main de fer n'en constitue qu'une toute petite partie.

— Mais vous ne pouvez pas les séparer, dis-je, sentant la colère me gagner. La menace engendre la peur. Et quand vous instillez la peur chez les membres, vous ne pouvez pas savoir si leurs mariages sont véritablement heureux ou s'ils se plient aux règles uniquement parce qu'ils redoutent une punition impitoyable.

Orla se lève et s'approche de la fenêtre.

— Chaque jour, Jake, la plupart de nos membres jouissent d'une vie productive et créative, grâce au soutien d'un mariage solide et d'une communauté d'Amis animés par un idéal commun. Plus de 90 % d'entre eux n'ont jamais mis les pieds ni à Fernley, ni à Kettenham, ni à Plovdiv.

Kettenham ? Plovdiv ?

— Ils mènent une vie épanouissante, proche de l'équilibre parfait dont vous parliez.

— Mais les autres ?

— Sincèrement ? Les désagréments mineurs et plus rarement les ennuis majeurs subis par quelques-uns sont justifiés s'ils fournissent un exemple efficace et un avertissement au plus grand nombre.

Elle me tourne le dos. Dehors, une nappe de brouillard se déplace rapidement au-dessus de l'océan.

— Je connais votre parcours, Jake. J'ai lu votre mémoire de recherche. Il fut un temps où vous auriez défendu avec passion nos méthodes. Pouvez-vous le nier ?

Je grimace. À la fac, j'étais fasciné par certains travaux en psychologie comportementale dont la cruauté me choque aujourd'hui. Il y avait notamment l'expérience menée à la prison de Stanford sur les effets de la situation carcérale, l'expérience de Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité, ainsi que d'autres, moins connues, en Autriche et en URSS. Bien que j'aie finalement préféré une approche thérapeutique fondée sur l'empathie et le respect des choix personnels, je dois reconnaître que la conclusion de mon mémoire était implacable : on doit parfois exiger l'obéissance des individus au nom de l'intérêt général et, le cas échéant, la peur est un outil très efficace pour obtenir cette docilité.

— Pensez ce que vous voulez, Jake, mais les statistiques indiquent que, même au sein du Pacte, où les mariages sont beaucoup plus heureux que la moyenne, les couples qui ont passé un peu de temps dans nos établissements correctionnels attestent une plus grande intimité et une plus grande satisfaction sur une durée plus longue.

— Non mais vous vous entendez ? C'est de la propagande pure et simple !

Elle traverse la pièce et se rassied. Pas dans le fauteuil, mais sur le canapé, à côté de moi, si proche que nos cuisses et nos bras se touchent. Le murmure des voix à l'arrière-plan s'est tu.

— J'ai suivi de près vos progrès, Jake. Je sais ce qui vous est arrivé à Fernley. Nous usons de sanctions et je l'assume, en revanche, j'admets volontiers que votre cas a été géré avec brutalité. Beaucoup trop de brutalité.

— Est-ce que vous savez qu'on m'a balancé de l'électricité dans le corps pendant une heure ? Que des gens me regardaient sans broncher alors que je me tordais de douleur par terre ? J'ai vraiment cru que j'allais mourir.

Elle tressaille.

— J'en suis profondément navrée, Jake. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point. Au cours de ces derniers mois, j'ai délégué trop de pouvoir à certains membres. Ils se sont livrés à des excès à mon insu.

— Ce n'est pas une excuse.

Elle ferme les yeux, inspire précautionneusement. Je prends soudain conscience qu'elle souffre. Lorsqu'elle rouvre les yeux, elle me regarde en face, sans ciller.

Quel imbécile ! Les cheveux courts, les joues creusées. Les bleus le long des veines. Cette femme est mourante. Je m'en veux de ne pas l'avoir remarqué avant.

— Le bureau régional a mal agi, Jake. Nous sommes en train de mettre en place un nouveau règlement pour que les agents d'exécution puissent refuser d'obéir à des ordres injustes. En ce qui concerne la direction, il va y avoir des changements…

— Où sont-ils, maintenant ? Neil, Gordon, les membres du bureau ? Le juge qui a validé les techniques d'interrogatoire employées contre moi ? La personne qui a autorisé l'enlèvement d'Alice ?

— Ils sont en stage de rééducation. Après quoi, il nous faudra décider s'il y a encore une place pour eux parmi nous. Il y a beaucoup à faire, Jake. Je suis fière de ce que nous avons accompli, et, en dépit de cette déplaisante affaire, je reçois chaque jour de nouvelles preuves de l'efficacité du Pacte. Il s'agit du mariage, mais pas uniquement. Nous comptons près de douze mille Amis à travers le monde. La crème de la crème. L'intelligence et le talent. Chaque membre sélectionné est approuvé à l'issue d'un processus rigoureux. Et ce n'est pas fini, faites-moi confiance. Je ne sais pas exactement jusqu'où le Pacte peut aller, mais je souhaite qu'il continue de se développer. Et si le mariage doit disparaître un jour, en attendant, je veux me battre pour le préserver. Comme vous le disiez vous-même, tous les mariages ont besoin d'évoluer. Le Pacte aussi.

Elle va jusqu'à la bibliothèque et pianote sur un tableau de commande. La musique s'élève autour de nous.

— Le Pacte a-t-il fait des erreurs ? En ai-je fait ? Oui. Mille fois oui ! Il n'en demeure pas moins que je suis fière d'avoir essayé. Mon Ami, notre approche est peut-être différente, mais nous souhaitons la même chose. Et nous croyons tous les deux à la valeur de l'action. L'important, c'est de faire de son mieux. Il ne faut pas craindre l'échec. Ne rien faire, Jake, voilà ce qui me terrifie.

Je me lève à mon tour et me place face à elle. Je pose les mains sur ses frêles épaules. Je sens les os sous le pull fin. Mon visage est à quelques centimètres du sien.

— Toutes vos théories, tous vos beaux discours ne signifient rien pour moi. Vous êtes aveugle ou quoi ? Tout ce que nous voulons, Alice et moi, c'est notre liberté.

Elle grimace de douleur et je me rends compte que je serre trop fort. Je la lâche et elle recule, surprise, mais obstinée.

Une jeune femme vêtue d'une robe de lin gris apparaît, lui murmure quelques mots à l'oreille, puis lui tend une chemise cartonnée verte avant de nous laisser. J'entends de nouveau des voix venant du fond de la maison, des voix d'hommes, au moins trois. Que comptent-ils faire de moi ?

— Je sais que vous avez été mis à rude épreuve, Alice et vous. Mais c'était nécessaire.

Je l'écoute, l'esprit en ébullition.

— Tout le monde ne voyait pas ce qui nous semblait manifeste, à Finnegan et à moi, poursuit Orla en me regardant attentivement. Tout le monde n'était pas conscient de votre potentiel.

— Notre potentiel ?

Je suis déconcerté. À quel jeu joue-t-elle, à présent ?

— Je suis méfiante de nature, Jake. Je n'ai pas l'habitude de prendre quoi que ce soit pour argent comptant. Vous non plus, et c'est une qualité que j'apprécie. Le scepticisme est plus précieux que la croyance aveugle. Ce sont vos doutes qui ont rendu votre séjour parmi nous infiniment plus difficile. Et c'est pour cette raison que je vous respecte. Vous avez des ennemis, je le sais, mais je n'en fais pas partie.

— Des ennemis ?

Je pense à la première réception, en décembre, à Hillsborough. À l'accueil chaleureux et amical.

Orla m'examine. Derrière elle, je vois la mer immense et turbulente. On dirait qu'elle attend que je résolve un problème mathématique complexe et que me soit révélé ce qui pour elle est évident depuis le début.

— Peut-être vaut-il mieux que vous lisiez ces documents.

Elle me tend la chemise verte. Elle est lourde et dégage une légère odeur de moisi, comme si elle avait traîné dans un entrepôt mal aéré.

Il y a un nom sur le rabat : JOANNE WEBB CHARLES.

Lorsque je lève les yeux, Orla a quitté la pièce. Je suis seul avec le dossier. Pendant un long moment, je refuse de l'ouvrir.

93

La première page montre une photographie datant de plusieurs années. JoAnne, telle que je la connaissais à la fac, détendue et heureuse.

Sur la deuxième page, un CV : pas d'études abandonnées, pas de MBA, pas d'emploi chez Schwab. Rien de tout ce qu'elle m'a raconté le jour où nous nous sommes retrouvés au centre commercial. À la place, un doctorat en psychologie cognitive avec mention, puis un emploi postdoctoral dans une université suédoise prestigieuse, qui s'interrompt brusquement peu de temps avant son mariage.

Il y a un portrait de Neil et JoAnne le jour de leurs noces, un désert lumineux à l'arrière-plan. Sur la page suivante, une photo de Neil en compagnie d'une autre femme. En dessous, les mots imprimés : *Neil Charles. Veuf. Avec sa première épouse Grace. Cause du décès : accident.*

Je relis la légende trois fois, me refusant à y croire.

La page suivante présente une coupure de presse tirée d'un journal suédois, ainsi que sa traduction. L'article fait état de poursuites contre JoAnne Webb et l'université suédoise. Les plaignants, qui à l'issue de l'accord passé ont obtenu un dédommagement à sept chiffres, étaient les cobayes d'une expérience psychologique ayant mal tourné. Lorsque je découvre les détails – à la fois cruels et familiers –, j'ai la nausée.

Les pages suivantes reproduisent un article universitaire non publié, dont JoAnne est coauteure, sur la corrélation entre la peur et

les changements comportementaux désirés. Une note de bas de page est surlignée : *Les sujets qui montrent peu ou pas de peur quand il s'agit de leur propre sécurité peuvent généralement être incités à agir en conflit direct avec leur code moral s'ils voient un ami ou un être aimé menacé.*

Je continue de feuilleter le dossier, tremblant. À la fin, il y a une liasse de feuilles agrafées sous une couverture rouge titrée : *Rapport sur les sujets 4879 et 4880*.

Ces pages sont manuscrites. Je reconnais l'écriture familière de JoAnne. *J'ai vu 4879 au centre commercial de Hillsdale. Dossier audio joint. Ses réponses à mes questions et à mes commentaires révèlent qu'il remet en question le Pacte.*

Avec un frisson, je tourne la page. *Expérience de la cage de verre*, a-t-elle écrit en haut. *4879 remet constamment en question le Pacte, tout en affichant une étrange tendance au détachement. Semble horrifié par mon épreuve, mais en a clairement tiré un certain plaisir.*

J'ai envie de vomir. JoAnne n'était pas le sujet de l'expérience de la cage de verre, c'était moi.

Page suivante, je lis : *Rapport d'infidélité, sujet 4880.* J'ai les mains moites.

Une photographie floue d'un homme gravissant le perron de ma maison est attachée par un trombone à la feuille. Il a une guitare. Il tourne le dos à l'objectif, néanmoins, je ne peux me méprendre sur son identité.

Un homme n'appartenant pas au Pacte répondant au nom d'Eric Wilson (voir annexe 2a) s'est rendu chez les sujets 4879 et 4880 pendant que 4879 se trouvait à Fernley. Wilson est arrivé à 23 h 47 le samedi soir et il est reparti à 4 h 13 le dimanche matin. Il y avait de la musique à l'intérieur pendant tout ce temps.

Il y avait de la musique pendant tout ce temps. Cinq ou six heures, c'est la durée idéale d'une répétition sérieuse selon Alice. Moins, on ne

peut être vraiment dans la musique, plus, on est trop fatigué pour être productif.

Lorsque je lève les yeux, je découvre qu'Orla est de retour. Elle est assise dans son fauteuil, un verre de vin à la main.

— Il faut que je sache. L'accusation d'adultère avec préméditation contre Alice était fondée uniquement sur ce rapport ?

Elle hoche la tête.

Mes yeux se dessillent enfin : Alice ne m'a pas trompé. Eric était chez nous. Tous les indices indiquaient qu'Alice me trompait. Mais les faits hors de leur contexte ne révèlent pas toujours la vérité. Il ne couchait pas avec Alice, ils répétaient. Comment ai-je pu me laisser manipuler ainsi ? Comment ai-je pu douter d'elle ?

Je secoue la tête avec incrédulité.

— Pourquoi JoAnne a-t-elle fait une chose pareille ?

— Le Pacte est devenu incroyablement riche et puissant. Il y a ceux que le pouvoir attire. Quand Neil et JoAnne ont appris que j'étais malade, ils ont voulu saisir leur chance. Ils ambitionnaient de prendre la tête de l'organisation. Mais ceux qui aiment trop le pouvoir font rarement les meilleurs dirigeants.

Elle marque un temps d'arrêt.

— À présent, je dois décider de leur sort. Que feriez-vous à ma place ? demande-t-elle avec un sourire rusé.

Comme je l'ai déjà mentionné, il y a toujours un écart entre la personne que l'on veut être et celle que l'on est réellement. Dans notre tête, nous avons une certaine vision de nous-mêmes, nous sommes persuadés qu'il y a des limites que nous ne franchirions sous aucun prétexte, des choses que nous ne ferions jamais. J'ai un idéal, je veux être celui qui fait le bien au lieu de rester sans rien faire. Mais le bien et le mal sont des notions complexes. Et faire quelque chose est toujours plus difficile que de ne rien faire.

Finalement, je réponds sans hésitation, sans le moindre scrupule. Orla boit une gorgée de vin et acquiesce.

94

À l'aéroport de Belfast, je branche mon téléphone à une prise murale et je contemple la piste mouillée tandis qu'il s'allume. L'appareil émet un bip et, en haut à droite, apparaît le *P* bleu clignotant.

Une série d'e-mails et de SMS se succèdent. Je suis absent depuis seulement sept jours, mais San Francisco me semble incroyablement lointain. Je fais défiler les messages, surpris de constater que mon ancienne vie est toujours là, qui m'attend. J'ai des SMS de Huang, Ian et Evelyn. Dylan a un nouveau rôle – le capitaine Crochet dans *Peter Pan* – et veut que j'assiste à la première. *Conrad m'a fait découvrir une boulangerie bouddhiste qui fait un pain trop bon*, écrit Isobel. *Nous avons fait du pain perdu. Voilà le secret de la vie : tout est dans le pain.*

Enfin, enseveli parmi les messages, tout en bas, je vois le nom d'Alice. Le soulagement que je ressens est physique, comme si une bande me comprimant la poitrine venait de se détendre, me permettant de respirer librement pour la première fois depuis des jours. Je clique sur le SMS, espérant des nouvelles, quelque chose à quoi me raccrocher. Il date d'il y a deux jours, alors que j'étais encore à Altshire. *Quand est-ce que tu rentres ?* C'est tout. J'ai l'impression d'entendre sa voix.

J'écris : *Je suis en route. Ça va ?* Mais je n'obtiens pas de réponse. Je l'appelle. La sonnerie résonne dans le vide.

Il y a des turbulences entre Belfast et Dublin, beaucoup de monde entre Dublin et Londres, et je passe une nuit glacée et inconfortable à Gatwick. Enfin, j'atterris à San Francisco. Je traverse le terminal aseptisé dans un état second. Mon pantalon flotte à la taille. J'ai dû perdre au moins quatre kilos depuis mon départ. Je marche d'un pas résolu. Pourvu que je ne tombe pas sur une connaissance. Au pied de l'escalier mécanique, je mets ma capuche et me fraye un passage à travers la foule.

Je crois qu'on m'appelle, mais quand je regarde autour de moi, je ne vois personne. Je poursuis mon chemin. Dehors, alors que je me dirige vers la file de taxis, j'entends encore mon nom.

— Mon Ami, dit une voix familière.

Je me retourne, surpris.

— Que faites-vous ici ?

— La voiture nous attend, répond Vivian en me tirant par le bras avec douceur.

— J'aime autant prendre un taxi.

— Orla m'a appelée, insiste-t-elle, souriante. Elle veut être sûre que vous arriviez à bon port.

Elle me conduit à une Tesla dorée garée le long du trottoir. C'est un modèle que je n'ai jamais vu, sans doute un prototype. Le chauffeur sort à notre approche et met mon sac dans le coffre. Son costume sur mesure ne parvient pas à gommer complètement son impressionnante musculature. Il se tient derrière moi, à présent. La portière arrière est ouverte. Je regarde avec envie les passagers qui s'engouffrent les uns après les autres dans les taxis jaunes qui se succèdent sans discontinuer. Vivian m'invite à monter.

— Détendez-vous, le voyage a été long.

Sur la banquette, il y a un panier qui contient des bouteilles d'eau et un sachet de scones. Vivian se penche en avant et dit au chauffeur :

— On peut y aller.

Elle prend un chocolat chaud dans le porte-gobelet entre les sièges et me l'offre. Puis elle s'installe confortablement. Tandis que la Tesla se faufile entre les voitures qui congestionnent l'aéroport, j'avale une gorgée. Il est corsé, avec un léger goût de menthe. J'en bois encore un peu. Je remarque alors que Vivian est penchée vers moi, les mains tendues, prête à recueillir le gobelet.

Soudain, je me sens très las. Les vols ont été longs, le voyage et les derniers mois éprouvants. Je lutte pour garder les yeux ouverts. Où allons-nous ? Je veux être sûr qu'on me ramène chez moi.

— Dormez, dit Vivian d'une voix apaisante.

— Je vais voir Alice ?

Vivian ne répond pas. Elle pianote sur son téléphone. Puis son visage devient flou.

Le chauffeur prend la 101 en direction du nord. J'ai un goût métallique dans la bouche et la tête qui tourne. Je m'efforce de rester éveillé jusqu'à l'embranchement de la 80, là où la route se divise : à gauche, on va vers la plage et notre maison, à droite, vers le pont et les montagnes. Mais je suis hypnotisé par le ruban de goudron qui disparaît sous les roues.

95

Dans mon rêve, je gravis les marches du perron, sors les clés de mon sac et j'entre.

— Alice ?

Personne ne répond. Sur la table de la cuisine, je trouve un message écrit au crayon gras bleu électrique. En dessous, elle nous a dessinés tous les deux devant la maison, avec un astre orange vif dans le ciel. J'aime son optimisme. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai vu le soleil briller à travers le brouillard dans notre quartier. Il y a aussi un billet de concert attaché par un trombone.

Puis je ne suis plus chez nous. Je fais la queue au Bottom of the Hill. Le temps que je franchisse la porte, le concert a débuté. Alice se tient sur le devant de la scène, le groupe derrière elle, interprétant une de ses nouvelles chansons. Les lumières sont tamisées. Une serveuse s'approche silencieusement et me tend une Calistoga. Elle glisse le plateau sous son bras et s'adosse au mur à côté de moi. Son épaule cogne contre la mienne, une première fois puis une autre. C'est énervant. Je me tourne vers elle, mais je ne vois que les vitres teintées de la Tesla. J'ai la tête lourde, l'esprit embrumé. Je veux continuer à rêver.

J'essaie de me rendormir. Je retourne au Bottom of the Hill. Je replace Alice sur scène.

— Elle est fabuleuse, dit la serveuse sans la quitter des yeux avant de disparaître.

Un coup sur l'épaule, la lumière qui se déverse par les vitres teintées, la voix d'Alice, un murmure de plus en plus lointain. Où suis-je ? À contrecœur, j'entrouvre les paupières. Pourquoi est-ce que je ne suis pas encore à la maison ?

Une autre secousse. La voiture bringuebale. Nous roulons sur un chemin de terre et nous soulevons des tourbillons de poussière qui nous masquent la vue. Le soleil est éclatant, presque aveuglant, malgré les vitres teintées.

Le soleil ? Je réalise que nous ne sommes pas à Ocean Beach. Nous ne sommes même pas à San Francisco. Dans notre coin, inutile de compter sur le soleil avant au moins trois mois.

Entre la chaleur, la lumière éblouissante, le paysage plat et l'absence de couleur, j'ai l'impression de traverser l'une des immenses vallées de la planète Mars. Est-ce que je dors encore ?

Il y a quelque chose qui cloche. Je me tourne à droite, m'attendant à trouver Vivian. Je vais exiger des réponses, je veux qu'on me dise où nous sommes, et surtout où nous allons. Mais je découvre que je suis seul à l'arrière de la voiture. Une cloison vitrée me sépare de l'avant. Je place ma main en visière pour protéger mes yeux de l'éclat du soleil. De l'autre côté, je distingue deux têtes.

Je panique. J'ai l'impression d'être le dernier des idiots. Encore. D'une indécrottable naïveté. Dire que j'ai fait confiance à Orla. Que je me suis fié à son apparente bonté et à son intelligence. Comment ai-je pu me laisser berner ainsi ?

Je ne veux pas que Vivian sache que je suis réveillé. J'examine la banquette. Rien qui puisse me servir. Rien que le sachet de scones et une couverture de laine grise qu'on a dépliée sur moi, à présent enroulée autour de mes jambes. Je cherche le bouton pour baisser la

vitre. Il n'est pas sur la portière, mais entre les sièges, à côté du compartiment de rangement. Lentement, en bougeant à peine, je tends la main. Je n'ai pas de plan. Je veux juste sortir. Je veux m'échapper.

J'atteins le bouton marqué ARRIÈRE GAUCHE. Je m'apprête à appuyer dessus lorsque je songe que je devrais peut-être tenter la fenêtre de droite. C'est plus risqué, mais si je saute de mon côté, le chauffeur aura tôt fait de me rattraper. En revanche, à droite, c'est Vivian avec ses talons de sept centimètres qui se lancera la première à ma poursuite. Je peux la semer, j'en suis certain.

Je change de position, glisse sur la banquette, repoussant discrètement la couverture emmêlée autour de mes jambes, le doigt près du bouton de commande. Je réfléchis une seconde aux possibilités qui s'offrent à moi. En fait, cette évasion hasardeuse est l'unique choix qu'il me reste. Me sauver, sauver Alice. Est-elle seulement vivante ?

Dans un même élan, j'appuie sur le bouton et me propulse vers la vitre. Je vais plonger la tête la première. Tant pis si je me fais mal. Je vais faire un roulé-boulé, me relever et courir.

Il ne se passe rien. Les fenêtres sont verrouillées. En désespoir de cause, je tire sur la poignée, prêt à m'éjecter, mais, une fois encore, j'en suis pour mes frais. Aucune commande ne répond à l'arrière. Je suis pris au piège.

96

La Tesla s'immobilise. Les nuages de poussière autour de la voiture mettent une éternité à retomber. Je ne vois rien. J'entends le ronronnement de la vitre du chauffeur, puis un murmure de voix.

Un portail s'ouvre en cliquetant. Nous roulons à présent sur du béton. Mon cœur se serre. Je n'ai pas besoin de regarder dehors pour savoir que nous sommes à Fernley.

Qu'ont-ils réellement fait à Alice ?

À notre passage, le gardien en uniforme gris se penche pour m'examiner par la fenêtre. J'ai un frisson lorsque j'entends le second portail s'ouvrir. Il se referme derrière nous. Une fois dans l'enceinte, nous contournons la piste. Au-dessus de nous, je distingue le bourdonnement d'un Cessna qui se prépare à atterrir. L'avion apparaît juste devant nous.

La Tesla se gare derrière l'appareil. Un homme sous escorte en descend. Il a une manière de se tenir, une posture hésitante, qui laisse à penser que c'est sa première visite. Deux gardiens l'entraînent vers la passerelle grillagée qui conduit au grand bâtiment.

Je contemple la prison, à présent pleinement conscient de l'horreur de ma situation. La portière s'ouvre. C'est le chauffeur. Le cœur lourd, je sors, la main en visière pour me protéger de la lumière aveuglante. Il me fait monter à l'avant d'une voiturette de golf. Lorsqu'il fouille dans

sa poche, je me recroqueville instinctivement. Mais il en tire une paire de Ray-Ban qu'il me tend. Elles sont juste à ma taille.

Un homme en uniforme est au volant, roux, absurdement grand, son visage blême brûlé par le soleil du désert. Il m'adresse un coup d'œil nerveux, puis fixe le paysage devant lui. Vivian monte derrière nous. Je me retourne, furieux, pour me retrouver face à son éternel sourire serein. Ce qui ne parvient qu'à augmenter ma rage.

— Où est Alice ?

Ni l'un ni l'autre ne répond. Il y a quelque chose à Fernley qui suscite ce genre de déférence face à l'autorité, comme à l'église, dans le bureau du principal, ou dans des endroits pires encore.

La voiturette longe à présent le bâtiment et emprunte un étroit passage qui s'enfonce sous terre. Le tunnel est humide et glacé. Nous roulons si vite que je dois m'accrocher à la barre devant moi. Je songe à sauter, mais pour aller où ? Quelques instants plus tard, nous nous arrêtons à la hauteur d'un quai de chargement. Un homme élégant à la chevelure argentée nous attend.

— Mon Ami, dit-il en me tendant la main.

Je le regarde sans dire un mot, refusant de répondre à son salut. Je hais ce jeu cruel : les poignées de main polies, les civilités, chaque échange aimable dissimulant une horreur à venir.

Nous traversons le quai et l'homme déverrouille une porte. Vivian nous a laissés, mais je sens la présence du chauffeur de la voiturette derrière nous.

Nous prenons un couloir qui conduit à un escalier, lequel mène à un autre couloir qui débouche dans une buanderie. L'air est lourd de vapeur. Les employés s'interrompent pour nous dévisager. Encore des marches, des corridors, des portes à code se refermant avec un claquement sonore derrière nous.

Le bâtiment est désert. On n'entend que les portes qui claquent et l'écho de nos pas. L'homme ne m'adresse pas la parole. Je suppose que mon refus de lui serrer la main n'a pas arrangé mon cas. Lorsqu'il m'a salué, il semblait réellement vexé par mon mutisme. Comment peut-on apprendre à jouer à un jeu dont les règles changent constamment ?

Nous nous enfonçons dans les entrailles du bâtiment. Nous traversons une salle des chaudières bruyantes, puis une série d'entrepôts, et gravissons quatre étages. La sueur coule dans mes yeux et me brouille la vue. Ce parcours à n'en plus finir devient totalement absurde. J'ai l'impression que l'air se raréfie et j'ai du mal à respirer. Cela me rappelle ma première visite ici. Très vite, bien avant d'avoir atteint l'endroit où Gordon me conduisait, j'avais compris qu'il était impossible de s'échapper. Mon guide avance toujours sans un mot.

Enfin, après une dernière série de portes, un sas de sécurité et un portique de détection, je me retrouve devant un interminable corridor. Les sols de béton cèdent la place à une épaisse moquette et les murs gris à de hautes fenêtres par lesquelles se déverse le soleil. J'ai mal aux yeux malgré mes lunettes noires. J'entends toujours les pas discrets du grand type roux derrière nous. À présent, je perçois une porte ouverte droit devant moi.

Ce couloir est si long, la lumière si vive, que je crois d'abord avoir rêvé l'éclat rouge tout au fond, la femme dans l'embrasure. Nous nous dirigeons vers elle. Mon cœur bat à tout rompre. Je me fige un instant à la vue d'un geste que je connais bien, une manière qu'elle a de se tenir les coudes comme si elle avait froid. C'est une vision tellement familière que je crains que mon imagination ne me joue un tour.

Mais, en me rapprochant, je me rends compte que je ne me suis pas trompé.

97

Je franchis la porte. Elle se tient là, juste à l'entrée, immobile, vêtue d'une robe de soirée rouge qui révèle ses pâles épaules. Ses cheveux relevés sur le côté sont noués en un chignon élaboré. Elle est plus maquillée que d'habitude, ses ongles d'un vermillon plus foncé que sa robe. Elle porte un simple rang de perles que je ne lui connaissais pas et des petits brillants aux oreilles d'un chic irréprochable. Elle ne dit rien.

— Je suppose que vous souhaitez qu'on vous laisse un instant seuls, déclare mon guide.

Il m'adresse un dernier coup d'œil nerveux, avant de sortir de la pièce, refermant la porte derrière lui. Nous nous trouvons dans la partie hôtel. C'est une chambre avec un lit immense et un élégant secrétaire. La fenêtre donne sur le désert.

J'ouvre la bouche pour parler, mais je suis tellement heureux et soulagé que je suis incapable de dire un mot.

Depuis combien de temps m'attend-elle dans cette chambre ?

Je l'attire à moi. Elle se blottit entre mes bras avec un profond soupir et je comprends qu'elle aussi est soulagée. Je la serre contre moi, conscient de la chaleur de son corps, de sa tête sur mes épaules. Pourtant, quelque chose me gêne. C'est elle et ce n'est pas tout à fait elle. Je me demande si c'est son nouveau look : la coiffure, le maquillage, la robe. Je me penche en arrière pour l'examiner. C'est

bien Alice, mais on dirait qu'elle est habillée pour un autre rôle, un rôle dans une pièce de théâtre qui m'est inconnue.

— J'étais en Irlande. Je suis allé voir Orla.

— Et tu es de retour.

En entendant sa voix, j'admets enfin que ce n'est pas une punition. On ne m'a pas conduit à la mort. Orla a dit la vérité.

— On peut toujours tenter de s'échapper, dis-je.

Elle a un sourire triste.

— Avec ces chaussures ?

Elle me donne un long et doux baiser. Pendant un instant, j'oublie presque où nous sommes.

Puis je distingue des voix et je m'écarte. Méfiant, je scrute les quatre coins de la chambre, cherchant la petite lumière trahissant la présence d'une caméra. Je guette un bourdonnement. Je surveille le rai sous la porte pour m'assurer qu'il n'y a personne de l'autre côté. Enfin, je m'approche de la fenêtre. Derrière la clôture tapissée de lierre, c'est le désert. Du sable et des buissons sur des kilomètres et des kilomètres. Un paysage tellement irréel que je me fige, fasciné par le disque orange du soleil au-dessus de l'immensité aride.

Lorsque je me retourne, Alice est nue, la robe rouge à ses pieds. Je la regarde, ébloui et inquiet de la voir si pâle, si maigre. Je remarque une tache sur ses côtes : un hématome ou juste une ombre ?

Je m'avance vers elle. Elle déboutonne ma chemise, défait ma ceinture, effleure ma poitrine du bout des doigts. Je caresse son visage, ses seins. Sa peau est chaude.

Alors qu'elle m'attire contre elle, je ne peux m'empêcher de me demander si ce moment merveilleux est un rêve. Ou pire, si nous sommes les acteurs involontaires d'un spectacle.

Pendant un quart de seconde, j'ai la vision d'une petite pièce, avec des écrans vidéo, un garde en uniforme gris qui nous observe et nous

écoute. Alice s'écarte. Elle s'étend sur le lit, les bras en croix sur les draps blancs.

— Viens ici, m'ordonne-t-elle, le visage impénétrable.

98

Je me retourne et mon bras ne rencontre que le vide à la place d'Alice. Il n'y a personne à côté de moi. Je me redresse d'un bond, paniqué. Mais elle est là qui me regarde, sur la chaise au bout du lit. Elle a remis la robe rouge, bien qu'il ne reste pas grand-chose du maquillage et de la coiffure sophistiquée. Elle est redevenue elle-même.

Je pose la question que je n'ai pas osé formuler jusque-là.

— Est-ce qu'ils t'ont fait du mal ?

Elle secoue la tête et vient s'asseoir près de moi.

— On m'a placée en cellule d'isolement pendant deux jours, peut-être plus, puis on m'a emmenée dans cette chambre sans autre forme d'explication. Depuis, je suis libre de me promener à ma guise. De toute façon, on ne risque pas d'aller loin, ici, ajoute-t-elle en désignant la fenêtre.

Je me lève pour m'habiller, mais elle me dit :

— Regarde dans l'armoire.

Je fais coulisser la porte. Là, sur des cintres de velours, je découvre un luxueux costume, une chemise immaculée et une cravate Ted Baker. Par terre, une boîte qui contient des chaussures en cuir italien.

— Quand je suis sortie de la douche ce matin, toutes mes affaires avaient disparu et j'ai trouvé cette robe à la place. Une femme est venue me coiffer, me maquiller et me faire une manucure. Lorsque je

lui ai demandé ce qui se passait, elle m'a répondu qu'elle n'était pas autorisée à en parler. Elle semblait nerveuse.

J'enfile la chemise blanche, le pantalon, la veste. Tous les vêtements tombent parfaitement. Même les chaussures ont l'air d'avoir été faites sur mesure.

Alice prend un petit coffret en velours sur le bureau et soulève le couvercle, révélant deux boutons de manchettes en or, en forme de *P*. Je tends mes poignets afin qu'elle les attache.

— Et maintenant ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Jake, j'ai peur.

Je m'approche de la porte, m'attendant à la trouver verrouillée de l'extérieur, mais non. Avant de sortir, je me munis d'une grande bouteille d'eau minérale. C'est une arme futile, néanmoins, cela me rassure. Puis nous nous aventurons tous les deux dans le couloir désert.

99

C’est bizarre de nous retrouver ici tous les deux. Quand je regarde Alice, je peux presque me persuader que nous sommes seuls, presque croire que nous ne sommes pas entourés de béton et de barbelés, avec le désert au-delà.

Nous nous dirigeons vers les ascenseurs. J’entends des voix, mais j’ignore d’où elles viennent. Puis une porte s’ouvre sur le côté et un homme apparaît. Grand, costume sombre et cravate rouge. Bien que je sois surpris de le voir, d’une certaine manière, c’est parfaitement logique.

— Bonjour, mes Amis.

— Bonjour, Finnegan.

Il salue d’abord Alice avant de se tourner vers moi. Son regard est intense, mais je ne détourne pas le mien.

— Il y a quelque chose qu’Orla souhaiterait vous montrer.

Il ouvre alors la porte en grand, révélant une pièce étroite. Alice entre la première. Je sens la main de Finnegan dans mon dos qui me pousse. Un rideau noir masque un mur. Finnegan l’écarte. Derrière une vitre tout en longueur, nous découvrons un genre de chapelle, éclairée par un lustre monumental.

La salle bondée bourdonne de conversations. Il y a de l’électricité dans l’air. Les gens tiennent tous une flûte de champagne pleine, mais personne ne boit. Ils ont l’air d’attendre quelque chose. Pourtant, ils

n’ont pas jeté le moindre regard dans notre direction lorsque le rideau s’est écarté.

— Ils ne nous voient pas, commente Alice, comme en écho à mes pensées.

Je reconnais quelques visages, même si la plupart ne me disent rien. Je cherche Neil, JoAnne, Gordon, tous ceux dont les portraits en noir et blanc ornaient le mur de marbre dans le couloir de la salle d’audience. Je me rappelle avoir étudié chaque photo, alors que j’attendais que le juge prononce ma sentence. Je me demande un instant où ils sont. Puis je crois comprendre.

Finnegan se tient à côté de nous, silencieux. Enfin, il appuie sur un bouton et une nouvelle porte s’ouvre. De l’autre côté règne une totale obscurité. Alice prend une inspiration tremblante et m’entraîne vers l’inconnu, ses doigts entrelacés aux miens.

Je sens une main sur chacune de mes épaules. C’est Fiona, l’épouse de Finnegan. Elle porte la robe verte qu’elle avait le jour de notre mariage. Tous deux avancent sans un mot derrière nous.

L’étroit couloir est bordé de bougies posées au sol, dont les flammes vacillent dans les ténèbres. Pendant un moment, on n’entend que le claquement de nos pas. Soudain, un gémissement s’élève devant nous. Nous ne sommes pas seuls. Les battements de mon cœur s’accélèrent ; la sueur coule le long de mes bras et de mon dos. À côté de moi, Alice paraît sereine. Impatiente même.

Le bruit s’amplifie à mesure que nous progressons : un cliquetis de ferraille, quelqu’un qui s’agite dans un espace confiné. Un souffle rauque, le tintement de chaînes. Un détecteur de mouvement actionne un projecteur qui éclaire faiblement le couloir. Je tourne la tête à droite et découvre une haute structure familière. Je me fige. Elle se trouve à quelques centimètres de moi. Un homme apparaît, enchaîné entre deux plaques de Plexiglas, bras et jambes écartés. Un collier de

focalisation l'oblige à fixer le mur devant lui. Un autre détecteur se déclenche à notre passage. Le visage du prisonnier se dessine à travers la buée. Pendant une fraction de seconde, mes yeux croisent ceux du juge qui a autorisé mon interrogatoire. Il ne trahit aucune émotion. Puis les ténèbres l'engloutissent.

Je me tourne vers Alice, mais elle regarde de l'autre côté. Une femme, cette fois. Je me rappelle l'avoir rencontrée à l'une des réceptions et l'avoir aperçue dans les couloirs de Fernley. Un membre estimé du bureau régional. Ses cheveux sont emmêlés, son visage luit de transpiration.

Alice s'immobilise devant elle, fascinée.

Nous passons ainsi devant une série de structures en Plexiglas. Les uns après les autres, les détecteurs s'enclenchent, illuminant brièvement les prisonniers. Est-ce de la peur que je lis sur leur visage ? De la honte ? Sans doute. Mais peut-être aussi autre chose, une forme de compréhension, la conscience que justice doit être rendue. Que nul n'est au-dessus des lois du Pacte. L'équilibre doit être rétabli, coûte que coûte.

Les projecteurs crépitent. Derrière nous, Finnegan et Fiona font une pause devant chacun des membres du bureau régional, sous verre, entravés, témoins de leur propre chute. Des cobayes, comme je l'ai été. Des spécimens étudiés au microscope. Un peu plus loin, un prisonnier continue de secouer ses chaînes. Seuls ce bruit et leur regard terrifié nous rappellent qu'il s'agit de la vraie vie, et non d'une installation artistique insolite.

Je me souviens du moment où Orla m'a demandé quel châtiment devraient recevoir ceux qui avaient abusé de leur pouvoir, ceux qui avaient utilisé le Pacte pour servir leurs ambitions. Je ne regrette pas ma réponse.

Le bien et le mal sont des notions complexes. Il y a la personne que l'on pense être et celle que l'on est réellement.

Orla et moi, le Pacte et moi, nous ne sommes peut-être pas si différents après tout.

Devant nous, je discerne deux autres structures, isolées et entourées de bougies. Lorsque nous passons entre elles, je ne tourne pas la tête. Je n'ai pas besoin de regarder pour savoir qui est là. À ma gauche, je sens la main d'Alice se tendre vers la fine plaque transparente qui la sépare de JoAnne et, quand la lumière se fait, j'entends glisser ses doigts sur le Plexiglas.

100

Au bout du couloir, nous tournons à droite, puis encore à droite. Je m'efforce de trouver mes repères dans l'obscurité. J'ai l'impression que nous retournons à notre point de départ. Puis je vois une flamme vacillante et Orla apparaît. Elle se tient à côté d'une grande torche, toute de blanc vêtue. Elle nous attend.

Comme je ralentis, Alice me tire doucement par la main. Elle marche d'un pas décidé, sa main chaude dans la mienne. C'est déroutant, cette force qui nous tire vers l'avant.

Nous parvenons à la hauteur d'Orla. Des ombres dansent sur son visage pâle. À sa gauche se trouve une porte de couleur or. À sa droite, une autre peinte en blanc.

— Bonjour, mes Amis.

Elle nous embrasse sur la joue, d'abord Alice, puis moi. Elle me semble encore plus frêle que la dernière fois que je l'ai vue, il y a seulement quelques jours. Sa voix est faible, son teint cireux.

— Alors, est-ce que j'ai gagné votre confiance ?

Je hoche la tête.

— Et vous avez la mienne.

Elle désigne la porte couleur or.

— Approchez et écoutez.

Je colle mon oreille contre le battant. Alice m'imite. J'entends un brouhaha. Un bourdonnement de conversations, des verres qui

s'entrechoquent, de la musique en sourdine : les bruits d'une réception. Nous avons dessiné une longue boucle qui nous a ramenés à la chapelle.

Alice regarde sa robe rouge, comme si elle comprenait enfin la raison de cet accoutrement.

— De l'autre côté de cette porte se trouvent quarante de nos membres les plus respectés, les plus dignes de confiance. Ils ne savent pas pourquoi ils ont été réunis ici.

Je me tourne vers Alice. Elle n'a pas l'air effrayée. Au contraire, elle semble intriguée.

— J'ai mené le Pacte aussi loin que j'ai pu, poursuit Orla. À présent, il est temps pour moi de passer la main. Mais je ne veux pas quitter ce monde sans être sûre que la relève est assurée, que le Pacte continuera de grandir et d'évoluer.

À côté de moi, Alice n'esquisse pas un geste. Orla l'examine avec attention et j'ai tout à coup le sentiment qu'elle savait depuis le début comment cela allait finir.

— Un leader doit faire preuve de bienveillance mais ne pas hésiter à recourir à la discipline lorsque c'est nécessaire. J'ai pu constater que vous étiez capables de trouver cet équilibre.

Elle se rapproche.

— Jake, Alice, je crois sincèrement que vous seriez les personnes idéales pour prendre la tête du Pacte et le guider. Cependant, je suis consciente que, pour être un bon chef, il faut le vouloir. Il faut accepter la responsabilité sans hésitation et sans regret.

Orla place une main sur mon épaule, l'autre sur celle d'Alice.

— C'est pour cette raison que je vous offre le choix. Si vous franchissez la porte dorée, toutes les ressources du Pacte seront à votre disposition. Sous votre conduite, il pourra évoluer dans le sens qui vous semble le plus juste. Je vous escorterai à la chapelle et, devant

tous nos Amis, je vous présenterai comme les nouveaux dirigeants de l'organisation.

— Et la porte blanche ? demande Alice.

Orla est prise d'une violente quinte de toux. Elle s'affaisse, s'accrochant à mon bras. Je sens la force surprenante de ses doigts à travers le tissu de ma veste, alors que je tends la main pour l'aider à retrouver l'équilibre. Quelques secondes plus tard, elle s'est ressaisie et se tient plus droite que jamais, comme si elle avait réuni toute son énergie pour poursuivre.

— Mon cher Jake, ma chère Alice, ainsi que vous le savez, personne dans l'histoire du Pacte n'a jamais été autorisé à le quitter. Jamais. Cependant, en raison de l'importance de la proposition que je vous fais, il me paraît juste de vous donner le choix. La porte blanche est une sortie. Si vous la franchissez, vous ne devrez plus rien au Pacte. Mais comprenez bien : une fois de l'autre côté, personne ne viendra à votre secours. Quoi qu'il vous arrive, vous serez seuls.

Je regarde Alice dans sa robe rouge. Ses yeux brillent, son expression est pleine d'espoir. J'essaie de deviner ce que pense cette femme, toujours déterminée à gagner. Ma femme, qui contient des multitudes.

Je nous imagine franchir la porte dorée et fendre la foule ; je vois les mains tendues vers nous qui nous touchent au passage. J'imagine tous ces couples élégants, leur dévotion, leurs acclamations. J'imagine le silence qui se répand parmi l'assistance alors que nous nous avançons et levons nos verres en prononçant cette simple formule : « Mes Amis. »

Alice me prend la main et je sais. Pour le meilleur et pour le pire, elle est avec moi. Elle me tire vers elle et je sens son souffle dans mon cou alors qu'elle me murmure quelques mots à l'oreille. Des paroles d'encouragement et autre chose. Des mots destinés à moi seul.

Je pose la main sur la poignée et j’ouvre la porte.

101

Dehors, il fait nuit. Le ciel est serti de milliards d'étoiles, plus que je n'en ai jamais vu. La pelouse sous nos pieds est verte, encore humide après l'arrosage automatique. Cent mètres plus loin se dresse le grillage de deux mètres cinquante de haut, tapissé de lierre.

Alice se débarrasse de ses chaussures et les jette dans l'herbe.

— Maintenant, chuchote-t-elle.

Nous nous élançons. Aucune sirène ne retentit, aucun projecteur ne s'allume. Il n'y a que le bruit mat de nos pieds sur le gazon.

Au bas de la clôture, nous arrachons un peu de lierre pour trouver une prise et, côte à côte, nous l'escaladons. En dépit de son séjour à Fernley, Alice n'a pas perdu les muscles acquis lors de ses séances matinales à Ocean Beach et elle atteint le sommet en quelques secondes. Nous sautons dans le sable tiède, et nous tombons dans les bras l'un de l'autre, en riant, étourdis par notre liberté.

Il nous faut un petit moment pour reprendre notre souffle. Ils nous laissent partir !

Nous nous taisons d'un coup. Je regarde Alice et je sais ce qu'elle pense. Sommes-nous réellement seuls ?

Je me figure la route au loin, noire sous la lune, les bandes jaunes indiquant le chemin de la maison. Mais je ne vois rien qui y ressemble, seulement les cactus géants qui ponctuent le paysage. Le désert s'étend à perte de vue. Aucune lumière à l'horizon, aucun bruit de civilisation.

Nous n'avons que la bouteille d'eau minérale que j'ai prise dans la chambre. Nous avons intérêt à couvrir une bonne distance avant le lever du soleil. Nous nous mettons à courir en direction de la route qui doit être là, quelque part devant nous, mais nos pieds s'enfoncent dans le sable et nous ne tardons pas à ralentir, trottinant puis marchant lourdement. Le bas de la robe d'Alice traîne par terre.

Enfin, nous atteignons un chemin de terre battue hérissé de cailloux coupants. Je donne mes souliers à Alice et continue en chaussettes. Une lumière trace un arc dans le ciel, puis un deuxième et un troisième.

— Une pluie de météorites ! s'écrie Alice. C'est magnifique !

Nous buvons à tour de rôle une gorgée d'eau, veillant à ne pas en gaspiller une goutte.

Nous marchons longtemps. Mes jambes sont douloureuses, mes pieds engourdis. J'ignore combien de temps s'est écoulé lorsque je remarque qu'Alice a ralenti et qu'elle a le souffle court. Où est la route ? Les étoiles ont disparu, la lune est à peine visible, à présent que l'aube chasse la nuit. Je dévisse le bouchon de la bouteille et l'incite à boire.

— Reposons-nous un instant, dit-elle.

J'avale une gorgée avant de reboucher avec soin la bouteille et m'assieds à côté d'elle.

— On va bien tomber sur une station-service, dis-je.

— Oui, c'est obligé.

Ses doigts me caressent la nuque. Je l'embrasse, notant avec inquiétude que ses lèvres sont sèches et gercées. La peur m'étreint. Avons-nous fait le mauvais choix ? Mais, lorsque je me détache d'elle à regret, je vois qu'elle sourit.

C'est la femme merveilleuse et complexe que j'ai épousée. La femme qui était étendue sur la plage à côté de moi pendant notre

voyage de noces au bord de l'Adriatique. La femme qui dansait lentement autour de moi dans le hall du Grand Hôtel, chantant à tue-tête et en entier « Let's Get Married » d'Al Green. La femme assise devant moi près de la piscine, par une nuit tiède dans l'Alabama, qui a regardé la bague que je lui tendais et qui a simplement répondu : « OK. »

Je vois qu'elle est déterminée à aller de l'avant. Elle est déterminée à accomplir cet étrange voyage, à accepter sans restriction ce mariage, et toutes les surprises qu'il nous réserve. Elle est prête à aller jusqu'au bout. Pour le meilleur et pour le pire.

C'est là, en plein désert, que je comprends ce qui aurait dû m'apparaître évident dès le début : notre amour est fort. Notre engagement solide. Je n'ai pas besoin du Pacte pour garder ma femme. Le mariage est un vaste territoire inexploré, où rien n'est gagné d'avance. Mais, d'une manière ou d'une autre, nous trouverons notre chemin.

Le soleil paraît au-dessus de l'horizon, énorme, embrasant le ciel. J'entends le vent balayer la vallée. Déjà, des vaguelettes de chaleur montent de la terre. Nous sommes cloués sur place. Quelques minutes s'écoulent sans que nous bougions. Nous sommes harassés et une longue route nous attend. Mon cerveau est vide. La fournaise et l'air sec de cet étrange paysage lunaire semblent avoir effacé tout ce que j'ai vécu avant.

Bientôt, le désert miroitera sous l'impitoyable éclat du jour et le sol chauffé à blanc brûlera nos pieds.

Alice est déjà debout.

— Mon Ami, dit-elle en me tendant la main.

Avec une force étonnante, elle m'aide à me lever. Ensemble, nous nous mettons en route.

Remerciements

Je tiens à remercier mon agent et amie de longue date Valerie Borchardt, et Ann Borchardt. Vous êtes toutes les deux extraordinaires.

Merci encore à ma géniale éditrice Kate Miciak pour sa clairvoyance et son enthousiasme contagieux. Toute ma gratitude à Kara Welsh qui a apporté son soutien à ce livre, tout comme la merveilleuse équipe de Penguin Random House : Julia Maguire, Kim Hovey, Cindy Murray, Janet Wygal, Quinne Rogers, Susan Turner et Jennifer Prior.

Je remercie Jay Phelan et Terry Burnharm pour leurs réflexions et leurs écrits sur les cadeaux. Merci à Bill U'Ren, bien entendu. Je suis reconnaissante à Ivana Lombardi, Kira Goldberg et Peter Chernin d'avoir cru en cette histoire. Un grand merci aux éditeurs et aux traducteurs à l'étranger qui se sont enthousiasmés pour ce roman ; j'espère que nous nous rencontrerons un jour. Merci à Jolie Holland et Timothy Bracy pour les paroles de chansons.

« Mes amis » : c'est ainsi que le grand Leonard Cohen s'adressait à son public. L'album *Live in London* m'a accompagnée tout au long de l'écriture de ce roman.

Merci à Kathie et Jack pour mille petits bonheurs. Merci à Oscar pour ses conseils. Par-dessus tout, merci Kevin pour deux décennies de cadeaux inattendus, dont celui-ci.

Titre original : *The Marriage Pact*
L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Bantam Books,
New York, 2017

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Michelle Richmond, 2017
© Presses de la Cité, 2018 pour la traduction française

Couverture : graphisme Constance Clavel. Photo : © Plainpicture / Robert Harding / John Alexander.

EAN 978-2-258-15222-9

Dépôt légal : mai 2018

Presses de la Cité
un département **place des éditeurs**
place des éditeurs

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.